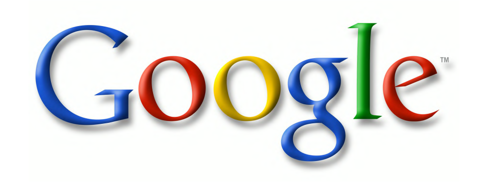



A 439690


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PAGES CHOISIES

ET

FRAGMENTS INÉDITS

DE

FÉLIX PÉCAUT

PUBLIÉES PAR

LE DR ÉLIE PÉCAUT

AVEC UNE LETTRE-PRÉFACE DE F. BUISSON



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société Anonyme
33, RUE DE SEINE, 33

1906

PAGES CHOISIES

DE

FÉLIX PÉCAUT

OUVRAGES DE FÉLIX PÉCAUT

Le Christ et la Conscience. — Lettres à un penseur sur l'autorité de la Bible et de celle de Jésus-Christ. 2e éd. 1 vol. in-12, 1863	(Epuisé)
De l'avenir du Théisme chrétien, considéré comme religion. — 1 vol. in-12, 1864......	2 »
De l'avenir du Protestantisme en France. — In-8°, 1865	1 25
Le Christianisme libéral et le miracle.—Quatre conférences. Un volume in 8°, 1869...	1 50
Quest-ce que le Christianisme libéral? Conférence. — In-12, 1870	» 25
De l'argument de l'utilité morale en matière de religion, ou que prouve, pour la vérité des doctrines orthodoxes, leur efficacité morale. Conférence. — In-8°, 1870	» 75
Etudes au jour le jour sur l'éducation nationale (1871-1879), 1 vol. in-12, 1879......	(Epuisé)
Deux mois de mission en Italie, 1 vol. in-12, 1880	(Epuisé)
L'Education publique et la vie nationale. — 1 vol. in-12, 1897..............................	3 »
Quinze ans d'éducation. — Notes écrites au jour le jour, 1 vol. in-18, 1902............	2 50



FELIX PÉCAUT

PAGES CHOISIES

ET

FRAGMENTS INÉDITS

DE

FÉLIX PÉCAUT

PUBLIÉES PAR

LE Dr ÉLIE PÉCAUT

AVEC UNE LETTRE-PRÉFACE DE F. BUISSON



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société Anonyme
33, RUE DE SEINE, 33

1906

PAGES CHOISIES

DE

FÉLIX PÉCAUT

LETTRE-PRÉFACE

Mon cher ami,

Vous avez eu raison de penser que je serais heureux de saisir l'occasion ou le prétexte de ce recueil que vous publiez pour consacrer une étude, telle qu'il la mérite, à votre père Félix Pécaut. Je m'étais flatté de trouver le temps de mener à bonne fin cette œuvre de piété presque filiale. Et les heures que j'y ai passées m'ont fait mieux voir encore la richesse de cette personne morale qu'on retrouve toujours, à mesure qu'on la connaît davantage, plus profonde et plus admirable.

Mais, c'est précisément cette ampleur du sujet qui m'accable. Il me faudrait encore, je le sens, des jours et des semaines pour achever le portrait que je voudrais tracer. On ne fait pas revivre un tel homme sans repasser par tous les chemins où il a laissé quelque chose de lui. Il faut suivre le mouvement de sa pensée, qui ne s'est arrêté qu'avec son dernier souffle.

Votre petit volume ne doit pas être retardé davantage par un travail qui se ferait trop longtemps attendre. Publiez-le donc, cher ami, sans préface.

Je serais tenté de dire que ce recueil n'en vaudra que mieux et n'en sera que plus intéressant à lire. Le lecteur ira à la découverte. Sans guide et sans commentaire, il se trouvera, d'âme à âme, directement en contact avec un homme qui a le don de se faire comprendre, en se faisant aimer, dès les premiers mots.

C'est pourtant une terrible épreuve que celle que vous faites subir à la pensée de votre père, je veux dire cette coupure par extraits courts et morcelés, ce choix qui isole quelques pages ou quelques lignes, au lieu de les laisser à leur place dans un raisonnement, à leur moment dans l'évolution d'un esprit, comme les anneaux d'une chaîne sans fin.

Et, de plus, la division en trois parties que vous avez adoptée est elle-même presque artificielle. «Religion, politique, éducation»: ce sont bien trois aspects divers de l'œuvre et de la vie de notre ami. Mais à vrai dire, ils se pénètrent si étroitement qu'au dedans de lui-même ils se confondaient. Pécaut a toujours été une âme religieuse, mais ce qu'il appelait religion, même avant qu'il eût répudié l'orthodoxie et la foi dogmatique, c'était une chose si vivante et si ailée, la poursuite d'un idéal si humain, si essentiellement moral et social, que même dans ses premiers écrits vous n'avez pas eu de peine à retrouver des expressions qui nous le révèlent déjà tel qu'il apparaîtra mieux plus tard, un homme soucieux avant tout de l'éducation civique et de la

formation de la conscience publique, âme de la démocratie.

Le catholicisme nous a, par force, habitués à nous représenter la religion telle qu'il l'a façonnée ou mutilée. Nous ne parvenons plus à la voir autrement que sous l'une de ces deux formes : ou bien une obéissance se traduisant par la soumission aveugle à l'Eglise, en matière de doctrines et en matière de pratiques, ou bien, s'il s'agit d'esprits qui échappent à cette discipline étroite, une sorte de poésie mystique qui se perd en beaux rêves et en vagues élans de sentiment.

Ni l'une ni l'autre n'est la religion de Félix Pécaut. De très bonne heure il « ose dire sans remords, sans scrupule, à l'autorité religieuse quelle qu'elle soit : Nous ne te connaissons point. Nous avons charge de nous-mêmes ». De très bonne heure aussi, il fait consister la religion dans la morale, et la morale dans la raison appliquée aux rapports des hommes entre eux.

Son idéalisme n'est jamais mystique, jamais non plus à un degré quelconque supranaturaliste. Il prend pied dans la nature humaine. Il réduit toutes ses prescriptions à celle-ci : « Il faut être homme, le plus homme possible ». Or on ne l'est pas complètement, si l'on ne songe qu'aux intérêts matériels, si l'on ne vit que pour soi seul : l'égoïste est la dupe de son moi. On ne l'est pas non plus, si l'on s'enferme ou dans le parti pris d'obéir et de ne penser que par procuration, ou dans l'indifférence à tous les nobles soucis qui tourmentent

l'homme véritable, ou dans les systèmes faits tout exprès pour conserver l'ordre social, pour nous dispenser d'entendre le cri des masses populaires réclamant toujours plus de justice.

Tous ces points de vue s'entrecroisent sans cesse dans n'importe laquelle des trois parties de votre recueil, mon cher ami, parce qu'ils étaient sans cesse présents à l'esprit de votre père. Publiciste, il était éducateur. Educateur, il fait de la politique au sens le plus vrai du mot. Entendez par là celle qui, dédaignant les questions de personne et les intérêts de parti, élève l'homme et la société à la recherche d'un idéal indéfiniment grandissant. C'est cet idéal qu'il rattache à l'Ordre universel; il le considère comme la réalité suprême, il en fait sa religion.

Comment, aux diverses phases de cette vie si pleine, s'est développée cette pensée si une en sa variété mouvante, ce sera le charme du lecteur de le démêler, page après page. Il ne suivra pas sans émotion ce long et consciencieux labeur d'une âme d'élite qui, au début, s'émancipe sans hésitation comme sans ostentation; qui se creuse ensuite et s'approfondit elle-même avec une sérénité de franchise dont les meilleurs d'entre nous sont rarement capables; qui, plus tard, aux heures troubles de la Commune, est comme saisie du sentiment social, disons mieux, saisie de remords à la pensée du peu qu'a fait la bourgeoisie pour le peuple; qui enfin, dans les dernières années, dans ce beau et pénétrant professorat de Fontenay, s'é-

panouil, large, aimante, généreuse, stimulant les jeunes énergies, semant l'espérance et le courage, donnant à la France tout un personnel d'éducatrices laïques.

Croyez-moi, cher ami, un tel livre, même en cette forme modeste de morceaux épars et sans lien apparent, parlera très clair et très haut à toutes les consciences. Croyants et incroyants, républicains et conservateurs, socialistes et individualistes y trouveront matière à réflexion. Laissons-les conclure d'eux-mêmes et tout seuls. Qu'ils ouvrent seulement le volume, je suis sûr qu'ils iront jusqu'au bout, plus sûr encore qu'ils y reviendront.

Merci à vous, mon cher ami, dont la piété filiale, en choisissant ces pages, en y joignant ces beaux fragments intimes encore inédits, a fait ce recueil qu'on eût intitulé autrefois : l'Esprit de Félix Pécaut. *Puissent-elles contribuer à faire mieux connaître à ce pays, un de ses plus nobles enfants!*

Cordialement à vous

F. BUISSON.

EXTRAITS DE L'OUVRAGE

LE CHRIST ET LA CONSCIENCE

LETTRES A UN PASTEUR
SUR L'AUTORITÉ
DE LA BIBLE ET CELLE DE JESUS-CHRIST

Un vol. in-12, Paris, 1859; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'une préface, en 1869

Ces fragments sont empruntés au premier ouvrage de Félix Pécaut, le *Christ et la Conscience*. Félix Pécaut, quand il l'écrivit, fort jeune, (le livre était terminé depuis deux ans quand il parut, en 1852) était le pasteur de l'église protestante de Salies de Béarn, sa ville natale.

Dès ses premières prédications, apparait à travers le succès intense de la piété, le rationalisme de la pensée la négation du miracle et du dogme. Traduit devant le Consistoire, le jeune pasteur, mis en demeure d'opter entre sa conscience et ses fonctions, répondit, comme jadis Luther : « Je ne puis autrement ! » et dut quitter ce ministère de la parole religieuse laïque, pour lequel nul ne fut plus certainement destiné par les dons du caractère et ceux de l'esprit, par le sentiment direct et permanent du Divin, par l'absolue dévotion à la vérité, enfin par l'autorité singulière de la parole. Le sacrifice fut douloureux, mais il était nécessaire, et il fut fécond. Libre, F. Pécaut reprit, la plume à la main, la tâche à laquelle il avait entendu vouer sa vie : séparer dans la religion ce qui est mort, ce que la raison condamne, de ce qui a droit de vie éternelle, et il publia ce *Christ*, objet d'affreux scandale pour les pharisiens de toutes les églises, comme devait l'être vingt années plus tard le *Jésus* de Renan ; livre d'hérésie, dont la hardiesse ne connait pas de tâtonnements et d'un seul pas se porte à l'extrémité, à la souveraineté de la Raison niant tout surnaturel ; livre courageux, qui fit autour du « rénégat » un vide qui devait durer trente ans, mais aussi lui valut ses plus précieuses amitiés.

LE CHRIST ET LA CONSCIENCE

Vauvenargues dit quelque part : « Un homme qui avait fait à Rome un argument contre les poulets sacrés se regardait peut-être comme un philosophe. »

Je ne suis point cet homme là. Entre les croyants et les sceptiques mon choix est fait depuis longtemps. La vie est trop sérieuse, le mal qui nous ronge est trop profond, la loi de souffrir pèse trop accablante sur l'humanité, pour que j'aie le moindre goût à nier et à détruire.

Aussi mes idées pourront-elles être déclarées fausses, hasardées, subversives : mais au moins paraîtront-elles religieuses. J'entends, au jugement des hommes véritablement religieux : les seuls dont il soit permis, en pareille matière, d'ambitionner le suffrage... Si je trouve des contradicteurs animés du sentiment qui m'a inspiré moi-même dans l'examen de leurs doctrines, je ne souhaiterai pas une meilleure justice. Je me tiens ouvert à toutes les lumières, même à celles qui changeraient profondément ma manière de voir. Les partisans de la tradition ne se donneront jamais plus de peine pour m'y ramener, que je n'en ai pris

pour y persévérer. Mais nul n'est maître de choisir ses convictions. Une seule chose est en notre pouvoir, c'est de nous unir au vœu de l'auteur de l'*Imitation :* « *Fac me unum tecum, Deus, æterna veritas!* » S'unir à la vérité dans le dieu vivant, est-il pour notre vie un but plus élevé, pour nos travaux une plus belle récompense ?

....

« J'éprouve un grand contentement d'esprit et de cœur, mon ami, à m'entretenir avec vous des questions qui occupèrent autrefois notre attention et qui, à ce moment de notre vie, n'ont pas encore perdu leur intérêt. Laissez-moi vous remercier de votre affection. Elle m'avait déjà soutenu à l'entrée de la vie, lorsqu'épuisé par les violentes épreuves de l'intelligence, je risquais de perdre courage. Vous me tendiez la main, vous qui souffriez du même mal que moi : au-delà des flots soulevés et des nuées épaisses, vous me montriez le rivage qui se découvrait par intervalles ; et quand l'obscurité redoublait autour de nous, votre regard, plus ferme que le mien, se dirigeait vers le ciel pour y chercher le soleil de vérité et de justice. Que de fois, il m'en souvient, après des entretiens sans issue, des recherches sans résultats, des lectures qui ébranlaient notre âme jusque dans ses fondements, que de fois nous nous sommes agenouillés ensemble, demandant à Dieu la lumière et la consolation ! Scènes émouvantes de ma jeunesse, premières angoisses de la pensée, troubles salutaires de la con-

science, pourrai-je vous oublier jamais ! Vous avez mis mon cœur encore faible à l'abri des séductions du monde ; vous m'avez préservé des attraits d'une fausse indépendance et des enivrements stériles d'un savoir sans règle et sans but. C'est vous qui m'avez prémuni contre les défaillances de la volonté et l'obscurcissement du sens moral. Les progrès de l'âge et de l'expérience, loin d'abattre le premier essor de mon âme, lui ouvrent une plus vaste carrière ; créature imparfaite, éphémère et sujette au mal, je ne me lasse point de soupirer après l'immuable perfection. J'apprends à l'école des hommes, des événements et de mon propre cœur, ce que tant d'autres y désapprennent, c'est que la vérité et la sainteté sont les seuls biens réels, les seuls dignes de l'homme, et pour lesquels il ait été fait. *Cor nostrum, Domine, inquietum, donec requiescat in te!* »

....

« Je conviens que les conclusions où je m'arrête sont graves et qu'elles ébranlent les appuis séculaires de la piété. Le cœur tremble au plus courageux, lorsqu'il entrevoit les douleurs individuelles et collectives que l'avenir nous réserve. Se peut-il imaginer une période plus sombre que la transition d'une foi d'autorité à une foi libre ? Quel vague et pesant malaise pour ceux-ci, quel désespoir pour ceux-là ! Mais, je vous prie, qui en accuserez-vous, mon ami ? Entre le croyant de la tradition et moi, il n'y a pas la différence d'un homme en santé à un malade ; la diffé-

rence, c'est que je reconnais la prétendue maladie dont nous sommes tous deux atteints, tandis qu'il essaie de se la dissimuler. Il me décrit avec effroi l'état d'incertitude, et de dénuement où il me croit réduit ; mais que cet état soit réel ou imaginaire, il s'y trouve comme moi ; et la preuve, c'est qu'il ne manquerait pas de m'en tirer, s'il en avait les moyens. Vous parlez, mon ami, de l'intérêt des fidèles ; mais vous oubliez que le divorce est consommé entre l'Eglise et l'immense majorité des hommes cultivés. A mesure que les classes ignorantes parviennent à un niveau plus élevé d'instruction, elles entrent à leur tour dans une muette coalition contre le christianisme traditionnel, — coalition d'autant plus redoutable qu'elle n'a rien de prémédité ni d'agressif. —

Regardez autour de vous parmi les plus honnêtes gens de votre connaissance. Que leur enseignerez-vous pour les aider à vivre et à mourir ? Le langage de l'Eglise leur est une langue morte ; votre histoire sacrée, une mythologie qui, tantôt les éblouit, tantôt les scandalise. En vain vous vous épuisez pour les attirer : ils ne vous écoutent pas. Une voix leur crie au fond du cœur qu'ils sont moins coupables que vous ne le pensez et ne leur dites, qu'il y a contre vos dogmes de meilleures raisons que les leurs, qu'enfin leur incrédulité recouvre un grave malentendu, et que leur maladie ce n'est pas d'être rebelles à la foi ecclésiastique, c'est d'avoir perdu la foi religieuse et morale.

Ne bornez donc pas votre sollicitude aux fidèles qui croient. Etendez-la aux innombrables fidèles qui ne

croient plus. Pauvre troupeau qui erre à travers les plaines et les montagnes, cherchant au jour le jour sa pâture, docile à toutes les nouveautés, digne en un mot de toute compassion! Renoncerions-nous, de crainte de troubler la sécurité de quelques-uns, à suivre dans son triste pèlerinage la foule anxieuse de nos frères et à leur apporter les paroles de la vie éternelle?

Voilà, mon cher ami, la première réponse que je fais à vos reproches. Le mal est fait, le monde ne croit plus; la séparation est d'autant plus irrévocable qu'elle n'est point volontaire; elle s'accomplit chaque jour, sourdement, par la force des choses, par l'incompatibilité qui existe entre la tradition et notre état spirituel.

Cette réponse n'est pas la seule. Vous déplorez la solitude où je serai réduit, hors de l'Eglise et de ce que l'on peut appeler *la communion des Saints*. Mais à Dieu ne plaise que je me laisse dépouiller du précieux héritage de dix-huit siècles de vie religieuse. Quoi! j'accepte le patrimoine des sciences, des arts, des progrès de tout genre que m'a légués le passé, et je répudierais le patrimoine religieux! Je profite des travaux de mes ancêtres en me réservant de rejeter ce qu'ils y ont mêlé d'imperfection et d'erreur, et je renoncerais à vivre en communauté morale avec eux! Ne suis-je pas leur fils, homme comme eux, sujet aux mêmes angoisses, pressé des mêmes nécessités! Non, non, je ne consentirai jamais à être seul au milieu des générations humaines. Ma place sera avec tous les

hommes de désir, qui, mécontents de la condition terrestre, aspirent à la stabilité et à la perfection. Le Dieu d'Abraham et d'Isaac, le Dieu de l'Eglise et des Saints, le Dieu des humbles et des pécheurs, le Dieu aussi de Socrate et de Platon, sera mon Dieu. Pour l'adorer et le servir, je donnerai la main à ceux qui, dans tous les siècles, l'ont adoré et servi avant moi ; et nous formerons ensemble cette famille spirituelle dont Dieu est le chef et le père. Si l'Eglise extérieure me fermait ses portes, je n'en communierais pas moins avec ses membres. Le protestant donne la main à Bossuet, qui l'a persécuté, à Pascal, qui le renie ; il salue en eux des frères, et profite de leur piété pour enrichir la sienne. Je m'unirai par des liens semblables, qu'ils le veuillent ou non, aux chrétiens de toutes les confessions. Et quant à leur refus de me reconnaître, je n'en ressens ni surprise ni offense, et je les renvoie sans crainte au jour du suprême revoir : *Ad tuum Domine, tribunal appello.*

Si je ne renonce pas à la communion de l'Eglise, vous me trouverez encore moins disposé à me séparer de Jésus. Il est vrai que je cesse de voir en lui le Fils de Dieu, l'Etre unique et indispensable, le Messie juif ou le Verbe chrétien. Mais il n'en reste pas moins l'homme qui le premier à notre connaissance a pleinement vu et révélé Dieu en le saluant du nom de *père.* Sans essayer de me le figurer dans un portrait de fantaisie, je me plairai cependant à ranimer ses traits augustes et débonnaires où respirent le sérieux, la charité, l'espérance et la foi. S'il n'est pas mon Dieu,

il est mon maître, par le double droit de l'enseignement et de l'amour. Sans doute, il ne m'est plus permis de partager ses illusions messianiques : mais l'idéal que je me propose n'est pas autre que le sien. Son Père céleste est le mien: La volonté de Dieu qui faisait sa « nourriture » est mon souverain bien. Comme lui, je crois qu'il faut « naître de nouveau », se renouveler soi-même pour entrer dans « le royaume de Dieu » ; que notre vocation est de servir nos frères, et non pas d'en être servi. J'ose croire que s'il revenait aujourd'hui sur la terre des vivants, il me dirait après avoir entendu ma confession : tu n'es pas loin du royaume de Dieu.

Ce grand nom de Dieu revient sans cesse sous ma plume. Mon cher ami, vous plaignez mon isolement : je vous répondrai par ce mot de Jésus : *Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.* Parole triomphante, et capable d'animer la plus affreuse solitude... La foi en Dieu, considérée en elle-même, est toute-puissante : dans la pratique, elle a le sort de toutes les vérités de l'ordre moral, elle vaut ce que vaut chacun de nous. Croyons au Dieu vivant et nous serons forts ; soyons forts, et nous croirons au Dieu vivant. Vous chercheriez en vain un plus sûr abri que la foi en Dieu pour y abriter nos frères errants. La tradition chrétienne surnaturelle ne revivra pas, et aucune autre ne viendra la remplacer. On y crut aux premiers siècles de notre ère, non seulement parce qu'un très petit nombre d'esprits étaient formés à l'observation critique ou historique, mais surtout parce que le chris-

tianisme s'avançait, investi d'une immense autorité morale. Le monde se précipita du côté où il découvrait le salut et la sainteté. Aujourd'hui tout a changé de face. Il n'appartient plus au surnaturel historique de jeter dans la balance le poids de la sainteté. L'éducation critique s'est répandue, et, ce qui est infiniment plus grave, on a appris à séparer l'intérêt de la vie spirituelle de la cause de la tradition.

J'ai essayé, mon cher ami, de vous exposer en peu de mots ma manière de voir. Je proteste qu'elle n'a rien de nouveau, qu'elle est aussi ancienne que le cœur humain. Si j'avais à la résumer brièvement, j'emprunterais le mot de Pascal : « La foi, c'est Dieu sensible au cœur ». Et l'auteur de l'Apocalypse était bien inspiré, quand il décrivait en ces termes la cité céleste : « Les serviteurs de Dieu n'auront plus besoin de la lumière des lampes, ni du soleil : le Seigneur Dieu les éclairera lui-même ! »

Vienne bientôt le jour où tous les hommes se réjouiront à la clarté de cette unique lumière. Nous sommes loin de toucher à ce but. Longtemps encore le culte du Dieu vivant paraîtra nu et stérile : longtemps ses disciples vivront isolés au milieu de l'Eglise, qui est pourtant leur famille. Que nous importe !

....

La France se passera-t-elle d'une religion et d'un culte ? — Sera-t-elle catholique ; sera-t-elle protestante ; cessera-t-elle d'être chrétienne ? — Une religion commune est-elle désormais incompatible avec

le libre exercice de la critique et les principes de la science? — Un peuple peut-il fonder les mœurs privées et les mœurs publiques, soutenir les charges de la liberté, explorer avec succès les grandes voies de l'activité spirituelle, entretenir dans son sein les généreuses ambitions qui ont pour objet le vrai, le bien et le beau ; peut-il en un mot mériter de vivre — sans l'aide d'une religion en rapport avec son degré de civilisation? S'il est des esprits que ces questions intéressent, et qui s'en préoccupent pour eux-mêmes ainsi que pour leur pays, ces pages n'auront peut-être pas été écrites en vain. A défaut d'autre mérite, les lecteurs auxquels elles s'adressent y trouveront, j'aime à le croire, un souci profond des destinées de l'âme humaine, et une pleine foi dans l'excellence des forces dont Dieu nous a doués pour monter vers lui.

....

J'exposerai brièvement les raisons que j'ai de croire au théisme chrétien.

Je crois au Dieu vivant, auteur de l'univers, toujours présent dans son œuvre, et néanmoins supérieur à elle, infiniment sage, bon et saint,... parce que tout me parle de lui. Son être absolu est nécessaire pour soutenir toutes les existences relatives, et la mienne en particulier. Comme il est le dernier fond de toutes les créatures et leur suprême raison de vivre, il est aussi le dernier principe de toutes les lois, des lois qui régissent le monde matériel comme de celles qui régissent le monde moral. L'ordre, dans toutes les

sphères, repose sur lui ; les lois générales s'appuient à des lois plus générales encore qui, de degré en degré, s'appuient à une loi universelle, laquelle s'appuie en dernier ressort à une volonté absolue, unique, originelle, d'où tout procède, où toutes choses tendent.

Et pour exprimer la même pensée en termes plus simples, je crois en Dieu par un élan de l'esprit qui suit immédiatement et nécessairement l'acte par lequel je me saisis moi-même. Je découvre d'une vue presque simultanée mon être relatif et l'être absolu sans lequel je me serais à moi-même une énigme impénétrable, une apparition fantastique au sein d'un univers vide ; du même coup, je saisis mon être intelligent, conscient, mais borné, et l'être infiniment intelligent et parfaitement conscient de lui-même. Seul, je m'affaisse sur moi-même, ne me trouvant aucune stabilité, aucune indépendance : Dieu aperçu, je me sens un droit réel, bien qu'emprunté, de vivre ; et le monde qui m'entoure recouvre à mes yeux sa pleine réalité.

En tenant ce langage, je ne prétends rien dire de nouveau. La tradition, la nature, l'ordre moral proclament le nom de Dieu, mais seulement à qui s'est préparé à l'entendre. Les faits moraux, tels que le devoir, la loi, la responsabilité, sont assurément plus voilés, moins géométriquement démontrables que les faits d'ordre matériel, précisément parce qu'ils sont intimes, spirituels ; mais le fait religieux, la trace de Dieu dans la nature, est moins apparent et plus malaisé à établir que les faits moraux eux-mêmes,

précisément parce qu'il exprime le dernier fond de l'âme humaine et des choses en général, le point où elles se rattachent à l'infini. Il faut, pour entendre cette voix intime, un grand silence, et cette préparation, lente ou soudaine, qui provient d'une expérience attentive ou d'une situation douloureuse de la vie. Cela s'explique pourquoi cette idée apparait si tard chez l'enfant ; pourquoi une fois apparue elle est si mobile et si inconsistante ; pourquoi le vulgaire, c'est-à-dire presque tout le monde, l'a si peu présente dans le tumulte des affaires de chaque jour.

De même que je crois en Dieu, je crois à la vocation morale de l'homme. Je crois que l'homme est appelé à la sainteté, parce que je ne puis pas prendre un seul instant connaissance de moi-même sans me sentir appelé à la perfection, obligé au perfectionnement. Une voix intérieure me crie avec autorité : poursuis l'idéal de toi-même, en le rattachant à l'Idéal suprême. Efforce-toi de soumettre les parties inférieures de ta nature à ses instincts supérieurs, afin de reproduire cette image pure et parfaite de ta personne morale que tu aperçois dans ton esprit comme à travers un voile. Deviens meilleur, c'est-à-dire étudie les traits de ce modèle spirituel, pour les réaliser; dégage-les, par une méditation persévérante, des ténèbres de l'ignorance et des passions ; de ces traits isolés, compose-toi, par un effort constant, une physionomie qui te soit propre, et mets tout ton soin à l'éclairer d'un rayon du monde invisible et céleste. Enfin, crée en toi l'homme nouveau dont ta figure naturelle n'est qu'une

ébauche obscure, confuse, pleine de contradictions.

Voilà pourquoi, j'embrasse de tout mon cœur la foi en Dieu et à la vocation sainte de l'homme : parce que je les trouve au plus profond de ma nature, parce que je ne puis pas prendre possession de moi-même sans rencontrer ces idées, dirai-je, ou ces faits : j'y crois parce que je suis homme ; et plus je deviens homme, plus j'y crois.

....

L'individu isolé n'arrivera jamais au degré de foi qu'il est capable d'atteindre, associé à ses frères.

....

On dit que le sentiment de Dieu est, de sa nature, indéterminé et fugitif ; qu'il est difficile à évoquer, à saisir, à fixer, enfin à développer. Cela est vrai ; aussi l'intolérance serait doublement coupable de la part du théisme. La modestie sied à qui se rend compte des vraies conditions au sein desquelles se produit en nous l'idée de Dieu, et des bornes étroites de notre nature. Mais enfin, ce sentiment existe, il répond à une réalité, et cette réalité est la réalité souveraine. En tous il apparaît, à des intervalles rares ou fréquents, avec plus ou moins d'intensité ; et, lorsqu'il se montre, il fait naître en nous la conviction spontanée que c'est bien le sentiment fondamental de notre nature, et qu'au moment où il nous possède nous sommes dans la véritable, dans la pleine réalité. Chez quelques-uns, ce sentiment de la réalité suprême éclate avec une rare puissance. Ils sentent Dieu, ils

le voient *de près,* et presque incessamment : tel fut Jésus-Christ. En eux, l'humanité se reconnaît telle qu'elle devrait être pour réaliser sa vocation essentielle ; ils nous servent d'initiateurs pour atteindre au Bien.

Il suit de là que si le sentiment de Dieu est rare, fugitif, intermittent, il est pourtant de notre pouvoir et de notre devoir de l'éclaircir et de le fixer, si toutefois nous voulons mettre au jour le fond de notre nature, entrer en pleine possession de nous-mêmes, et nous établir à notre véritable place au sein de l'ordre universel.

Que faire pour atteindre ce but? nous aider de la tradition, de l'exemple de nos frères, et en particulier de celui des grands initiateurs ; mais surtout cultiver notre propre fonds, nous exercer à dégager de ce qui passe, ce qui dure ; de l'imparfait, le parfait ; de la beauté morale, celui qui en est le type primitif ; de l'être vivant, mais dérivé et dépendant que nous sommes, l'Etre absolu et souverainement vivant ; du spectacle de l'univers qui vit et se transforme, l'Etre « en qui il n'y a ni variation ni ombre de changement. »

Cet exercice n'est pas le privilège des philosophes ; les simples y réussissent souvent mieux que les esprits d'élite. Comme un oiseau captif auquel on ouvre la porte de son étroite prison, l'âme humaine s'élance impatiente du sein des ténèbres d'ici-bas et de l'universelle mobilité vers l'Etre immuable qui est vérité et lumière. Heureux le cœur pur : il voit Dieu !

....

Je me recueille dans ma conscience, et je me demande encore une fois pourquoi le théisme ne nous donnerait pas le Dieu présent. Il ne s'agit évidemment ici que d'une présence spirituelle, conforme à la nature souveraine de Dieu et aux lois de notre développement libre et successif. Or c'est demander si la nature humaine est au fond religieuse ; si elle tient à Dieu par sa racine ; si elle est fille de Dieu ; si en la sondant assez avant on trouvera gravé en elle le nom du Père universel ; si enfin les rapports entre l'homme et Dieu sont des rapports naturels ; et s'il est possible que ces rapports fondés dans la nature deviennent des relations habituelles et constantes. C'est demander si Dieu est en effet le centre de l'univers, le nœud de toutes les vérités, le lien de toutes les lois ; si, en particulier, la loi morale qui nous régit est bien sa loi ; si, en la violant, nous n'allons pas contre la volonté de Dieu ; si le remords n'est pas, ne doit pas être un repentir envers Dieu ; si nous convertir au bien n'est pas nous convertir à Dieu; si, en un mot, la notion du Dieu vivant substituée à la notion abstraite du bien n'est pas en réalité plus profonde et plus vraie.

....

Ce qui est vrai, ce qu'il ne faut pas avoir honte de reconnaître, c'est que la forme nouvelle de la vie chrétienne est encore flottante et indécise, comme cela est inévitable dans un moment de transition, et qu'il en résulte un malaise général et une certaine

impuissance. L'esprit nouveau, je veux dire l'esprit chrétien associé aux influences les plus hautes de la libre pensée humaine, n'a pas encore eu le temps de se reconnaître assez pour déterminer parfaitement sa direction pratique. On peut être sûr que la vie spirituelle ne reviendra pas à la forme exclusivement *morale* et *humaine* de la philosophie antique. Elle ne reprendra pas davantage les formes purement religieuses, mystiques ou ascétiques, qui ont paru successivement dans l'Eglise. Mais en rejetant le passé, elle s'appropriera nécessairement ce qu'il avait de vrai ; et la vie spirituelle tendra désormais à être la vie morale et religieuse toute ensemble, vie humaine et pourtant sainte, embrassant avec le sentiment de Dieu et de la vie éternelle, le sentiment du droit de la personne humaine et de la légitimité de la vie terrestre.

Fions-nous donc à la vérité du soin de nous conduire, et ne soyons point incrédules à notre conscience au point de perdre courage lorsque nous perdons l'attestation en quelque sorte notariée de l'amour divin. Le catholique, pour être pleinement édifié sur la réalité du pardon, demande qu'il lui soit garanti par le sacrifice de la messe renouvelé chaque jour sous ses yeux et par l'absolution d'un prêtre. Le protestant juge avec raison qu'il y a là une sorte de matérialisme religieux : mais il ne se croira pas lui-même en sûreté si on ne lui démontre sur bonnes preuves qu'un jour donné, il y a dix-huit siècles, Dieu a trouvé le moyen de pardonner. Le théiste ne de-

mande ni l'absolution du prêtre, ni celle d'un révélateur : il se contente de sa propre conscience. Or la conscience lui dit que le repentir est *naturel*, car le mal est par lui-même le mal ; — que le pardon de Dieu est naturel, car revenir au bien, c'est revenir à lui et retrouver l'accord avec sa volonté ; — que la conversion est naturelle, puisqu'elle est possible ; — qu'espérer la vie éternelle est naturel, car Dieu est le Dieu des vivants et non des morts ; nous sommes faits pour vivre et non pour mourir, et forts du sentiment de l'amour divin, nous pouvons entrer en paix dans notre dernier sommeil, encore repentants et encore pardonnés. Si Socrate, quatre siècles avant Jésus, a pu dire adieu à ses amis, le front serein et l'espoir au cœur, aurions-nous moins d'assurance que lui, après dix-huit siècles d'éducation chrétienne ?

....

Décidons-nous donc à croire à la force de la vérité et à la capacité religieuse et morale de l'homme. Il en est de la foi libre comme de la liberté politique. Veut-on élever un peuple ? il faut le traiter comme capable de liberté, s'adresser à ses bons instincts, compter sur son intelligence et sa modération, y compter non par figure de rhétorique, mais de bonne foi, et ne point se laisser décourager par ses vices présents. Les plus esclaves deviennent ainsi capables de se gouverner et d'y voir clair. Il n'en est pas autrement de la foi libre.

Et enfin quel autre parti prendre ? Abandonner

notre pays à l'empire des anciennes croyances? cet empire est détruit chez la plupart. Le rétablir de nos propres mains, dans l'intérêt de la paix et du bon ordre? Ce serait une hypocrisie indigne et en outre stérile. Vous ne réussiriez pas plus à relever la religion positive sur notre sol moral dévasté, bouleversé en tous sens, qu'à fonder l'ordre public sur les institutions à jamais déracinées de la noblesse ou de la royauté de droit divin. En politique comme en religion, il ne reste qu'un seul parti à prendre, qui heureusement n'est pas un pis-aller, mais le plus rationnel de tous et le plus honorable à notre nature : c'est de traiter les hommes en hommes et de les nourrir de vérité.

Est-ce à dire que je propose de fonder, du jour au lendemain, une Eglise à part, sans tenir compte de la préparation lente qui se fait dans les esprits, de la situation politique, et d'autres circonstances encore? Non ! je demande seulement que l'on s'y prépare, que l'on envisage hardiment cette éventualité et que l'on dissipe les appréhensions exagérées. Je sais que le culte *en esprit et en vérité* ne s'établira pas de sitôt, au moins dans un cercle étendu. Il faut d'abord que le sol soit mieux déblayé, que les grandes traditions qui le couvrent soient mieux appréciées ; que leurs mérites respectifs, le rôle bon ou mauvais qu'elles ont rempli, soient mieux connus ; que ce qu'il y a en elle de permanent et de vrai soit mis au jour pour vivre, et que les formes erronées et passagères finissent de tomber en poussière. Il faut que l'esprit nouveau s'ap-

proprie sans confusion ces divers héritages, et s'établisse comme légitime propriétaire, avec ses nouvelles convenances, au sein de ces anciennes habitudes, de ces idées, de ces livres sacrés.

Il faut plus encore : il faut avant tout que cet esprit moderne soit profondément religieux, et que dans son œuvre de critique il s'associa au sentiment vif de Dieu présent dans la nature humaine, dans l'histoire, dans l'univers. Tous les grands problèmes, et en particulier celui de la liberté morale, du péché, du progrès vers le bien sont aujourd'hui l'objet d'un profond remaniement. L'ensemble de nos idées sur l'ordre universel et la place que l'homme occupe dans cet ordre offre des lacunes et des incertitudes dont l'activité religieuse doit se ressentir. Il y a dans cette situation de quoi nous rendre modestes et patients, mais non pas de quoi nous décourager. Pour parler, il n'est pas nécessaire de tout savoir, ni pour agir d'être parfait. L'histoire nous apprend que les plus heureuses transformations, soit individuelles, soit collectives, proviennent d'une semence de vérité, souvent mêlée d'erreur, pourvu que cette vérité soit centrale, et qu'elle ait pris entière possession de l'âme de ses interprètes.

En attendant le jour de la mise en pratique, que chacun de nous soit du moins fidèle à sa propre pensée. Vivons loyalement de notre foi et assujettissons à notre foi notre vie. Préparons, par notre expérience personnelle de la foi libre, l'expérience collective qui est réservée à de meilleurs temps ; et tenons-nous

prêts à mettre la main à l'œuvre, lorsque Dieu donnera le signal.

O Sainte Eglise de l'avenir, appelée par tant d'âmes d'élite de toutes les communions religieuses et de toutes les écoles philosophiques, fille de l'Eglise catholique, qui a porté dans ses flancs une postérité de saints, fille de l'Eglise protestante, féconde en hommes forts, fille des Eglises persécutées, et flétries du nom de sectes par leurs oppresseurs, fille des grandes écoles spiritualistes qui, à travers l'histoire, ont allaité tant d'hommes libres, ô Eglise véritablement universelle, je salue avec transport ta prochaine venue! Tu as eu, toi aussi, tes précurseurs, qui ont versé leur sang pour la liberté de croire et d'adorer, sans qu'il leur ait été donné de voir ton jour! Ah! puisses-tu apparaître bientôt plus belle, plus sainte, plus hospitalière que les Eglises anciennes, pour relever nos courages et pour jeter le sel dans un monde qui se corrompt. Il semble, hélas! que nous ne soyons plus que des étrangers les uns pour les autres, depuis que le lien religieux a cessé de nous unir; viens donc nous dévoiler l'image divine gravée en chaque homme, et nous créer une nouvelle famille spirituelle, plus intime et plus sacrée que la famille politique! Que par ton moyen il nous devienne possible d'aborder nos frères, au lieu de les côtoyer seulement, et d'embrasser en eux les enfants d'un même Père, les compagnons du même voyage vers la sainteté et vers Dieu!

Et toi, Dieu de vérité et d'amour, Dieu des prophètes et de Jésus, Dieu de Socrate et de Leibnitz, Dieu

de saint Bernard et de Gerson, Dieu de Coligny et de Duplessis-Mornay, Dieu de tous les hommes au cœur droit, nous t'invoquons ! Fais resplendir à nos yeux la vérité qui sauve, qui sanctifie, qui rend heureux ! Crée-nous une nouvelle Eglise ! Rends-nous dignes de travailler à la fonder ! Dévoile-nous le vrai et le juste : ou plutôt dévoile-toi à nous, ô type adorable de la vérité, de la justice et de la beauté, ô Père céleste, ô notre seul oracle, ô notre seul Sauveur ! Car, venus de toi, c'est en toi que nous vivons, vers toi que nous tendons ; et, en appelant de nos vœux l'Eglise, c'est toi, Dieu vivant, toi seul que nous appelons !

....

EXTRAITS D'UNE BROCHURE

Qu'est-ce que le Christianisme Libéral?

CONFERENCE FAITE A GENÈVE
LE 25 JANVIER 1870

In-12, Paris 1870.

QU'EST-CE QUE LE CHRISTIANISME LIBÉRAL ?

Vous êtes les fils de l'Eglise ; elle vous a allaités, instruits, elle a nourri votre première enfance. Elle est votre mère. Mais lorsque l'âge de la réflexion est venu, quels rudes mécomptes a essuyé votre sentiment filial ! Vous auriez voulu continuer de vénérer, de croire l'Eglise comme l'institutrice de tout bien, de toute vérité, de toute charité. Mais voici, vous avez vu l'Eglise catholique persécuter, de siècle en siècle, la libre recherche philosophique et la libre recherche chrétienne, réprimer l'essor de l'activité laïque, appuyer les gouvernements oppressifs, anathématiser insolemment les droits sacrés du citoyen et du penseur, arroser du sang le plus pur nos places publiques, et dire enfin à l'homme : Tu ne seras pas l'homme véritable ! et à Dieu : Tu ne seras qu'un Dieu à notre mesure ! Vous avez vu l'Eglise protestante, issue du libre examen, ouvrir ses annales par le meurtre exécrable de Servet, emprisonner, fustiger, bannir ; et depuis, entraînée comme malgré elle par la marche

de l'esprit humain et l'impulsion de son principe d'examen, vous l'avez vue se mettre, non à la tête, mais à l'arrière-garde du mouvement, plus disposée à résister qu'à pousser, défendant par les plus misérables sophismes les causes les plus désespérées et toujours au nom du Dieu saint et jaloux se laissant arracher une à une, par la science, les concessions élémentaires, — devant ce spectacle, vous avez reculé ; l'Eglise vous est devenue presque étrangère ou odieuse comme une institution de servitude morale et intellectuelle, une école d'équivoque, comme l'adversaire le plus redoutable de la vérité vraie et de la justice juste.

Mais d'autre part, le soupçon vous est venu peut-être que vous n'aviez envisagé qu'un seul côté des choses. Devant le dévouement de ses missionnaires, devant ses œuvres hospitalières ou de bienfaisance ; devant la joie intime, la pureté, la dignité, la patience, l'activité recueillie qui illuminent tant d'existences obscures ; devant cet ineffable et profond sentiment de fraternité qui, dans l'homme, découvre plus qu'un semblable, un fils de Dieu ; devant cette ferme et calme indépendance en face du bûcher ; enfin devant un si merveilleux déploiement de l'idéal au sein même des classes les moins cultivées, — n'avez-vous pas senti votre cœur se pénétrer de respect, d'admiration, d'amour, et ne vous êtes-vous pas surpris à trembler à la seule idée que cette école de foi, d'espérance, de charité vînt à se fermer, que ce sel de la terre vînt à s'affadir, que ce lien moral vînt à se re-

lâcher, et que dans l'anarchie morale universelle, l'Eglise cessât d'être le foyer des plus nécessaires vertus!

Par cette double impression, par cette franche constatation, vous étiez sur le chemin du Christianisme libéral.

Je termine cette revue par une dernière expérience. Vous avez appris de vos mères à prononcer de bonne heure le grand nom de Dieu. Ce nom vous était révéré, saint, inviolable. Mais bientôt, à mesure que s'éveillait votre curiosité d'esprit, vous avez rencontré sur vos pas, dans vos lectures ou dans les réunions du culte, le Dieu jaloux, exterminant à l'interdit de misérables peuples au profit d'un autre qui ne valait pas mieux, se repentant, parlant et agissant en homme imparfait, exauçant miraculeusement des caprices arbitraires, se révélant sous des formes qui nous scandaliseraient aujourd'hui, qui de fait nous répugnent dans les miracles catholiques; châtiant violemment des doutes ou des résistances que notre conscience jugerait avec faveur; plus tard, dans le dogme de l'Eglise, envoyant au feu éternel les incrédules; un Dieu qui réside au ciel et ne connaît d'autres sujets qu'un petit peuple d'abord, puis l'Eglise, qui n'agit et ne se montre que du dehors, par la voie du miracle. — Devant un tel Dieu, notre foi a failli : non, avons-nous pensé, ce n'est pas là le Dieu de la science agrandie ni de la conscience épurée; ce n'est pas le Dieu de l'univers infini, toujours présent, toujours agissant; ce n'est pas le Dieu de l'humanité entière, se révélant à des degrés

divers dans les religions les plus diverses, parlant aux Révélateurs de tous les âges, poussant enfin de sa main paternelle toutes les races dans les voies de la justice et de la piété. — Et me trompé-je, Messieurs, en ajoutant que beaucoup d'entre vous ont senti leur esprit envahi de scrupules plus graves encore? accoutumés dans votre jeunesse à un Dieu étroit et imparfait, se dévoilant sur un théâtre restreint, soit l'Israël Juif, soit l'Eglise catholique, soit l'Eglise protestante, et par des prodiges visibles, vous n'avez pas su retrouver au sein de l'immense nature, de ses lois muettes et invariables, au sein de l'universelle vie, le Dieu vivant, infini et parfait qui répond à l'âme humaine et la sollicite incessamment.

Peut-être en êtes-vous restés longtemps à cet état de pénible incertitude, que sais-je, d'incrédulité déclarée? — Mais d'autre part, devant les harmonieux spectacles de la nature, à la vue du soleil qui descend et se couche avec majesté, derrière un rideau de splendides nuages, ou qui s'élance le matin entre deux pics de vos belles Alpes, dans un ciel pur et calme, ou à l'aspect des tableaux plus simples de vos paisibles vallées, ou bien à l'ouïe d'une mélodie douce et pénétrante qui remuait en vous des fibres jusqu'alors immobiles ; n'avez-vous pas cru entendre au fond de votre esprit les vagues murmures d'une révélation sublime et comme discerner le premier mot du secret des choses?

Plus tard il est peut-être arrivé que ce langage vous est devenu plus distinct, et que ce mot obscur a pris

une plus intime signification. Lorsque les expériences amères de la vie vous ont découvert le néant de ce qui vous avait d'abord enchantés, lorsque la vanité de ce qui passe vous est un jour apparue comme dans une éclaircie, lorsque vous vous êtes sentis glisser petit à petit, vous et ceux que vous aimez, votre personne, vos œuvres et vos projets, dans ces ténèbres de la mort d'où l'on ne revient plus chez les vivants ; lorsqu'enfin l'insuffisance du monde, des hommes et de vous-mêmes a éclaté à vos yeux, lorsqu'en même temps le besoin invincible d'être, de vivre, d'aimer, d'espérer a éclaté en vous, alors peut-être vous avez entendu la voix mystérieuse résonner plus claire, plus douce, et avec une autorité nouvelle ; l'esprit de vos pères, l'esprit de la Bible, l'esprit de l'Eglise, l'esprit de Jésus, le véritable esprit de l'humanité vous a ressaisis, et vous vous êtes surpris à balbutier timidement les mots anciens et pour vous tout nouveaux : O Père qui es aux cieux ! — Par ces impressions diverses, également sincères, vous étiez sur le chemin du Christianisme libéral.....

....

Mais ne serait-ce pas là une idée de pure négation rationaliste? Non assurément. Le Christianisme libéral prétend aussi être essentiellement religieux ; et même aucun titre ne lui est plus cher que celui-là. Qu'est-ce au fond que le principe libéral que nous exposions tout à l'heure, sinon une idée excellemment religieuse : la foi à la conscience humaine comme au

témoin de Dieu, non pas d'un Dieu extérieur, étranger, relégué par delà les espaces, mais du Dieu intérieur qui, ainsi qu'on l'a dit, est plus nous que nous-mêmes ; la persuasion que la nature, l'histoire, l'âme surtout déposent de Dieu ; et que contre ce Dieu du dedans il ne saurait y avoir un Dieu du dehors ; contre la vérité naturelle point de vérité artificielle. Quand Luther, le vaillant athlète, soulevant tout un monde de terreurs, de superstitions, de textes, de souvenirs, répondait devant la diète de Worms par ces mémorables mots : « je ne puis rétracter ce que j'ai écrit, à moins que l'on ne me convainque par des raisons tirées de la conscience ; » lorsque, serré de plus près, il répondait : *je ne puis autrement*, qu'était cette déclaration de suprême hérésie sinon une incomparable confession religieuse? Traduite en notre langue, que signifie-t-elle sinon: « Je ne suis rien; je ne suis qu'un homme, seul et petit entre les petits; mais tel que je suis, il ne m'appartient pas d'être autre que je ne suis ; je suis obligé envers moi-même, envers ma façon de voir, de penser, de sentir, parce que Dieu me parle par ce moyen, parce que ma nature morale est une révélation intérieure à laquelle je suis tenu de soumettre toute prétendue révélation extérieure. »

Ainsi nous croyons que ce qui va contre la justice, contre l'histoire, contre la science, va contre Dieu. Il y a piété à refuser créance aux récits ou aux dogmes qui contredisent l'histoire, la science, la conscience ; il y a impiété à vouloir les retenir sous prétexte de religion. Contre l'autorité intérieure, même faillible,

il n'est point d'autorité. Notre confiance en la raison est au fond un acte de foi à la divinité de notre âme, je veux dire à la présence réelle de Dieu dans l'âme : c'est cette participation à Dieu qui confère à notre conscience sa souveraineté ; là est le vrai titre de son autorité sur nous...

....

Nous croyons au Dieu vivant, au Dieu agissant et se révélant dans l'histoire moderne comme dans l'histoire ancienne, dans notre histoire dite profane comme dans l'histoire dite sainte, dans notre humble et pauvre vie individuelle comme dans la vie des chefs éminents de l'ordre spirituel ; au Dieu universel, non au Dieu local ; au Dieu de l'ordre, non au Dieu du prodige. Nous ne voulons pas être aujourd'hui sans Dieu par manque de miracles, ni sans foi par manque de révélation extérieure. Et comme nous tenons la Religion pour le trait supérieur et vraiment humain de l'homme, pour l'épanouissement normal de l'activité spirituelle, comme nous ne pouvons y renoncer sans mutiler les parties vitales de l'âme, nous n'hésitons pas — au nom de Dieu même — à distinguer la Religion des religions et nous prétendons ne point cesser d'être religieux : c'est trop peu dire — nous voudrions l'être plus et mieux, en sortant des églises. — En effet, la critique des miracles, des dogmes, des récits n'est qu'une des formes, la forme négative, par lesquelles s'exprime l'esprit moderne au sein de l'Eglise. Ce qui nous travaille, ce qui nous

donne chaque jour des forces nouvelles, ce qui nous relève de nos défaillances, ce qui nous donne le courage, toujours pénible, d'entrer en conflit avec nos souvenirs, avec notre éducation et nos traditions, ce qui nous fait renoncer à l'estime d'un grand nombre de nos frères, ce qui nous fait braver le pire des maux, l'isolement, qu'est-ce autre chose, sinon le besoin impérieux que nous subissons de fonder la vie morale et religieuse, l'activité spirituelle tout entière sur le vrai, sur le vivant, c'est-à-dire sur l'âme humaine, qu'on l'appelle raison, cœur ou conscience? Ce que nous voulons, ce n'est point réduire la part de la Religion, c'est la lui faire *naturelle*, l'établir au centre même de la nature humaine. Nous ne voulons point bannir Dieu, ni faire de lui le moindre usage possible, mais au contraire nous exercer à le découvrir au fond de nous-mêmes ; nous voulons le reconnaître non dans l'extraordinaire, mais dans l'ordinaire ; non dans le prodige inouï, mais dans l'ordre régulier ; non dans l'expérience lointaine et incertaine d'un autre, fût-ce le meilleur, mais dans notre expérience personnelle ; non dans une autorité fragile quant à ses titres, obscure quant à ses décisions, mais dans l'âme de chacun communiant avec l'âme de tous......

....

Le christianisme libéral n'est pas une religion au rabais, bonne pour ceux qui n'en veulent point. Nous ne sommes point des satisfaits. Le libre examen ne nous est point un aliment, à moins qu'on ne le

considère sous son aspect intérieur, sous la face de l'esprit libre tourné vers Dieu. La science, l'activité politique, sociale, la prise de possession de la terre par l'industrie, l'activité morale considérée isolément, ne nous suffisent pas ; tous ces efforts, toutes ces applications de l'énergie humaine, si louables, si généreuses, si fécondes qu'elles soient, nous semblent côtoyer sans cesse le néant si elles ne s'appuient au sentiment central de notre nature : à savoir, le sentiment de notre parenté avec Dieu. Et bien loin que notre conception religieuse nous agrée comme une méthode expéditive et économique de piété ou de foi, nous l'estimons au contraire de très haut prix en ceci, que, fidèle à l'esprit de libre examen, elle fait un incessant appel à la fécondité de l'âme, et ne confie à aucun prêtre, à aucun livre, à aucune Eglise le soin d'y suppléer.

Ajouterai-je que, si le Christianisme libéral, fidèle à son nom, n'est pas une religion au rabais, il n'est pas davantage une morale au rabais, bonne pour ceux qui n'en peuvent supporter une meilleure et plus profonde ? S'il y en a dans nos rangs qui considèrent ainsi le Christianisme, ils se trompent, comme se sont trompés dans tous les temps ceux qui, dans l'Eglise orthodoxe, ont réduit la morale évangélique aux proportions d'une honnêteté de famille ou de code civil. Comme l'homme prend sa vie en Dieu, nous disons avec Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait. » Comme notre semblable nous est autre chose qu'un des êtres de

l'histoire naturelle classé dans le même genre que nous, comme il porte en lui l'image divine, nous l'appelons notre frère, et nous avons quelque soupçon de la haute signification de la charité évangélique. Comme la destinée de l'homme est de tendre librement, par l'exercice du bien, vers la perfection, nous savons que le mal est autre chose qu'une imperfection regrettable, ou une série d'actes isolés sans conséquence, ou une faiblesse fatale et invincible ; nous savons que faire le mal, c'est enfreindre l'ordre universel, c'est aller contre la loi immanente du monde, c'est aller contre Dieu ; qu'une faute isolée nous lie, que notre existence morale forme un tout solidaire : nous avons quelque soupçon de ce que signifie, dans la langue traditionnelle, le mot de *péché*, et nous n'avons nul besoin, pour reconnaître ces vérités d'expérience, qu'elles soient attestées par des révélations miraculeuses, ou qu'elles soient enchâssées dans une construction dogmatique : il nous suffit, hélas ! de regarder en nous-mêmes. Enfin nous ne rapetissons pas le drame de la destinée humaine au point de la vider de tout ce qui en fait la grandeur et le mystère : nous savons qu'on n'élude pas les douleurs et les besoins, éléments de cette tragédie qui se joue dans l'histoire et en chacun de nous ; nous avons aussi quelque soupçon des exigences invincibles de l'âme coupable et altérée de réconciliation, de l'âme impure et altérée de sainteté, de l'âme imparfaite et altérée d'infini. Aussi écoutons-nous la voix intérieure qui, de la part de Dieu, nous dit de chercher sa face, et la voix de

l'histoire, des Voyants, des Révélateurs religieux, des Saints, qui éveille ou confirme notre suggestion propre et nous crie au nom de Dieu : justice, repentir, grâce, espoir, paix!... Nous appelons, nous cherchons, nous adorons, nous servons Dieu dans ses manifestations diverses, au sein de la nature, au sein de l'humanité, dans l'histoire évangélique, dans l'évolution du progrès moderne, dans toute bonne pensée, dans toute bonne action, dans toute découverte scientifique, sans prétendre soulever tous les voiles ni expliquer tous les mystères......

Mais le temps s'écoule............ Il faut conclure. Que vous dirai-je en finissant? Jugez vous-mêmes si vous êtes désintéressés dans ce débat, si vous n'avez rien en vous, rien dans votre expérience, rien dans votre présente situation d'esprit qui réponde au Christianisme libéral, s'il vous est loisible de renvoyer l'examen de l'affaire à des jours meilleurs, ou de rejeter la charge sur d'autres, ou d'attendre que la crise s'achève d'elle-même ; si vous n'êtes pas tenus d'apporter votre part de réflexions, de lumières, d'autorité morale à ce mouvement, pour le développer, le féconder, le sanctifier. Dans l'ordre moral, dans le règne de Dieu, personne n'est sans un rôle à remplir ; personne n'est sans force pour remplir son rôle. Certes, nous ne sommes qu'au début d'une grande transformation, à laquelle concourent des tendances bien diverses qui, dans la mêlée nous semblent se combattre : ne nous désintéressons pas de cette noble lutte et faisons pénétrer nos principes, par l'exemple

et la parole, dans la société, dans l'Eglise, dans la famille. « En tout ce qui a été fait, jusqu'à présent, écrivait un jour l'Américain Parker, je ne vois que le printemps de la religion. L'été et l'automne sont encore loin, mais ils viendront, et tout homme de bien, toute bonne action, toute bonne pensée, tout bon sentiment hâteront leur venue. »

Inspirons-nous de ce généreux espoir. Que dans la grande lutte où nous sommes engagés aujourd'hui sous des drapeaux divers ou ennemis, un commun programme du moins nous réussisse : soyons sincères, soyons sérieux, faisons notre devoir ; et ayons cette confiance, que nous ne combattons point seuls et pour néant, mais que la vérité prévaudra.

....

EXTRAITS DE L'OUVRAGE

Le Christianisme libéral et le Miracle

QUATRE CONFÉRENCES

Prononcées à Nîmes, Neuchâtel et Paris

3me édit. Un vol. in-8°. Paris, 1869.

LE CHRISTIANISME LIBÉRAL ET LE MIRACLE

S'il est vrai que la Religion a toujours été la cause des plus violentes agitations intérieures et extérieures, il n'est pas moins vrai qu'on lui a toujours demandé la vérité, la force, la certitude, en un mot la paix, et qu'on l'a toujours obtenue. Partout les âmes fatiguées, les plus nobles esprits, ont trouvé la paix au sein de la Religion : dans l'Inde et dans la Perse, en Grèce comme en Judée, à Rome comme à Jérusalem, à Genève comme à Rome. En y regardant de près, vous n'aurez pas de peine à découvrir la raison de cette apparente contradiction. En effet, si l'on envisage la Religion en elle-même, dans ce que nous pouvons découvrir en elle d'essentiel, qu'est-elle autre chose, sinon le sentiment que tout homme éprouve au plus profond de lui-même, d'être dans une étroite et constante relation de nature avec l'Etre infini, immuable, éternel, avec Dieu ! Je ne cherche pas à définir rigoureusement ici ni la Religion, ni Dieu. Je me sers à dessein de ces expressions, parce qu'étant plus amples, et moins déterminées, elles répondent mieux à la nature du sentiment religieux. Or cette idée naturelle,

que, dans le recueillement de la méditation ou d[illegible]
douleur, chacun de nous trouve en soi, ce sentim[illegible]
immédiat que notre existence est liée dans son [illegible]
intime à l'Etre éternel et universel, l'idée que nou[illegible]
sommes pas seuls dans le vaste monde, individus é[illegible]
mères et dépendants de mille causes, mais qu'il [illegible]
quelque chose de plus stable et de plus vivant [illegible]
nous ; l'idée que nous tenons par les nœuds d'un[illegible]
dissoluble solidarité à tout ce qui paraît, mais[illegible]
tout ce qui est et paraît a sa racine dernière [illegible]
l'Etre immuable ; cette idée, dis-je, qui expri[illegible]
qu'il y a dans l'homme et dans la vie humaine d[illegible]
profond, de plus substantiel, de plus humain, [illegible]
jours été et est aujourd'hui encore la source [illegible]
repos. Selon les degrés de moralité qu'elle re[illegible]
apporte à l'homme, avec la paix la noblesse ; [illegible]
ve au-dessus du train mobile et vulgaire des [illegible]
chaque jour, au-dessus des événements qui [illegible]
et tombent dans l'oubli, au-dessus des affl[illegible]
des joies qui passent, au-dessus de l'envie [illegible]
haine, au-dessus de notre apparition terrest[illegible]
ce qui en nous est manifestement caduc [illegible]
sujet à défaillance et à dépérissement. Voilà [illegible]
l'on cherche et l'on trouve dans la religion [illegible]
la force, la dignité ; pourquoi elle fait viv[illegible]
rir en paix. Voilà pourquoi nulle fratern[illegible]
en ardeur intense la fraternité religieuse, [illegible]
ment, le dévouement religieux; nul entho[illegible]
thousiasme religieux : parce que ces sent[illegible]
nent leur source dans les dernières pr[illegible]

que, dans le recueillement de la méditation ou de la douleur, chacun de nous trouve en soi, ce sentiment immédiat que notre existence est liée dans son fond intime à l'Etre éternel et universel, l'idée que nous ne sommes pas seuls dans le vaste monde, individus éphémères et dépendants de mille causes, mais qu'il y a quelque chose de plus stable et de plus vivant que nous ; l'idée que nous tenons par les nœuds d'une indissoluble solidarité à tout ce qui paraît, mais que tout ce qui est et paraît a sa racine dernière dans l'Etre immuable ; cette idée, dis-je, qui exprime ce qu'il y a dans l'homme et dans la vie humaine de plus profond, de plus substantiel, de plus humain, a toujours été et est aujourd'hui encore la source du vrai repos. Selon les degrés de moralité qu'elle revêt, elle apporte à l'homme, avec la paix la noblesse ; elle l'élève au-dessus du train mobile et vulgaire des choses de chaque jour, au-dessus des événements qui s'écoulent et tombent dans l'oubli, au-dessus des afflictions et des joies qui passent, au-dessus de l'envie et de la haine, au-dessus de notre apparition terrestre, de tout ce qui en nous est manifestement caduc et mortel, sujet à défaillance et à dépérissement. Voilà pourquoi l'on cherche et l'on trouve dans la religion le calme, la force, la dignité ; pourquoi elle fait vivre et mourir en paix. Voilà pourquoi nulle fraternité n'égale en ardeur intense la fraternité religieuse; nul dévouement, le dévouement religieux; nul enthousiasme, l'enthousiasme religieux : parce que ces sentiments prennent leur source dans les dernières profondeurs de

l'âme, dans la partie la moins superficielle, la moins mobile, la plus féconde de notre nature. Voilà aussi pourquoi l'homme qui descend en lui-même jusqu'à cette profondeur, qui dans la religion a creusé jusqu'à la piété, jusqu'au sentiment primitif de la relation vivante avec Dieu, a la certitude d'être dans le vif des choses et dans le vrai : dans le vrai de sa nature et de sa destinée, parce qu'en effet il touche à la racine même de l'homme, au sol où il prend vie. Et si ce sentiment ineffable se prolonge jusqu'à devenir un état habituel, et si cet état domine la disposition générale et s'étend à l'activité entière, on peut dire que c'est vraiment la vie heureuse.

....

Mais la paix que dispense la religion n'est point le prix de l'inertie, de la paresse morale, de la servilité. Elle s'achète par l'activité et l'effort. Il n'y a de religion que pour les gens religieux. La religion ne se met pas en quelque sorte en pilules, pour être débitée, vendue ou donnée au premier venu ; c'est à nous, à chacun de nous de la conquérir par l'effort d'une volonté droite, en devenant simples de cœur, en nous dégageant de tout ce qui n'est pas le vrai nous-mêmes, de tout ce qu'il y a en nous d'égoïste et de superficiel, par conséquent de périssable. La religion n'est pas une croyance, ni une pratique ; pas plus une pratique morale qu'une pratique rituelle ; ou plutôt, elle n'est tout cela qu'en second lieu ; prise à sa source, elle est un état de l'âme, qui ensuite s'exprime au dehors par

une croyance plus ou moins juste et par une pratique plus ou moins pure. Elle est un état de l'âme, et c'est pour cela qu'elle est souvent le lot des petits, des humbles, des simples d'esprit et de cœur, tandis qu'elle se dérobe aux docteurs, aux écoles et aux conciles, selon le mot de Jésus : « Je te loue, ô Père, de ce que tu as voilé ces choses aux sages, pour les découvrir aux petits enfants. » C'est pour cela que la religion est éminement laïque, non sacerdotale, étant toute spontanée : le rite, la formule, le dogme, la hiérarchie ne sont point d'elle, et en voulant la conserver, l'étouffent. Enfin elle n'est pas cette bonne mère, invoquée par les catholiques et par trop de protestants, qui se charge, aux heures solennelles de la vie et de la mort, de nous verser la coupe magique de la certitude et de la paix. La paix qu'elle procure vient du dedans, non du dehors; si elle est gratuite, en ce sens qu'elle ne dépend ni du gré des sacerdoces, ni de la richesse, ni du talent, ni d'aucune circonstance extérieure, elle coûte cher à chacun en ce que, pour l'avoir, il faut se découvrir soi-même, se saisir en son fond, se fixer, se posséder.

....

Prétendez-vous, me dira-t-on, nous appeler tous, petits et grands, lettrés ou illettrés, gens de loisir ou de travail, à délibérer, à décider de la foi religieuse?

Je ne prétends vous appeler qu'à remplir votre devoir et à exercer votre droit. Je prends l'homme non tel qu'il lui plairait d'être pour sa commodité, mais

tel qu'il est, tel que nous sommes tous. Dans les délibérations touchant les choses de l'esprit, de la croyance, il n'y a pas, il n'y a plus, il n'y aura jamais plus de conseils représentatifs. Nous pouvons charger des députés, investis de notre confiance, de prononcer sur nos intérêts matériels, police, routes, impôts, enfin sur ce qui engage notre soumission et non pas notre opinion : mais il est dérisoire, il est absurde de supposer que nous puissions charger un homme, fût-ce le plus éclairé, le plus vertueux, le plus digne, de décider à notre place ce que nous devons *penser* sur quoi que ce soit, et particulièrement sur les questions les plus hautes de la vie spirituelle. Que faut-il croire de Dieu, de la loi morale, de la vie ? Ce que vous jugerez croyable, ce qui, après examen, après réflexion, après consultation, après lecture, selon le degré très variable de votre savoir et de votre intelligence, vous semblera digne de foi. Ce droit vous pèse, dites-vous ; cette obligation vous épouvante. Soit : mais le monde est ainsi constitué, l'homme est ainsi fait que vous ne pouvez vous décharger sur personne de ce privilège ou de ce fardeau. Le sens même des mots s'y oppose : il n'y a moyen de croire que ce que nous, nous et non pas un autre, jugeons croyable. Déléguer à autrui ce jugement, n'est qu'un artifice stérile, qui peut mener à la soumission, non à l'adhésion ; au silence, non à la foi.

Mais rassurez-vous. Vos alarmes sont excessives. Autre est la métaphysique, autre est la religion. Chacun de nous, en se repliant sur lui-même, en faisant taire le bruit des affaires, des soucis, des passions, en

scrutant avec attention le fond de son être, verra surgir devant lui une double certitude, l'une de sa propre existence individuelle, l'autre de son indissoluble et naturelle connexion avec l'Etre universel, et par cet Etre, avec tous les hommes et toute la création. Voilà la foi spontanée, simple et riche tout ensemble, qui porte en elle-même sa preuve. Pour la découvrir, nul besoin de s'être assis à l'école des savants : il faut être homme, le plus homme possible, attentif à soi, docile à la voix intérieure.

....

Les erreurs et la folie, la sottise et la passion, la superstition et le fanatisme ne sont pas particuliers au régime de la liberté individuelle : ce sont des plantes qui prospèrent mieux encore sous le régime de l'autorité infaillible. La conscience nous atteste et l'histoire confirme que tout vaut mieux, pour la dignité et le développement de l'homme, que l'abdication du sens individuel. Pour me résumer, je ne saurais mieux faire que de transporter à la religion le mot bien connu d'un de nos grands orateurs politiques : « Non, les religions ne sont pas des tentes dressées pour le sommeil ! »

....

Aujourd'hui, quelle est la force irrésistible qui préside au mouvement, en apparence aveugle, de négation et de critique, qui porte le dernier coup à l'autorité absolue, avec ses miracles et ses mystères? Est-ce seu-

lement la critique des détails, des textes, des dogmes, des livres? Non, quelque utile et décisive qu'elle soit, la critique n'est que l'auxiliaire de la force réelle qui pousse le monde. Cette force lente, invincible, qui règne à leur insu sur ceux-là même qui lui résistent avec le plus d'obstination, qu'est-elle, que peut-elle être, sinon un nouveau mouvement de croissance de l'homme, de l'homme véritable poursuivant son idéal caché? C'est l'avènement de l'homme non plus seulement religieux et chrétien, mais laïque et séculier, qui, assuré de son droit de vivre, de penser, d'agir, de se réaliser librement et tout entier dans les sphères de la science, de l'art, de l'industrie, de la politique, aussi bien que dans celle de la religion et de la morale, secoue les dernières servitudes, celles des dogmes surnaturels après celles de l'Eglise surnaturelle, et prétend fonder sur lui-même et sur la nature la foi, la morale, la société. Cet homme, qui apparaît désormais en un grand nombre d'illustres représentants, qui monte rapidement à la lumière dans une élite considérable et jusque dans la foule autrefois aveugle et mineure, cet homme qui prétend ne relever que de lui-même et se déployer légitimement au sein de l'ordre universel et divin, c'est, pour citer des noms, Descartes et Kant en philosophie, c'est en poésie Victor Hugo, Gœthe, c'est encore Quinet, Michelet, Renan, c'est en religion Vinet, Parker, Channing. C'est au nom et par l'autorité de cet homme intérieur, caché en chacun de nous et que nous sentons être notre meilleur nous-mêmes, c'est en son nom que nous tous, pro-

fanes ou lettrés, nous osons dire sans incertitude, sans remords, sans scrupule, à l'autorité catholique, protestante, juive : « Nous ne te connaissons pas ! Nous n'avons pas à vérifier tes titres ; tes prétentions nous sont indifférentes et étrangères. Nous avons charge de nous-mêmes. Entre la vérité et notre conscience, entre Dieu et nous, il n'y a ni homme infaillible, ni Eglise, ni Livre, rien ni personne qui se puisse interposer ! »

. . . .

Nous croyons à l'ordre, à l'empire constant de la loi, à l'unité de l'univers. A mesure que nous avançons en expérience morale, nous découvrons que le but supérieur de l'activité, la grande œuvre, c'est l'enfantement et l'éducation de l'homme véritable. Or l'homme, au moral comme au physique, ne se fait, ne s'achève que par un lent travail de croissance, par l'effort, l'exercice, la lutte. La première condition de tout progrès, c'est de reconnaître la situation qui nous est faite, les lois naturelles et inviolables au sein desquelles doit s'exercer notre activité. Cette lutte entre notre volonté intelligente et la nature en nous et hors de nous, c'est la vie même, c'est le régime normal de l'âme ; de sorte qu'appeler le miracle à notre aide, ce n'est pas seulement suspendre le cours régulier des choses au gré du caprice individuel, c'est troubler les conditions du développement humain. La foi à l'ordre est le premier principe de la moralité : la foi au miracle est essentiellement contraire à la morale, en ce qu'elle altère et supprime les conditions réelles et salutaires de notre progrès moral.

. . . .

L'âme humaine n'attend pas le témoignage de la science pour contempler, dans ce que nous savons ou soupçonnons de l'ordre naturel, la splendeur même du Dieu vivant. Il y a en nous un instinct, une faculté, une intuition — ou de quelque autre nom qu'on l'appelle — qui fait que, nous dépassant nous-mêmes et franchissant d'un seul bond tout le cercle des choses finies, nous allons découvrir au fond de l'immensité l'Etre absolu, cause de tout ce qui est, unité de toutes les lois, vie de toute vie...... La preuve de Dieu est avant tout dans ce mouvement irrésistible, dans ce cri spontané jailli de l'âme humaine qui, venant à se découvrir elle-même dans sa personnalité, et assistant au défilé rapide et muet des êtres et des choses, refuse d'admettre qu'elle soit le seul témoin, fugitif lui-même, de ce spectacle à la fois attrayant et tragique, et proclame immédiatement l'Etre intelligent et éternel qui peuple ce vide infini, anime ce vaste silence, fixe et soutient cette universelle instabilité. Non, nous ne consentons point, nous, êtres d'un jour, admis en passant à nous apercevoir de la fuite incessante de tout et de nous-mêmes, nous ne consentons point à croire que nous soyons seuls à vivre, seuls à voir, seuls à avoir conscience, dans cet univers sans limites ; et que cette vue, cette conscience, cette vie, ne nous ait été prêtée un instant par une nature aveugle que pour nous faire mieux sentir notre effroyable isolement. Notre raison croit Dieu, notre âme entière tend à Dieu, en toute pensée, en tout acte, en tout amour.

....

En disant que l'homme est à lui-même sa propre autorité, nous le prenons tel qu'il est, non pas isolé et tenu de recommencer chaque jour l'Histoire, comme à la première heure de la création, mais fils des générations éteintes, héritier de leurs travaux, de leurs expériences, de leurs progrès, fort de la force acquise par ses devanciers autant que de la sienne propre. Ce que nous sommes, nous le sommes pour une large part, grâce à la tradition, qui n'est point une leçon extérieure, mais un dépôt confus de souvenirs, une partie intégrante de nous-mêmes que chacun peut et doit modifier par son énergie personnelle. Nous sommes les fils du judaïsme et de l'Evangile ; mais nous ne le sommes pas moins de la sagesse grecque et romaine ; nous avons aussi hérité, par la Réforme, de l'esprit germanique d'individualisme. Pourquoi répudierions-nous un seul de nos ancêtres ? Avec la Grèce et Rome, nous affirmons le droit, la légitimité de la nature humaine, et la loi morale souveraine par son existence propre. Avec le judaïsme et le christianisme, nous fondons la libre existence humaine en Dieu. Avec l'individualisme, nous maintenons le droit sacré de l'individu en face de la société soit religieuse, soit civile, le légitime exercice de ses aptitudes naturelles sous le contrôle de la conscience. Et de toutes ces forces diverses, nous n'en voulons sacrifier aucune...... Pourquoi nous mettrait-on en demeure de sacrifier l'une ou l'autre ? Pleins de respect pour ce que le passé offre de substantiel et de vivant, ne craignons pas de répudier, au nom du Dieu de vérité, ce qui heurte notre

conscience morale et notre persuasion de l'ordre naturel. Rompons avec l'autorité surhumaine, même tempérée ; avec le miracle, même rare et lointain ; rompons avec le dogme immobile, inflexible, incapable de complément et de progrès ; rompons avec la morale artificielle, acétique, ex lusive. Ce n'est point notre droit seulement, c'est notre devoir, parce que c'est la vérité des choses et la vérité de notre nature. Rétablissons ainsi l'unité dans l'homme ; faisons cesser le divorce entre la vie réelle et la religion, entre notre manière d'être homme et notre manière d'être religieux : divorce aussi funeste dans ses effets qu'injurieux pour la religion, à laquelle, sous couleur de respect, il ôte toute réalité. L'unité rétablie, rétablira la santé et la force. Que cette négation de l'autorité, du miracle, de l'ascétisme, et cette affirmation de la nature et de l'histoire pénétrées de l'esprit de Dieu nous tiennent également à cœur. Un tel régime spirituel est sans doute celui de la lutte et du travail incessant, puisqu'il ne nous permet plus de compter sur l'extraordinaire, sur le miracle en aucun domaine ; mais c'est le régime normal de l'homme, le seul capable de produire l'équilibre intérieur et la pleine et libre sécurité de la pensée.

....

Oh ! si nous avions une ferme confiance en la vérité, si elle avait touché en nous les fibres intimes, si elle avait pénétré jusqu'à ce foyer de l'âme où s'allument les ardentes convictions et les résolutions profondes,

nous ne douterions pas de sa vertu indépendante et universelle, nous irions de l'avant dans notre propre voie, sans faire à la vérité l'injure de la tenir pour une nourriture d'aristocrate, trop raffinée pour alimenter l'âme populaire. L'histoire, Dieu merci ! est pleine de démentis infligés à la vulgaire sagesse, par des hommes vaillants qui n'ont consulté que la vérité, l'ont prêchée dans le désert ou sur la place publique, et ont changé par leur foi le cours des choses humaines. Qui eût dit à Platon et à Cicéron, fort pénétrés comme on sait, de l'inaptitude de la foule à saisir et à pratiquer la religion pure, lot de quelques sages ; qui leur eût dit que le jour était près de luire où, petits et grands, esclaves et gens de loisir, savants et illettrés, barbares et Grecs, communieraient sans hypocrisie à la même table fraternelle, et recevraient le même enseignement religieux et moral ; où le philosophe et le théologien descendraient de bon cœur au niveau du simple fidèle, saluant plus d'une fois en lui un maître dans l'ordre spirituel : où le vrai Dieu, si difficile à trouver, plus difficile à nommer et à faire connaître, deviendrait accessible et comme familier à tous ? A une prédiction si hardie, le divin philosophe d'Athènes et l'homme d'Etat romain n'auraient répondu que par un sourire d'incrédulité. Et pourtant, le christianisme vint, qui s'appuyant à tout le mouvement de préparation grec et romain, introduisit et propagea non seulement des idées nouvelles, mais des mobiles nouveaux ; qui non content d'éclairer l'intelligence, rendit populaire l'éducation même de l'âme ; par lui le peuple naquit à la

insti-
toute
une
avec

à l'is-
de
d'alors,
dit
tout
fidèles
gouverne-
conscien-
cause !
tentative
de
des idées
la multi-
tion et le
Bossuet
désor-
il pou-
atteinte
la Ré-
au premier
elle ; elle a
chrétienne,
la piété même,
s'est affir-
dans un plus

grand nombre d'âmes. Il y a plus : sous les auspices de l'individualisme protestant, l'éducation humaine a prospéré au delà de toute prévision ; l'homme véritable a grandi chez les plus humbles d'entre la multitude ; et chez les meilleurs il est apparu admirablement développé. A quelle cause attribuer ce développement inouï de force et cette extension de l'idéal moral ? A un simple principe que la sagesse d'un Bossuet, toute pleine de tradition et d'expérience, n'avait pas su discerner sous l'anarchie des apparences : le principe du droit de chacun dans l'ordre spirituel. La Réforme avait fait appel à l'homme en tout homme ; et l'homme avait partout répondu. Le grand évêque gallican n'avait rien soupçonné de la merveilleuse fécondité de la liberté religieuse ; il ne prévoyait pas combien d'hommes — et quels hommes — elle enfanterait dans toutes les classes sociales, quel secours elle prêterait à la liberté politique, quelle force aux lois, quelle stabilité et quelle souplesse aux institutions. Non personne, excepté les héros du XVIe siècle, ne pouvait raisonnablement espérer qu'un culte en esprit s'établirait au sein de multitudes grossières, façonnées à la routine formelle par l'éducation du moyen-âge. Et aujourd'hui encore, quand je viens à songer qu'au milieu des foules à demi-polythéistes, éprises de symboles, avides de prodiges, indifférentes au gouvernement d'elles-mêmes, il s'est formé et conservé à travers mille obstacles un peuple de bourgeois, d'artisans, de paysans, plus spiritualiste que le juif ou le musulman, sans autel, sans prêtres, sans images, ado-

rant Dieu sans intermédiaire, honorant dans ses temples la parole humaine toute simple et comme toute nue, spiritualisant enfin de siècle en siècle sa dernière idole, la Bible, je me sens saisi d'admiration et de reconnaissance, et volontiers je m'écrierais avec le prophète d'Israël : « Mes pieds s'arrêteront dans tes portes, ô Jérusalem ! » Oh ! si tu voulais seulement te livrer avec confiance à ton principe, avoir pleine foi en la vérité et en son efficace naturelle, et élargir ta vieille tente devenue trop étroite ! Que tes destinées seraient belles, et combien d'enfants tu verrais venir à toi, que ton sein n'a point portés !

EXTRAIT DE LA BROCHURE

De l'Avenir du Protestantisme en France

In-8°. — Paris, 1865

DE L'AVENIR DU PROTESTANTISME EN FRANCE

Je ne crois pas que dans notre pays la philosophie positiviste puisse se flatter, d'étendre bien loin ses conquêtes. Les idées de cause et de substance, le sentiment de l'Etre absolu, l'instinct de l'indestructibilité de l'esprit, ne se laissant pas si aisément évincer. On peut discuter à leur sujet, mais il y a loin de là à une négation précise, à une fin de non recevoir. Cependant le positivisme, à des degrés divers, jouit aujourd'hui d'un certain crédit dans le monde savant, et ses principes descendent, plus ou moins altérés, dans la circulation générale. Il répond en effet, par certains côtés, à la préoccupation des esprits ; il exprime un besoin profond et légitime. Ce besoin n'est, il me semble, qu'une transformation du sentiment cartésien. Descartes voulait voir clair en tout, ne se déterminer que par l'évidence ; notre temps veut établir ses opinions et son activité sur le réel, sur le positif, sur ce que, dans la nature, dans l'homme ou dans l'histoire nous pouvons apercevoir *directement* par les sens ou par l'esprit. L'esprit humain, jaloux de tout séculariser, veut tenir compte de la réalité toute en-

tière, se trouver chez lui au sein de sa foi, vivre enfin en pleine vérité d'expérience. Il m'est impossible de ne pas voir là un beau et légitime développement. On disait autrefois que la foi doit être d'accord avec la raison ; on dit aujourd'hui et l'on sent que la foi, n'étant que la connaissance de ce qui est, doit correspondre à la réalité, y trouver sa confirmation, ne point la heurter, ne pas s'en laisser déborder. Pourquoi la religion s'offenserait-elle d'une pareille prétention ? Pourquoi ne s'en réjouirait-elle pas ? La méthode est excellente : elle est féconde ; elle plonge ses racines dans ce qui est, dans ce que nous sommes, dans ce qu'est la nature. Seulement il la faut appliquer fidèlement. Que l'école positiviste ait le tort capital de manquer à cette fidélité, de rétrécir et de mutiler le réel, je me garderais de le nier ; qu'elle méconnaisse dans l'homme un instinct essentiel, permanent, le plus *humain* comme le plus noble de tous, celui de la vie éternelle et du progrès vers l'idéal vivant et divin, je n'en fais aucun doute. Mais elle a mille fois raison d'appeler sans cesse notre attention sur les faits et d'écarter toute croyance qui n'en sortirait pas naturellement. Cette tendance marque le dernier terme de la lutte de l'esprit séculier contre l'esprit sacerdotal, du principe de la liberté contre celui de l'autorité ; elle n'est pas négative seulement, elle est affirmative, elle nous contraint de fonder notre foi sur le vif, je veux dire sur la réalité accessible à tous, interprétée par tous.

....

Je voudrais beaucoup espérer du Catholicisme. Si cette grande Eglise, qui préside encore aux destinées de plus de la moitié du monde chrétien, qui a donné naissance à tant et de si illustres héros de la vie spirituelle, était capable de s'ouvrir aux idées modernes, de donner satisfaction aux besoins nouveaux, elle aurait de nos jours une glorieuse mission à remplir. Et dans notre pays en particulier, aucune autre Eglise ne le remplirait avec le même succès. Malheureusement il n'est pas permis de nourrir un semblable espoir. Soit que l'on considère l'histoire du catholicisme et son attitude à peu près immuable depuis trois siècles, soit que l'on étudie sa nature propre, on se convainc que le salut ne saurait venir de ce côté. Le catholicisme repose essentiellement sur l'idée de l'infaillibilité surnaturelle de l'Eglise, c'est-à-dire sur le principe d'autorité absolue. Et ce n'est pas là un principe d'école, une doctrine abstraite, un article de discipline qui admettrait, à la rigueur, des tempéraments, c'est la forme inséparable du dogme et — chose plus grave — de la piété catholique. Tout le dogme, toute la discipline aboutissent à ce point ou en découlent : toute la vie spirituelle des fidèles s'y appuie. Entrer et rester dans l'Eglise, participer à ses grâces, observer ses règles, obéir à ses commandements, s'en reposer de la vie, de la mort, de l'éternité, sur ses affirmations et sur ses sacrements, voilà, non la doctrine seulement, mais le sentiment, mais l'effort, mais la consolation du catholique.

L'Eglise, dirigée par un sûr instinct, n'a jamais

dévié de ce principe, et c'est la marque d'une étrange ignorance, de lui demander une politique différente. Se transformer pour s'adapter aux exigences fondamentales de l'humanité nouvelle, serait, pour elle, perdre sa raison d'être et, au fond, abdiquer. A la rigueur, elle pourrait sacrifier tout, hormis ce principe d'autorité qui la fait l'Eglise catholique. Or c'est tout justement ce seul principe qui la rend incompatible avec l'esprit moderne ; c'est la négation de ce principe, c'est l'affirmation du droit souverain de la raison humaine qui est au fond de toutes nos recherches, de toutes nos idées, de toutes nos institutions, bref qui est nous-mêmes.

Je m'étonne que des hommes éclairés aient pu se faire illusion à cet égard, et je ne puis me défendre de répéter que par là ils se montrent étrangers à l'histoire du catholicisme, en même temps qu'injustes envers son génie religieux. Demander, comme ils le font, au catholicisme de se réduire à n'être qu'une machine de conservation, une sauvegarde pour l'ordre temporel ou spirituel, c'est rabaisser également l'Eglise de qui l'on attend ce service, et la cause pour laquelle on le réclame. L'Eglise n'est pas un sacerdoce d'apparat qui puisse, au gré des circonstances, modifier ou dissimuler ses doctrines, tout en gardant pure sa morale, et imposantes ses cérémonies, en vue de mieux remplir un office de haute police. Elle est ce qu'elle est, avec ses inconvénients et ses avantages ; sa force comme son péril est dans le caractère absolu de son principe ; elle est une autorité divine en face de la raison faillible,

une théocratie en face des institutions humaines. Que lui parlez-vous de se transformer ? Il ne dépend ni du pape ni des cardinaux de porter atteinte à ce point central du Credo : Si par impossible ils l'avaient, ils cesseraient à l'instant d'être les interprêtes de la piété catholique ; le plus simple fidèle les désavouerait, au nom de ses besoins personnels de sécurité morale et de certitude......

....

Non, le type de l'homme n'est pas achevé, il méconnaît même ce qu'il y a en nous de plus intime, s'il ne se rattache pas à l'Etre absolu et infini. L'homme n'est pas obligé d'abord envers la justice, puis envers Dieu. Il n'est homme qu'à la condition d'être religieux ; et le trait supérieur de l'idéal humain, c'est la lumière que lui prête le reflet de Dieu. Ce reflet, ce rapport avec le monde invisible, cette indissoluble union avec l'Etre infini, au sein duquel nous nous sentons vivre, ne nous est pas moins propre que les autres éléments de notre personnalité morale. Bien plus : ces éléments mêmes, observés avec attention, finissent par perdre à nos yeux de leur prix, de leur sainteté, que dis-je ! de leur réalité, s'ils viennent à perdre de leur divinité. En un mot, nous sommes de race divine ; ce sentiment naturel est l'épanouissement de l'idéal humain ; et l'humanité a conquis assez cher à la fois son droit de vivre par elle-même et son privilège de vivre en Dieu, pour qu'elle consente jamais à se laisser ravir

l'un ou l'autre de ses titres. La civilisation grecque et la civilisation chrétienne sont impérissables : notre grande tâche est d'allier, dans la théorie et dans la pratique, le génie de l'une au génie de l'autre, l'esprit d'Athènes à l'esprit de Jérusalem.

Ces réflexions qui posent les termes généraux du problème, n'en éclairent pas tous les détails. Oui sans doute l'idéal moral se rattache étroitement à Dieu ; il est indépendant, et tout à la fois un reflet de la perfection de l'être absolu. Mais encore importe-t-il de savoir comment ces deux ordres de faits (qui, en dernière analyse, se confondent, mais qui nous apparaissent distincts) s'équilibrent, se pénètrent, se complètent. Comment concilier la *force* personnelle, la *virtus* antique avec l'humble renoncement de la sagesse chrétienne ? le goût de la vie présente, bonne, légitime et sainte à son degré, avec le soupir incessant vers la vie éternelle ? le détachement avec l'activité ? la résignation avec la vaillance ?? la vie humaine enfin avec la vie divine ? Sous quelle loi supérieure, sous quelle vertu générale réunir ces traits, divers et tous légitimés, de l'image morale ?......

Certes, je n'ai aucun doute sur la fausseté du principe miraculeux soit catholique, soit protestant. Mais c'est une vaste entreprise, que de s'aboucher directement avec Dieu, et de jeter un pont sur le grand abîme pour aller contempler l'Invisible. En observant combien est difficile la piété, la vraie, la familiarité constante avec le divin, c'est-à-dire avec le fond même des choses, j'en veux moins à ceux qui s'obstinent à

fermer les yeux à la lumière éclatante ; je me reproche parfois de les combattre avec une sorte d'impatience ; et persuadé que nous vaincrons quand nous mériterons de vaincre, j'attends pour être rigoureux que notre supériorité de vie, de vie religieuse, nous en confère le droit. Ne nous lassons pas de le dire : le monde qui a connu la piété des prophètes, la vie merveilleuse des Saints du moyen-âge, l'austère grandeur des héros de la Réforme, n'échangera pas ces glorieux souvenirs contre un froid théisme d'école.

En présence de ces redoutables exigences, le cœur peut faillir aux plus courageux : toutefois, à Dieu ne plaise que nous fermions les yeux à la vérité, ou que nous retirant dans une sorte de religion intellectuelle et aristocratique, nous abandonnions le peuple des fidèles à la tutelle de la superstition et de l'erreur. Notre devoir est simple. Il nous faut être vrais, toujours vrais, accepter la tâche qui nous est proposée et la situation morale où le cours des âges nous a conduits. Le monde est ce qu'il est ; l'humanité est ce qu'elle est ; nous ne pouvons rien changer à l'histoire : nous n'avons pas le pouvoir de rapetisser la vaste réalité à notre mesure, mais nous avons le pouvoir de nous élargir à la sienne. Notre œil spirituel était accoutumé à peu de lumière : il faut l'exercer à supporter l'éclat du soleil. Nous connaissions le Dieu étroit, le Dieu des Hébreux, de la sainte Eglise catholique, de l'Israël protestant. Apprenons à connaître le Dieu des Gentils et de la théocratie universelle, le Dieu de la nature, de l'humanité et de l'univers, le Dieu qui

préside au développement des choses au sein d'une infinie variété : car enfin, c'est là le vrai Dieu. Une révolution semblable s'opère dans l'esprit de l'enfant, lorsque la physique et l'astronomie viennent modifier ses idées sur la voûte étoilée, sur les luminaires de la nuit, sur la foudre du ciel : le monde expliqué par la science lui semble d'abord moins beau que le monde de l'illusion des sens ; il aimait ces bornes étroites et faciles à atteindre, ces drames mystérieux de la nature, cette humanité, hôte unique de l'univers ; il aimait l'extraordinaire et le prodigieux. Mais dès le premier pas de la connaissance, le voile tombe, le prestige s'évanouit ; l'enfant devenu homme se rend à l'évidence ; au lieu de contester aux faits leur droit, il agrandit à leur mesure son esprit et son imagination, et une autre poésie, auguste et vaste comme le vrai, remplace le rêve puéril de ses premières années.

....

...... On ne peut point rigoureusement démarquer les limites des deux grands domaines de la science et du sentiment, de la philosophie et de la religion : car toute religion se rattache à un certain ensemble de vues scientifiques, et notre ignorance spéculative nous gêne dans l'exercice de notre vie religieuse et morale en même temps qu'elle nous pousse à approfondir les sources de la foi. Pourtant ces deux domaines sont distincts. La foi spontanée n'est pas la connaissance raisonnée ; quelque chose en nous est toujours en

avant de nos idées ; nous atteignons, par le regard simple, par le sentiment immédiat, des hauteurs où l'intelligence ne se hisse qu'avec peine. Le cœur, pour parler comme Pascal, a ses raisons que la raison ne comprend point, qu'elle est pourtant capable, et obligée, de comprendre de mieux en mieux.

Si les considérations qui précèdent sont fondées, on reconnaîtra que la difficulté religieuse qui nous préoccupe n'est pas d'aujourd'hui seulement ; elle est de toutes les époques, parce qu'elle est inhérente à notre nature. Le disciple du miracle et du dogme n'y échappe pas mieux que le libre penseur, car c'est en vain qu'il croit à une manifestation lointaine et vénérable du Dieu invisible : il ne se retrouve pas moins aujourd'hui ce qu'il était hier, un simple homme, engagé dans l'ordre naturel et muni d'organes imparfaits pour percer jusqu'à l'invisible. Ce Dieu qui a daigné jadis se révéler sous de miraculeuses espèces, ne lui apparaît plus à lui-même qu'à travers les lois de l'univers, et il ne fait plus entendre sa voix que dans l'oracle de la conscience. Lisez les livres de piété de tous les temps : quel est l'effort constant, souvent trompé, quelquefois heureux, du fidèle ? C'est de *voir* le Dieu invisible, de *sentir* la présence vivifiante de l'Etre qui, en apparence absent, remplit tout de lui-même ; c'est de le découvrir, de l'adorer, de l'aimer, sous toutes les manifestations de la nature et de la vie. Et pour nourrir cette foi comme pour la faire naître, quelle est la ressource unique du supranaturaliste ? la même qui est au service du disciple de la libre raison : éclairer son

esprit, purifier son cœur, élever sa conscience, se tenir, selon le vieux mot chrétien, *en état de grâce.*

....

Il faut se défendre d'une double illusion qui deviendrait une source amère de désappointements.

Persuadons-nous d'abord qu'aucune forme n'embrassera jamais les aspirations religieuses de l'homme dans leur plénitude, ni par conséquent la vérité qui en est l'objet. Toute doctrine, toute forme, précisément parce qu'elle est déterminée, précise, et par là efficace, exprime d'une manière restreinte et incomplète la vie de l'âme. C'est comme la flamme du foyer que l'on s'efforcerait vainement de saisir et d'enfermer dans un vase. L'humanité, si l'on peut ainsi dire, marche toujours à la découverte d'elle-même, les formules où elle s'exprimait hier sont aujourd'hui dépassées par une plus ample et plus exacte connaissance de la réalité spirituelle. Le doute, le malaise, le désir du mieux et bientôt la protestation s'élèvent à côté de l'affirmation et de la joie. Chose admirable et vraiment sainte! pauvres, stériles et souvent méprisables comme nous le sommes, nous valons pourtant mieux que nos meilleures paroles, mieux que nos meilleures doctrines!

Persuadons-nous ensuite que la libre foi, que la religion en esprit ne triomphera point, du premier coup, des obstacles, et ne gagnera pas tous les suffrages. Selon le mot même de l'Evangile, la vérité « ne vient point avec éclat, et l'on n'entendra point crier : Elle a

paru ici ou là ! ». La religion en esprit est parmi nous ; elle est en nous ; elle est encore à naître et elle est née ; elle est de demain, et aussi d'aujourd'hui, et même d'hier. Chacun la porte en soi, nous l'entrevoyons sans cesse et, par intervalles, nous en embrassons la vive image avec ravissement ; car si d'une part elle est une négation de l'erreur, une élimination laborieuse des éléments superflus, immoraux ou impies du passé, elle est d'autre part un état moral, une intuition vive du divin, de la vocation vers le divin, de la fraternité dans le divin. Or cette intuition, chacun sent qu'il en est capable en une mesure plus ou moins grande et qu'elle est un don d'en haut accordé aux petits non moins qu'aux grands, aux simples non moins qu'aux raffinés......

Espérons donc ! Travaillons ! Aimons ! — Travaillons pour nous mêmes et en nous mêmes : c'est la plus sûre manière de travailler pour tous. Notre histoire est l'histoire des autres : nos maux sont leurs maux ; nos remèdes seront leurs remèdes. Si la vérité toute entière n'est pas à notre portée, si même nous sommes encore en travail d'enfantement de cette part de vérité qui sera le lot d'une prochaine génération, nous en savons du moins assez pour vivre, pour vivre noblement et saintement. Persuadons-nous que pour arriver à la lumière et à la certitude, pour dégager la vérité des ténèbres de la superstition, pour nous reposer en paix — paix intermittente et toujours mêlée d'orages ! — il ne suffit pas de l'érudition et de la lucidité d'esprit. Il nous faut, pour employer le langage péné-

trant du prophète de Galilée, naître de nouveau. Il faut qu'il s'élève parmi nous des hommes simples, candides, héroïques, et en même temps vrais fils de leur époque, pour sentır Dieu en eux-mêmes et dans l'univers, et pour parler de lui avec autorité. Oh ! qui se recueillera assez profondément pour dire avec une libre conviction : je crois au Père céleste ! Qui se concentrera assez en soi-même pour dire : je crois à la vocation sacrée de l'homme et à sa filiation divine ! Qui écoutera avec assez d'attention la voix intérieure et la voix de l'univers en travail pour dire d'un accent victorieux : je crois à la vie éternelle ! Qui de nous enfin sera assez pénétré et de Dieu, et de la nature sacrée de l'homme et de la vie éternelle pour dire avec un irrésistible ascendant : je crois à la fraternité humaine ! »

LA POÉSIE (1)

I

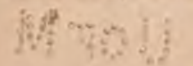
La poésie a-t-elle droit de figurer dans l'éducation, en particulier dans l'éducation primaire, et plus particulièrement dans l'éducation populaire ? Y a-t-elle sa place marquée, distincte, circonscrite, comme telle autre matière de simple instruction, comme l'histoire, la géographie ou l'arithmétique ? Ou bien est-elle objet d'éducation générale, comme la morale, comme la religion ; et, à ce titre, tout en occupant une certaine place dans l'emploi du temps, doit-elle être plutôt répandue dans tout l'enseignement et le pénétrer d'un certain esprit ?

On répondra sans peine à ces questions si l'on cherche d'abord à se rendre compte de ce qu'est la poésie elle-même en son fond intime. Elle n'est une langue spéciale, la langue des vers, avec ses figures nombreuses et hardies, ses inversions et ses termes particuliers, avec sa mesure et son rythme, que parce qu'elle est d'abord un sentiment, un état d'esprit particulier, lequel trouve habituellement son expression naturelle dans cette sorte de langage surnaturel que tous les

(1) Ce fragment est emprunté à l'article poésie, du *Dictionnaire de Pédagogie* (Paris, Hachette).

peuples ont connu et qu'ils ont distingué de la vulgaire prose. La poésie n'est donc pas un langage plus beau que les autres, plus brillant, plus élégant, dont on serait convenu de faire usage pour de certains objets, et pour ainsi dire en de certains jours de fête : c'est un état d'âme essentiellement humain, le plus naturel, le plus humain de tous les sentiments, par conséquent le plus universel. C'est l'émotion que chacun de nous, à son jour, à son heure, ressent en présence du secret des choses, de l'idée ou de l'âme cachée en tout ce qui vit, et qui le fait être et vivre ; devant la fleur opulente, l'humble graminée, le rayon qui tremble au crépuscule sur les blés verdoyants, la lumière matinale, le ruisseau qui coule solitaire, la petite branche qui se balance au vent ; et aussi devant le mystère de l'enfant qui ouvre ses yeux charmés à la vie ou qui s'éteint prématurément, étonné d'être si mal accueilli dans ce monde ; de la destinée humaine, si brève et semée de tant de contradictions ; de la destinée des civilisations et des religions qui naissent, vivent, croyant à leur éternité, allaitent des peuples à leur féconde mamelle, et disparaissent ensuite pour toujours ; de l'humanité qui, portée sur sa planète aussi éphémère que les autres astres, poursuit sa marche vers un but inconnu ; enfin de l'univers même, dont la poésie, devançant de son pas hardi la science circonspecte et rejoignant la religion, entrevoit l'unité vivante et intelligente.

Mais dire tout cela, c'est encore, nous le confessons, ne rien dire ; c'est décrire les abords du temple sans



pénétrer au sanctuaire. Qui se flatterait de définir la poésie? Celui-là seul le pourrait qui définirait le secret de l'homme, de sa nature, de sa destinée, de ses rapports avec tous les êtres et avec leur principe commun. Car elle est, au fond, l'homme même, l'homme véritable, dans son élan le plus naïf vers les choses, et dans son repliement le plus spontané sur lui-même. Le poète ne prête d'autre vie aux choses que sa propre vie ; c'est l'image de lui-même, mais une image animée, vivante, qu'il projette, qu'il cherche en tout ; la poésie est essentiellement un acte de foi à l'esprit, à l'esprit présent en toutes choses, à l'harmonie de la nature et de l'homme, et à l'harmonie de l'un et de l'autre avec le principe universel de la vie.

Et non contente d'apercevoir ou de soupçonner le dedans des choses, leur sens caché, qui échappe à l'œil du vulgaire comme au regard attentif du savant, non contente de croire, sans la voir, à cette réalité, elle l'aime, elle s'unit à elle. Dans le sentiment poétique le plus familier comme dans le plus sublime, ce n'est pas notre seule intelligence qui se met en mouvement : c'est notre âme même avec toutes ses puissances spontanées ; elle est tout nous-même ; elle est, oserions-nous dire, plus que nous, en ce qu'elle jaillit de cet arrière-fond intime de sentiments par où l'individu, limité de toutes parts, tient à l'ordre universel ; en ce qu'elle exprime ainsi, non pas notre pauvre être du moment, celui que le vulgaire connaît, mais notre être véritable, dont celui-là n'est qu'une ombre, et qui échappe sans cesse à notre prise.

La science voit les choses tout autrement : elle étudie, en même temps que leur aspect extérieur, leurs conditions d'existence ; elle décompose, mesure, pèse, recompose ; tandis que la poésie voit d'un coup d'œil direct et d'ensemble, et, comme on dit en langage d'école, d'un regard synthétique, la science voit analytiquement. Autres sont les habitudes d'esprit que donne la culture poétique, le commerce assidu avec la poésie, autres celles que donne la culture scientifique. Mais les unes ne sont pas moins nécessaires que les autres à la santé spirituelle. On accordera sans peine que l'homme, réduit à considérer les choses de la nature, de l'histoire, de l'humanité par leur côté poétique seul, serait impropre à l'action et comme un étranger égaré dans la vie. Il est également vrai que l'action, la science, l'art, n'ont qu'une portée médiocre, ils ne s'élèvent pas bien haut, ils sont frappés d'une secrète impuissance, d'une sorte de « difficulté d'être et de vivre », si la poésie ne les anime intérieurement de sa flamme ; si à la curiosité vulgaire ou aux meilleures ambitions pratiques ils ne joignent ce sentiment du merveilleux des choses, du mystérieux dans les êtres, dans la destinée, dans l'univers, qui échauffe l'intelligence et la volonté, qui double l'énergie et l'entretient, qui, par delà le but atteint ou clairement découvert, en montre un autre qui se dérobe et qui est la raison des précédents, qui met de l'intérêt dans la plus simple recherche, dans l'étude de l'existence la plus humble, parce qu'il y fait apparaître, comme dans un dernier fond, l'infini même. Que ce sentiment

vienne à s'affaiblir ou à s'éteindre chez un peuple, l'étude et l'art en seront, sans qu'il y paraisse d'abord, atteints à la racine ; toute activité perdra de sa grandeur ; la perfection des méthodes, la puissance des mécanismes intellectuels, l'entraînement de la vie, les nécessités politiques et économiques suffiront quelque temps à déguiser la décadence ; mais le fleuve, qui coule encore sous nos yeux, est tari ou appauvri à sa source.

Nul n'a peut-être, de nos jours, mieux senti et mieux dit que Vinet à quel point la poésie, loin d'être une chimère, est la vérité, l'homme même (*Etudes morales ; De l'avenir de la poésie ;* V. sa Chrestomathie, III, 435) :

« La poésie ne peut mourir : telle est la foi de l'auteur (Lamartine), c'est aussi la nôtre. La poésie est inhérente à l'âme humaine ; elle en est un des éléments nécessaires, indestructibles.

« Poésie ! poésie ! Le plus vain de tous les mots ou le plus profond, la plus frivole de toutes les choses ou la plus sérieuse ! Il me semble que c'est d'aujourd'hui que je comprends tout ce que tu peux être. Arrivé à cette époque de la vie où pour tant d'hommes la poésie a cessé d'exister, je te sens plus voisine de moi, plus puissante sur ma vie, plus positive dans ma pensée que tu ne l'as jamais été. Je ne te confonds point avec ta vaine image ; et telle que je te conçois, tu m'apparais comme la plus complète personnification de l'humanité, comme son vivant résumé ; tu dis tout ce qu'elle est, ou plutôt tu es tout ce qu'elle est ; tu en

es la dernière et la plus intime expression ; au-dessus, au-dessous de toi, il n'y a rien ; tu es la vérité des choses dont la prose n'est que le déguisement ; tu en renfermes le secret que tu trahis sans le connaître. »

II

Si le témoignage que l'on vient de lire d'un homme considérable à la fois comme moraliste et comme critique littéraire n'est pas vide de sens, on ne sera pas embarrassé de répondre à cette question : La poésie est-elle un objet de luxe qui ne convient pas au peuple ; une superfluité charmante dont il faut se garder d'encombrer l'éducation de la masse, parce qu'elle la détournerait des humbles occupations d'où dépend l'existence quotidienne, et qu'elle l'allècherait à des plaisirs au-dessus de sa portée ? Ce serait, à notre avis, l'une des pires, des plus funestes erreurs. Ceux qui l'avancent en termes plus ou moins déguisés devraient aller plus loin et réserver la religion, si proche parente de la poésie, pour l'usage exclusif des classes de loisir ; s'ils reculent devant cette énormité, c'est que la religion leur apparaît surtout comme la gardienne de l'ordre public, qui excelle à endormir les douleurs de la vie présente. Non, la poésie, pas plus que le sentiment religieux, n'est chose de luxe déplacée dans l'éducation des petits. Aujourd'hui surtout que la religion, soit par la faute des églises établies,

soit par l'effet d'un mouvement scientifique qui abonde sans mesure dans un sens exclusif, a perdu et perd de jour en jour une grande partie de son empire sur les âmes, la poésie est plus nécessaire que jamais pour nous aider à traverser le désert que laissent derrière elles les croyances et les habitudes disparues. « Malheur, dit quelque part Shakespeare, malheur à qui n'entend pas la musique que tout homme porte en soi. » Et, de fait, la poésie, est la grande évocatrice, qui arrache l'enfant du peuple à l'état d'inconscience somnolente, le révèle à lui-même en lui faisant entendre dans un langage *idéalisé*, — c'est-à-dire *plein au plus haut degré de réalité morale, de sentiments humains*, — ces chants d'amour, de joie ou de tristesse, de regrets ou d'espérance, de doute ou de foi, de pitié ou d'indignation qui résonnaient confusément en lui. Elle l'enlève, le ravit à son égoïsme grossier, âpre, positif, calculateur ; elle l'aide à naître à l'*humanité*, elle le fait véritablement *être ;* si du moins c'est *être* que d'avoir une âme, une âme consciente d'elle-même ; et si c'est avoir une âme que d'avoir des sentiments humains, de vivre avec soi, en soi, et de vivre aussi dans les autres, de se transporter par la sympathie dans leur destinée, d'élargir son moi jusqu'à y faire tenir la famille, la patrie, l'humanité, la nature et Dieu même.

N'est-il pas vrai que plus on observe de près la société contemporaine, à tous ses degrés, mais surtout dans les hautes et moyennes classes, et plus particulièrement chez les femmes et chez les jeunes gens, plus

on découvre avec surprise que ce qui sauve du néant spirituel un très grand nombre de personnes, ce qui les empêche d'être tout frivolité, tout égoïsme, tout décoration mondaine, tout apparence ou tout savoir extérieur, ce qui, en leur donnant quelque commencement d'*être*, de vie supérieure, leur donne aussi quelque prix, les rend « intéressantes », c'est, à défaut de principes, de desseins réfléchis et utiles, de nobles sentiments passés en habitude, c'est peut-être quelques belles strophes de poésie qui de temps à autre chantent en eux, qu'ils se plaisent à écouter et à réciter, et qui forment, à leur insu, leurs titres de noblesse les plus authentiques ?

Nous disions tout à l'heure que l'affaiblissement des croyances religieuses ne fait à notre avis que rendre la poésie plus nécessaire dans l'éducation publique. C'est parce que les sources anciennes et consacrées de la vie intérieure sont appauvries ou taries qu'il faut ne point négliger les sources profanes : mais une autre raison vient confirmer cette nécessité. L'éducation poétique du peuple réclame d'autant plus de place et de soins que l'éducation scientifique, pratique ou professionnelle, prend un plus ample et plus rapide développement. C'est parce que les habitudes de calcul exact, d'opservation précise, d'analyse rigoureuse (habitudes d'un prix infini), vont se propageant de l'enseignement secondaire à l'enseignement primaire, de l'école normale à l'école élémentaire ; c'est parce qu'elles s'étendent peu à peu à tous les domaines de l'activité, parce qu'elles occupent sur tous les

points l'esprit des nouvelles générations : c'est précisément pour cette raison qu'il importe d'établir un régime qui tempère et corrige celui-là, à savoir de considérer la nature, le monde, l'humanité, l'histoire, non par morceaux, par leurs parties intégrantes, par leurs éléments constitutifs, mais dans leur unité et leur simplicité de composition, tels qu'ils apparaissent aux plus petits d'entre nous, à l'état de recueillement et de libre méditation.

La même conclusion s'impose à nous quand nous venons à considérer l'âpre labeur pratique auquel presque tout le monde est aujourd'hui astreint, la complication croissante d'efforts que réclament l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'activité politique que le gouvernement démocratique et libéral sollicite sans cesse de tous les citoyens, enfin le tour exclusif que la morale elle-même, l'enseignement moral, incline de plus en plus à prendre, tour personnel et utilitaire, respect de soi, devoirs correspondant à des droits, dignité humaine à reconnaître chez les autres et à faire reconnaître en soi, etc. Qui ne voit ce qu'un tel régime, tant d'énergie, de lutte, de dépense de force, d'application à un but positif, a d'épuisant, de desséchant ! Qui ne voit, pour parler avec Mme Necker, que les facultés actives, sans cesse tendues, ont besoin de se renouveler par l'exercice des facultés contemplatives ; que le fond intime de sentiments, d'où jaillit toute vie intellectuelle ou pratique vraiment saine et forte, a lui-même besoin de se reconstituer par la vue simple, désintéressée, naïve des

choses humaines ou de la nature, c'est-à-dire par la poésie. Il y aurait lieu, en vérité, de trembler pour l'avenir de la science, de la liberté, de la civilisation populaire dans notre pays, s'il était prouvé que la poésie descend peu à peu à l'horizon littéraire parce qu'elle s'éteint lentement dans les cœurs, et que la chute des vieilles croyances positives et des vieilles institutions sociales est l'inévitable précurseur de la mort du sentiment poétique. Heureusement ni l'humanité, ni la France ne sont à ce point épuisées de sève. D'illustres exemples ont montré de nos jours que rien n'est moins sûr que les prophéties de décadence fondées sur de prétendues analogies historiques. De même que les croyances religieuses et sociales ne disparaissent que pour se transformer sous l'aiguillon des éternels besoins de l'humanité, de même la poésie se modifie ; elle se renouvelle ; mais loin de mourir, elle n'a peut-être, à aucune époque de notre histoire, trouvé plus de voix inspirées pour la chanter ni plus de cœurs pour lui faire écho. Qu'elle descende donc vers le peuple ; qu'émue d'une sympathie fraternelle, elle prenne part à l'éducation des petits ; qu'elle fasse éclore leurs sentiments, qu'elle les aide à devenir des âmes humaines ; et que de la foule confuse, pauvre troupeau sans nom distincts, elle tire des êtres libres, des personnes.

III

Avons-nous besoin d'expliquer à cet endroit qu'en élevant si haut l'office éducateur de la poésie, nous ne prétendons pas qu'elle puisse suppléer la morale ? Un mot suffira pour éclaicir toute obscurité. La poésie élève l'âme et l'agrandit ; elle évoque ses puissances endormies, et entre toutes, la puissance morale, mais à celle-ci appartient le privilège de lier la volonté, de commander et de défendre, de gouverner l'existence en souveraine maîtresse. La morale est essentiellement activité, énergie, discipline, règle, parce qu'elle est le devoir ; la poésie est plus passive, sensitive, imaginative. Elles s'unissent, à n'en pas douter, au point de se confondre, au sein intime de l'humaine nature, et la religion elle-même ne s'en distingue pas : mais ce dernier fond se dérobe à nos regards ou du moins à nos définitions. Nous en savons assez toutefois sur la parenté de ces aspirations diverses, toutes trois primitives et indestructibles, pour savoir que la vie morale sans poésie est indigente et terne, que la vie poétique sans morale est incohérente, inconsistante et sans force, et que l'une et l'autre sans la religion manquent de cette flamme intérieure et de cette grandeur mystérieuse sans lesquelles l'âme humaine n'est pas véritablement achevée.

Peut-être aussi ne sera-t-il pas superflu de marquer,

à propos de l'éducation populaire et du secours que lui doit prêter désormais la poésie, une précaution importante. Prenons garde que le robuste bon sens et la vigoureuse sève du peuple ne s'altérent dans l'habitude de la rêverie et des sentiments ex ltés ou factices. Nul désastre, disons-le bien haut, n'égalerait celui-là. Quand nous appelons la poésie au conseil, au foyer, à l'école, c'est une poésie qui soit esprit et non simple musique, c'est-à-dire sensation ; qui soit simple, largement humaine, et non pas raffinée, aristocratique, érudite ; qui soit virile et non pas efféminée ; raison et non caprice ; qui nous porte à l'action et non au sommeil ; qui s'exprime en une bonne et forte langue ; bref une poésie qui apporte à notre jeune peuple la santé au lieu des rêves morbides.

IV

La poésie n'a eu jusqu'à ces derniers temps qu'une place extrêmement restreinte à l'école primaire et dans les écoles supérieures. Encore cette place, si exiguë, était-elle en partie usurpée par des pièces médiocres de pensée, de ton, de langue, qui séduisaient les maîtres par la fausse pompe de l'expression ou le marivaudage des sentiments. Ne parlons pas de certains recueils de poésies soi-disant religieuses, recueils en crédit et dûment autorisés, mais aussi injurieux au

bon goût, à la raison, à l'honnêteté qu'à la piété même.

On peut dire que tout est encore à faire dans cette voie. Il en est un peu de la poésie comme de la musique : elle est traitée en noble étrangère ; elle a sa place à des jours marqués ; mais elle n'est pas de la famille ; et, pour parler sans figure, elle n'est à aucun degré l'âme de l'école. Elle n'inspire ni l'enseignement ni l'éducation : elle se retirerait par ordre supérieur qu'aucun vide ne se ferait sentir, pas plus que la suppression officielle du chant n'atteindrait au vif notre organisme primaire. Telle est l'exacte vérité : ce que les anciens estimaient la partie divine de la pédagogie, nous en faisons l'économie.

Cette lacune, qui apparaît encore moins dans les programmes que dans l'état réel de l'éducation, tient sans doute premièrement à ce que l'esprit public, mal éclairé sur cette question, ne réclamait, jusqu'à ces dernières années, aucun changement notable. La poésie n'était guère qu'une sorte d'art d'agrément, inutile, sinon nuisible à des enfants voués au travail manuel : irait-on dérober aux occupations nécessaires un temps précieux pour le donner à des délassements aristocratiques?... Avec de telles vues régnantes, il est facile de deviner si la généralité des maîtres était apte à goûter, à interpréter la poésie.

On allait se heurter à une autre difficulté non moins considérable, qui aujourd'hui encore est loin d'être écartée. A quelle source puiser pour l'école primaire,

pour l'âge de sept à douze ou treize ans? Où chercher des morceaux propres à ce haut office d'éducation morale que nous avons essayé de marquer, des morceaux d'une langue simple, saine, et à la portée de tous? Dans la littérature classique? Oui, sans doute ; mais on sait combien cette littérature, si l'on excepte La Fontaine et Molière, est savante, peu populaire d'inspiration et de langage. On peut juger par un seul exemple, celui de Corneille, le plus « éducateur » de nos poètes, de la peine que l'on aurait à composer, avec les œuvres immortelles du XVII[e] siècle, une littérature scolaire du premier âge appropriée à notre état social. Les poètes du XVIII[e] siècle, pour d'autres raisons, se prêtent mal à prendre rang parmi les instituteurs de notre démocratie. Quant à ceux du XIX[e] siècle, qui ont vécu de notre vie, partagé nos espérances et nos tristesses, parlé notre langue, est-il besoin de faire observer combien le choix à faire dans leurs œuvres en vue de l'enfance et en vue de l'école ouverte à tous, est difficile ; combien leur esprit, en cela trop semblable au nôtre, apparaît souvent troublé, maladif ; comment il se dégage de leurs vers une impression tout autre que celle de la santé, de la force, de la confiance en la vie ; comment enfin cette poésie si *réelle* est peu vraie, peu humaine, peu appropriée à l'usage d'un jeune peuple qui se prépare à entrer dans la vie, non pour rêver et se lamenter, mais pour vivre.

Ce sont là des difficultés sérieuses ; mais ce ne sont que des difficultés. Bien choisir demanderait sans doute les qualités à la fois du moraliste, de l'homme de

goût, et aussi du citoyen d'un pays libre : du moins la matière ne manque pas au choix; les poètes de l'âge classique et ceux de notre âge, même les poètes du second rang, peuvent fournir une opulente gerbe à l'éducation populaire. Déjà, il a été publié des recueils estimables pour les degrés successifs de l'enseignement; il s'en prépare sûrement de meilleurs. Je voudrais que dans les écoles normales, qui sont l'une des plus chères espérances de la France libérale, d'où il est permis d'attendre les initiatives fécondes, on exerçât les jeunes gens de troisième année à discerner dans les œuvres du XVIIe siècle ou dans celles de Lamartine, de Victor Hugo, et des *dii minores* de nos jours, les pièces qui conviendraient aux divers âges de l'école, et à justifier ce choix par de bonnes considérations; à dire les retranchements qu'il faudrait parfois opérer, les strophes à retenir ou à écarter, et pour quelles raisons de morale ou de goût.

Voici un essai de ce genre, sujet à révision, qui a été entrepris cet hiver (1884-1885) à l'Ecole de Fontenay par les élèves de première année sur les *Feuilles d'automne* et les *Rayons et les Ombres* de Victor Hugo. Les élèves proposaient, après mûr examen, leur choix, ou de pièces entières ou de fragments de pièces, en vue soit de l'école normale, soit de l'école primaire; le professeur, qui avait préparé de son côté le même travail, écoutait les raisons alléguées pour et contre et donnait ensuite son avis. Nous ne communiquons cette liste qu'à titre de *suggestions* et nullement de choix définitif :

Indication des morceaux des Feuilles d'automne *destinés à être appris par cœur à l'école primaire.*

II. Jusqu'à « le grand arbre est tombé ».

III. Rêverie d'un passant à propos d'un roi. Tout le morceau.

V. Ce qu'on entend sur la montagne. Tout le morceau.

VI. A un voyageur. 1re, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e, 10e, 11e, 14e, 15e strophes.

XV. Tout le morceau.

XIX. Tout le morceau.

XX. Tout le morceau.

XXVII. Les neuf premières strophes.

XXXII. Pour les pauvres. Les quatre dernières strophes.

XXXIV. Bièvre. Tout le morceau, sauf le n° 2.

XXXV. Soleils couchants. Nos 1 et 6.

XXXVII. Prière pour tous. Nos et 6.

Mêmes indications pour les Rayons et les Ombres.

XVIII. Ecrit sur la vitre d'une fenêtre flamande.

XIX. Ce qui se passait aux Feuillantines.
1° Depuis : « J'eus dans ma blonde enfance... » Jusqu'à : « C'était le principal d'un collège quelconque. »
2° Depuis : « L'homme congédié..... » jusqu'à la fin.

XX. Au statuaire David. N° 6.

XXXI. Rencontre.

XXXV. Que la musique date du XVIe siècle. N°s 3 et 4.

XLII. *Oceano nox.*

XLIV. Sagesse. N°s 3 et 4.

Je voudrais surtout que, dans les écoles normales, la lecture et la récitation des poètes, ainsi jugés, discernés, expliqués, occupassent une place plus grande dans l'*emploi du temps*, que l'on encourageât les jeunes gens à s'enchanter volontairement, dans leurs loisirs des dimanches ou des vacances, de longs poèmes ou morceaux de poèmes appris par cœur, et qu'enfin ils emportassent de l'école une ample provision de ces souvenirs inutiles sans doute pour les brevets de capacité, mais destinés à être le sel caché de leur vie. Quoi de plus naturel que d'instituer des réunions hebdomadaires, le dimanche soir par exemple, où directeurs, maîtres, élèves, se donneraient le plaisir d'écouter ceux ou celles qui auraient préparé quelque belle page à lire ou à réciter. Ne vous semble-t-il pas qu'une si

noble distraction, entrecoupée de deux ou trois chœurs soigneusement exécutés, répandrait quelque charme sur toute la semaine, qu'elle tempérerait l'austérité monotone de la vie recluse, règlementée, toute vouée à l'étude? Ne vous semble-t-il pas surtout que ces jeunes esprits, en entendant d'autres voix que celles de la science et de leurs professeurs, s'ouvriraient sous les meilleurs auspices à ce monde de l'âme et des sentiments humains que la science méthodique ne fait point connaître et qui sera pourtant leur domaine propre, puisqu'enfin c'est le vrai demaine de l'éducation?

Après cette initiation, les maîtres et les maîtresses sauraient, à leur tour, initier et guider leurs jeunes élèves. La poésie, aidée du chant, deviendrait l'un des agents principaux de la culture morale, disons mieux, de la civilisation. C'est à l'ouïe de cette « musique que tout homme porte en soi », autant et peut-être plus que par la morale didactique, plus à n'en pas douter que par l'arithmétique, la grammaire, l'histoire, les éléments de physique ou de chimie, que nos petits enfants, se dégrossissant, se polissant, dépouilleront de jour en jour l'animal, le sauvage, pour devenir peu à peu des hommes, capables de concevoir l'idéal, la règle et de s'y conformer. Des lectures et des récitations fréquentes, des séances de fête, surtout l'exemple du maître lisant ou récitant lui-même avec goût et avec une émotion non feinte, voilà ce qui fera entrer la poésie dans les habitudes, dans les nécessités

mêmes du peuple. Alors seulement l'égalité des classes sera près de s'accomplir par l'égalité de culture morale ; alors la démocratie sera près de devenir une vérité, parce que la nation sera près d'avoir une même âme.

L'art est un chant magnifique,
Qui plaît aux cœurs pacifiques,
Que la cité dit aux bois,
Que l'homme dit à la femme,
Que toutes les voix de l'âme
Chantent en chœur à la fois.

(VICTOR HUGO, *l'Art et le Peuple.*)

Dès à présent l'œil qui s'élève
Voit distinctement ce beau rêve,
Qui sera le réel un jour :
Car Dieu dénoûra toute chaîne.
Car le passé s'appelle haine,
Et l'avenir se nomme amour.

VICTOR HUGO, *Lux.*)

Lettre au journal « le Temps » sur la mort de Victor Hugo.

AU DIRECTEUR DU *Temps*

Mon cher monsieur Hébrard,

Voulez-vous permettre à votre ancien collaborateur, ami toujours fidèle du *Temps*, d'exprimer, au sujet de notre illustre mort, un sentiment qui est, à n'en pas douter, celui d'un grand nombre, mais que je souhaiterais de partager avec tous nos concitoyens ?

D'autres, avec plus de compétence que je n'en saurais avoir, ont célébré le poète, sa prodigieuse puissance de pensée, d'imagination et de langage, l'étendue presque illimitée de son clavier, la fidélité avec laquelle il a rendu toutes les émotions humaines, aussi bien celles qui sont communes à tous les âges que les tristesses, les joies, les doutes, les ardeurs — jamais les langueurs — propres à notre temps. J'oserais seulement demander que l'on marquât à quel point cet écho puissant — si puissant qu'on a pu le comparer à une grande force de la nature — a été individuel, original ; combien ce prophète, emporté par l'inspiration, dispose librement de lui-même ; comme cette « force » ressemble peu à une force aveugle ; et comme l'on découvre, par delà cette imagination luxuriante, cette sensibilité frémissante à tous les

souffles, une volonté ferme, toujours présente, toujours attentive, toujours maîtresse. Si je ne me trompe, ce trait lui vaudra, entre tous, de vivre dans la postérité et de devenir l'un de ces robustes ouvriers qui forgent, de siècle en siècle, l'esprit et l'âme de leur nation.

A ce caractère s'en rattache étroitement un autre par où Victor Hugo offre à notre génération un exemple digne d'être médité. Ce qui me frappe le plus dans sa vie et dans son œuvre, c'est que le poète admiré, encensé, ne s'est pas réduit à être un poète, une lyre, la plus harmonieuse, la plus profonde, la plus riche comme la plus savante des lyres. Ce chantre, aux lèvres duquel se sont suspendues plusieurs générations successives, ne s'est pas contenté de chanter et de se faire applaudir : il a compris autrement la vie, l'honneur, le devoir, il a voulu être un homme. Il est descendu parmi nous ; il a pris rang dans la bataille de son temps ; il n'a eu ni peur ni dédain de nos luttes ; il n'a pas contemplé la tempête contemporaine du haut des « temples sereins » : il s'est prononcé résolument, vaillamment, en lutteur et non en amateur, dans les questions politiques, philosophiques, religieuses, sociales, qui troublent notre pays. On peut discuter des opinions qu'il a soutenues ; mais tous les hommes sincères et sérieux, amis ou adversaires, conviendront du moins que plus viril exemple ne pouvait être donné de plus haut. Quand le pays flottait incertain entre la liberté et la dictature, entre l'esprit théocratique et l'esprit laïque, entre la démocratie et le gouvernement des classes dirigeantes, lorsque les plus

difficiles problèmes étaient posés devant la conscience publique, s'abstenir, laisser à d'autres la peine d'avoir un avis et de le soutenir, ce rôle de dilettante ou de sceptique lui eût paru un rôle d'eunuque. Il fit donc son choix, et, quand vint l'âge de la pleine maturité, il se montra, de propos délibéré, libéral, démocrate, républicain.

Ce n'est pas tout : dans un temps où les idées religieuses sont en médiocre faveur, aussi peu goûtées de bon nombre de savants que des politiques, des publicistes et du peuple même, il osa être religieux ; il le fut à sa manière, simplement, tranquillement, sans dogmatisme, comme on pouvait l'attendre d'un voyant du dix-neuvième siècle, qui n'ignore rien de ce qui déconcerte aujourd'hui les intelligences les plus sincères, les plus avides de croire. Qui eut, en effet, plus que lui l'oreille ouverte à toutes les voix contradictoires de la nature, de l'histoire, de la science? Mais, au milieu de ces discordances, c'est la voix du dieu intérieur, écho du Dieu universel, qu'il se plaisait à écouter de préférence; et sous sa dictée, il persistait à prêcher à notre génération désorientée le règne de la liberté, de la justice, de la fraternité humaine.

Ainsi a vécu Victor Hugo : l'un des nôtres, ne désertant pas la responsabilité de penser et de prendre position. Rappellerai-je une fois de plus que, non content de penser librement, il a agi, à ses risques et périls? Ce que peut un homme, même désarmé, même exilé, par la seule arme du vers, du vers proscrit et

arrêté à la frontière, contre une puissance établie qui a pour elle, avec tous les moyens matériels, police, administration, armée, l'Eglise, l'opinion publique elle-même, trompée, égarée, démoralisée, ce que peut un seul homme, jamais on ne le vit mieux que dans ce terrible duel entre l'auteur des *Châtiments* et l'empereur Napoléon III.

Voilà, mon cher monsieur Hébrard, ce que, à l'heure où chaque Français fait son pèlerinage au moins en esprit, vers le poète, m'a inspiré ma visite dernière. Ce magicien du style fut un homme de ocnviction et d'action. Et c'est pourquoi je ne peux me défendre d'un sentiment d'espoir en voyant la foule, je veux dire tout le monde, s'empresser vers la maison mortuaire. Ce n'est pas un « grand de chair », comme dirait Pascal, que l'on va saluer ; ce n'est ni un général victorieux ni un homme d'Etat, maîtres dans l'art de mouvoir les masses humaines ou les passions humaines : c'est un homme de l'esprit, qui ne serait rien, si l'âme, si la dignité de l'âme et de sa destinée, individuelle ou nationale, n'était quelque chose. On croit donc encore à l'esprit parmi nous ; on croit à sa souveraine excellence : ce credo en renferme bien d'autres !

27 mai 1895.

Lettre au « Temps » sur les obsèques de Victor Hugo.

Mon cher monsieur Hébrard,

Vous voulez qu'après quelques jours écoulés, lorsque la vivacité des premières impressions s'est amortie, j'essaie de fixer le souvenir que laisse à beaucoup d'entre nous la fête funèbre de Victor Hugo. Il y a sans doute peu de journées qui aient remué aussi fortement chez tout Français civilisé ou libéral, ce que nous avons d'amour du pays et des libertés publiques, de fierté nationale, de regrets, de craintes, d'espérance.

Je serais incapable de donner dès à présent une expression claire à tout ce que j'ai ressenti devant cet inoubliable défilé de deuil et de gloire ; mais parmi les spectateurs, libres des préventions de parti, s'en trouverait il un seul pour me démentir,si je dis que nous avons vu apparaître ce jour-là l'image de la Patrie elle-même? Une démocratie intelligente et sociable, sympathique et souriante, expansive avec mesure et sans vulgarité, libérale jusque dans la moëlle et se fiant à la tutelle de la liberté ; une démocratie où l'on se plaît à converser cordialement, à jouir, à admirer, à vivre ensemble, où nul ne goûte à son gré un bien, une vérité, s'il ne les partage aussitôt avec d'autres, où toutes les conditions, tous les degrés de culture intellectuelle et sociale se rapprochent avec aisance pour célébrer les mêmes grandeurs, où les petits, quand un événement vient émouvoir l'imagination

publique, communiquent sans embarras avec les grands, et parlent, sans l'avoir apprise, la même langue morale ; une démocratie à l'esprit idéaliste, et toutefois tempérée, qui à l'état de santé, quand elle dispose pleinement d'elle-même, s'émeut et s'ébranle d'un même mouvement, à l'ouïe des mots qui expriment des choses supérieures à ce qui se voit et se touche, de ces mots que chante la poésie, amour, fraternité, gloire et de celui-là surtout qui seul donne du prix à tous les autres, liberté ; une démocratie artiste, qui se plaît aux grands symboles, à la cérémonie publique, au spectacle, à la « manifestation » bien ordonnée, mais artiste avec quel goût, quelle simplicité, quel sens de la mesure, et aussi avec quelle bonne grâce et quel entrain ; unissant volontiers la représentation officielle à la représentation spontanée, le civil et le militaire, les aspects divers de la vie nationale. Une démocratie enfin, où il fait bon vivre : capable d'attirer à elle, par son généreux génie, les peuples étrangers, si elle savait toujours se régler, se retenir, persévérer, et penser modestement d'elle-même : mais, en tout cas, digne d'enchaîner à elle les cœurs de ses enfants ; pour laquelle il vaut la peine de travailler, de souffrir, de mourir au besoin ; dont il ne faut jamais désespérer, si inquiétants que soient les signes de maladie, ni espérer avec abandon, si brillants que soient les signes de santé.

Et ce peuple que nous avons vu défiler sous nos yeux, dont nous étions nous-mêmes par toute notre âme, il marchait, vous en souvenez-vous ? obéissant à

l'appel d'une idée, nette chez quelques-uns, confuse mais non moins vive chez le grand nombre. Il allait rendre ses devoirs à un poète, à la poésie, à l'Invisible, à l'Inutile ; il se faisait manifestement honneur et plaisir de saluer de ce long déploiement d'hommages publics, privés, domestiques mêmes (quoi de plus touchant que ces nombreuses femmes mêlées au cortège et tenant leurs enfants par la main !) la souveraine excellence de l'esprit, le mettant ainsi hors de pair avec tous les maîtres de la terre, avec tous ceux qui commandent en son nom. — On l'a déjà mille fois dit : dans son poète il célébrait avec la poésie, le génie de la France ; et artiste merveilleux, il faisait en ce jour à la patrie une forme visible, où se marquent ses traits distinctifs.

Mais quoi ! n'a-t-il rien manqué à cette fête, sereine et désintéressée, toute vouée au culte de l'esprit, sans prêtre et sans idole, où le peuple laïque a pourvu tout seul, sans scrupule et sans embarras à conduire à la fois au tombeau et à la gloire le noble fils de la France ? Certes, nul de nous, en repassant ses souvenirs, ne serait tenté de dire que cette majestueuse cérémonie ait été à aucun degré irréligieuse, si toutefois le culte recueilli et désintéressé de l'esprit est une des formes de la religion. Mais où était ce « mystérieux », qui, du commencement à la fin de sa carrière, n'a jamais fait défaut à Victor Hugo ; qui, à mesure que mûrissait son talent et sa science de la vie, a toujours été non pas extérieur à son âme et chose d'imagination mythologique ou d'intelligence

raisonnante, mais toute intime, chose profonde du cœur : je veux dire la vision de l'infini, de l'éternel, du divin, plus haut et plus grand que Victor Hugo lui-même et que le génie de la France, plus grand que la patrie et l'humanité, dépassant, débordant de toutes parts et le poète et sa gloire, et la brève destinée de l'homme, et tout ce qui est visible ; ramenant, par sa seule apparition, les hommes, même les plus sublimes, et les choses, même les plus hautes, à leurs vraies proportions, à la fois grandes et petites, glorieuses et humbles, durables et éphémères ; nous mettant ainsi tous, illustres et obscurs, le pays entier et chaque citoyen, à notre vraie place, nous détournant du funeste travers de l'apothéose qui rend les individus et les nations impropres à se reconnaître, à se juger, à se censurer, à se réformer.

Est-ce moi qui rêve en signalant ce « vide » dans la journée du 1er juin ? Je n'ai sans doute, pas besoin de dire que je loue sans réserve la famille et la population entière d'être restés fidèles à l'exemple de haute sincérité que leur avait donné l'auguste mort dans son testament. Je sais trop bien pourquoi la pensée religieuse ne s'est point manifestée, même sous des traits laïques ou philosophiques ; c'est qu'elle n'occupe guère de place dans la conscience générale et dans l'esprit public. Il y a là un état moral singulièrement digne d'étude. Si l'Eglise, au lieu de regarder passer le siècle du fond de ses sanctuaires, de le maudire, ne le comprenant pas, au lieu de disputer à la société civile la possession d'un temple de pierre, était pour ainsi

parler, moins ecclésiastique et plus religieuse, elle ferait à cette occasion son examen de conscience ; elle se demanderait comment ce peuple, élevé par elle, catéchisé par ses prêtres, enveloppé de la naissance à la mort dans ses bandelettes, comment lui a-t-il échappé, au point de perdre le sens même du divin ?

Mais c'est affaire à l'Eglise. Pour moi et pour bien d'autres, ce n'est ni le prêtre ni le rite sacramentel ni une Eglise quelconque qui m'ont manqué ; c'est, dans les discours ou dans les symboles, dans le sentiment même et la physionomie de la multitude, la vision de « l'au-dessus et de l'au-delà ». Dirai-je toute mon impression ? Cette marche triomphale du glorieux mort, suivi de son peuple, le long de notre belle voie sacrée, cette marche où de tout mon cœur je prenais place, il me semblait qu'elle s'allait heurter à une barrière trop prochaine ; je la rêvais se prolongeant dans une perspective sans fond. J'aurais voulu que la grande Ombre du « *mystérieux* », ou plutôt la grande, l'infinie lumière de l'ordre divin enveloppât cette chère et pauvre dépouille mortelle de celui qui, la veille encore, vivait plein de force et de génie au milieu de nous.

Ne vous inquiétez-vous pas comme moi, mon cher ami, du divorce qui va se consommant, au lieu de s'atténuer, entre la pensée religieuse et l'esprit séculier ? Quelles oscillations il nous laisse prévoir dans l'avenir, quels retours humiliants ! Comment ne pas craindre que ce noble instinct de diviniser nos grands hommes et notre génie national, faute de

monter plus haut et d'y prendre de meilleurs points de comparaison, ne se rabaisse un jour ou l'autre sur des personnages indignes, capitaines au bras pesant, politiques heureux et sans scrupules, et ne leur sacrifie, comme, hélas! il l'a déjà fait, dignité, liberté, sécurité même? Comment ne pas craindre aussi que le sentiment religieux, venant à se réveiller violemment à la suite d'une longue privation ou de grands malheurs publics, ne nous rejette dans la superstition et dans la servitude spirituelle?

Si ce langage paraissait à quelques-uns chimérique ou trop osé, je prie qu'on me le pardonne, à la considération de trois des hommes que la France libérale a de nos jours le plus aimés, respectés, écoutés : Victor Hugo, Edgar Quinet et Michelet, liés dans la vie, inséparables dans la mort. N'est-ce pas en vérité, chose bien étrange que tous trois aient uni à leur ardent amour de la patrie et de la liberté (de la libre pensée aussi bien que du gouvernement libre), une persuasion religieuse non moins vive ni moins hautement déclarée ; et que de leur enseignement, ce qui en était à leurs yeux l'un des nœuds essentiels, la France moderne paraisse n'en rien comprendre, n'en rien savoir? On dirait qu'accoutumée depuis des siècles à ne croire en quelque sorte que par procuration, elle en est venue à ne plus considérer les choses de l'ordre spirituel que comme un domaine ou fantastique ou étranger.

***

D'où vient ce sentiment, de quelque nom qu'on l'appelle, respect, crainte, vénération, qui a coutume de saisir les hommes rassemblés? On invoque le nom de Dieu? Est-ce affaire de simple habitude ou de superstition?

Non. Ce nom leur rappelle, pour peu qu'il soit prononcé sérieusement, qu'ils ne s'appartiennent pas, qu'ils ne sont pas indépendants, qu'ils font partie de l'ensemble; qu'ils sont obligés envers l'Etre seul existant, de qui ils tiennent le peu qu'ils ont de vie.

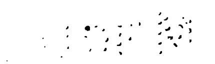
Et ce sentiment particulier les resserre en *un*, en les enlevant de force à leur individualité égoïste, à leur volonté arbitraire, leur faisant sentir leur commune dépendance et leur solidarité. Cet être incompréhensible et souverain, qui est si loin et si près, si insaisissable et si voisin qu'il les enveloppe, il les replie sur eux-mêmes, il les enlève à la dispersion habituelle de leurs pensées et de leur activité. En se rapprochant de celui qui est le centre de l'univers, ils se rapprochent d'eux-mêmes... Mais le *sentiment religieux est essentiellement moral*; notre éphémère et pauvre existence n'est assurée et fondée qu'en s'illuminant d'un reflet de l'Etre infini et éternel; et notre personne n'est vraiment limitée, liée, obligée, que du moment où nous la voyons rattachée à l'*Ordre* universel,

et cet Ordre rassemblé dans le Dieu pensant et aimant......

Il n'y a de réel, au fond, que la pensée ; et le degré de *réalité* correspond au degré où la pensée est consciente......

Il n'y a de Dieu réel que l'Esprit conscient. Et comment l'Esprit suprême ne serait-il pas bonté suprême ?

(Inédit).



NOTES INÉDITES

Religion. — Ce mot est-il de trop dans un dictionnaire de l'éducation ; ou en est-il au contraire l'un des plus importants ?

La question revient à savoir si la religion exprime un fait naturel, un sentiment constitutif et permanent de l'âme humaine : en ce cas elle ressortit à l'éducation, à la pédagogie rationnelle, au même titre que le sentiment moral, le sentiment du beau, et les autres dispositions essentielles de notre nature. Mais si, comme certains le pensent, plus nombreux aujourd'hui que jamais, elle n'est qu'une illusion, un état passager de l'esprit qui cède peu à peu la place à une conception scientifique du monde, ou bien si elle n'est qu'un fait presque entièrement surnaturel, qui a sans doute quelque attache en nous, mais qui dépend principalement d'une révélation miraculeuse, d'une histoire sacrée miraculeuse, d'une Eglise ou d'un livre miraculeux, d'une influence surnaturelle et permanente de Dieu, dans l'une et l'autre de ces suppositions, la religion échappe à la pédagogie, qui n'observe et ne manie que l'homme *naturel*, l'histoire ordinaire, les lois naturelles, à l'aide de méthodes naturelles, d'investigation, de réforme, de perfectionnement. Cela seul qui est de l'homme, mais tout ce

qui est humain, voilà, semble-t-il, le domaine de l'éducation.

Ce n'est pas ici le lieu d'une discussion en règle. Bornons-nous à dire qu'à nos yeux, l'idée religieuse, loin d'être une opinion sans racine, un préjugé suranné, une superstition destinée à être rejetée peu à peu du sein de la nature humaine comme un corps étranger et gênant, est au contraire la supposition fondamentale que l'esprit mêle confusément ou distinctement, aujourd'hui non moins que dans les âges anciens, à toute son activité naturelle, à la recherche du vrai, à la poursuite du bien, à tout amour, à tout travail. Vivre, agir, travailler, aimer, c'est — que l'on s'en rende compte ou non — croire à la vie, aux choses et à soi-même ; c'est croire que le monde, dont on est, a son prix ; qu'il n'est pas une simple apparence ni une ironie, un jeu du hasard ou d'une aveugle nécessité ; que les choses ont un fond solide et stable, que l'univers et la destinée individuelle ont un sens ; que l'intelligence, c'est-à-dire la sagesse, c'est-à-dire la bonté, est le dernier mot de tout ; qu'il vaut par conséquent la peine de s'appliquer aux choses, de les étudier, de les aimer, d'agir sur soi, sur les hommes et sur la nature ; qu'enfin l'on n'est point dupe en s'abandonnant à l'instinct et au goût de la vie, non plus qu'en suivant l'instinct supérieur et impératif de vivre selon la raison. Or, qu'est cette foi, au fond stable et bon des choses, à l'ordre caché, sinon l'intuition religieuse élémentaire, pénétrant tout l'homme, et à propos de tout, son intelligence en quête du

vrai, son cœur avide d'aimer, toute son activité, en vue de l'accroissement de son être?

La morale toute seule, — droits et devoirs, — c'est la voile sans le vent. L'enfant, le peuple, cherche instinctivement à avoir une vue du fond des choses, à l'entrevoir au moins, ou à savoir qu'il y a un fond sur lequel il vaut la peine de bâtir.

L'homme ne se sent *lié* par le bien, par le beau moral, que si le bien est adorable ; c'est-à-dire si l'on aperçoit par delà, au fond des choses, l'Esprit éternel.

L'homme, personne, être conscient, ne se sent obligé envers l'Ordre et ses lois que si cet Ordre réside en un Esprit vivant, c'est-à-dire conscient.

Non, celui-là n'est pas dupe, qui, en dépit de la méchanceté des hommes, de leur faiblesse ou de leur brutalité, persiste à les honorer, à les aimer et à espérer d'eux. Qu'il ait confiance : il est, plus que les habiles, dans le secret de l'ordre universel. Les « débonnaires » peuvent prêter justement à la raillerie par leur défaut de sens pratique : au fond, ils sont les

vrais philosophes. On peut donc se risquer à agir, à travailler, à lutter; et, *pour cela,* à estimer les autres et soi-même : non sans doute pour ce qu'ils valent, mais parce que, esprits conscients, ils sont fils de Dieu. Est-il pour l'éducation une plus haute inspiration?

Faire des esprits nets, lucides, critiques, c'est beaucoup ; ce n'est pas le tout de l'éducation. La meilleure part de la vie ne s'inspire pas de raisons claires, mais de sentiments profonds. — Ordre du cœur, comme dit Pascal.

Une grande difficulté dans l'œuvre de l'éducation morale du pays est celle-ci. Nous sommes condamnés, par la nécessité des réticences et des équivoques, à n'avoir qu'une faible prise sur le tempérament national. Ainsi, dans les Ecoles normales, où nous voulons fonder la discipline morale autonomique, nous nous taisons, par prudence, sur la discipline contraire qui règne en souveraine dans les esprits et dans les habitudes. Nous osons à peine dire : soyez autonomes, même dans les croyances religieuses, même dans le gouvernement de votre vie. Les instituteurs, à leur tour, en feront autant. Il en résulte que l'enseignement, non seulement dans ses formes, mais dans son esprit, se réduit à des généralités inertes. Il y manque la première des conditions d'efficacité : la netteté, c'est-à-

dire la parfaite sincérité. C'est un enseignement de rhéteurs, matière à d'honnêtes et brillantes amplifications.

Direz-vous que la discipline morale autonomique, une fois bien établie, par voie d'affirmation, sans négations correspondantes, éliminera peu à peu la discipline contraire hétéronomique? Pure illusion. C'est mal connaître l'âme humaine, pleine de replis secrets, et tout le domaine de la croyance non démontrée.— De si grandes éliminations ne s'accomplissent pas sans un grand acte de décision d'esprit et d'âme. Comment les instituteurs et les enfants tireraient-ils nettement des conclusions propres à régir la vie, devant lesquelles leurs maîtres ont reculé? — Le résultat, c'est ce que nous observons autour de nous : le doute, le scepticisme frivole, les croyances *comme il faut*. L'esprit théocratique n'en demande pas davantage pour retenir l'empire.

Pourtant, s'il faut se hasarder à nier, ce n'est que dans la mesure où l'on sait affirmer. Que deviendrait l'âme de la nation si on ébranlait dans les écoles tout le système de discipline traditionnel, sans mettre à la place quelque chose de solide et de vivant?

Quoi donc? Ferons-nous enseigner tout ensemble la négation et l'affirmation dans les Ecoles normales?

Mais où sont les maîtres capables d'un tel enseignement? Pensez à leur défaut de culture et de haute inspiration? Et puis, quel accueil trouveraient leurs élèves dans les communes?

On tourne ainsi dans un cercle. M. P. Bert dit : paix aux curés, guerre aux moines. Soit : mais, fussiez-vous débarrassés des moines — des moines autorisés et des autres, — vous vous trouveriez encore devant le célibat des prêtres, c'est-à-dire devant une *caste* sacerdotale, isolée du siècle, et rivée à la hiérarchie. Les politiques s'attaqueront-ils aussi à cette institution? Favoriseront-ils une Eglise catholique affranchie? Mais les fidèles et la masse des indifférents se rallieront autour du clergé théocratique ; exemples : la Suisse, la Prusse et l'Allemagne (où pourtant il y avait des prêtres savants et respectables à la tête du Vieux-catholicisme), et la France en 92. Veut-on s'en tenir à la formule de P. Bert? Ainsi a fait la Prusse, mais avec quels énergiques moyens de proscription, appuyés sur quelle forte opinion publique! En France, à la première détente de l'action gouvernementale, le catholicisme dévot poussera de nouveau ses rameaux monastiques. — La force, même aidée de la raison, ne vient pas à bout de la croyance religieuse ; il y faut une autre croyance. La force n'est efficace que maniée par l'esprit; exemples : paganisme au IVe siècle ; réforme et catholicisme au XVIe siècle dans les états protestants.

Comment conclure ? Il est certain que plus vous perfectionnerez les méthodes et le personnel de l'éducation morale rationnelle, plus tôt éclatera le conflit entre l'Eglise et l'esprit laïque. Si les questions morales viennent à être prises au sérieux, si le principe d'autonomie vient à occuper la place centrale, à la fois comme droit et comme devoir, dans l'enseignement, les équivoques et les transactions deviendront impossibles.

En tout cas, la voie nous est tracée. Il n'y a qu'un moyen de préparer un point d'appui (c'est-à-dire un état convenable de l'esprit public), à une campagne politique décisive, prochaine ou éloignée, contre l'éducation sacerdotale, et d'atténuer dès à présent les effets de celle-ci : c'est de répandre l'enseignement moral et religieux rationnel.

***

Dire qu'il n'y a de religion, de piété, d'église, de fêtes possibles, qu'inspirées par une révélation miraculeuse, c'est matérialiser l'âme humaine et la religion ; car c'est dire qu'il n'y a de foi que dans la vue. De foi facile, oui : mais une foi facile, est-ce encore la foi ?

Ce qui distingue la crise religieuse actuelle, à l'observer au dedans des âmes, ce n'est pas seulement le passage laborieux du Dieu du miracle au Dieu révélé par la raison, la conscience, le sentiment; mais plutôt le passage de la foi en un Dieu transcendant, séparé du monde — et par cela même aisément à saisir — à la foi en un Dieu immanent, universel, dont l'action se dérobe derrière les lois naturelles. Sous le premier de ces deux régimes spirituels, Dieu est comme en dehors et en face de nous; on n'a point de peine à le distinguer; il légifère; il intervient manifestement sinon dans l'histoire et sous nos yeux, au moins à l'origine des choses, dans l'acte de la création.

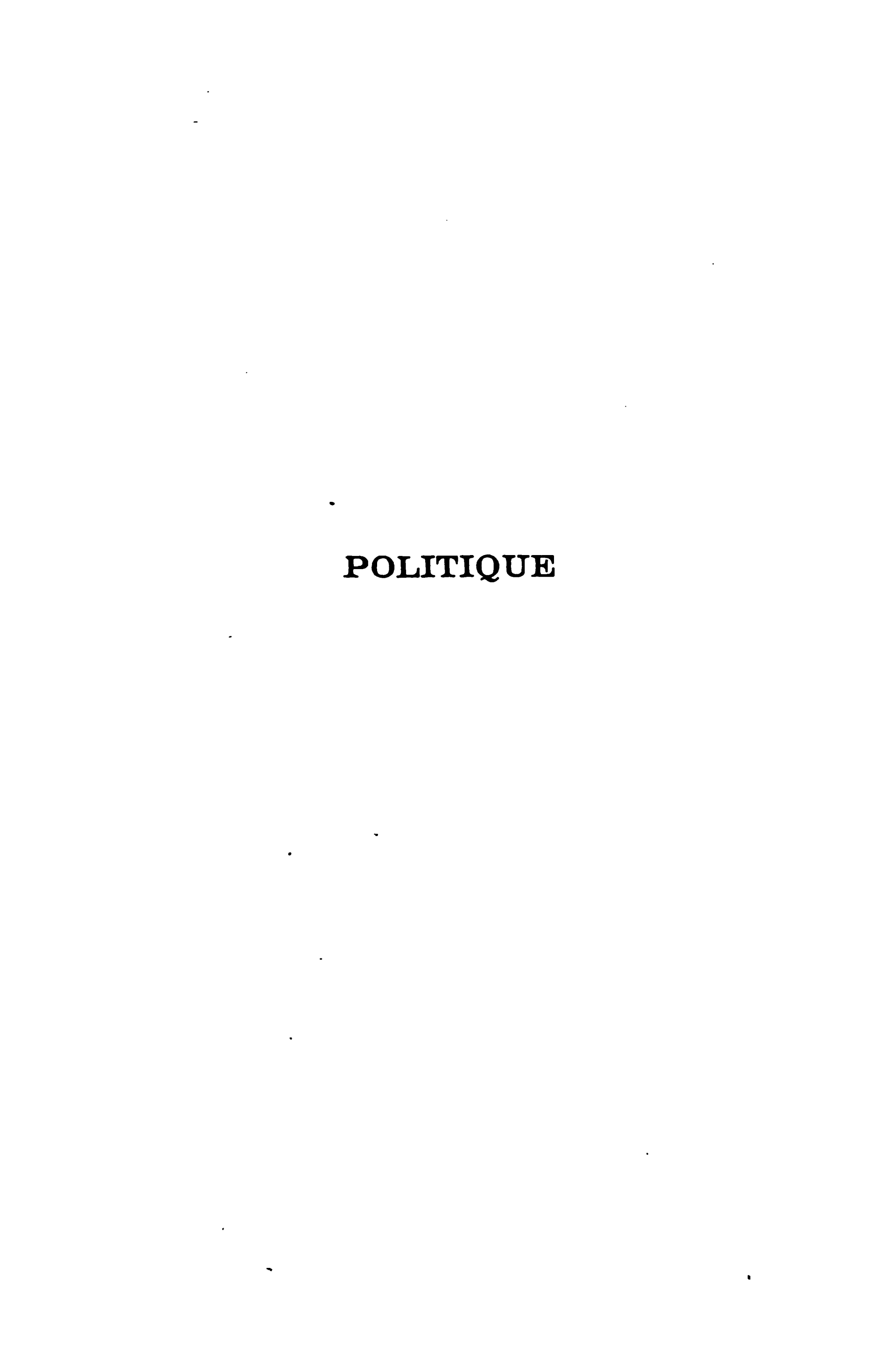
Sous l'autre régime, Dieu est en tout et n'apparaît sur aucun point plus que sur un autre, excepté qu'il se révèle mieux, selon les degrés de perfection de la nature. Or s'il est vrai que tout acquiert par là une valeur sacrée, en devenant à quelque degré divin ou, si l'on veut, surnaturel, il est vrai aussi que Dieu lui-même, le Dieu souverain et conscient, risque d'échapper à notre vue, aux prises de notre intelligence et de notre conscience, en se perdant au sein de ses manifestations. Le *Deus qui fit* nous cache le *Deus qui est*...

Ainsi, tandis que la science, la morale, l'art, toute l'activité spirituelle, deviennent religieux au sens profond, il advient que la religion au sens spécial, la dévotion, le culte distinct, soit individuel, soit collectif, vont s'affaiblissant. L'église se perd dans la société ou dans l'Etat, le fidèle dans le citoyen. La piété, en tant qu'acte ou état distinct, se volatilise, parce qu'elle

se répand dans toute la vie naturelle, qu'elle pénètre, légitime et sanctifie. Il n'y a plus de devoirs religieux proprement dits, s'accomplissant par une prière ou un rite. La prière, le culte, la piété, qu'est-ce sinon de se rattacher en tout et sans cesse à Dieu?

Il y a là un péril certain, auquel on n'est pas tenu de s'abandonner. Bien au contraire, on est tenu d'y résister. De même que nous avons à ressaisir par un effort perpétuel notre personne morale distincte du milieu de l'humanité et de l'enchaînement des choses, sans rien sacrifier pour cela de nos réels et multiples rapports avec nos semblables et de notre dépendance à l'égard de l'Univers, de même nous avons à mettre en relief, aux yeux de notre esprit, la réalité suprême qu'implique en dernière analyse le sentiment religieux, à savoir l'Esprit universel et conscient. Hors de là, Dieu, comme l'homme, n'est plus que vanité et illusion; et la pratique se ressent bien vite de la théorie.

C'est affaire d'hygiène, d'hygiène morale autant qu'intellectuelle. On ne se passe pas impunément de moments et d'actes mis à part au service de l'intérêt religieux, ni de réunions et d'exercices destinés à rattacher la vie humaine à Dieu. Ni le culte ni la discipline privée ne deviendront jamais superflus.



POLITIQUE

POLITIQUE

Salies-de-Béarn, mercredi 23 mai 1871.

A Monsieur X membre de l'Assemblée nationale,

Mon cher ami,

Quel drame affreux ! Nous en avons l'âme bouleversée : on ne saurait penser à autre chose, et pourtant on ose à peine ouvrir les journaux pour lire les dernières scènes. Oh ! vos réflexions sont justes sur ce que fut et ne sera plus notre cher Paris ! Mais elles portent plus loin que la politique. Avec Paris est atteint le prestige de cette sorte particulière de civilisation dont il était le foyer. Il y avait là, en tout, dans les habitudes de la vie sociale, dans l'éducation, dans l'art, etc., des choses délicates, brillantes, pleines d'attrait, qui ne revivront plus, ou qui du moins ne revivront que d'une vie incertaine parce qu'on en a vu le revers, et qu'à l'essai, elles se sont trouvées légères et incapables de supporter un grand effort.

Elle est désormais perdue, la foi à nos diverses infaillibilités, à tout ce que nous estimions être envié du monde entier ; à la culture parisienne d'esprit et

(1) Cette lettre, adressée à Edmond Scherer, parut dans le journal *le Temps*, et fut le début d'une collaboration de dix ans.

de mœurs, modèle de la culture française ; à notre système de gouvernement et à notre organisation militaire ; à notre système d'éducation et à nos grands concours ; à nos politiques et à nos généraux ; hélas ! pourquoi faut-il ajouter au premier de nos dogmes, à celui de l'*unité indivisible* de notre territoire ! Pour un peuple fort et résolu d'être sincère avec lui-même, cette foi évanouie serait le commencement de la sagesse, le premier pas dans une voie nouvelle, le gage d'un puissant effort de relèvement : il lui resterait, au lieu des anciennes routines, la confiance au génie national et les inépuisables ressources du travail fécondé par l'esprit moderne.

Mais comment détourner la vue de ce désolant spectacle ! Je vois jour et nuit ces rues jonchées de morts, et ces morts sont des concitoyens ! Pensée amère entre toutes ! Certes j'ai souhaité autant que vous le rétablissement de l'ordre, condamné les prétentions de la Commune, donné raison à l'Assemblée, approuvé les mesures énergiques prises par M. Thiers. Autant que vous, je félicite la France et l'Europe du succès de notre armée ; mais si coupables, si criminels même que soient les insurgés, je ne puis pas oublier que la plupart sont des Français égarés par toute une éducation de sophismes, abandonnés de longue date à des influences pernicieuses, et qui montrent, par leur fin, de quels efforts ils auraient été capables s'ils eussent été depuis longtemps mieux inspirés. Ces cris de haine sauvage contre les propriétaires et contre le clergé ne vous troublent-ils pas l'âme ? Une civilisation qui

aboutit à de si furieux anathèmes d'une classe nombreuse contre d'autres classes n'a-t-elle donc rien de grave à se reprocher? Au-dessus des griefs insensés qui leur servent de drapeau, n'y a-t-il pas d'autres griefs plus profonds et moins faciles à réfuter! Si légitime que soit, dans les conjonctures présentes, notre sévérité, ne vous semble-t-il pas que de ces imprécations furieuses, de cette litière de cadavres, de cette mêlée de forcenés, de ces incendies qu'hommes et femmes attisent à l'envi, il s'échappe contre nous, contre les classes moyennes aisées, instruites, gouvernantes, une formidable accusation?

Nous avons sans doute pour nous le droit légal et la plus invincible des nécessités sociales, mais comment ne pas nous dire que nous sommes tous pour quelque chose dans cet effroyable malentendu et dans ce monstrueux égarement de tant de nos concitoyens? Ils vivaient côte à côte avec nous, au sein de la même ville; nous les voyions chaque jour construire nos maisons, façonner nos meubles, ciseler nos bijoux, servir à nos besoins de commodité ou de luxe; mais entre eux et nous qu'y avait-il de commun? Quel intérêt prenions-nous à leur vie intime? Quand avons-nous essayé de la mêler à la nôtre et de partager avec eux le meilleur de notre substance spirituelle, notre expérience, notre savoir, nos jouissances d'art, notre idéal moral, enfin tout ce qui fait vivre? Comment nous étonner que, suivant chacun notre ligne distincte sans jamais nous pénétrer, nous nous soyons trouvés, au jour des grandes épreuves, incapables de nous com-

prendre, séparés par un abîme d'ignorance, de sophismes et de haine! Nous les punissons aujourd'hui de leur attentat contre l'ordre social, et c'est justice; mais nous les punissons aussi de notre égoïsme imprévoyant, de notre goût de la vie facile, de notre oubli des conditions supérieures de la solidarité sociale et nationale. Ce qui nous arrive dans les villes, nous arrivera peut--être un jour dans les campagnes. On sème l'ignorance, on récoltera les préjugés et la haine.

Pourquoi, mon cher ami, ne pas dire cela hautement, au risque de porter quelque trouble et quelque incertitude dans les cœurs? C'est la vérité; il importe de la connaître tout entière pour résister à temps à un mouvement aveugle de réaction politique et à des excès de répression qui seraient bientôt un cruel remords ajouté à combien d'autres! Non, pour moi je ne me console pas de voir tomber pêle-mêle tant d'égarés qui, soumis à une meilleure et patiente influence, auraient peut-être pensé comme nous, et mieux que nous peut-être; qui auraient su souffrir et mourir pour la patrie et la liberté. Je ne me pardonnerais pas de ne pas invoquer, même devant ces témoignages fumants ou sanglants de leur criminelle démence, la seule, mais capitale circonstance atténuante, qui résulte de nos propres fautes. Je ne suis, vous le savez, ni socialiste, ni révolutionnaire; je reconnais tout ce qui a été tenté de généreux efforts en faveur des classes pauvres par les philantropes, les économistes et les hommes religieux : mais qu'ils sont encore loin d'avoir acquitté notre dette commune, la dette de chacun et de

tous ! Ne craignons donc pas, tout en pleurant sur notre chère France, sur notre Paris et en particulier sur les nobles victimes assassinées au dernier moment, ne craignons pas de mêler un accent de miséricorde à la voix de la justice.

EXTRAITS DU VOLUME

Etudes au jour le jour sur l'Education Nationale

(1871-1879)

Un volume in-12. — Paris, 1879

Etudes au jour le jour sur l'Education Nationale

C'est une vérité trop certaine qu'on ne restaure rien dans l'ordre moral de ce qui est tombé naturellement : ce qui est usé est usé, ce qui est mort ne revit pas. On peut exagérer cette vérité jusqu'à l'absurde ; elle n'en demeure pas moins évidente. Ces traditions, ces influences sociales, dont je sens tout le prix, et qui paraissent si nécessaires à la santé du corps politique, elles n'existent plus guère en France ; et ce qui en reste n'agit en général que dans un sens contraire au courant de la civilisation moderne. Chez nous, les forces morales organisées s'exercent en sens inverse de la liberté. On ne saurait trop insister sur ce point, parce que là est notre plus grand mal : les classes supérieures et le clergé, chefs naturels du peuple dans une société saine et bien réglée, n'ont pas su prendre la tête du mouvement démocratique. Elles ont depuis longtemps faibli ; l'intelligence et le courage leur ont manqué à la fois ; elles ont eu peur : peur de la liberté politique, de la liberté scientique, de la liberté religieuse.

De là vient qu'impuissantes pour réaliser le progrès,

elles réussissent à l'entraver. Elles tirent en arrière, au lieu de pousser en avant. Elles sont trop souvent un parti négatif, répressif, celui de la résistance conservatrice au lieu d'être hardiment le parti du progrès libéral. Elles n'ont pas osé s'approprier, pour les faire triompher en les règlant, les aspirations populaires. Un autre esprit les anime. Elles ont trop peu de confiance dans la vérité, dans les forces naturelles de l'âme humaine, dans les lois naturelles de l'histoire, pour avoir pleine confiance dans la liberté. En religion, en politique, dans les questions qui touchent à l'ordre moral, ou bien elles embrassent des causes perdues qui leur aliènent le pays et les rendent comme étrangères parmi leurs concitoyens, ou bien elles recourent à des expédients, à la routine, à des transactions peu sincères où les droits de l'esprit moderne sont toujours sacrifiés. Pour toutes ces raisons, elles échouent à remplir même la fonction conservatrice qui leur appartient naturellement.

Que faire à cela? Nous tournons dans un cercle que la bourgeoisie seule pourrait rompre. Nous avons besoin d'elle, et je suis de ceux qui pensent que, sans son aide, sans le concours des qualités et des forces modératrices qu'elle représente au degré éminent, la liberté est perdue, et avec la liberté l'ordre stable, et avec l'ordre la patrie. C'est à elle qu'il appartiendrait de donner un exemple bien rare, sinon inconnu, dans les annales humaines : celui d'une classe qui change de voie, c'est peu dire, de manière d'être. Un pareil effort est immense pour les individus, à plus forte

raison pour les groupes d'hommes et les classes ; car il suppose une singulière lucidité de vue, un désintéressement d'esprit presque héroïque et une volonté persévérante.

Toutefois, je ne saurais désespérer des classes supérieures et moyennes. N'est-ce pas à elles, en définitive, ou du moins à une minorité active et intelligente parmi elles, que nous devons tous nos réveils politiques, sans en excepter le dernier ? Aujourd'hui encore, n'est-ce pas dans les grandes et dans les petites villes une élite de la bourgeoisie, à la fois sage et hardiment libérale, qui forme le principal noyau d'agrégation pour le travail de relèvement national ? Ce noyau peut grossir, il grossira ; il attire à lui peu à peu la meilleure partie des citoyens de bon vouloir et de bon sens dans toutes les classes. Que les destins seulement lui soient propices, que les conservateurs alarmistes et les sectaires impatients lui laissent le temps d'accomplir son œuvre de pacification. Surtout qu'il embrasse des idées, non des expédients ; qu'il cherche sa force dans la réalité, dans la vérité, non dans le rêve et la superstition ; qu'il nous mette résolument et sans phrases au pas du mouvement général des nations civilisées ; qu'il répudie les utopies énervantes de l'absolutisme religieux ou politique ; que sa bannière, au dedans et au dehors, ne soit ni ultramontaine ni catholique, ni socialiste ni positiviste, ni enfin d'aucune secte, mais simplement française, laïque, libérale.

Quoi qu'il en soit, il faut partir de la réalité, et prendre la France telle qu'elle est, pour essayer de la

guérir. Bonheur ou malheur, elle n'est ni anglaise, ni allemande, ni américaine ; elle n'est pas davantage espagnole. Nous sommes un peuple sans fortes traditions, sans courant dominant d'opinions, sans influences sociales fortement constituées ; et avec cela nous avons le suffrage universel en présence de toutes les questions soulevées à la fois. Quel autre parti reste-t-il, sinon de nous entendre pour créer partout, au plus tôt, un esprit public, pour élever partout à un niveau passable l'instruction populaire ? Et quoi de plus naturellement indiqué, quoi de plus conforme à notre situation spéciale, à notre état de division politique et de crise sociale, que de prendre cette instruction à notre propre charge et sous notre direction : nous tous, citoyens de quelque savoir, de quelque aisance de quelque crédit, industriels, médecins, propriétaires ?

Vous craignez, non sans raison, les mauvais effets éventuels d'une éducation insuffisante et superficielle ; vous alléguez l'exemple des ouvriers des villes ; vous rappelez, en l'amplifiant, le mot de Bacon, que si beaucoup de savoir conduit à la vérité et à la sagesse, peu de savoir en détourne. Eh bien, soit ! Il y aurait sans doute à discuter, à distinguer en cela ; mais j'aime mieux tout admettre. Qu'en conclure ? Evidemment une seule chose, c'est que d'abord vous devez remédier à un médiocre enseignement par un enseignement sérieux, tel qu'on le pratique à nos côtés, en Suisse par exemple, et au loin, dans les Etats-Unis ; ensuite, et surtout, que vous devez intervenir de vos personnes avec une infatigable sollicitude dans cette œuvre de

salut national. A vous de communiquer aux jeunes générations votre façon de penser, de comprendre, de juger. A vous de vous faire, dans les plus obscurs villages, les initiateurs, les patrons des écoles primaires ou supérieures, des cours d'adultes, des bibliothèques. Enfin c'est assez dire que l'avenir du pays dépend de l'instruction populaire laïque, distribuée sous nos auspices par nos fils et nos filles, imprégnée de l'esprit moderne, c'est-à-dire d'un esprit national, libéral et conservateur à la fois.

Vous dites qu'il faut des siècles pour amener l'éducation du peuple au point nécessaire. Oui, sans doute, du train dont nous y allons ; pour ne pas dire que nous n'y arriverions jamais : or, en attendant, nous avons le loisir de faire dix fois naufrage. Mais d'abord, vous conviendrez qu'il faut commencer une fois : et dès lors pourquoi pas tout de suite? Puis considérez, je vous prie, que l'éducation universelle, c'est l'idéal ; mais qu'on peut vivre très honnêtement sans posséder tout l'idéal. Diminuer le nombre des incapables, former avec les contingents de toutes les classes une élite démocratique de jour en jour plus nombreuse, élite instruite, libérale, modérée, ce serait déjà le salut. Or, qu'y a-t-il, je vous prie, d'inaccessible dans ce résultat, si nous le voulons bien, si l'Etat et la loi nous soutiennent, et si nous soutenons l'Etat et la loi?

Au reste, connaissez-vous un meilleur moyen de relèvement? En connaissez-vous même un autre? Tout ce que vous pourriez indiquer, et que d'avance j'admets, religion, morale, philosophie, socialisme prati-

que, ne suppose-t-il pas l'emploi de celui-là? — Ainsi le veut l'intérêt social. J'ajoute : ainsi le veulent l'intérêt moral et le respect de la dignité humaine. Car c'est l'honneur de l'humanité et des sociétés humaines que les remèdes purement matériels, administratifs ou politiques, sont impuissants à les guérir : il y faut, en outre, des moyens qui s'adressent à l'esprit.

***

Et cela même ne suffit pas. Un peuple ne vit pas d'arithmétique, de grammaire, de géographie ou de physique : il a des besoins supérieurs qui demandent à être satisfaits. Enlevé brusquement à son sommeil séculaire, précipité sans transition dans la bruyante mêlée de la vie moderne, toutes les questions se posent pour lui à la fois, tous les doutes s'éveillent confusément. Je veux que, non content de remplir sa mémoire de connaissances variées, vous ayez trempé et assoupli son intelligence. Mais qu'avez-vous maintenant à lui offrir, au seuil de ce vaste monde qui, d'un coup, s'ouvre à ses regards? quels principes de conduite, quelles raisons de prendre goût à la vie, quels motifs d'aimer et de respecter ses proches et tous ses semblables, la patrie et la loi, quel art de vivre, et même quel art de mourir?

Quel ciment connaissez-vous pour maintenir ensemble les pierres désagrégées de la société générale ; quelles affinités intimes pour combattre le terrible mal de l'isolement, pour ranimer la famille et créer de

nouvelles formes d'association ? Où est, enfin, le rayon supérieur pour éclairer et assainir la pauvre existence humaine, qui restera toujours, à travers les améliorations, pleine d'imperfections et de lacunes ?

Voilà ce que les libéraux, dans un pays tel que le nôtre, devraient avoir présent à l'esprit, au risque de troubler la simplicité un peu indigente de leurs plans. Peut-être est-il permis de leur rappeler que les sociétés ne vivent pas seulement de travail industriel, de science, de politique ; qu'elles vivent aussi d'activité morale. C'est dire simplement qu'elles vivent de ce qui fait vivre l'homme tout entier. La vie est saine, harmonieuse et forte, quand un même principe (dans nos sociétés modernes, le principe libéral) préside à toutes les manifestations, également légitimes, de l'activité naturelle ; elle est maladive, troublée, semée de crises, quand cette activité est épuisée, ou obéit à des principes contraires. C'est une désastreuse économie, dont le parti radical ne s'est pas assez défendu, que de vouloir élever et nourrir un peuple à moins de frais : la nature humaine, dont on méconnaît les plus nobles besoins, prend tôt ou tard sa revanche ; si ce n'est pas sous les auspices de la liberté, ce sera au sein de la servitude.

***

Ce serait un malheur sans pareil pour l'avenir de notre pays que le catholicisme continuât de se montrer impropre à s'adapter aux conditions scientifiques et libérales du mouvement démocratique contemporain.

Dans la transition laborieuse où nous sommes engagés de l'ancien état aristocratique et sacerdotal à l'état populaire et séculier, des croyances collectives et aveugles à la croyance individuelle et réfléchie, les peuples comme les individus risquent de sombrer avant d'être arrivés d'un bord à l'autre. Pour accomplir heureusement cette traversée orageuse, nul concours n'est comparable à celui de l'esprit religieux ; car cet esprit étend son action plus loin que tout autre, il pénètre plus profondément, il règle plus efficacement, il purifie mieux les éléments inférieurs. Mais encore faut-il que les formes ecclésiastiques dont il est revêtu soient assez souples pour lui faciliter l'alliance avec l'esprit moderne. Malheureusement il n'en est pas ainsi chez nous. La religion, avec toutes les influences morales qui s'y rattachent, va d'un côté ; la politique, la science, l'industrie, tout le mouvement social, vont de l'autre. Non seulement nous tentons la grande épreuve de la révolution, sans le secours des forces traditionnelles, mais ces forces nous travaillent incessamment en sens contraire du nôtre. Reste à savoir si le catholicisme français renferme quelques possibilités de transformation, et surtout s'il y a, cachées au sein de la nation, d'autres forces morales assez saines, assez actives, assez populaires, pour suppléer à ce qui nous manque par ailleurs.

En tous cas, ne cessons pas de le dire, afin de dissiper des illusions funestes : la liberté n'a point de vertu magique. Elle évoque du sein de la nation tout ce qu'il y a, mais elle n'en peut tirer que ce qu'il y a...

Il se peut toujours que, provoqué à l'action, un peuple se trahisse lui-même, et qu'au lieu de conquérir sa pleine autonomie politique et morale, il s'use dans l'anarchie, ou qu'il se serve de la liberté pour lier contrat en forme plus authentique avec la servitude.

***

Il n'y a qu'un moyen honorable d'arrêter les progrès de l'esprit clérical : c'est de lui opposer un vigoureux élan de l'esprit libéral. Il faut que le parti libéral, en France, s'il veut recouvrer une influence profonde, étendue, durable, se replie sur son vrai principe ; qu'il l'aperçoive en pleine lumière ; qu'il en reconnaisse de nouveau la vérité et la force ; qu'il s'y retranche comme dans l'asile de la vie moderne. Ce principe n'a rien de mystérieux ; il est, au contraire, d'une parfaite simplicité, et nos pères de 89, étrangers à nos subtilités et à nos sophismes, l'avaient saisi du premier coup : ce n'est pas autre chose que la pleine confiance dans la liberté laïque, c'est-à-dire dans l'aptitude de l'homme et de la société humaine à connaître la vérité politique et morale et à se gouverner d'après cette connaissance.

Le monde moderne ne se partage pas, quoi qu'on en dise, en républiques et en monarchies, ni entre républicains et royalistes. Mais, en tout pays, et surtout en France, le débat se précise de plus en plus entre ceux qui s'en remettent à la liberté, en d'autres termes à la capacité morale de l'homme et ceux qui

s'en défient ou la nient expressément. Cela est au fond de toutes les oppositions, de tous les malentendus.

Il importe donc au plus haut point que le parti libéral se ressaisisse lui-même en prenant possession de son idée fondamentale, et qu'il mette son honneur, mieux encore, son devoir, à la faire triompher par tous les moyens de persuasion et d'action légale.

Ne nous lassons pas de le redire : l'une de nos principales faiblesses est de nous fier à la vertu magique des noms et des formules. On donne, en un jour d'élection ou de révolution, un vigoureux coup de collier pour mettre en branle le char de la Liberté ou de la République ; ensuite, on se croise les bras pour voir passer l'idole, l'adorer et recueillir sa bénédiction.

On oublie que liberté, république (ajoutez-y, s'il vous plaît, révolution, peuple, commune, etc.) ne sont pas des forces réelles, indépendantes de nous, et comme une Providence naturelle à qui nous puissions remettre le soin de nos destinées et l'avenir du genre humain.

La liberté ne vaut que par des hommes libres. On ne la fonde pas d'un coup, par décret, et une fois pour toutes. Elle se fait de jour en jour, par un effort incessant ; elle monte ou descend, non pas au gré des ministères et des gouvernements, mais selon que baisse ou s'élève la valeur moyenne des citoyens. Elle ne consiste pas essentiellement dans une forme politique déterminée, — de telle sorte que, la forme instituée, tout aille de soi, sans risque ni peine, — elle consiste dans un certain esprit. Assurément la forme est d'une

extrême conséquence : mais elle ne supplée jamais l'esprit, tandis qu'on a vu souvent l'esprit suppléer la forme.

Et quand je parle d'esprit libéral, on comprend que je ne lui assigne pas pour objet exclusif et pour unique aliment les choses politiques. S'il ne s'applique naturellement à tout, à la vie municipale, industrielle, scientifique, religieuse, il trahit par là son mauvais aloi, et vous le verrez bientôt fléchir, même dans l'ordre spécialement politique.

On ne sait pas assez, parmi nous, que la meilleure des formules politiques, la plus libérale des constitutions, si digne qu'elle soit de nos sacrifices, n'est pourtant pas une recette infaillible pour assurer le développement de la liberté, et de la civilisation fondée sur la liberté. Non, il n'y a pas de talisman qui dispense les peuples libres d'activité individuelle et collective, de sentiment moral, de bon sens, de science, de respect de soi. C'est dans ces qualités que consiste, à proprement parler, l'esprit libéral ; les meilleures lois ne suffisent pas à le faire ; seulement, elles le sollicitent et le tiennent en haleine en lui offrant l'occasion et les garanties.

Le secret de nos destinées gît plus profond que nos lois ; il réside dans ce qu'on pourrait appeler l'âme de la nation. Si cette âme générale est saine, lucide, forte ; ou bien si, malade, elle entreprend sa guérison avec une claire connaissance du but et des moyens, soyez tranquilles ; elle viendra à bout des pires épreuves et des moins favorables institutions. Mais si l'âme

faiblit, si l'énergie lui manque pour secouer les influences morbides, si elle s'abandonne à l'ignorance, à la vie facile, à la servitude morale, c'en est fait : les meilleures institutions libres s'affaissent d'elles-mêmes et nul moyen révolutionnaire ne réussirait à les maintenir debout.

Pas plus la république que la monarchie. Je m'imagine que la charmante république des Missions du Paraguay, où il faisait si bon vivre sous la présidence paternelle des jésuites n'était pas très libérale. Une république, même avec le suffrage universel, peut se prêter à l'absolutisme et au pire de tous, l'absolutisme théocratique : tout dépend en dernier ressort de l'esprit général qui anime une assemblée, une classe dirigente, une nation.

Nous voilà donc ramenés à notre conclusion habituelle : c'est au parti libéral à se constituer fortement, à tirer de lui-même ses ressources, à réaliser partout et sous mille formes son principe de la responsabilité personnelle et de l'activité libre. C'est par la propagande, par l'association, par l'application multipliée de ce principe qu'il peut tenir en échec le principe contraire et faire passer définitivement le pays du demi-jour du moyen âge, où il se débat encore, à la pleine clarté des temps modernes où l'attirent de si fortes influences nationales et de si éclatants exemples contemporains. Le jour où les libéraux verront clairement leur route et où ils voudront marcher, la France les suivra : car toutes les forces de la civilisation présente conspirent pour eux. Mais comment se livrerait-elle

sans inquiétude à des guides qui ne savent pas bien où ils vont, qui hésitent à chaque tournant de la route, qui ne s'orientent pas au milieu des grandes questions politiques, religieuses, sociales du temps présent, qui sont toujours prêts, au lieu de parler et d'agir, à implorer le secours du clergé administratif, à défaut du clergé spirituel !

***

Une chose certaine, c'est que notre pays ne peut recouvrer une solidarité nouvelle et reprendre ensuite son essor dans toutes les directions qu'au prix d'un renouvellement profond. On n'a pas encore trouvé le secret de faire une patrie sans des idées communes, ni un esprit public sans le concours actif des classes moyennes. De plus, il faut se convaincre que les conditions de succès dans la « concurrence vitale » des nations sont désormais profondément changées. La primauté dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre appartient aux forts ; et les forts sont, à la longue, ceux qui disposent non seulement d'une élite d'hommes de science, mais aussi d'une classe moyenne studieuse, active, propre au gouvernement, et de classes populaires instruites, sobres et affectionnées à la chose commune. Et si l'on me reprochait d'omettre ici les conditions morales ou religieuses de prospérité, j'ajouterais qu'aujourd'hui celles-là mêmes ne se rencontrent saines et efficaces qu'étroitement associées au savoir. En d'autres termes, la moralité et la piété

ne se conçoivent plus en dehors de la dignité individuelle ou du respect de soi, ni le respect de soi en dehors du libre examen, ni le libre examen en dehors des habitudes de lecture et d'étude. Nous sommes désormais obligés, sous peine de décliner et de mourir, de travailler selon les lois naturelles de tout ordre et, par conséquent d'apprendre incessamment à connaître ces lois pour y conformer notre action. Ignorance, vertu et force sont, dans le monde moderne, des termes qui vont de plus en plus s'excluant : l'innocence de l'âge d'or, sous la tutelle du patriarche et du prêtre, n'est que le rêve des peuples débiles qui se résignent à finir.

***

Laissons aux autres peuples les voies communes, les moyens vulgaires de civilisation, l'instruction laïque et obligatoire, le développement de l'initiative individuelle, la rude pratique des vertus civiques. Nous avons, nous, le monopole des voies extraordinaires, le privilège des apparitions célestes. Il nous est donné d'ouïr, au Nord et au Midi, des prophéties miraculeuses, de contempler au-dessus d'une grange ou d'une grotte « une grande et belle dame vêtue d'une longue robe bleue semée d'étoiles d'or » (mandement de Mgr de Laval), qui n'a pas, il est vrai, grand chose de nouveau à nous dire, mais qui en nous exhortant « à manger de l'herbe » et à lui bâtir des Eglises, nous promet de prochaines délivrances. N'admirez-vous pas comme cela supplée avec avantage à ce qui nous manque d'un

autre côté, et combien la vie spirituelle de la nation en est renforcée et ennoblie? Que d'autres prennent pour eux l'instruction populaire et la haute culture scientifique, qu'ils appliquent au perfectionnement des arts de la paix et de ceux de la guerre tous les moyens que peut suggérer l'étude assidue des lois naturelles... notre lot, à nous, est bien meilleur. Nous avons reçu du ciel expresse dispense des moyens humains. Nous obtenons d'en haut, sans effort et sans étude, ce que nos voisins, hérétiques ou incrédules, cherchent péniblement en bas : la prévision de l'avenir, la certitude religieuse, la prospérité nationale.

On conviendra que ce n'est pas payer trop cher la jouissance d'un tel privilège que d'y préparer de bonne heure l'esprit de nos enfants par la sainte discipline des « *écoles chrétiennes* ». Ce n'est pas aux élèves des maîtres laïques, ni aux étudiants des universités allemandes ou américaines que la sainte Vierge daignerait de nos jours apparaître. Aussi n'a-t-on pas ouï dire qu'il y ait en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis, une source de la Salette, une grotte de Lourdes, une grange de Pontmain : il n'y a que des écoles, où toutes les classes de la société poursuivent, sous l'influence prépondérante de l'esprit laïque, de longues et fortes études. Grand mystère que des nations florissantes et robustes puissent vivre de si peu!

⁂

Les hommes sincèrement religieux penseront toujours qu'on ne peut pas rendre plus grand service à la religion que de la laisser se produire et s'exercer librement ; de même qu'on ne peut pas lui faire tort plus grave ni plus cruelle injure que de confier au pouvoir temporel le soin de la propager et de la défendre. Comme toutes les choses vraiment naturelles et humaines, la religion ne demande à l'Etat que de lui assurer la liberté ; et c'est ce que l'Etat moderne ne saurait lui refuser.

Tel est le rôle de l'Etat dans l'instruction primaire : créer partout des écoles ouvertes indistinctement aux enfants de tous les cultes ; laisser l'éducation philosophique ou religieuse aux Eglises et aux familles. C'est le régime des Etats-Unis et de la Hollande, pays assurément très religieux ; c'est le régime où s'acheminent rapidement la Suisse, l'Angleterre et d'autres peuples encore. Là où la religion est le plus respectée, on veut que l'enseignement religieux soit donné au foyer domestique ou à l'autel : on n'aime pas à en faire la cinquième partie d'un programme, à la suite de la grammaire, du calcul, etc.

On est loin, en France, de comprendre une pareille profondeur de sentiment. La religion est, pour la plupart de nous, chose extérieure, affaire d'intelligence et de mémoire, qui s'apprend comme toute autre connaissance et avec aussi peu de façons. On récite le catéchisme comme on récite la leçon de grammaire. L'école enseigne la *lettre*, le prêtre l'*esprit*. Quiconque parle de soustraire la religion à la main banale de

l'instituteur est réputé un voltairien ou un homme à systèmes.

***

Nous traversons aujourd'hui une crise violente où le monde moral semble livré à une anarchie sans issue. Assurément, ce n'est qu'une apparence, un état grave et douloureux, mais transitoire. Les vieilles idées, les vieilles mœurs, les vieilles habitudes se retirent ; les cadres sociaux se disloquent ; les anciens appuis du sentiment et de la volonté fléchissent ; au fond, tout cela se transforme. Mais, au milieu de ce désarroi, les hommes les plus sincères et les plus éclairés ne sont pas ceux qui crient le plus haut ; ils parlent discrètement selon qu'ils savent ou qu'ils sentent. En attendant, le monde veut vivre ; il veut espérer, croire, aimer, agir. Or, pour combler le vide qui s'est fait dans les âmes, pour suffire à l'immensité des nécessités morales de chaque jour, que peuvent des voix isolées ?

L'antique tradition, avec ses affirmations massives et ses innombrables moyens pratiques, se présente alors pour venir en aide aux défaillants. Beaucoup de gens, il est vrai, dans les classes aisées ou lettrées, s'imaginent que la société peut vivre de politique, de morale vulgaire et d'économie sociale : c'est trop peu, en vérité, pour la nature humaine, même au temps de décadence ; et les peuples s'adressent de préférence à qui pénètre mieux le secret de leurs besoins.

Voilà ce qui vaut à l'Eglise, en ces jours de confu-

sion, un si général ascendant. Par malheur, en donnant une certaine satisfaction à l'un de nos plus profonds instincts, elle en néglige ou en combat d'autres non moins tenaces, notamment celui de la liberté. Elle se met ainsi en contradiction avec ce que l'âge moderne a de plus essentiel et de plus vivant. Tandis que nous disons sans cesse à tout homme : *examine, juge*, elle dit : *obéis et crois*. Nous prenons notre point d'appui dans le jugement et la volonté individuelle ; elle le prend dans l'autorité d'un juge infaillible, pontife, évêque ou directeur de conscience. La recherche, le doute même, lorsqu'il est sérieux, nous est chose sacrée ; c'est pour l'Eglise chose suspecte ou impie. Peut-on concevoir deux éducations, deux méthodes de penser et de vouloir plus profondément différentes ?

Elle heurte encore notre état d'esprit par un autre côté. Certes, si quelque chose caractérise notre siècle et le siècle précédent, c'est l'esprit scientifique, le besoin de connaître les choses telles qu'elles sont, d'en saisir les réels rapports, et puis d'y conformer notre activité. L'idée des forces naturelles, des lois naturelles, en un mot de l'*ordre*, tant au moral qu'au physique, est devenue le principe caché de toute notre conduite. C'est là qu'est notre point de départ dans les sciences théoriques, et aussi dans les arts pratiques, en morale, en politique, comme en médecine ou en agriculture. Nous constatons d'abord les faits ; nous remontons aux causes et aux lois ; et nous réglons d'après cela notre travail. Le bonheur ou le malheur, la santé ou la maladie, la prospérité des empires ou

leur décadence, nous en cherchons la raison dans les faits, dans les lois naturelles observées ou violées. Pour ce qui est de l'éducation en particulier, nous suivons invinciblement cette méthode : qu'il s'agisse du corps, de l'intelligence ou de l'âme, pour les traiter, nous interrogeons la nature et l'histoire.

Bien autre est la méthode que pratique l'Eglise. Au fond, la préoccupation scientifique lui est étrangère ; elle ne l'épouse qu'avec défiance ; si elle adopte les résultats irréfragables de la science, elle n'en adopte pas l'esprit. Elle reconnaît des lois : comment les nier ? Mais, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre spirituel, elle fait intervenir à tout moment une volonté arbitraire, intermittente, miraculeuse, dont elle se constitue l'interprète infaillible, et qui rend illusoire l'ordre naturel. De là une morale et une éducation à maints égards artificielles ; de là des pratiques, des vertus qui ne correspondent à rien de réel. On consulte le médecin, mais aussi le thaumaturge ; on réprouve la sorcellerie, non comme une superstition, fruit de l'ignorance, mais comme un commerce avec le diable ; on fait appel à la responsabilité morale et à l'effort volontaire, mais en les énervant ; on tente de réformer la nation, mais on cherche trop souvent le mal dans des erreurs ou des fautes d'un ordre imaginaire, et le remède dans des croyances ou des pratiques sans rapport avec notre état réel. On consacre le mariage et la vie séculière, mais on présente le célibat comme un état supérieur et méritoire. Et ainsi du reste.

Par ce que nous venons de dire, on peut juger de

l'éducation que reçoivent l'intelligence et la volonté sous la discipline ecclésiastique. Sans doute, il faut tenir compte des diversités, et par exemple ne pas envelopper dans une appréciation sommaire des collèges comme ceux de Juilly et les écoles des pères jésuites. Il arrive nécessairement que l'esprit séculier et libéral, en se faisant jour à travers les méthodes les plus réfractaires, pénètre à quelque degré l'enseignement, et en tempère les excès. Mais le principe n'en porte pas moins ses fruits, surtout depuis que l'ultramontanisme a triomphé, dans notre clergé, de l'ancienne indépendance gallicane. L'esprit moderne tend à former des intelligences et des caractères libres, c'est-à-dire des hommes qui relèvent d'eux-mêmes et se gouvernent selon leurs lois propres et leurs propres moyens ; le clergé veut former des *fidèles* : c'est-à-dire des esprits essentiellement religieux, dociles et dépendants. Cela explique pourquoi l'enseignement laïque, même expurgé de philosophie, même donné par des professeurs catholiques, inspire tant de répugnances et de craintes à l'Eglise. Elle ne se fie pleinement qu'à ses maîtres assermentés, aux prêtres, aux religieux. Elle sait trop bien que la méthode laïque lui est hostile. Toute bonne école laïque « *institue* » l'enfant d'une autre façon que ne fait l'école ecclésiastique. De toutes les leçons il se dégage à la fois un incessant appel au libre examen et un témoignage en faveur de la constance de l'ordre naturel ; de même que toutes les exhortations morales renferment implicitement un appel au gouvernement de l'âme par elle-même L'ultramontanis-

me aujourd'hui régnant, avec le sens grossier qu'il apporte dans les choses spirituelles, ne soupçonne même pas que la religion, observée à une certaine profondeur de l'âme, puisse s'associer étroitement à l'esprit scientifique le plus libéral. En matérialisant les sentiments les plus délicats, il arrive à tout diviser, à tout mettre en conflit, les forces morales aussi bien que les forces sociales.

***

Quand on cherche à se rendre compte de l'état des esprits en France, on est toujours plus frappé du manque d'harmonie dans l'éducation générale. Autre est l'éducation scientifique, autre l'éducation religieuse ; autre celle des femmes, autre celle des hommes ; autre celle des prêtres, autre celle des laïques ; autre celle des laïques purs, autre celle des libéraux. On a souvent dit que nous sommes deux peuples en un : ne peut-on pas ajouter que chacun de nous porte ces deux peuples en soi ? Etat, famille, individu, il y a partout dualisme, contradiction latente, incertitude. Nous avons l'ambition d'être une nation de citoyens libres, et tout plie notre enfance à l'abdication du sens individuel. Nous sommes une race éminemment séculière d'instinct, d'habitudes sociales, d'activité, et toute notre éducation première nous inclinerait vers un ascétisme mitigé. Nous honorons la science et les savants ; et rien n'est plus étranger à l'esprit scientifique que notre culture morale populaire.

Depuis quelque temps, l'Eglise semble avoir pris à tâche d'élargir le fossé qui la sépare des idées modernes. Elle a condamné solennellement, elle condamne chaque jour les principes qui tiennent le plus étroitement à notre manière d'être et de sentir, ceux qui animent nos lois politiques et civiles.

Après cela, on s'étonnera moins de la marche incertaine du génie national, des oscillations extrêmes et violentes de l'opinion, d'une superstition grossière mêlée à l'excès de l'indifférence ou de l'impiété, de l'ignorance inouïe qui règne dans nos campagnes, de l'instruction primaire toujours affichée et toujours négligée, du manque du ressort personnel ; enfin, des sophismes qui, en altérant la netteté du vieil esprit gaulois, troublent notre politique extérieure et intérieure. Sans doute l'Eglise n'est pas seule responsable de tant de confusion et d'impuissance ; mais elle y concourt incessamment par l'influence qu'elle est seule en mesure d'exercer en tous lieux sur l'esprit public et sur l'éducation.

Ne parlons pas de son rôle politique et de l'attitude malheureuse qu'elle a généralement gardée sous l'Empire, depuis le premier jour jusqu'au dernier (1). Mais la loi de 1850, encore en vigueur aujourd'hui, lui avait livré la jeunesse. Elle accepta de l'Assemblée législative la charge de sauver la société en la régénérant. L'école se tint dans la sacristie, selon un mot

(1) Depuis que cette page a été écrite, on a vu, dans la crise du Boulangisme, l'Eglise s'associer aux pires éléments de désordre et se déshonorer à plaisir.

célèbre ; et plus tard le *principe d'autorité et de respect*, issu du 2 Décembre, s'appuya à l'autel. On sait comment fut remplie cette mission. Après vingt ans d'expérience, nous nous retrouvons un peuple un peu dégrossi à la surface, mais ignorant, à la fois superstitieux et sceptique, aussi peu familier avec les lois de la nature qu'avec les leçons de l'histoire, capable en politique et en économie sociale des plus absurdes égarements, mal préparé en toutes choses à la liberté, toujours prêt à expliquer ses malheurs par une cause extérieure et accidentelle, de même qu'à chercher le salut dans une force étrangère, naturelle ou surnaturelle, dans un général ou dans un roi, dans le hasard ou dans un miracle ; partout, enfin, excepté en lui-même, c'est-à-dire dans la science, le travail, la discipline et la moralité.

Quand les dernières catastrophes sont venues, quelle leçon en a tirée l'Eglise pour les foules qui se pressaient dans les temples? Jamais occasion plus belle ne fut offerte à un clergé d'entreprendre un sérieux mouvement de réforme nationale ; jamais les peuples ne furent mieux disposés à ouvrir les yeux sur les causes internes de leurs maux. Mais le clergé, il faut le dire, s'est montré incapable de dévoiler le sens de ces grands évènements. Toujours enfermé dans son cercle étroit d'idées et de moyens, il n'a su parler le plus souvent, dans les chaires populaires, que de dogmes méconnus, de pratiques négligées, de la dépossession temporelle du pape coïncidant avec nos premières défaites, et autres billevesées.

C'est là que nous en sommes. D'un côté, une éducation religieuse sans esprit libéral ; de l'autre, une éducation libérale et scientifique trop dépourvue d'esprit religieux, de hautes aspirations, d'entente profonde de la nature humaine. Divorce déplorable qui, en se produisant sur tous les points, paralyse nos meilleurs efforts, embarrasse notre marche, empêche toute action commune et toute concorde des esprits.

Notre pays est le théâtre d'une expérience extraordinaire qui consiste à faire une cité libre et laïque avec une éducation théocratique et antilibérale, ou sans éducation aucune. Certes, cela peut avoir beaucoup d'attrait pour le spectateur désintéressé ; cela peut même fournir à la longue, quelle qu'en soit l'issue, des leçons très profitables à la civilisation générale ; mais on conviendra que pour nous, Français, il y a un intérêt supérieur à la curiosité, celui de sauver notre existence nationale jusqu'au bout de l'épreuve, et d'arriver saufs au terme de la crise.

Où et comment aboutira ce conflit entre les deux esprits opposés? Question redoutable.

Il peut arriver un moment où ce qui n'est qu'un danger spéculatif deviendra un danger imminent ; où le suffrage universel, préparé de longue main par l'éducation cléricale et habilement conduit par les chefs de la plus puissante organisation que le monde ait connue, menacera nos institutions les plus chères. Ce jour-là, l'Etat libéral, représenté par une minorité numérique, mais soutenu par la justice et le sentiment universel des peuples civilisés, serait mis en demeure

ou de succomber par son propre principe et par respect de la loi, ou d'essayer de se sauver à tout prix.

Il n'y a qu'une issue : c'est que l'esprit séculier et libéral prenne vigoureusement possession de lui-même, qu'il suive avec confiance sa propre voie, qu'il affirme et exerce son droit dans l'éducation comme dans la politique ; que, de plus, se retrempant aux sources supérieures de la vie morale, il mérite de prendre une plus large part à la direction du monde spirituel.

***

Mais ce n'est pas tout que de pourvoir à l'instruction populaire. Tout le monde, excepté les esprits prévenus et incurables, comprend aujourd'hui qu'il n'y a plus à faire la moue à la démocratie : elle sera libérale et réglée, ou bien césarienne et toujours près de glisser dans les aventures ; mais elle sera. Si on la veut libérale et bien ordonnée, il n'y a évidemment qu'un moyen : c'est de rendre la nation intelligente, instruite de ses devoirs, capable enfin de se gouverner elle-même.

Que faut-il entendre par ces mots : se gouverner soi-même? Evidemment personne ne croira que tous les membres d'un corps électoral composé de huit à dix millions d'hommes puissent devenir aptes du jour au lendemain, et même d'ici à longtemps, à juger en pleine compétence des questions de politique extérieure ou intérieure. Ce qui est désirable, ce qui est possible,

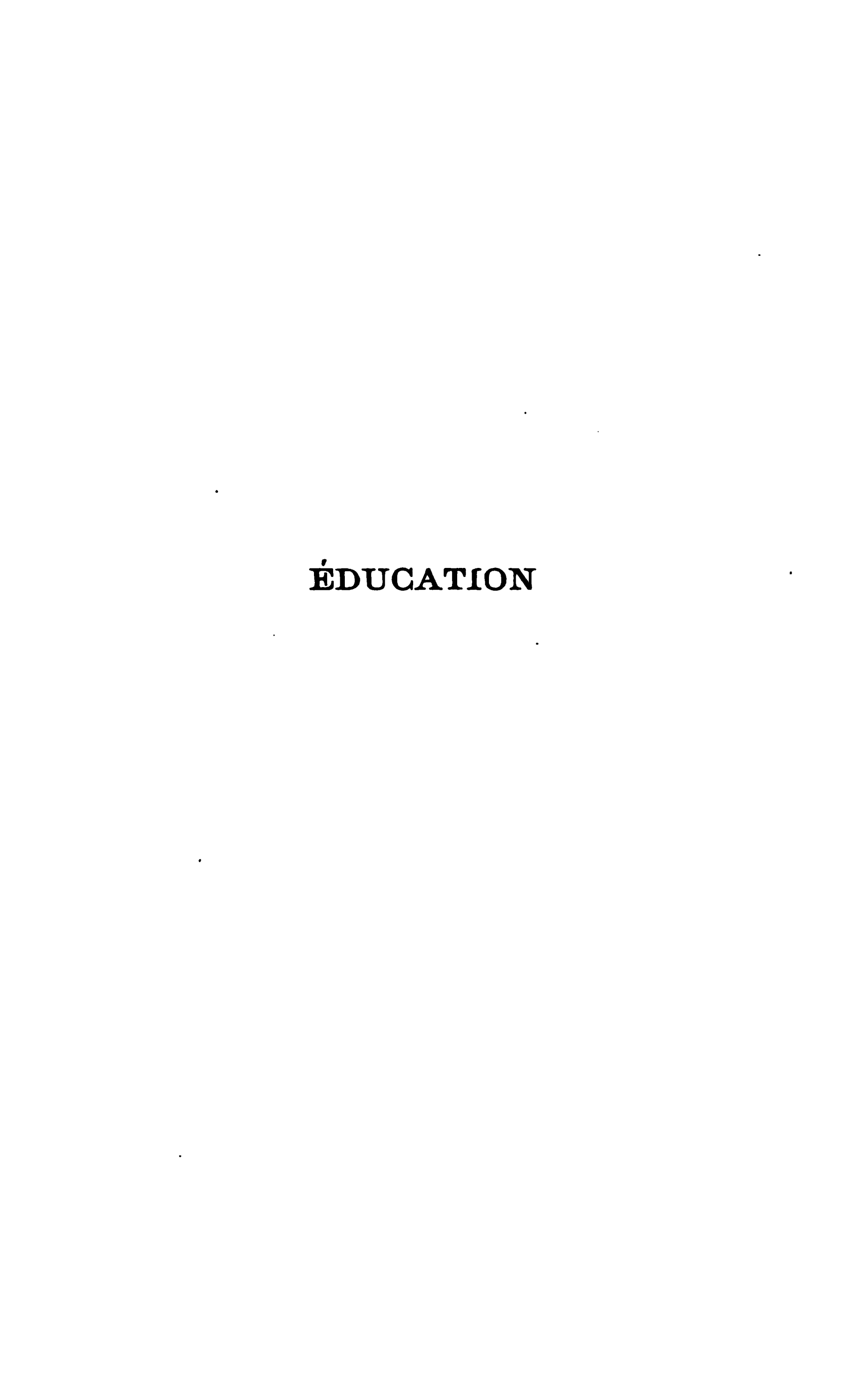
ce que l'on doit poursuivre sans relâche, c'est que ce corps immense se règle par des moteurs du dedans et non par des volontés arbitraires du dehors. Et pour cela, que faut-il de toute nécessité ?

Deux choses distinctes et également importantes : l'une, qu'il se forme sans cesse au sein de la nation, et en se recrutant dans toutes les classes, une élite intelligente, capable de bien comprendre (bien qu'à de degrés et sous des aspects divers) les questions générales et les question du jour : capable aussi d'exercer partout, au parlement et dans le pays, dans les grandes et dans les petites villes, à l'atelier et au village, une influence forte et saine ; l'autre, que la masse des citoyens acquière assez de lumière, assez de sens politique et d'esprit légal pour accepter en connaissance de cause cette influence et cette direction.

Il y a là, on le voit, une double condition, qui n'a rien de métaphysique, rien de subtil, mais dont la nécessité pratique se révèle à quiconque se donne la peine de réfléchir et ne cherche pas à se payer de mots ou à en payer les autres.

Qu'on interroge là-dessus les citoyens des républiques modernes les plus prospères, les mieux partagées en fait d'expérience et de tradition, les Américains du Nord, par exemple, et les Suisses, ou bien, si l'on veut, les sujets des vieilles monarchies libres et plus qu'à demi républicaines, l'Angleterre par exemple, et la Hollande ; ils seront tous d'accord à rendre le même témoignage : point de grande démocratie libre, ordonnée et viable d'une part sans une nombreuse élite

conseillante, dirigeante, active c'est-à-dire digne de conseiller, de diriger, d'agir ; de l'autre, sans une masse populaire assez instruite pour opter entre les directions contraires et les divers conseillers. S'il est des gens, en France, qui jugent que c'est là parler en raffinés, en bourgeois, en aristocrates, il n'y a vraiment qu'à les envoyer à l'école, dont n'importe quel pays où le gouvernement populaire soit depuis longtemps entré dans les mœurs. Pareille philosophie, si l'on veut absolument l'appeler philosophie, n'est que la leçon du simple bon sens et de l'expérience, deux maîtres avec lesquels il fait bon ne pas se brouiller, même en démocratie, quand du moins on tient à vivre.



ÉDUCATION

ÉDUCATION

Lettre à M. Masson, Président de l'Association des Instituteurs pour l'Education et le Patronage de la jeunesse (1).

Mon cher Monsieur,

Vous me faites l'honneur d'insister pour que je vous envoie quelques lignes, en témoignage de la sympathie que je ressens et que je professe bien haut pour votre œuvre. Que puis-je vous dire d'autre que ce que je vous ai déjà dit en plus d'une occasion : c'est que vous faites à Paris, vous et vos amis, ce que tous les instituteurs et en général tous les hommes de quelque instruction et d'un peu de bon vouloir devraient se hâter de faire sur tous les points de la France, dans les petites villes comme dans les grandes, et dans les campagnes comme dans les villes. Vous ne vous contentez pas d'être, aux heures scolaires, d'honnêtes distributeurs de grammaire, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, etc., livrant à des élèves de loyale marchandise ; vous avez cru que, la classe terminée et

(1) Cette lettre et les suivantes ont paru dans le Revue *La Jeunesse Française*.

votre devoir réglementaire acquitté, il vous restait encore un devoir de tutelle affectueuse à remplir envers vos élèves sortis de l'école, déjà soumis aux tentations et aux hasards de la vie, de la vie de grande ville. Vous et vos amis, après des journées fatigantes, vous savez prendre plusieurs fois par semaine, sur la soirée de famille, pour réunir vos adolescents, converser familièrement avec eux, leur donner une part de votre affection, de votre expérience, de vous-même, et non pas seulement une part de vos connaisances.

En liant avec eux un commerce familier et désintéressé, vous leur ménagez une sorte de climat plus pur, plus sain, plus fortifiant que l'air ambiant des grandes villes. Sans dogmatiser, sans faire de leçon en forme, vous leur apprenez par votre exemple à se respecter eux-mêmes et entre eux, à respecter ce qui est respectable, à observer la décence dans leur langage et leur tenue, à se plaire à des divertissements honnêtes ; vous favorisez de tout votre pouvoir le goût et l'habitude des bonnes lectures, et en même temps vous leur procurez les moyens de se perfectionner, soit dans une étude particulière et utile, soit dans un art d'agrément. Vous les traitez en famille adoptive ; vous organisez des excursions à la campagne, comme ferait un père intelligent ; vous les aidez par le conseil et par des démarches à trouver un gagne-pain. Enfin votre ambition n'est pas de les tenir sous une étroite et perpétuelle tutelle ; mais au contraire de leur apprendre à se gouverner eux-mêmes selon la raison, à se conduire en hommes et en bons citoyens.

Me permettrez-vous de vous le dire, Monsieur, en faisant ainsi, vous avez déjà votre récompense, que je ne puis me défendre de vous envier. Vous vous donnez sans doute beaucoup de peine, vous vous privez de beaucoup d'agréments de société ou de famille, ainsi que de commodités, et il se trouvera des gens pour dire qu'à faire tant de zèle, vous faites un métier de dupes ; c'est au contraire mon très vif et assuré sentiment, qu'à tout prendre vous avez choisi le bon lot, le meilleur même, parce que vous êtes dans le vrai, dans le plus vrai de la destinée humaine, qui n'est pas de se reposer, de s'amuser et de jouer, même honnêtement ; mais d'agir, de vivre avec les autres et pour les autres, de travailler à une œuvre qui dépasse notre intérêt individuel et qui nous élève jusqu'à elle.

Plût au ciel que des foyers d'honnête civilisation, tels que celui que vous avez constitué parmi les enfants du peuple de Paris, se multipliassent sur tous les points du territoire. Ce qui manque le plus à notre pays (vous le savez et vous avez eu mille occasions de l'observer dans votre cercle d'action), ce n'est pas l'intelligence, mais l'initiative ; l'initiative individuelle ou collective, déterminée par une ferme conviction morale, politique, sociale, religieuse. On s'est habitué chez nous dans le cours des siècles — mais particulièrement des trois derniers — à s'en remettre du spirituel sur l'Eglise, c'est-à-dire sur le clergé, et du temporel sur le gouvernement, monarchie ou empire. Et aujourd'hui que l'autorité du clergé dans l'ordre spirituel, notamment dans l'éducation morale de

la jeunesse, est très réduite, c'est chose frappante de voir avec quel empressement l'esprit public, obéissant à son inclination séculaire, prétend se décharger sur l'école toute seule du soin de *moraliser* les enfants, et par eux de réformer les mœurs de la nation. Au maître d'école de former une honnête jeunesse, comme au prêtre de prier et d'offrir le « Saint-Sacrifice » au lieu et place des laïques.

L'erreur serait plaisante si elle n'était funeste dans ses effets. Non, personne, ni clergé, ni instituteur, ne pourra dispenser une société qui veut se sauver, de l'effort de se sauver elle-même. On prétend que nous nous chargions, nous seuls, d'inculquer dans nos écoles les idées, les sentiments, les habitudes, qui font la vraie moralité ; et l'on se réserve de publier, de lire, de goûter des écrits propres à nourrir les passions ou à favoriser le vice ; l'on est indulgent pour l'adultère et le libertinage, et pour les drames qui en remplissent les yeux et l'imagination des spectateurs, mais l'on veut que nous en dégoûtions la jeunesse ; des pères et des mères de famille qui se donnent à eux-mêmes toute liberté de propos, de lecture, de vie, prétendent que l'enfant soit élevé dans un tout autre climat, sans qu'il en coûte à eux la moindre réforme personnelle.

Et de même dans l'éducation des adolescents et des adultes. On attend du gouvernement, sorte de *Dieu visible*, que, par ses maîtres d'école, il les suive avec sollicitude jusqu'à l'âge viril, les isolant en quelque sorte de l'air ambiant, saturé de tentations, de mauvais

exemples, de mauvaises doctrines, d'images pervertissantes ; mais la généralité des citoyens, j'entends de ceux qui ont de l'instruction, de l'aisance et quelque loisirs, ne se croient pas tenus de participer eux-mêmes activement, de leur bourse, de leur nom, de leur présence, au besoin de leur parole publique, au salut de la société menacée de désagrégation morale. C'est nous, c'est le clergé laïque que cela regarde.

Eh bien, il n'est que juste sans doute de faire appel à ce clergé là, et l'on a lieu d'attendre, s'il vaut quelque chose, si l'honneur et le devoir sont parmi nous, autre chose que des mots sonores, qu'à l'exemple de l'armée nous donnions *sans compter* de notre temps, de notre peine, de notre vie. L'officier ou le soldat ne reçoit jamais en argent le salaire des périls qu'il court ; il s'acquitte de son service jusqu'à la mort inclusivement, sans réclamer une rétribution supplémentaire. Ainsi doit-il en être de l'instituteur dans l'ordre de ses modestes et nobles fonctions ; votre association montre tous les jours, et depuis longtemps, que l'instituteur digne de ce nom ne marchande pas son concours, que, lui aussi, sait prodiguer du travail supplémentaire, rien que pour l'honneur professionnel et pour le devoir social.

C'est un bon exemple qu'elle donne à tous les membres de l'enseignement ; elle le donne aussi aux *bourgeois* ; et de fait il a été suivi autour de vous, à votre instigation, par bon nombre de commerçants, d'industriels, d'hommes de professions libérales qui, eux aussi, se tiennent pour obligés envers l'œuvre du pa-

tronage des fils du peuple. Pourquoi votre initiative et la leur sont-elles si rares? Pourquoi ne se produisent-elles, à peu d'exceptions près, que dans les grandes villes? Pourquoi ne voit-on pas se grouper partout autour de chaque école les notables du lieu? Pourquoi les riches — et il y en a en assez grand nombre en France — ne regardent-ils pas comme un privilège de la fortune de fonder ou d'encourager, en s'y mêlant en personne, des œuvres qui préparent et servent l'avenir du pays? Pourquoi les opulentes donations, destinées à susciter de nouvelles forces vives au sein de la nation, sont-elles si nombreuses dans la société laïque en Angleterre et aux Etats-Unis, et le sont-elles si peu dans la nôtre? Pourquoi une association telle que la vôtre, recommandée par de longs services, est-elle si mal soutenue? Pourquoi n'a-t-elle pas encore un chez soi, réduite qu'elle est à demander une *hospitalité de faveur* dans les locaux publics, les jours où ces locaux sont disponibles?

Quoi qu'il en soit, vous allez de l'avant, vous agissez, appelant à vous tous les citoyens de bonne volonté, excitant de votre mieux, dans la classe moyenne qui vous entoure, le sentiment du devoir social, et vous effaçant pour laisser les places d'honneur à ceux qui consentent à vous prêter leur nom et leur aide matérielle. On devine combien il vous faut de démarches, de diplomatie, d'efforts laborieux pour constituer vos comités, pour composer vos cadres, pour vous ménager les instruments indispensables d'action. J'admire aussi la variété des moyens d'instruction et de divertisse-

ment que vous avez su organiser. Les jeunes gens, à coup sûr, ne perdent pas leur temps, non plus qu'ils ne s'ennuient dans vos réunions du soir, au Gymnase Voltaire ou ailleurs. Et certes, vous avez bien raison de ne pas les tenir au régime exclusif de la conférence ou du prêche. Jeunes ils sont, et par-dessus le marché Français ; qu'ils restent jeunes et Français, c'est-à-dire gais, vifs et sociables. Votre présence assidue et désintéressée au milieu d'eux est la meilleure leçon de morale qu'ils puissent recevoir ; ils apprennent par là, mieux que par les plus éloquents discours, ce que c'est que la solidarité fraternelle, et comment chacun doit s'employer pour tous et tous pour chacun.

Et cependant il faut leur *parler ;* c'est votre devoir. Leur parler, c'est-à-dire leur livrer libéralement le meilleur, le plus sûr de votre expérience d'hommes et de citoyens, ce que vous confierez dans vos meilleures heures à vos propres enfants. Je dis leur parler *raison* et non pas seulement les instruire de choses *utilisables*, ou même les distraire. Ce serait leur manquer de respect, de justice, que de ne pas les traiter en hommes, c'est-à-dire en êtres appelés au noble métier de penser et de se conduire selon la raison ; or, ce métier-là, le plus difficile de tous, s'apprend ; et c'est à vous, à vous seuls, hélas, puisque d'autres ne s'en chargent pas, qu'il appartient de l'enseigner, non pas sans doute en orateurs ni en docteurs, mais en bons pères de famille.

Oserai-je vous donner à ce sujet un conseil, un seul : mais, à mon avis, capital. Parlez à vos jeunes gens

avec une entière franchise, sans déguisements ni flatteries. Dites-leur la vérité en tout, à mesure que l'occasion se présente : en morale, en histoire nationale, même en politique et en économie politique ; car bien que vos règlements vous interdisent les discussions politiques, vous ne pouvez pas ne pas toucher dans vos entretiens aux conditions générales et essentielles d'un Etat libre et d'une société juste.

En morale, ne craignez pas d'aller au vif des choses, comme vous feriez avec vos fils. Dissipez sans fausse indulgence les sophismes trop répandus parmi nous, qui émoussent et altèrent la conscience de notre jeunesse. Apprenez-leur à respecter la femme, même celle qui ne se respecte pas, et à respecter leur propre jeunesse, corps et âme, au lieu de la traiter comme chose vile et de l'user prématurément en des plaisirs où l'amour, c'est-à-dire l'âme, n'a aucune part.

Quand vous leur parlerez de l'histoire nationale, faites-leur honorer, aimer notre race pour ses qualités généreuses, pour son courage, pour sa noblesse chevaleresque, pour sa promptitude à s'enflammer pour de grandes causes, pour ses dons de propagande, pour la faculté qu'elle a de se relever de ses plus graves chutes, pour sa merveilleuse sociabilité, pour sa langue claire et nette, pour ses aptitudes pratiques, etc. Oui, faites qu'ils aiment leur famille française et qu'ils soient fiers de lui appartenir. Mais ne leur dissimulez pas, en particulier quand vous leur raconterez les grands évènements de l'histoire contemporaine, que nous avons eu, entre tous les peuples, un triste

privilège, celui d'essuyer des malheurs qui dépassent l'imagination et qu'il ne faut jamais oublier. Il n'est arrivé à aucune nation de traverser, dans le cours d'un même siècle, des aventures telles que la retraite de Russie, la capitulation de Metz et de Sedan, les incendies de la Commune. Aucune n'a connu le Césarisme succédant deux fois à un régime de liberté réglée. Qu'ils sachent donc, vos jeunes gens, les citoyens et les soldats de demain, que si nous avons de rares qualités qui ont fait de nous un grand peuple, nous avons des défauts, déjà anciens et inhérents à notre tempérament, qui nous ont mis plus d'une fois à deux doigts de notre perte, sans compter le déshonneur, et qui nous exposent dans l'avenir aux mêmes périls, si la nouvelle génération n'est pas plus clairvoyante et plus ferme que les précédentes. Qu'ils sachent bien qu'un long passé de gloire et de relèvements successifs ne suffit pas à nous garantir une longue existence nationale ; que le jeu se serre de plus en plus sur toute la ligne entre les nations rivales, et qu'enfin à n'y pas veiller de très près, nous serions menacés de telle amputation dont nous aurions grand'peine à guérir.

Ne leur cachez pas davantage la vérité en politique. Enseignez-leur que la liberté ne s'établit et ne se conserve que par les mœurs ; j'entends par l'obéissance à la loi, même imparfaite, par le respect du droit d'autrui et des opinions différentes de la nôtre, par le sentiment de ce qui est possible et impossible ; par le calme, la possession de soi et la longue persévérance. Hors de là on peut bien chanter des hymnes à la Li-

berté, mais la déesse les dédaigne et n'y répond pas. Etre libre, pour une nation comme pour un particulier, c'est se gouverner soi-même ; et qui dit gouvernement dit obéissance, discipline, contrainte volontaire.

Enfin, vous aurez l'occasion de leur parler d'économie politique : comment l'éviteriez-vous? Sans doute vous n'aurez pas à leur expliquer en détail les questions débattues entre les socialistes, encore moins à prendre parti pour l'une ou l'autre des écoles qui se partagent la classe ouvrière des grandes villes. Mais il est de votre strict devoir de leur rappeler ce que pourtant les voix les plus écoutées du peuple ne leur disent jamais, ce que l'expérience universelle, la raison de tous les siècles nous enseigne, c'est qu'il n'est donné à personne d'arriver à l'aisance, à l'indépendance, à la sécurité matérielle du lendemain, sinon par la pratique des vieilles vertus aujourd'hui passées de mode, la tempérance, la sobriété, l'économie rigoureuse, la privation obstinée des commodités et des plaisirs ; que c'est folie d'espérer se passer jamais de ces austères vertus, fût-ce dans la meilleure des organisations sociales ; que là est l'a b c de la sagesse économique pour l'ouvrier comme pour le petit bourgeois, et qu'à penser autrement on ne fait que se griser de mots et se préparer à soi, aux siens, à son pays, une ruine inévitable et méritée.

Je finis, Monsieur. Vous n'avez pas, j'en suis sûr, vous et vos collaborateurs, attendu mes conseils pour commencer de les pratiquer. Tout citoyen éclairé, tout bon père de famille, tout homme de bon sens les de-

vine d'instinct. Parlez donc à vos jeunes gens, et parlez-leur vrai : faites-leur, faites-vous à vous-même cet honneur ; il y va du salut même du pays ; car Paris, n'en doutons pas, décidera plus d'une fois encore du sort de la France — ainsi le veut la force des choses ; — et c'est la jeunesse qui, pour une très grande part, décidera de la conduite de Paris. — On pourra voir alors si les associations d'instituteurs pour le patronage des adolescents ont servi à quelque chose.

14 novembre 1895.

F. PÉCAUT.

Seconde Lettre au même.

Mon cher Président,

Sans vous le aire, j'ai bien des fois pensé à vous, cet hiver, à vous, à vos amis, à votre œuvre de patronage, en lisant ce que l'on a écrit de part et d'autre sur la criminalité des jeunes adultes et sur les résultats de l'éducation morale qui se donne dans les écoles publiques. Je m'entretenais mentalement avec vous, et, de loin, je vous criais : Ne soyez surpris ni des exigences qu'affiche la société à votre égard, ni des jugements injustes dont vous avez à vous plaindre. Dans le désarroi général des idées, lorsque les vieilles institutions spirituelles ont perdu en grande partie leur crédit en perdant le sens de la vie et de la pensée modernes, il est naturel qu'on se tourne vers l'école, la grande institution laïque, d'ordre spirituel, qui couvre de son

ombre le pays tout entier, qui est servie par des légions de maîtres, pour laquelle on n'a rien épargné et à qui on a témoigné une confiance presque sans bornes. Et il est également naturel qu'une société telle que la nôtre, habituée depuis des siècles à ne pas se conduire elle-même, pas plus dans le temporel que dans le spirituel, s'en prenne à l'école, du désordre moral qui persiste ou se propage, et la rende responsable des crimes, du libertinage, de la frivolité même, comme elle s'en prend au gouvernement, de sa propre inertie ou de son manque de sens et de vertus politiques.

Considérez, vous disais-je encore, que cet excès même d'exigences et cette injustice sont un hommage rendu à la puissance dont l'école dispose. Je n'exagère pas en parlant de *puissance* : sans doute on se trompe en croyant ou en ayant l'air de croire qu'elle peut tout, ou peu s'en faut ; mais on ne se trompe pas en pensant qu'elle peut déjà beaucoup et que, si elle savait et voulait, elle pourrait encore davantage, si bien qu'il dépendrait d'elle de modifier profondément, non pas en un jour, ni en quelques années, mais à la longue, l'état moral de la jeunesse et les chances d'avenir du pays. Mais saura-t-elle, voudra-t-elle comme il le faudrait, pour mériter d'être l'une des réformatrices du pays : tout est là.

Il est vrai, d'autres influences que la nôtre (on ne saurait trop le rappeler) concourent à former l'esprit public, et par suite à fixer la destinée de la nation : la littérature, celle d'en bas et celle d'en haut, théâtre, romans, feuilletons, dont on ne saurait dire si la

portée ne dépasse pas celle-même de la famille ; la presse quotidienne, avec ses millions d'abonnés ; les Eglises, et entre toutes l'Eglise catholique, maîtresse presque absolue de l'âme des femmes ; enfin l'exemple social, le maître par excellence, produit de ces causes diverses et du naturel de la race, qui finit toujours par avoir le dernier mot. Il semble, au premier aspect, que l'école soit réduite à faire petite figure auprès de ces grands précepteurs qui parlent tous les jours par tant de voix habiles à se faire écouter : voix de l'intérêt, de la passion, de l'espérance ou de la peur, organes des nobles sentiments, et quelquefois des plus vils. Et de fait, rien ne nous garantit à l'avance que l'école comptera parmi les éducateurs principaux de l'âme populaire : ni ses programmes variés, ni même son programme de morale, ne suffisent à la qualifier pour ce haut office, pas plus que l'enseignement quotidien du catéchisme ne suffit à attester l'action morale effective de l'Eglise. Il peut donc arriver que, malgré l'immense appareil dont nous disposons, et malgré le régime de centralisation qui en accroît indéfiniment la portée, notre action éducative soit à peu près nulle ; mais on ne nous le pardonnera pas ; et si l'on vient à parler un jour de la « banqueroute » de l'école, ce ne sera que justice.

Il est certain, en effet, que nos moyens sont incomparables, par où j'entends bien qu'ils dépassent, à la comparaison, tous ceux que les autres institutions peuvent mettre en œuvre. Quel autre que nous possède le privilège de parler à l'enfant dès le plus jeune

âge de raison, durant plusieurs années, tous les jours et plusieurs heures par jour? Chargés de l'instruire, ne sommes-nous pas admis seuls à l'office bien plus important de former son esprit, de lui inculquer des habitudes de penser, de se rendre compte, d'observer, de réfléchir, qui le suivront toute sa vie. Maîtres de la jeune intelligence, ne prenons-nous pas de là, presque sans le savoir, autorité sur la jeune âme, qui croit à notre parole et à notre exemple, qui appelle bien ce que nous appelons bien, et mal ce que nous appelons mal ; sur qui enfin notre action, sans être toute puissante, n'a guère de mesure que notre propre valeur morale?

Cette action est d'ailleurs marquée d'un caractère distinct, qui lui assure — si nous sommes dignes de l'exercer — une portée exceptionnelle. Elle est toute de *raison* et de *nature*, toute laïque. C'est la force de l'école pour qui sait le comprendre. Comme elle ne parle que raison, et qu'elle invoque exclusivement des raisons naturelles, soit qu'elle enseigne la grammaire ou l'arithmétique, ou l'histoire, ou les éléments des sciences, elle ne fait appel aussi qu'à la raison, à la conscience, c'est-à-dire à la nature vraie, à ce qu'il y a en nous d'humanité ; bref, à l'évidence morale, pour enseigner la règle de vivre. Par cet esprit commun à l'enseignement et à l'éducation, elle se trouve de plain-pied avec la vie réelle, en pleine harmonie avec l'esprit moderne, avec celui de nos sciences, de notre législation, de notre politique. De là sa force : en passant de l'école dans le monde, on ne change pas de

climat, sinon que l'école exprime, enseigne, ce que le monde professe de meilleur, de plus digne d'être pratiqué, mais qu'il ne pratique guère.

Voilà, mon cher président, de quoi je souhaiterais que tous nos amis, les instituteurs, fussent bien pénétrés. Ils sont des maîtres laïques : cela veut-il dire seulement qu'ils portent l'habit de tout le monde au lieu d'un habit d'église, ou qu'ils relèvent de leurs seuls inspecteurs, au lieu de faire vœu d'obéissance à des supérieurs ? N'est-ce pas plutôt que dans toutes les parties de l'enseignement et de la discipline ils invoquent l'évidence intellectuelle ou l'évidence morale, la raison sous ses formes diverses, bon sens, logique du raisonnement, conscience, sentiment, sans recourir à d'autres arbitres ? N'est-ce pas le principe vital de l'école moderne que toute autorité autre que celle de la raison lui est étrangère ?

Mais il faut que cette raison soit, non seulement la plus correcte possible, la plus conforme aux lois de la logique, mais en même temps la plus ample, la plus ouverte à toute vérité. Il faut que, loin de répudier, au nom d'un bon sens superficiel, la tradition, la sagesse philosophique ou religieuse du passé, elle s'en empare comme de son bien propre, la soumettant sans scrupule à ses méthodes ordinaires d'examen, et ne retenant que ce qui résiste à cette épreuve. Ce serait une pauvre raison et une bien pauvre école que celles qui prétendraient n'enseigner que ce qui se voit, se touche, se démontre mathématiquement, sans s'inquiéter de tout ce que l'humanité, par l'effort conti-

nuel de ses sages, de ses voyants, de ses législateurs, a fait surgir de vérité, de noblesse, d'aspirations et de repentirs, en un mot d'idéal, du fond de l'âme humaine. Tout cela, quoi qu'on en dise, est de la nature, tout cela est humain, tout cela est de la raison ; et en se l'appropriant librement, la raison ne fait que s'enrichir de son légitime héritage, si bien que nos maîtres d'école, en affectant, par exemple, de négliger les leçons d'Epictète, de Socrate, de Jésus, comme un enseignement suranné, méconnaîtraient leurs vrais ancêtres spirituels et l'idéal dont vivent aujourd'hui encore le monde et eux-mêmes.

Cette réserve faite, qui commande l'humilité intellectuelle et le respect à l'égard de la tradition, affirmons d'autant plus nettement que la mission propre de l'école, dans l'éducation comme dans le reste, est de cultiver la raison libre, de former les âmes au gouvernement d'elles-mêmes, sous l'autorité de la conscience, de rendre ainsi la discipline morale plus intérieure, plus personnelle, par conséquent plus ample, plus exigeante et plus sévère. N'estimez-vous pas avec moi qu'un grand progrès serait accompli si notre personnel enseignant, ou seulement l'élite de ce personnel, venait à prendre nettement conscience de sa véritable raison d'être et des principes régulateurs qu'enferme le seul titre de *laïques* ? Ne vous semble-t-il pas que le problème angoissant de l'avenir de notre pays en sera un peu éclairci, et qu'il y a du moins tel retour de l'esprit public en arrière qui deviendrait impossible ?

Mais il est un autre progrès à souhaiter, si nou voulons ne pas faillir au devoir qui résulte d'une situation morale de plus en plus inquiétante. Sans doute rien n'est plus injuste, rien ne trahit mieux la violence de l'esprit de parti que d'imputer à l'école l'aggravation de la criminalité des jeunes adultes. M. Tarde a fait voir quelles causes sociales, politiques, économiques, et nullement scolaires, expliquent ce phénomène lamentable autant qu'incontestable. Il aurait pu ajouter, en s'informant auprès de ceux qui sont en mesure d'observer l'idée de près et sans préjugés d'aucune sorte, qu'en fait la moralité des élèves, *de l'immense majorité des élèves, jusqu'à leur sortie* des classes, s'élève au lieu de s'abaisser, qu'ils gagnent au moins en *vertus civilisées*, j'entends en politesse, en propreté, en ponctualité, en pratique de l'ordre, en retenue, en décence de langage et de manières, en ménagements mutuels, en égards pour les parents, en probité journalière. Tout cela n'est pas, il est vrai, la *vertu* au sens profond, la vertu du sage stoïcien ou du sage chrétien ; mais est-il un père de famille, même parmi nos adversaires, qui en fasse fi pour ses enfants, qui plutôt ne se réjouisse d'une semblable conquête sur l'animal grossier, égoïste, violent, polisson ?

Toutefois la société nous demande davantage, et nous ne saurions nous en plaindre ; car la force des choses, résultant des révolutions économiques, politiques, morales, la contraint de nous le demander. Il n'y a malheureusement aucune exagération à dire que c'est pour elle, pour la France, une question de salut.

Des influences dissolvantes la travaillent intérieurement, aussi bien dans les classes riches ou aisées, sans épargner (tant s'en faut) la partie la plus instruite, que dans les classes populaires. Elle a besoin, pour y résister, de trouver quelque part un point d'appui, où se concentrent, non pas des forces miraculeuses, mais tout ce qu'il y a encore en elle (et il y en a beaucoup) de principes tutélaires, d'instincts généreux de race, d'honnêtes sentiments héréditaires, d'habitudes saines de famille et de profession, enfin d'honneur, de vertu, de sagesse pratique ; et que de ce foyer commun, entretenu et renouvelé avec un soin pieux, il se dégage sans cesse assez de lumière et de chaleur pour ranimer la santé nationale.

Or, je le demande toujours, où trouver ce point d'appui, ce centre de la vie générale, sinon dans l'école ? Où trouver, pour cette grande œuvre, des auxiliaires à la fois assez instruits, assez simples de cœur et d'esprit, assez voisins du peuple et assez nombreux, sinon chez les instituteurs ?

Oh, certes, je me garderais bien, en si grave matière, de leur décerner, de nous décerner à tous une supériorité imaginaire. Nous ne sommes ni des philosophes, ni des apôtres ; nous n'apportons pas de doctrines nouvelles, et la plupart de nos maîtres ont été mal préparés par leur éducation ou par leur vocation naturelle à enseigner la morale. Toutefois, il est un genre de supériorité, s'il est permis d'employer ce mot emphatique, auquel ils peuvent prétendre. Ce sont de braves gens, disposés à faire leur devoir au

poste qu'on leur assigne ; ils croient à la *vertu de la parole*, et c'est pourquoi ils enseignent de leur mieux ; ils enseignent en laïques, c'est-à-dire au nom de l'expérience et de la raison ; et leur parole, si peu savante ou peu inspirée soit-elle, a pourtant quelque efficacité, étant prise au sérieux et au même titre que les autres enseignements ; on l'écoute parce que c'est la langue vulgaire, celle de tout le monde, et parce qu'on la préjuge absolument saine, étant absolument libre. Parole laïque, parole de raison, parole libre, parole sincère, parole sérieuse, autant d'expressions corrélatives.

Vous conviendrez, mes chers amis, que cela nous confère *à priori* de grands avantages, si nous voulons répondre à l'appel du pays. Mais encore faut-il qu'à cette parole laïque, nous donnions de la substance et du poids, en nous appliquant à la nourrir de tout ce que le temps présent et le temps passé nous offrent de vrai et de plus sûrement raisonnable, de plus conforme à notre nature supérieure, de plus propre à entretenir une vie d'homme digne de ce nom. A cet égard, le commerce dont j'ai parlé avec la tradition, soit religieuse, soit philosophique, maniée librement comme tout autre produit de l'humanité, nous rendrait le service de donner à notre enseignement plus de profondeur, plus de réalité intérieure, partant plus de portée. Il nous aiderait à mieux sonder la nature humaine, sa misère et sa grandeur ; en nous désabusant d'un optimisme superficiel, il nous porterait à recommander à nos élèves le sévère examen de conscience et la réforme intérieure, au lieu du simple per-

fectionnement de la vie extérieure et sociale. Par là, il nous aiderait à former des *caractères*, des hommes véritablement libres, sujets dociles de la loi intérieure, sans superstition ni servilité spirituelle, comme sans libertinage d'esprit, capables de former au sein de la société française un noyau de résistance à tout mal, ainsi que d'initiative féconde pour tout bien.

Elever le niveau de la moralité, préparer de longue main de vigoureuses individualités morales : c'est le double bienfait que le pays sollicite de vous. J'atteste qu'il ne dépasse pas vos moyens, pourvu que vous teniez votre cœur aussi haut que votre tâche, et que vous appliquiez à l'éducation le même sérieux, la même *passion du mieux*, que les hommes d'action, commerçants, industriels, politiques, appliquent à faire aboutir une affaire très importante.

Viser profond, aller au vif, c'est-à-dire à l'âme même, sans l'assentiment de laquelle toute moralité est en l'air et précaire, oui, c'est ce que l'enseignement laïque doit apprendre pour déployer toute sa vertu, et qui n'est nullement en dehors des possibilités *naturelles*.

Il y a encore un autre progrès à poursuivre : c'est de viser juste. Je veux dire par là, de porter avec précision et avec insistance son effort sur quelques points saillants, au lieu de le disséminer également sur tous les devoirs et tous les principes, comme s'ils étaient d'égale importance, soit en eux-mêmes, soit en égard aux circonstances contemporaines. Niera-t-on, par exemple, que le respect de la véri-

té, le devoir de sincérité n'ait droit à une particulière mention, dans un temps où ce qui manque le plus et ce qui serait le plus *nécessaire* à la vie publique, ce sont des *caractères?* ou encore qu'il ne soit nécessaire d'insister fortement sur le caractère moral de la liberté, aussi bien pour les peuples que pour les individus, sur son imprescriptible dignité, sur les austères conditions qu'elle implique.

Avec cela, sans doute, vous ne changerez pas à vous seuls la situation générale ; vous ne serez pas seuls à sauver le pays de la décadence menaçante ; il y faut bien d'autres influences d'enseignement et d'exemple, y compris d'énergiques mesures légales et administratives appliquées avec persévérance ; mais il dépend incontestablement de nous, qui sommes une grande armée établie sur tous les points du territoire, de résister, sur la ligne entière, à l'ennemi intérieur, plus redoutable que l'étranger même, en faisant de chaque classe élémentaire, supérieure ou cours d'adultes, une véritable *école nationale d'hommes*, d'où sortent, pour l'honneur et le salut du pays, des esprits droits et des âmes honnêtes et robustes.

Que si pourtant quelques-uns jugeaient ce langage trop ambitieux, je dirais de grand cœur : heureux encore et béni l'instituteur qui, possédé de l'amour de son pays dans son humble école de la ville ou de la campagne, aura sans éclat et sans bruit répandu sans se décourager la bonne semence, se faisant lui-même plus homme de bien pour susciter des hommes de bien, remportant ainsi par avance, dans la personne de

ses élèves, quelque obscure victoire sur le vice, la déraison, l'indiscipline domestique ou sociale ! Grâce à lui et à ses pareils, la prophétie d'un poète populaire étranger pourrait n'être pas chez nous une chimère.

« J'ai confiance en l'avenir ; des tempêtes éclateront, sans doute, comme le monde n'en a pas encore connu. Mais si nous parvenons à sauvegarder l'idéal et les vertus des meilleurs de nos ancêtres, la simplicité des mœurs, l'esprit de sacrifice, les affections de famille, l'amour et la fidélité, une gaîté franche et cordiale, si nous parvenons à les transmettre aux générations à venir, tout pourrait encore tourner au mieux.

15 juin 1897.

F. Pécaut.

Troisième Lettre au même.

Mon cher Président,

Au commencement de la nouvelle année scolaire, je repasse le tableau de votre dernière campagne. Il est donc vrai que votre association a pu ouvrir, l'hiuer passé, 48 cours d'adultes, et mettre à profit la bonne volonté et le talent de 37 professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur ! Plaise au ciel que Paris donne toujours d'aussi bons exemples à la province ! La France entière s'en trouverait bien. Je me rappelle qu'après la guerre de 1870, vivant en province, j'allais à Paris rendre visite deux ou

trois fois par an à votre éminent recteur, alors directeur de l'enseignement primaire de la Seine. Il me faisait l'honneur, en me recevant dans son cabinet du 4e étage au Luxembourg, de répondre avec l'inaltérable patience que vous connaissez bien, aux nombreuses questions que je lui adressais, concernant les écoles de la Seine, auxquelles il avait, dès avant la République, infusé une vie nouvelle par ses programmes, ses instructions et son incessante action personnelle.

Ce qui m'occupait le plus était de savoir si véritablement les écoles, en propageant le savoir élémentaire, un savoir de bon aloi, avaient en même temps propagé dans une mesure appréciable, chez les jeunes gens, des habitudes de penser plus saines ; si ceux-ci étaient plus capables d'attention à la réalité des choses ; si leur instruction accrue avait accru leur bon jugement ; si enfin, nous pouvions espérer, nous autres provinciaux, que les nouvelles générations introduiraient désormais dans l'esprit du peuple de Paris un peu de cette sagesse qu'un pays est en droit d'attendre d'une capitale intelligente.

M. Gréard voulait bien me faire part de certains indices qui lui donnaient bon espoir. Mais tout en rendant ample justice à l'activité et au bon esprit des maîtres, comme en général aux progrès accomplis, il avait trop de clairvoyance, et il distinguait trop bien l'éducation proprement dite de l'instruction, pour se flatter d'avoir déjà modifié d'une manière sensible le tempérament d'esprit Parisien. Eh bien ! je m'imagine qu'il serait peut-être plus affirmatif, moins réservé

dans ses espérances, en voyant aujourd'hui à l'œuvre votre Association, avec ses 48 cours et ses 38 professeurs, qui est venue se joindre à combien d'autres œuvres, plus anciennes, d'instruction populaire ! Non, vraiment, il n'est pas possible que tant de leçons de toutes sortes, et de conférences, tant de marques d'amitié fraternelle données aux adolescents et aux adultes par leurs anciens maîtres, par des maîtres volontaires, aussi dévoués que distingués, bref, qu'un si affectueux et si assidu commerce des uns avec les autres n'imprime une direction nouvelle à une partie de la jeunesse. Tout cela doit contribuer à dégrossir l'âme populaire, à la civiliser, à l'élever, à lui inspirer des sentiments généreux, et, par le savoir-même, en particulier par la connaissance de notre histoire nationale, à lui donner, même en politique, des façons plus raisonnables de juger.

Oserai-je toutefois vous faire part d'un regret que j'ai ressenti plus d'une fois cet hiver, en lisant les titres de vos conférences, comme d'ailleurs ceux des conférences de province ? Oui, je le sais, tous ces sujets d'études scientifiques, littéraires, historiques ne profitent pas seulement à l'intelligence, ils affranchissent l'âme, ils *l'humanisent*, par cela seul qu'ils la font vivre un moment de la vie de la pensée ; et cette initiation à une vie supérieure est d'autant plus intense et plus féconde qu'on la pratique en commun sous votre affectueuse tutelle, et que l'on est plus nombreux à *communier* ensemble dans ce noble culte.

Mais quand je considère l'état moral de notre pays,

combien s'est multipliée, diversifiée, perfectionnée la propagande du vice, de quelles détestables tentations est obsédée de toutes parts la jeunesse des grandes villes par l'image, la chanson, l'affiche, le roman, le feuilleton, les exhibitions des cafés-concerts, les théâtres de tous degrés (même les meilleurs !), par l'apprentissage et l'atelier, je me dis qu'en vérité ce ne serait pas trop d'un enseignement moral direct, donné de temps à autre par la voix non suspecte des laïques, philosophes, historiens, médecins, etc., pour établir dans les esprits régulateurs quelques principes, et pour en dédévelopper sans fausse honte l'application aux circonstances présentes. Si je suis éloigné de penser qu'il soit indifférent à la formation de la moralité de remplir l'imagination des belles œuvres de l'art et de la littérature, et d'occuper l'esprit des révélations de la science, d'autre part je n'ai pas l'illusion de croire que ni les unes ni les autres suffisent à la fonder solidement. Il faut des armes autrement trempées que les armes esthétiques et scientifiques pour soutenir le rude combat intérieur et extérieur du bien contre le mal, de la justice contre l'égoïsme, de *l'homme* contre *l'animal*. Le goût, l'imagination, le sentiment, ne tiennent pas lieu de la raison.

Plus j'ai avancé dans la vie, plus je suis devenu rationaliste ; c'est-à-dire, plus j'ai été pénétré de la grande, très grande part qui revient à la pensée dans la conduite de la vie. Pascal l'a dit, il y a longtemps : « C'est de là, après tout, qu'il faut toujours se relever. » Non pas, assurément, que l'expérience ne m'ait

appris la puissance de la passion, surtout quand elle est décuplée par l'imagination. Mais elle m'a également appris, et de science non moins certaine, que la passion ne laisse pas d'être fort gênée par la pensée, et que, pour se mettre à l'aise, elle est réduite à l'atténuer ou à la fausser, reconnaissant ainsi sa suprématie. Qu'elle passe outre, le plus souvent, dans les cas où l'occasion la sollicite avec force, j'en conviens ; mais ce n'est pas sans se débattre avec l'incommode voisine. Aussi est-ce la raison des jeunes gens, leur conscience, que je voudrais munir de principes impératifs fondés sur des *raisons morales*, appuyés au besoin de raisons d'expérience, physiologiques ou historiques. Nous devons à nos fils, et vous en particulier, les maîtres de leur enfance, leurs amis éprouvés, leurs conseillers immédiats, vous leur devez de les pourvoir, à l'entrée de la vie, de ce viatique substantiel. Le leur épargner par je ne sais quelle crainte de la *blague* parisienne, vous bornant à d'intéressantes et instructives leçons, c'est (je vous le disais déjà l'an dernier), leur manquer de respect ; c'est les traiter, non en jeunes hommes, appelés à se gouverner par la raison, mais en pupilles qu'il faut divertir, enchanter, instruire, sans qu'on les juge capables d'entendre une voix plus austère, ni de se prêter à la plus haute discipline de l'intelligence et de la volonté.

J'insiste encore, afin d'éviter tout malentendu. On se tromperait, je le sais, en croyant que les Conférences et les Cours, à Paris et en province, restent étrangers à l'éducation du caractère, et sans aucune prise

sur les mœurs. Si les sujets de morale sont rarement abordés de front, il n'en faut pas chercher principalement la raison dans l'insouciance des maîtres, mais plutôt dans la difficulté de les traiter *ex-professo*, d'une parole sûre, grave et tout à la fois intéressante, quelquefois aussi dans la crainte d'éloigner les auditeurs, en heurtant des préjugés régnants ou des habitudes invétérées. Et quant à récapituler, dans les réunions d'adultes, les chapitres de l'enseignement de l'école primaire en manière de *catéchisme de persévérance*, ce serait courir à un échec certain : le procédé de la leçon, déjà fort délicat à manier avec des enfants, ne convient plus ici, mais celui de l'entretien sérieux, simple et familier, ou du récit et de la lecture. Il n'y a pas à se fier aux formules, même aux meilleures, si elles ne sont encadrées dans des faits d'expérience, des actions historiques, de nobles vies, ou bien illustrées par de belles poésies ; en un mot, si elles ne sont toutes pleines de réalité vivante, et rendues par là attirantes et assimilables.

Je n'ignore pas que cette manière d'inculquer la morale a été fréquemment pratiquée depuis quelque temps par les maîtres et les conférenciers. C'est par cette voie nouvelle que se répandent, de proche en proche, à la faveur du conte, de l'histoire, de la poésie, du chant, les meilleures inspirations. On peut affirmer qu'à cet égard le peuple, depuis l'école élémentaire jusqu'à l'école des adultes, est aujourd'hui mieux partagé que ne l'étaient autrefois (peut-être que ne le sont aujourd'hui !) les classes supérieures.

On le nourrit, si l'on ose parler ainsi, de nectar et d'ambroisie, notamment de ce que la littérature nationale offre de plus pur. C'est une propagande incessante, à la fois esthétique et morale, qui se poursuit en silence dans les localités les plus obscures. Comment n'être pas touché, par exemple, de la sorte d'apostolat volontaire que M. Maurice Bouchor, à la fois moraliste, poète et chanteur, a promené ces dernières années, de province en province, et d'école en école, expliquant et faisant répéter aux enfants et aux maîtres du peuple des chants poétiques pleins de saveur morale, et tels assurément que les troubadours n'en faisaient pas entendre de plus beaux ni de plus purs aux nobles dames et aux seigneurs dans les cours féodales. Non, il ne se peut pas — ou bien les lois psychologiques réputées les plus certaines seraient trompeuses — que cette prédication laïque indirecte, parlant par toutes les voix de l'histoire, de la musique, de la poésie à l'âme de la jeunesse, reste sans effet. Sans doute, elle n'opère pas des changements miraculeux, mais elle incline insensiblement les cœurs aux vertus publiques et privées. Si le bien ne triomphe pas visiblement des influences malsaines, du moins le mal social est atténué en quelque mesure.

Tout cela dit, je n'en tiens pas moins pour indispensable d'aborder quelquefois de front les questions morales. Serait-ce, par exemple, une tentative impraticable ou superflue, dans le Paris dont nous connaissons les séductions et les périls, d'implanter, par de familières et cordiales leçons, dans l'esprit de vos

jeunes gens, le principe, mieux établi et dégagé que vous ne l'avez pu faire à l'école primaire, du respect de la dignité humaine en tout homme et *en toute femme*, ainsi qu'en nous-même ; du devoir de ne jamais, sous aucun prétexte, traiter notre semblable, homme ou femme, et nous-même, en simple chose, en agent de plaisir ou d'intérêt, mais en *personne* qui a droit à être respectée dans son âme et dans son corps ? Quelqu'un élèvera-t-il sérieusement des doutes sur cette idée ? Ou pensez-vous, mon cher Président, qu'il soit inopportun, dans l'état présent, de faire toucher du doigt l'application de cette vérité fondamentale tout ensemble à la question des mœurs et à la question sociale des rapports entre patrons et ouvriers ? Cette arme serait-elle de trop contre le libertinage effréné qui, chaque année, entame si grièvement la virilité physique et morale de notre jeunesse dans les grandes villes ?

Et combien d'autres devoirs importants, après celui-là, mériteraient d'être mis en lumière ! Croyez-moi, la *doctrine* ne vous ferait pas défaut pour cette œuvre de salut national, j'entends la doctrine raisonnable, séculière, non plus que les maîtres pour la professer avec dignité, avec simplicité, avec tact ! On oublie trop, dans le feu de la polémique quotidienne, que nous vivons tous, sans nous en rendre compte, et malgré nos affirmations bruyantes, sur un fonds commun de croyances, d'honnêtes et bienfaisants *préjugés ;* et que ce fonds est beaucoup plus riche qu'on ne se l'imaginerait, à nous entendre batailler. Ce qui anime et

règle l'existence des uns, anime et règle, dans l'usage ordinaire de la pensée et de la conduite, l'existence des autres ; et de même, ce qui fait doute pour les uns fait secrètement doute pour les autres. Dégager ces éléments communs, les révéler à la conscience de tous, c'est à quoi la méditation des sages ne saurait suffire : il y faut ajouter l'effort pratique des hommes d'action, de foi et de bonne volonté. Là où le philosophe tâtonne et balbutie, le père de famille, l'instituteur, le patron industriel, le chef militaire, qui veulent remplir leur devoir de guides et d'éducateurs, trouvent le mot à dire, le principe à invoquer, le mobile à exciter.

Oh ! si la classe moyenne voulait mettre plus d'empressement à vous soutenir de son argent, de son nom, de ses conseils, de sa présence dans vos réunions ; si elle savait comprendre que le conflit social de plus en plus aigu, le désordre des mœurs et des idées qui gagne peu à peu la jeunesse populaire, sans épargner la jeunesse bourgeoise, qu'enfin le manque d'unité morale, d'idées régulatrices communes au sein de notre démocratie ; que tout cet état de société confus, sans ferme orientation, plein de risques redoutables pour l'avenir et de douloureux malaise pour le présent, commande aux plus favorisés de la fortune ou de l'instruction un puissant effort pour attirer à eux, en les aimant, les servant et les éclairant, leurs concitoyens de condition plus humble !

Retrouver une âme commune, « l'âme du pays », qui soit celle des petits et des grands, des ouvriers et

des patrons, des gens de science et des gens de labeur manuel, une âme bien française et bien humaine, qui les élève tous ensemble un peu au-dessus d'eux-mêmes et des préoccupations dévorantes de classe et de parti, c'est, à ce qu'il semble, le premier de nos besoins. Et cette âme, cette intime communauté de pensées motrices, cette *démocratie spirituelle*, sans laquelle la démocratie politique n'est qu'une forme vaine et précaire, comment la constituer, sinon par *l'action* commune, par le concert fraternel au service d'une œuvre telle que la vôtre, destinée à rapprocher les conditions, à communiquer des idées justes, des habitudes d'esprit saines, des aptitudes techniques utiles, ainsi que les sentiments de sociabilité les meilleurs ?

En ce qui regarde particulièrement l'éducation morale, de quel prix n'apparaît pas le concours actif et affectueux de nos concitoyens de la classe moyenne ! On n'attend pas d'eux qu'ils enseignent : ils n'y sont pas préparés ; mais qu'ils fortifient de leur sympathie et de leur assentiment la parole des maîtres, qu'ils y ajoutent les conseils familiers et désintéressés que leur dicte l'expérience du monde et de la vie. L'homme qui a charge d'enseigner, maître d'école, professeur, prêtre, est toujours plus ou moins suspect de ne faire que son métier ; l'homme du monde qui témoigne librement et simplement en faveur de la vérité et du bien contre les vices et les méchants préjugés est écouté de la jeunesse avec déférence : il parle parce qu'il a vu ; il est des nôtres.

Ne vous lassez donc pas, mes chers amis. Une na-

tion n'est vraiment grande, capable d'un gouvernement régulier et d'une longue destinée, que si elle est mue par un puissant esprit public, lequel à son tour suppose une nombreuse élite populaire de citoyens en état et en disposition de donner partout le ton autour d'eux et de le faire adopter grâce à leur influence persuasive. C'est ce qui donne à votre œuvre, et en général à toute la campagne d'éducation des adultes, une signification si considérable : l'on peut dire sans exagération que si elle venait à échouer après le premier élan ou à languir misérablement, faute d'être soutenue par le sentiment public, c'est-à-dire par la sympathie active des classes aisées, ce serait un signe particulièrement inquiétant pour notre pays : car il témoignerait avec éclat que le sens de la solidarité nationale est bien obscurci, ou que le ressort de l'activité libre est irréparablement relâché ; autant dire que la France est un grand corps sans âme. Que si, au contraire, les classes aisées se décidaient à prendre leur place dans ce noble mouvement d'éducation populaire, le profit serait sans doute grand pour le peuple ; mais combien plus grand pour ces classes mêmes, réveillées enfin de leur long sommeil et ramenées de leur stérile isolement !

5 novembre 1897.

Félix Pécaut.

Note en réponse à cette question : Comment enseigneriez-vous la morale à l'Ecole primaire ? (1)

I

Un premier point est arrêté dans mon esprit : j'enseignerais la morale à part, à un certain moment, au lieu de me borner à la répandre dans toutes les parties de l'instruction, où elle se volatiliserait à force d'y être diffuse.

Mais je l'enseignerais de façon à la mettre *hors pair*, à la distinguer des autres études, à lui assigner une visible présidence sur tout le reste; à lui gagner la révérence et l'affection ; à la présenter sous des traits graves et sereins; bref, à en faire l'inspiration supérieure de l'école.

Pour cela, point de manuels obligés entre les mains de mes élèves : c'est moi qui lirais ou qui parlerais, et qui m'efforcerais de délier les langues.

Je réserverais pour cet objet le premier quart d'heure de chaque journée. La leçon s'ouvrirait par un chant, auquel j'apporterais tous mes soins, pour le choix de la mélodie et des paroles, pour l'exécution musicale, pour la diction même. Je voudrais y prendre autant de plaisir que les enfants et en recueillir

(1) Article publié dans la *Revue pédagogique* en 1881.

autant de profit moral : un *sursum corda* pour tout le jour.

Si l'école était partagée en deux — ou en trois — divisions d'élèves, occupant des salles distinctes, peut-être me résoudrais-je à donner une leçon séparée à chacune. Mais ce serait à mes yeux un pis aller. Je chercherais le moyen de réunir tous les élèves, petits et grands, et nous nous appliquerions ensemble à former, dans ce premier et doux moment de la matinée, à la faveur du chant et de quelques graves paroles, l'âme commune de l'école. Je m'estimerais bien maladroit si l'âge le plus tendre ne trouvait pas sa becquée dans la lecture, les conseils, la conversation qu'il va entendre. Je remettrais à un autre moment, pris dans le cours des classes, d'accentuer certains points d'une façon plus dogmatique pour les cours moyen et supérieur — peut-être une seule fois par semaine, — et de faire apprendre par cœur aux petits enfants quelques sentences ou des morceaux de poésie. Mais l'*exercice* d'ouverture serait commun à toute l'école, et quotidien ; il serait, autant qu'il dépendrait de moi, familier, sérieux, insinuant, et libre de tout appareil didactique.

II

Divers moyens d'enseignement se présentent. Je les emploierais tour à tour ou tous ensemble, selon l'occurrence ; je dis mal : selon les circonstances de la

veille ou du jour, les dispositions des élèves, les miennes, ne laissant pourtant rien au hasard, et réglant à l'avance le plan de ma leçon.

Souvent, très souvent, je lirais une sentence, une *pensée* morale, en vers ou en prose, brève et pleine, digne d'entrer dans une collection de *mots* semblables qui seraient confiés à la mémoire des élèves.

J'en demanderais le sens véritable aux plus grands, après avoir amorcé par une question quelqu'un des plus éveillés parmi les petits. Je leur aiderais à comprendre, puis à juger, et à faire des applications à leur vie individuelle ou commune. J'aurais ensuite à rectifier, à compléter, à accentuer, surtout à résumer en quelques mots simples et précis, mais en prenant toujours mon point d'appui dans les réponses et les réflexions des enfants. Autant que possible je les exercerais à résumer eux-mêmes brièvement (ce serait l'office des plus grands) ce qu'ils auraient retenu de notre entretien.

D'autres fois, je lirais un beau morceau de prose ou de poésie, emprunté à l'antiquité ou aux écrivains modernes, à la sagesse dite profane ou à la sagesse dite sacrée, à nos moralistes ecclésiastiques ou laïques ; je provoquerais les élèves à m'en dire leur sentiment ; je dirais le mien ; je le relirais ou le ferais relire, pour le mieux imprimer dans les esprits ; j'en détacherais un passage principal, ou j'inviterais les élèves à le choisir eux-mêmes, à l'écrire au tableau noir, puis à le consigner dans un cahier spécial à côté des belles

sentences, maximes ou pensées qui défileraient devant nous tout le long de l'année.

Je ne m'attacherais pas à suivre un ordre méthodique rigoureux dans la succession des sujets de leçon. Mon objet principal serait de composer dans l'école comme un climat moral; ou, si vous aimez mieux, une harmonie musicale : musique de belle langue, de belles mélodies, de nobles pensées. Toutefois le soin de composer cette atmosphère invisible et pénétrante ne me ferait pas oublier de fixer les impressions fugitives et les habitudes indécises au moyen d'aphorismes ou de brèves leçons, nettes et saillantes. Ces aphorismes, tirés des belles pages de nos moralistes, ces poésies ou fragments de poésie, je les ramènerais de temps à autre, et je les ferais aussi apprendre par cœur, de manière à en faire le cadre ou plutôt le commentaire vivant d'un ensemble régulier et de plus en plus complet de principes d'action et de devoirs individuels, domestiques, sociaux, etc.

Quelquefois, peut-être une fois par semaine, quand la leçon aurait été particulièrement intéressante ou importante, j'inviterais les élèves des Cours moyen et supérieur soit à la résumer brièvement par écrit, soit à en développer un point spécial, désigné par moi ou choisi à leur gré. Je pourrais lire le lendemain, devant tout le monde, l'une des meilleures copies, et solliciter des compliments ou des rectifications.

Je ne me ferais pas scrupule de lire de temps à autre un récit emprunté à nos journaux, scolaires ou autres, un beau trait de vertu, un triste événement

où apparaît le mystère de la destinée. Toutefois on ne saurait être trop circonspect dans le choix de ces citations.

Il m'arriverait enfin de traiter directement, par voie didactique ou par voie d'exhortation familière, sans l'aide d'aucun *texte*, et sans faire intervenir les élèves, un point de morale peu ou mal connu, difficile à expliquer, ou que je tiendrais à exposer avec un peu d'ampleur et de suite.

Demandez-vous, après cela, quelle place je réserverais à l'idée religieuse dans cet enseignement? Je voudrais que cette idée fût partout et nulle part; qu'elle fût au commencement, au milieu et à la fin, comme l'âme même de la morale, partout présente et agissante, le plus souvent invisible. Et néanmoins, je ne craindrais pas de prononcer le grand nom de Dieu, du Dieu universel, en qui tout vit, et à qui la personne humaine, celle de l'enfant en particulier, doit son titre d'excellence et sa marque sacrée.

Voilà comment je m'essaierais à enseigner la morale à l'école primaire. C'est dire que je n'y réussirais jamais à mon gré, et que j'aurais toujours à apprendre.

Pourquoi la morale, qui nous touche de si près, est-elle, de tous les enseignements de l'école, le plus difficile à donner, et celui qui jusqu'à présent se donne le moins bien?

Lorsque, il y a quinze ans environ, la morale fut introduite pour la première fois dans les programmes de l'école primaire, elle avait à créer à la fois le cadre de ses leçons, la matière pour le remplir, et l'on pourrait ajouter l'esprit pour animer cette matière.

Depuis lors, les choses ont bien changé : instituteurs, inspecteurs primaires, inspecteurs d'académie, inspecteurs généraux, tout le monde a mis la main à l'œuvre; des philosophes, des hommes de cabinet ou d'action, des politiques, des administrateurs ont écrit des livres de théorie et de pratique; d'autres ont composé des leçons modèles en forme, munies de tous leurs organes, exposé ou doctrine, résumé ou maxime, texte de poésie ou d'histoire, conclusion ou application. De tant d'efforts réunis il est résulté une sorte de jurisprudence, un commencement de tradition qui, peu à peu, a prévalu partout, et qui donne à cet enseignement laïque né d'hier, dépourvu de précédents, de règles, de livres *classiques*, exposé à toutes les aventures, une certaine consistance et, par suite, plus d'efficacité.

D'autre part, ceux que leur situation met à même de bien connaître les vrais sentiments des instituteurs

assurent que beaucoup d'entre eux, et naturellement l'élite, ont pris goût à ces leçons, malgré l'embarras qu'elles leur causent, à ce point qu'ils se sentiraient frustrés et diminués, si, à la suite d'une réaction politique, on venait à les en décharger.

Comment donc se fait-il que la morale, l'étude où personne ne prétend être ni indifférent, ni étranger, ni incompétent, paraisse encore aujourd'hui aux maîtres les plus instruits, les plus sérieux, les plus expérimentés, si difficile à bien conduire?

I

Il y a sans doute à cela plusieurs raisons. Mais la principale, l'essentielle, qui n'est pas de ce temps seulement ni de notre pays, mais de tous les temps et de tous les peuples, mérite d'être mise en lumière, à la fois pour nous avertir et pour nous encourager.

N'est-ce pas précisément parce que la morale nous touche de si près, parce qu'elle traite, non pas de choses extérieures à nous, mais de nous-même, qu'elle est à la fois l'enseignement le plus important et le plus laborieux, où l'on se trouve toujours novice, et où c'est un mauvais signe pour un maître que d'être tout à fait content de soi? Nous n'avons pas affaire ici à des vérités, lois, faits, théorèmes, événements qui n'ont avec nous que des rapports éloignés ou indirects; il s'agit de cette vérité *personnelle, intime* qui répond à la plus grave de toutes les questions :

Qu'est-ce que être homme? Est-on homme, vraiment homme, *naturellement*, je veux dire par le seul effort spontané de la nature, ou le *devrait-on par l'effort* de la réflexion et de la volonté? Est-ce l'effet d'une simple *évolution* à laquelle il n'y ait qu'à se prêter doucement, ou l'effet d'une sévère et constante *discipline?* Et si l'on se range à cette seconde opinion — ce qui ne va pas de soi et qui, en fait, ne répond ni à la théorie ni surtout à la pratique universelles, — la morale demande encore quels sont les traits de ce visage de l'homme *normal?* à qui faut-il ressembler, à quel type faut-il se conformer pour être digne de s'appeler un homme?

Est-ce là tout? Non. Cette vérité essentielle, appelée à rayonner sur la vie entière, et qui à ce titre éclipse toutes les autres, mêmes celles qui donneraient la clé de l'univers matériel, elle n'est pas seulement à démontrer par l'intelligence à l'intelligence; elle est à persuader par l'âme entière à toute l'âme. Comme c'est l'*homme* en son dernier fond, en son caractère essentiel, en son unité intime qu'elle prétend nous exposer, c'est par tout l'homme, par le sentiment, la conscience, l'intelligence étroitement associées, qu'elle veut être conçue; et c'est à tout l'homme qu'elle veut se rendre certaine, c'est mal dire, se rendre sensible et visible. Elle porte plus haut encore ses prétentions : elle veut mettre en branle le moteur central, la liberté, elle vise à ce point de l'âme où se forment les décisions volontaires, où se détermine la direction de la vie, où l'homme s'engage à fond.

Il est facile de voir par là que c'est parce que la morale est ce qu'il y a de plus près de nous, parce qu'elle est nous-même, qu'elle est, de toutes les leçons, la plus difficile. Pour bien l'enseigner, il faut à la fois *savoir* par l'intelligence ce que c'est qu'être homme, et le *voir* des yeux de l'âme, afin d'être capable de le faire voir aux élèves ; il faut enfin y *croire* et s'y *donner*, ou, comme dit Pascal, mettre la *foi*, l'*idée*, dans le *sentiment*. « Je sais, je vois, je crois » ; le mot de Corneille s'applique aussi bien à la vérité morale *rationnelle* qu'à celle dont Polyeucte est transporté. Or tout cela suppose l'habitude de se replier sur soi, et de faire jouer ensemble (pour emprunter encore le langage de Pascal) « toutes les pièces » de l'âme dans le recueillement et le silence. Et de même, c'est « toutes les pièces de l'âme » de l'élève à mettre en mouvement, la conscience et le cœur avec l'intelligence ; c'est toutes les causes perturbatrices à écarter en soi et chez l'enfant qui nous écoute : mobilité des impressions, légèreté de la pensée, frivolité du caractère, difficulté de se replier du dehors au dedans. Et que sera-ce lorsque, après avoir mis en vive lumière la physionomie ou seulement un trait particulier de l'homme digne de ce nom, en d'autres termes le devoir général ou un devoir particulier, l'instituteur s'efforcera de décider l'enfant à agir ! Agir, c'est-à-dire le plus souvent se faire violence, réprimer la nature, modifier profondément les dispositions innées, et quelquefois les extirper. Car c'est bien là qu'il faut aboutir, de quelque manière d'ailleurs que l'on considère l'éducation, soit comme

une œuvre *esthétique*, de *perfectionnement* de la nature, soit comme une œuvre de *réforme* et de discipline. Dans l'une et l'autre voie, l'énergie de la volonté trouve sa place pour la lutte intérieure et les sacrifices pénibles. Ni la beauté morale ni le bien austère ne s'achètent à bas prix.

II

J'ai dit la raison essentielle et permanente qui fait de la morale un enseignement à part, lequel sans doute a cela de commun avec tous les autres d'être *raisonnable*, c'est-à-dire de s'en référer à des principes *rationnels*, mais qui de plus fait appel à toutes les hautes facultés, et prétend agir par le libre jeu de la volonté sur la direction totale de la vie. C'est pour cela qu'il reste le plus difficile de tous, qu'il l'a toujours été, et qu'exceller dans cet art sera toujours le privilège du petit nombre. N'allez pas croire que l'enseignement ecclésiastique échappe à cette loi. Sans doute le catéchisme, dans les chapitres qui traitent de la morale, a pour lui, en outre de sa valeur propre, l'autorité d'une tradition plusieurs fois séculaire et appuyée sur une révélation dite surnaturelle ; il est objet de foi et tout ensemble de coutume héréditaire. Mais, réduit à ses seules formules, il n'a pas plus de vertu, pas plus de prise sur l'âme, pas plus d'influence sur la conduite que n'en a le catéchisme laïque, avec son exposé des devoirs et des mobiles d'action.

Ecoutez tour à tour le prêtre dans son église, qui fait réciter l'histoire sainte et le catéchisme, et l'instituteur dans son école, qui ouvre la journée par la leçon de morale, vous vous apercevrez que la parole du premier est loin d'avoir en général une autorité supérieure à celle du second. D'un côté comme de l'autre les formules peuvent être irreprochables, quelle qu'en soit la valeur respective ; mais ce ne sont que des formules, des idées générales, chose intellectuelle qui s'adresse à l'intelligence et risque de s'y arrêter, et qui le plus souvent ne dépasse même pas la mémoire. Elles ne prendront vie et vertu que par le commentaire familier du maître, si ce commentaire, à son tour, est autre chose qu'une définition abstraite ou une simple amplification verbale, vide de sens comme de souffle. Et où le maître puisera-t-il les éléments de ce commentaire ? Dans l'histoire, je le veux bien, dans les récits appropriés, de même que le prêtre dans l'histoire sainte ; mais la vraie source de ses développements, j'allais dire de son éloquence, c'est ailleurs qu'il devra la chercher, là où la puisent instinctivement le père et la mère, quand ils sont dignes d'instruire leurs enfants. Il la demandera à l'expérience, expérience de la vie et surtout expérience *intérieure*, à l'étude des hommes, des caractères, des passions, des défauts, observés dans le monde, dans la famille et surtout en soi-meme ; mais une étude où, au lieu de la simple curiosité, indifférente et impartiale, il aura apporté un intérêt personnel et sérieux, tel que le mérite l'affaire la plus importante. Faute de cette

expérience, le maître — (qui de nous ne l'a mille fois remarqué, à sa propre confusion !) — reste bientôt à court dans ses leçons; le *devoir* qu'il expose est vite défini; les arguments à l'appui se résument en quelques mots : qu'ajouter ensuite d'autre? Comment les développer et les animer sans tomber dans le verbiage ou dans l'exhortation monotone? Sans doute les Manuels vous fourniront quelques thèmes nouveaux : mais ces thèmes eux-mêmes ne seront le plus souvent que des idées générales, dont vous avez à extraire et à rendre visibles les idées particulières et les faits réels qu'elles contiennent; or comment le pourrez-vous, si votre expérience propre n'y correspond? « Ce n'est pas sans une sorte *d'inspiration*, a dit quelque part Mme Necker de Saussure, qu'on trouve le langage propre à toucher les enfants. » Cette inspiration n'a rien de mystique ni de miraculeux; sans exclure le savoir ni le talent, elle n'en dérive pourtant pas; elle est l'accent même de l'expérience et de la conviction; elle est le sentiment de la majesté souveraine de la loi morale et de la dignité de l'âme humaine ; elle est en particulier le respect de l'enfant qui nous écoute. Toute leçon qui n'a pas, à quelque degré, cet accent, fût-elle correcte, savante, brillante, n'a pas de vertu persuasive : comme elle n'atteint ni le cœur ni la conscience, elle n'entrera pas dans la trame de la vie. L'enfant l'apprend par cœur et la récite; elle ne le pénètre pas.

III

A côté de la raison essentielle et durable qui explique la difficulté exceptionnelle de l'enseignement de la morale, il y en a d'autres moins considérables, qui sont plutôt de notre temps, ou de notre pays, et qui ne laissent pas d'aggraver la tâche du maître. C'est d'abord que le Catholicisme, en excluant les laïques de toute ingérence dans le dogme et dans le culte, en les habituant durant des siècles à se décharger sur l'Eglise, c'est-à-dire sur le prêtre, du soin de définir la doctrine, d'enseigner la morale, d'interpréter les Ecritures, de remplir les fonctions sacrées, de gouverner le for intérieur, les a mal préparés à manier pour leur compte la langue des choses de l'âme. Le jour venu où les nécessités sociales les plus urgentes leur commandent de parler en leur propre nom, ils ne disposent ni d'une langue morale *populaire*, consacrée par la tradition, ni d'un fonds d'idées assez abondant ; et alors ils sont réduits, pour exposer les principes supérieurs, et leurs applications, à user gauchement du vocabulaire et des formes philosophiques, c'est-à-dire abstraites, qui demandent, pour être parfaitement comprises, une culture préalable.

Cela dit, hâtons-nous d'ajouter que la grande cause de faiblesse — après celle qui tient à la nature même du sujet, — il faut la chercher dans le désarroi général de l'esprit public, en ce qui touche les croyances religieuses et morales, même les croyances naturelles

et rationnelles. Ce désarroi ne s'observe pas seulement dans notre pays; les raisons qui l'on produit valent pour tous les peuples et les atteignent l'un après l'autre; mais ailleurs, en Angleterre et aux Etats-Unis par exemple, elles sont tenues en échec par une *foi* traditionelle qui revêt mille formes, qui a fait alliance sous divers modes avec l'esprit moderne, libéral et séculier, et qui s'est implantée d'autant plus profondément dans la conscience nationale qu'elle était devenue plus laïque et plus individuelle, affaire de tous et non pas seulement du sacerdoce.

Il n'en est pas ainsi chez nous : la longue séparation du spirituel et du temporel, du prêtre, unique dispensateur des choses saintes, et des laïques, tenus en cette matière pour incompétents, a contribué pour une grande part à rendre notre nation, du moins la classe la plus instruite et avec elle le peuple industriel, étrangère ou indifférente à la fois aux traditions chrétiennes, qu'elle ignore de plus en plus, et à la religion même. Aussi n'avons-nous pas en France, pour tempérer et corriger le mouvement de transformation religieuse et morale qui se poursuit partout sous la dictée de la philosophie, des sciences naturelles et de la critique historique, un fonds héréditaire et universel de souvenirs révérés, d'idées, d'habitudes, de sentiments régulateurs, où l'éducation puisse prendre un ferme point d'appui, de manière à ménager des transitions exemptes de trop violentes secousses.

Tant que le doute ou la négation ne porte que sur les croyances ecclésiastiques ou positives, sans attein-

dre les fondements mêmes de la religion et de la morale, l'enseignement populaire sait encore où se prendre, à quels principes naturels rattacher toutes ses prescriptions. Mais aujourd'hui que ces principes mêmes, Dieu, le devoir impératif, la responsabilité, et jusqu'à la personnalité de l'âme, sans parler de son immortalité, ont été plus ou moins ébranlés dans la conscience générale par les ouvrages savants, par les revues, les journaux, les romans, les discours de tribune ou de réunions publiques, il ne se peut pas que l'incertitude ne gagne à quelque degré les instituteurs, ceux-là surtout qui lisent, qui se tiennent au courant des débats du jour, qui réfléchissent, et que, par suite, leur enseignement ne perde en assurance et en autorité. C'est là une crise à laquelle nul homme un peu instruit et sincère ne saurait échapper : nous respirons tous le même air ; nous sommes devenus trop étroitement solidaires les uns des autres pour que ce qui trouble profondément la foi des uns laisse les autres tout à fait insensibles, de même que les raisons intellectuelles ou morales de croire et la disposition à y céder se communiquent du haut en bas de la société par une sorte de contagion. Tel est à peu près, si je ne m'abuse, l'état où se trouve l'élite de nos maîtres : la plupart encore croyants (au moins en ce qui concerne les vérites d'ordre naturel), mais plus ou moins inquiets, émus de tout ce qui leur arrive des régions sociales supérieures, et quelquefois peut-être moins affirmatifs dans leur doctrine.

Ai-je besoin de répéter ici, après l'avoir dit ailleurs,

que ce serait un misérable et impuissant remède que celui que nous proposent les hommes de réaction politique et cléricale, à savoir d'imposer rigoureusement aux maîtres, sans égard à leurs scrupules de conscience, la profession d'un *Credo* dogmatique bien arrêté, et, pour plus de sécurité, de confier l'enseignement public à une catégorie de maîtres que l'on ait eu soin de soustraire dès l'enfance à l'atteinte du mauvais air régnant . C'est là tout crûment, la théorie, immorale et pernicieuse au premier chef, de la Religion *instrumentum regni*, moyen de défense sociale et non objet de foi, c'est-à-dire d'acquiescement désintéressé. « Mettre l'école dans la sacristie », suivant un mot fameux, c'est décharger la société civile ou laïque de l'embarras de croire, c'est-à-dire de penser, et par là même l'appauvrir à jamais de vitalité propre et latente.

IV

Mais n'exagérons rien, et voyons la situation telle qu'elle est, avec ses précieuses ressources comme avec ses difficultés. De quelques incertitudes ou négations que notre atmosphère morale soit depuis longtemps remplie, et quelque respectables d'ailleurs qu'elles soient, il reste un large et inviolable champ ouvert à qui veut agir et enseigner. Sans rien sacrifier de sa liberté de conscience, le maître appuiera de plein droit ses leçons, ses conseils, tous ses reproches, bref l'éducation entière sur le principe tout élémentaire, mais

de portée infinie, que nous indiquions plus haut : à savoir que l'homme véritable, celui que tout le monde s'accorde, quand on le rencontre, à saluer du nom d'homme — bien loin d'être l'homme réel et apparent, teí qu'il se montre, hélas ! chez l'adulte et chez l'enfant, avec son égoïsme féroce ou dissimulé, avec sa sensualité grossière ou raffinée, avec sa bassesse ou son orgueil, — est l'homme idéal, avec ses attributs de justice, de charité, de tempérance, de courage, de constance, de dignité personnelle et de respect, d'honneur, et au besoin de dévouement, d'attachement au droit et d'abnégation. Tel est l'homme que chacun de nous s'efforce au moins de paraître ; celui que la morale oppose de pleine autorité à l'être intéressé, incohérent et contradictoire,, partagé entre les pires et les meilleurs instincts, que lui livre la nature ; enfin celui que l'éducation de la famille, de l'école, du commerce social, travaille à dégager de la primitive animalité intelligente. C'est l'homme dont les voyants, philosophes ou prophètes, grands poètes ou moralistes, dessinent successivement les traits et en qui nous nous plaisons unanimement à retrouver le secret de notre nature et de notre destinée. Si fort que ce portrait idéal jure avec la réalité quotidienne et vulgaire, nous écoutons avec déférence quiconque nous le présente ; car celui-là, nous en sommes certains, enseigne le vrai ; et malgré que le réel, la physiologie, l'histoire, le spectacle de la vie privée et de la vie publique, lui infligent d'incessants démentis, c'est lui que, tous, se font honneur de croire.

V

Il y a là, si je ne me trompe, un ferme point d'attache pour l'enseignement populaire de la morale. Mais j'ai tout lieu de penser qu'une fois bien saisi par le maître et par les élèves, ce point ne restera pas longtemps isolé dans leur esprit : il viendra s'y joindre des doctrines ou, si on veut, des intuitions correspondantes. Ils arriveront à penser, à pressentir, tout au moins, que le fond même des choses, le mot suprême de l'Univers, son principe ou sa fin, ne saurait contredire le dernier mot, le mot auguste de notre propre nature ; que le dessein de l'ensemble des choses doit s'accorder avec le dessein normal de l'homme, lui donner raison et le consacrer pour l'éternité ; qu'il ne saurait y avoir moins de raison, de liberté, de justice, d'amour dans le suprême principe qu'il n'y en a dans l'atome que nous sommes, égaré dans un coin de l'Univers. Découvrir aux enfants de nos écoles ce vaste horizon, le leur faire seulement entrevoir, c'est, il me semble, les réintégrer dans leur vraie patrie, dans la cité universelle et divine dont les lois, maîtresses cachées de tous les mondes intelligents, sont les lois mêmes de la simple morale qu'on leur enseigne à l'école.

La musique ou le chant choral à l'école (1).

Nous voudrions simplement rechercher quelle est, ou quelle pourrait être la portée réelle de cette réforme hardie, qui, par l'introduction de la musique dans le programme primaire, tente d'improviser de toutes pièces une éducation musicale du peuple et vise à fonder, par l'école, des mœurs musicales dans un pays où elles ont fait jusqu'ici presque entièrement défaut.

I

Il ne faut pas, nous semble-t-il, de longues réflexions pour apercevoir que c'est là une question de haute importance et qui touche même au plus vif du problème pédagogique. Au fond, elle n'est qu'un chapitre — mais sans doute le plus délicat et le principal — de la grande question de l'introduction de l'art dans l'éducation populaire.

Chose étrange ! il y a cent ans que cette éducation est née ; les plus éminents esprits l'ont inaugurée, puis développée et réglementée ; et cependant quelques-uns de ses plus réels besoins sont restés à ce point méconnus, que l'art, sous n'importe laquelle de

(1) Il ne faut pas oublier que ce morceau, ainsi que la plupart de ceux qui précèdent, a été publié peu après 1880, en 1883.

ses grandes formes, n'y avait jusqu'ici aucune place. On peut même dire qu'elle se caractérisait, et pour bien des gens elle se caractérise encore, par l'élimination systématique de tout élément d'art, par le retranchement absolu de tout ce qui n'est pas directement utilisable et pratique. L'enseignement secondaire classique, en dépit de la vaste extension du savoir positif, est resté, non peut-être sans dommage, tel que nous l'avons hérité des humanistes de la Renaissance, c'est-à-dire essentiellement esthétique, en sorte que l'éducation des classes supérieures est principalement destinée à leur révéler, non point l'utile, mais le beau ; à le leur faire comprendre, goûter, et, s'il est possible, reproduire. Mais au contraire, le peuple, avec l'assentiment de ceux qui se croyaient ses plus sincères amis, est resté jusqu'ici courbé vers la terre ; il n'a pas, disait-on, le temps de lever ses regards et de les laisser errer vers les inutiles splendeurs de l'idéal. Voué au labeur matériel, ce qu'il lui faut, c'est un bagage suffisant de notions pratiques et positives qui l'aideront à fournir ce labeur, c'est une instruction toute orientée vers l'application immédiate. Aux classes riches l'éducation libérale, au peuple l'éducation utilitaire.

Qu'une conception si peu démocratique des fins de l'enseignement primaire ait gardé si longtemps et garde encore une grande autorité, voilà qui aurait lieu de surprendre, si l'on ne réfléchissait que l'éducation n'a été qu'à de bien rares et courts instants aux mains des amis de la liberté, et ensuite que la crise où est

engagée la pensée moderne a précisément pour caractères la grande faveur accordée au savoir positif et le discrédit de tout ce qui touche à l'idéal. L'inexpérience du parti libéral aux choses de l'éducation et l'ascendant de l'esprit matérialiste, voilà les deux grandes causes de cette erreur persistante et funeste, qui déclare inévitable et presque désirable l'abaissement systématique de l'enseignement du peuple.

C'est, à notre avis, l'un des principaux caractères et ce sera le grand titre d'honneur des réformes de 1880, d'avoir rompu avec cette humiliante conception; d'avoir compris et proclamé qu'une démocratie qui veut mériter le nom de libérale est tenue d'ouvrir à tous les citoyens, sans distinction de classes, au peuple aussi bien qu'aux riches, toutes les avenues de la vérité et de la beauté ; qu'elle ne peut pas, sans se démentir et peut-être sans se perdre, se résigner à faire deux ordres d'éducation, et par conséquent deux classes, deux sociétés différentes ; que tout en maintenant à l'éducation du peuple son caractère légitime de simplicité et d'utilité pratique, il la faut faire libérale ; que c'est même là, à vrai dire, sa fin principale, tout comme c'est la fin de l'éducation des hautes classes ; qu'en d'autres termes l'un et l'autre enseignement, le primaire et le secondaire, ont pour objet commun l'*éducation*, c'est-à-dire la création d'habitudes d'esprit nettes, sages et fortes, la formation de caractères vigoureux et de consciences libres. Cette grande idée de l'identité des fins de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire est-elle plei-

nement aperçue et consentie de tous les amis de la liberté? Nous ne l'affirmerions pas ; elle est encore trop nouvelle. Mais ce que nous osons assurer, c'est qu'à la réflexion, chacun reconnaîtra que toute autre façon de voir est contraire à l'esprit libéral, et grosse de dangers, parce que la vie politique commune ne peut avoir d'autre fondement que la communauté de sentiments et de pensées, et par conséquent la communauté de culture. Les destinées de la liberté nous paraissent, à la longue, suspendues à la solution de ce difficile problème ; concilier les conditions de brève durée et de simplicité de l'enseignement primaire avec celles de la plus haute culture morale ; donner au peuple, comme aux classes supérieures, des *humanités*; le former à goûter et à reproduire la perfection en tous ses modes.

Examinée de ce point de vue, la question de l'enseignement populaire de la musique, apparaît dans sa vraie lumière. Ce n'est pas un « art d'agrément » c'est-à-dire un luxe charmant, un plaisir d'un ordre délicat et distingué que l'on a dessein de procurer à tous. C'est un instrument subtil et puissant de culture morale dont il s'agit de munir l'enseignement primaire.

Il va sans dire que la seule musique dont il puisse être ici question, c'est la musique vocale. Le chant est en effet la seule forme de l'art musical assez générale et assez simple pour répondre aux conditions d'un enseignement populaire. Et en fait de chant, c'est surtout du chant choral qu'il s'agit, puisque celui-là seulement répond à ces instincts de solidarité, de

communion, d'harmonie collective, qui sont parmi les plus précieux à cultiver.

Comment le chant, le chant choral surtout, vient-il en aide à l'éducation de l'âme, comment est-il une force morale ? Phénomène d'ordre délicat, mystérieux, profond, qui se sent mieux qu'il ne s'analyse, et toutefois si constant, si commun qu'il n'en est pas qui soit d'une expérience plus générale. Lequel de nous ne garde pieusement le souvenir de certaines heures vraiment bénies où une harmonie grave et puissante, un chant religieux, un hymne patriotique ont remué et soulevé tout son être dans un élan passionné vers le beau, vers le bien, vers le vrai ? Moments divins, dont on pourrait dire ce que Parker disait magnifiquement de la foi religieuse : « En ces heures où le Dieu vivant nous visite, le flot de la vie universelle passe à travers l'âme ; on se soucie peu d'être père ou enfant, d'être riche ou pauvre, d'être roi ou berger ; on est un avec Dieu, et Dieu est tout en tous » ; moments rares et plus fugitifs que l'éclair, mais que l'âme ne traverse pas impunément, et d'où elle rapporte une excitation fortifiante qui persiste quelque temps à travers la banalité et l'égoïsme de la vie journalière. A coup sûr cette influence salutaire n'a rien de précis, de déterminé. La musique n'est pas l'excitatrice de telle ou telle catégorie de vertus, elle agit plutôt en remuant, par des moyens qui n'appartiennent qu'à elle, le fond commun à toutes les vertus, l'énergie spontanée de l'être, la force vive de l'âme. Cette action tire sa puissance extraordinaire de

ce qu'elle est à la fois physiologique et psychologique, en sorte qu'elle touche et ébranle l'être à cette profondeur vague et mystérieuse où la vie physique et la vie morale ont leurs racines communes. Le principal élément de l'action musicale, c'est l'harmonie des sons, qui éveille en nous, comme un écho involontaire, le sens de l'harmonie morale, de l'ordre, de l'accord, et par conséquent de la perfection, qui est notre rêve, c'est-à-dire notre destinée. Mais un autre élément d'action, c'est le rythme, c'est-à-dire le mouvement, l'allure, la marche, ordonnée et réglée selon des lois variables, tantôt légère et joyeuse, tantôt inégale, douloureuse, plaintive, tantôt mâle, calme, puissante tantôt rapide, emportée, furieuse, terrible. Joignez-y, dès qu'il s'agit de chant choral, l'idée de la communion de sentiments et d'action, l'accord de tous dans un même effort, la vie individuelle et isolée se perdant, pour se retrouver d'autant plus intense dans la vie collective.

Cette action est vague, à coup sûr ; elle est même la plus vague de toutes celles que l'art exerce sur l'homme. Mais par cela même elle est d'une puissance et d'une fécondité incomparables. Nous croyons trop volontiers qu'il n'y a de profitable et de légitime que ce qui est précis, ce que l'esprit détermine et classe aisément. C'est là, particulièrement en matière pédagogique, une illusion dangereuse : la vérité est plutôt que l'éducation, celle du peuple surtout, nécessairement brève et pratique, n'est que trop obligée à la précision, c'est-à-dire réduite à la pure action logi-

que et par cela même en péril d'étroitesse et de stérilité. L'intelligence n'est pas le sanctuaire intime et dernier de l'être. Il faut aller au delà, descendre plus profond, arriver jusque dans cette région obscure où se fait l'éclosion perpétuelle de la vie, où s'agitent les germes premiers du sentiment, de la pensée et de l'action. C'est là seulement que l'éducation doit prendre sa prise sur l'âme enfantine, si elle prétend la modifier en son vrai fond et non à la surface. Eh bien ! il n'est que trop certain que nous sommes aujourd'hui presque entièrement frustrés des moyens de remuer l'âme à cette profondeur, et que les grands principes de la vie morale, le beau, le bien, le devoir, l'humanité, la patrie, la famille, etc., ne se révèlent guère à nos enfants que sous la forme appauvrie de catégories logiques. Voilà pourquoi l'influence de la poésie musicale est sans prix : elle transforme ces grandes idées claires et froides en émotions vivantes, qui gagnent en puissance ce qu'elles ont perdu en précision, et qui ébranlent l'être tout entier.

Et n'allez pas croire que ce soit là un honnête artifice de pédagogie un ingénieux et subtil détour pour pénétrer au vif de la personne morale. C'est l'œuvre même de la nature. La musique jaillit spontanément des profondeurs de l'âme humaine et surtout de l'âme enfantine, et vous ne sauriez vous en priver sans communiquer à l'éducation un caractère artificiel et lui enlever de sa vie réelle. L'enfant chante naturellement, jusqu'au moment où il entre à l'école. Entre vos mains, hélas ! il cesse de chanter ; cette manière

d'être qui était la sienne plus que toute autre, disparaît ; cette expansion libre et spontanée de sa vie s'arrête, et il ne reste plus que le seul labeur de l'intelligence. Qui ne voit le dommage, la perte irréparable ! Qu'eussent pensé les anciens d'une telle mutilation ! L'école, ainsi sevrée de poésie, n'est plus qu'un bel atelier d'instruction, où se fabriquent des esprits corrects, munis de notions justes et pratiques, mais non pas des âmes vivantes, vibrantes, heureuses, aussi riches de sentiment que de pensée, ouvertes non point aux idées seulement, mais à toutes les émotions grandes et généreuses.

II

Cependant, tout n'est pas dit, parce qu'on a décrété l'introduction du chant dans les programmes. Le plus ardu reste à faire. Il reste à en déterminer et orienter l'enseignement dans une direction particulière. Car il est évident que le chant ne peut remplir cet office de culture supérieure, qu'il n'est apte à seconder l'éducation morale que sous de certaines conditions, dont la principale est de présenter un caractère de simplicité et de largeur. Pour ébranler favorablement l'âme populaire, il faut en premier lieu que les sentiments exprimés soient assez généraux et pris à cette profondeur où ils composent le fond humain commun ; il faut ensuite que les moyens d'expression soient assez simples pour être accessibles à tous.

C'est ici, nous devons l'avouer, la grande difficulté,

la pierre d'achoppement. La plus sûre garantie serait que ces chants fussent sortis spontanément des entrailles du peuple, qu'ils exprimassent depuis longtemps, en quelques-uns de ces grands modes, la vie nationale, en sorte qu'au lieu de les créer pour la circonstance à grand renfort d'art et de science, on n'eût qu'à puiser dans ce trésor de bon aloi. Mais la source mère de tels chants, c'est la source religieuse, non pas seulement parce que la musique sacrée est la grande école populaire de musique, mais encore et surtout parce que c'est du sentiment religieux, pris en son dernier fond, que dérivent plus ou moins directement tous les ordres de grande émotion musicale. Or cette source-là, si elle a jamais coulé pour nous avec abondance, est tarie depuis longtemps ou fort appauvrie. Ainsi que l'a justement indiqué M. Bourgault-Ducoudray dans son remarquable Rapport, tandis qu'en d'autres pays, en Allemagne particulièrement (1), la Réforme inaugurait le *choral*, c'est-à-dire le chant des psaumes exécuté par tous les fidèles en langue commune, et qu'ainsi elle proclamait et mettait à profit l'aptitude de l'art musical à servir à une fin morale, partout ailleurs le catholicisme allait restreignant de plus en plus la musique religieuse aux proportions d'une musique d'apparat exécutée par quelques virtuoses, à l'exclusion des assistants, et frustrait ainsi la vie populaire de l'une de ses forces les plus précieuses.

(1) N'oublions pourtant pas Goudimel, en France, et ses psaumes français à quatre parties.

Par là s'explique en grande partie la singulière pauvreté de notre patrimoine musical. La musique est restée étrangère à nos mœurs et à notre tempérament, parce que la religion ne l'a pas sécularisée. L'émotion religieuse, de laquelle tous les autres grands enthousiasmes empruntent secrètement leur puissance, comment aurions-nous appris à l'exprimer par le chant, puisque le culte nous déchargeait de ce soin, et par là dispensait l'individu de la ressentir fortement pour son propre compte?

Certes, c'est là une lacune dont nous ne nous dissimulons pas la gravité. Nous prétendons créer des mœurs musicales, et la musique fait défaut. C'est un cercle difficile à franchir. Difficile, mais non pas sans doute impossible. La tâche est ardue et délicate, cependant elle n'est pas au-dessus de nos forces, si nous y apportons le sens juste des besoins qu'il s'agit de satisfaire. Nos ressources musicales sont bien restreintes, mais nous n'en sommes pas entièrement dénués : il y a certainement, dans les vieux airs rustiques de quelques-uncs de nos provinces, une mine riche en précieux filons, et qui n'a pas encore été exploitée. Rien d'ailleurs ne nous empêche de puiser dans la musique populaire des autres peuples, et d'y choisir les éléments les mieux apropriés à notre tempérament et à nos besoins. C'est même là, selon nous, le parti le plus sûr, infiniment préférable à la fabrication sur commande de morceaux destinés aux écoles. Assurément, nous ne désespérons pas qu'un jour, l'enseignement populaire du chant ayant fait ses preuves et

conquis son rang parmi les plus nobles choses, il devienne la tentation des grands compositeurs, et que ceux-ci, s'unissant aux grands poètes, mettent leur génie au service de cette cause vraiment sacrée. Alors seulement toute difficulté, tout risque d'insuccès aura disparu, et la musique scolaire vivra d'une vie durable et bienfaisante, parce qu'elle sortira d'un mouvement spontané de l'âme nationale et non plus seulement d'une habile action administrative. Ce rêve d'avenir est légitime, assurément, mais enfin ce n'est encore qu'un rêve. En attendant, il est certain que la musique qui serait composée tout exprès pour l'usage scolaire n'échapperait pas au caractère artificiel, factice, à l'absence de véritable inspiration, et par conséquent de véritable puissance. De telles compositions pourront être d'une fabrication irréprochable; la simplicité, la largeur, l'émotion y pourront être limitées selon des procédés parfaitement corrects; mais ce ne sera jamais qu'une œuvre de science, qui sera sans efficacité, parce qu'elle sera sans sincérité.

III

Il ne suffit pas d'ailleurs de savoir sur quel air chanter; encore faut-il savoir ce que l'on chantera sur cet air. Car tel est notre tempérament, notre perpétuel besoin de logique, ou peut-être notre infériorité esthétique, notre inaptitude à savourer l'émotion de l'art pour elle-même, que nous ne pouvons pas nous con-

tenter de la pure musique ; il nous faut des paroles, et même il nous faut un rapport exact, juste, précis entre les paroles et la musique. Et voilà une nouvelle difficulté, qui n'est pas moindre que la précédente. Quand un peuple chante naturellement, les occasions de chanter naissent naturellement aussi : la musique ne jaillit de ses lèvres, que parce que les sentiments qu'elle exprime jaillissent de son cœur. Il chante, non pour une pure jouissance de l'oreille, mais par une expansion spontanée et toujours renouvelée du fond de son être. Il s'agit donc de créer chez nous, en même temps que l'élément en quelque sorte matériel du chant, l'élément moral ; de faire que nos enfants non seulement sachent chanter, mais qu'ils aient quelque chose à chanter. Ce n'est certainement pas là un idéal chimérique, puisque le fond des sentiments et des émotions est le même partout. Nous ressentons, quoi qu'on en dise, aussi profondément et aussi fortement que les autres peuples la poésie de la nature, le mystère de la vie, l'émotion de la mort, l'amour de l'humanité, de la patrie, de la famille, etc. Cette éternelle matière de l'art en général, et de l'art musical en particulier, ne fait pas plus défaut chez nous que partout où battent des cœurs humains. Il s'agit seulement de l'exprimer en bonne langue, avec simplicité et sincérité : même problème, au fond, que celui de la musique elle-même.

La simplicité, c'est-à-dire la parfaite vérité du sentiment, voilà le point difficile, et pourtant la condition indispensable, qu'il s'agisse des paroles ou des

airs. Les unes et les autres doivent servir aux enfants à ressentir et à exprimer des sentiments qui soient bien à eux, qui composent bien réellement le tissu de leur vie, et non pas des enthousiasmes de commande, des élans factices, sans rapport aucun avec la réalité journalière. C'est affaire de discernement, de tact, de bon goût, de bon sens. On parle de faire chanter à nos enfants la vie ou la mort des « grands hommes ». C'est à merveille, mais quels grands hommes ? Il faut choisir et bien choisir. Peut-on réprimer un sourire en entendant prononcer à ce propos les noms de Socrate, de Vercingétorix, de Gutenberg ? Pourquoi ne pas chanter aussi Parmentier, Ampère, Edison ?

Il appartient à l'administration supérieure et aux maîtres éminents dont elle prend les avis de faire que cette création de l'enseignement primaire du chant soit autre chose qu'un luxe délicat ajouté au programme, qu'elle soit une œuvre de vie. Surveiller avec le soin le plus minutieux le mode d'enseignement et l'organisation du répertoire n'est pas encore suffisant. Il faut qu'une action administrative constante pénètre l'instituteur de cette idée, qu'on ne lui demande pas de former de savants virtuoses, habiles à exécuter de difficiles passages, mais, ce qui est à la fois plus simple et plus ardu, d'éveiller dans les jeunes âmes le sens de la poésie musicale, et de faire servir cette poésie, sans pédanterie, par sa vertu propre et spontanée, à l'œuvre de la culture morale. Il faut qu'il sache que si ses efforts tendent à faire de son école un orphéon perfectionné, lauréat des concours de la région, il

détourne le chant de son véritable office. Et s'il demande ce que l'on attend de lui, la réponse est simple :

Faites que le chant, au lieu de n'être qu'une leçon de plus, soit l'âme harmonieuse de l'école, et pour cela mêlez-le étroitement à la vie journalière de l'écolier. N'ouvrez pas la classe le matin, ne la fermez pas le soir, sans un chant choral choisi avec soin, simple, très court, mais le plus large, le plus beau possible, de façon à pénétrer de saine poésie l'atmosphère de tout le jour. Qu'un enfant de l'école ou du village ne vienne pas à mourir sans que ses petits camarades unissent leur voix sur sa tombe. Que dans les promenades militaires ou autres, ils sachent rythmer leurs pas au son de quelque marche d'allure simple et mâle. Qu'ils aient dans leur mémoire quelque beau chœur de musique religieuse, quelques beaux hymnes patriotiques. Qu'enfin les événements de leur vie propre, ou de la vie locale, ou de la vie nationale reçoivent tout naturellement chez eux l'expression musicale. Alors seulement vous aurez compris votre tâche comme elle doit être comprise, vous aurez fait du chant un des premiers éléments de la vie scolaire, vous l'aurez fait servir à rendre cette vie à la fois plus riche et plus réelle, plus poétique et plus vraie, plus heureuse et plus forte. Vous aurez travaillé, à votre place et selon vos moyens, à doter l'âme nationale d'une puissance nouvelle.

L'éducation primaire et l'éducation politique du citoyen.

Pourquoi rencontrons-nous tant de gens du peuple, sachant lire et habitués à lire, qui ne savent pas bien juger en politique ; qui se laissent prendre aux sophismes, à la rhétorique violente ou déclamatoire, qui ne goûtent parmi les journaux que ceux qui parlent le plus bruyamment, sans égard pour la vérité, pour la justice, pour l'honneur des personnes, pour l'intérêt des institutions établies ou même pour celui de la paix publique? Pourquoi rencontre-t-on la même incapacité de discernement ou le même défaut de scrupules chez tant de gens plus instruits et *bien posés?* C'est que le bon jugement politique n'est pas fait seulement de *savoir*; comme le bon jugement en général, il réclame du bon sens ; et le bon sens lui-même est insuffisant ; il faut à ce savoir, à ce bon sens une orientation morale, que l'école élémentaire ne saurait donner presque à aucun degré, que l'école primaire supérieure même ou le collège ne peut fournir qu'en partie, qui dépend principalement des mœurs régnantes, des traditions commentées chaque jour par la presse et par toute la littérature politique.

Expliquons-nous.

Comment bien juger en politique, si d'abord l'on

n'est animé de l'amour de la vérité? Traiter les affaires publiques en affaires sérieuses, comme on traite les graves affaires de famille, non en matière de rhétorique ou en objet de distraction ; et, à cause de cela, ne vouloir pas être trompé ou amusé par son journal ou par son orateur; se défier des phrases sonores et des invectives entraînantes; se plaire aux renseignements précis et non à ceux qui flattent notre préjugé; enfin *tirer au clair* chaque chose : voilà sans doute une disposition essentielle, mais que l'instruction élémentaire ne saurait donner *en ces matières* aux enfants de dix à douze ans.

J'en dirai autant d'une disposition d'esprit mi-intellectuelle, mi-morale, sans laquelle un peuple est d'avance condamné à devenir la proie des rhéteurs révolutionnaires : je veux parler du sens de l'*ordre*. Je dis l'*ordre* par opposition au régime du miracle et du hasard; j'entends par *ordre* le régime où les causes produisent leurs effets, et où les effets ne sauraient se produire sans les causes, ni en dehors de certaines conditions de temps, d'efforts, de circonstances, etc. Le sens de l'ordre, c'est le sens du possible et de l'impossible, du possible à de certaines conditions, impossible à d'autres ; du raisonnable et du chimérique ; du progrès compatible avec la nature, particulièrement avec la nature humaine, et du progrès magique ou apocalyptique, obtenu d'un coup, en un moment, par décret, par conséquent tout illusoire. Et sans doute il convient ici de faire une part, une large part à ce que peut la volonté libre, l'énergie clairvoyante de quel-

ques hommes et, à leur suite, de tout un peuple, pour accélérer les transformations sociales au delà de ce que les analogies historiques auraient permis d'espérer ; mais cette part reste bien limitée en comparaison des bornes assignées par l'histoire comme par la nature aux changements profonds et définitifs. Cette disposition, ce jugement général et anticipé, qui caractérise, pensons-nous, le tempérament politique des peuples capables de se gouverner eux mêmes, l'instruction élémentaire ne peut évidemment prétendre à le donner ; en revanche, il ne serait que juste de demander à l'enseignement primaire supérieur, et plus encore à celui des lycées, de s'appliquer expressément à le former. Mais encore convient-il de faire observer que le *savoir* tout seul n'y suffit pas ; sans une certaine modération des désirs, sans la soumission à l'*inévitable*, c'est-à-dire sans une disposition toute morale, par conséquent toute libre, dépendant de la *bonne volonté* plus que de l'intelligence, l'éducation politique restera sur ce point défectueuse et précaire.

L'éducation civique, on le voit, est chose bien complexe ; de quoi il n'y a pas à s'étonner, la cité, une cité libre, étant elle-même un organisme fort complexe autant que délicat. Trop d'éléments de prix entrent dans cette éducation pour qu'elle puisse résulter d'un catéchisme appris par cœur, ou d'une nomenclature des pièces qui composent la machine politique et administrative. Que pourra bien valoir, par exemple, une éducation politique où manque le sens de la liberté ? j'entends le sentiment du prix, non seulement

utile, mais *moral*, de la liberté ; la conviction qu'elle est aussi nécessaire à la dignité d'une nation civilisée qu'à la dignité d'une personne individuelle, si bien qu'un pays ne saurait y renoncer, soit par faiblesse, soit par l'excès du désordre, sans déchoir aussitôt (gagnât-il en échange une prospérité temporaire) dans l'estime du monde et dans la sienne propre. Voilà sans doute une idée, un *parti-pris moral*, qui par sa nature fait partie intégrante d'un sain jugement politique : est-il besoin de faire observer combien il est devenu rare chez nous, même dans la jeunesse lettrée, qui semblerait appelée à en garder le dépôt ; combien aussi il a été de tout temps superficiel, excepté dans les années d'or de la Révolution ; combien enfin l'instruction la plus avancée, scientifique ou littéraire, est un médiocre garant de la présence et de la vitalité de ce sentiment ?

Une autre idée, ou pour mieux dire, un autre sentiment inséparable de la bonne éducation civique, est celui de la *cité* même, du besoin incessant que nous avons d'elle, de la part immense qu'elle a eue, qu'elle ne cesse d'avoir dans la formation de notre être spirituel comme dans notre sécurité et dans notre bien-être relatif ; de ce qu'il en a coûté d'efforts pénibles aux générations antérieures pour la constituer ; de ce qui en elle, comme dans tous les organismes supérieurs, est délicat et fragile ; de la reconnaissance et des ménagements qu'elle mérite, malgré ses imperfections, par suite de l'obéissance due aux lois, sous réserve du droit de la conscience, tant qu'elles ne sont pas

abrogées ou modifiées. L'homme qui juge des choses de la politique sans avoir égard à l'importance vitale de la cité, de sa constitution et de ses lois, en même temps que de la fragilité de ses divers ressorts, est exposé à juger mal, fût-il d'ailleurs instruit à fond de l'histoire et de l'économie politiques. Il faut plaindre un peuple qui prétend jouir des institutions libres, sans que cette idée coure en quelque sorte dans toutes ses veines : il est fatalement voué à la servitude.

Omettrons-nous de dire, sous prétexte que la remarque est banale, qu'il ne saurait y avoir de bonne édution civique là où le sentiment de la justice n'occupe pas la première place ? C'est presque une autre face de l'amour de la vérité. Justice envers les partis adverses, envers les personnes, envers leurs opinions, envers leurs griefs. Justice envers les étrangers, quant à leurs droits, à leurs nécessités de tout ordre. Comment bien juger, comment penser et agir en citoyen éclairé, si l'on n'est pas fermement résolu à se dégager des préjugés de famille, de parti, d'église, de nation, comme aussi de l'égoïsme individuel, corporatif ou national, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, pour ne frustrer personne ni de son bien, ni de sa réputation, pour ne dénaturer ni les actes, ni les opinions, ni les intentions, pour s'élever à une vue équitable des droits respectifs des nations et de la solidarité de leurs intérêts ?

Enfin serait-il superflu d'ajouter que l'éducation du citoyen d'une démocratie libérale n'a de valeur, c'est mal dire, elle n'a de sens que si elle est toute pénétrée

du respect sincère de la démocratie elle-même ; du respect de ses institutions sans doute, mais d'abord du respect du peuple lui-même ; je dis bien du peuple, de la multitude, pauvre, ignorante, crédule et soupçonneuse à la fois, mobile et routinière, généreuse et cruelle, mais souveraine de fait comme de droit ? La respecter et l'aimer, pour ce qu'il y a en elle d'humanité, soit latente et virtuelle, soit manifeste et déjà réalisée ; la respecter et l'aimer comme notre famille, d'autant plus digne de sympathie et de secours fraternels qu'elle est à tous égards plus misérable : comment s'orienter dans l'obscurité des questions politiques et sociales contemporaines, comment agir virilement, comment ne pas se décourager ou s'irriter, si l'on ne s'est d'avance muni de cette idée comme d'une boussole invariable ?

Certes, nous ne nous flattons pas d'avoir tracé l'esquisse complète d'une bonne éducation civique. Toutefois il nous semble en avoir assez dit pour être autorisé à conclure que cette éducation, par la nature des idées et des sentiments qui la composent, ainsi que par l'âge de la généralité des élèves, dépasse la portée de notre enseignement primaire élémentaire ; qu'il se borne à en ébaucher les premiers traits rudimentaires dans l'intelligence et dans l'âme des enfants par les leçons d'histoire et de géographie, par les lectures, par le chant, par la morale, par les entretiens familiers ; qu'à la vérité l'enseignement primaire supérieur, et, à plus forte raison, l'enseignement secondaire peuvent conti-

nuer l'œuvre commencée dans le premier âge, mais seulement auprès d'un nombre relativement petit de jeunes gens, les autres, le très grand nombre, restant étrangers à partir de onze ou douze ans à toute culture ; qu'ainsi l'éducation politique de la plupart dépend presque exclusivement de l'esprit public, de la tradition et des mœurs, c'est-à-dire de la manière de penser, de sentir et d'agir, transmise ou prédominante, des préjugés bons ou mauvais qui font loi ; et plus encore, à mesure que l'instruction primaire se répand, de la presse quotidienne et des écrits populaires à bon marché, bref, de tout ce qui compose l'*air ambiant*.

Oui, plus on y réfléchit, plus on se convainc qu'en ces matières complexes, où sont engagés nos préjugés, nos intérêts, nos vœux les meilleurs, nos passions les plus généreuses comme les plus vulgaires, le bon jugement de la foule, aussi bien dans les classes moyennes que dans les classes populaires, dépend des mœurs générales, de l'esprit public : esprit de sagesse, de discipline sociale, de justice, de liberté, d'initiative ; ou esprit de chimère, d'égoïsme de classe ou de famille, d'insouciance de la chose publique et d'inertie, de goût du dramatique et de l'aventureux. Il n'y a, semble-t-il, que les *mœurs*, s'exprimant chaque jour par les mille voix de la presse, du théâtre, de la tribune, qui, dans un Etat démocratique, servent de régulateur à l'incohérence des jugements individuels ; qui s'imposent à chacun à son insu et le plient à juger dans un sens ou dans un autre. Si ces *mœurs* nous sont léguées

par une tradition séculaire, l'avantage est incomparable ; sinon, il ne reste qu'à tenter de les créer.

Que faut-il attendre en France de cette tradition, de ces mœurs, de cette presse, de cette littérature? Nous n'avons à l'apprendre à personne; et le sujet est trop affligeant pour qu'il nous plaise d'y appuyer. Un seul mot dira tout. On se demande, en lisant les journaux et les écrits les mieux achalandés, comment l'intellect populaire peut résister à l'assaut quotidien d'une rhétorique si sophistique, si passionnée, si haineuse, si dépourvue de scrupules, et avec cela inépuisablement ingénieuse et habile? Que peut-il rester de *spirituel* dans l'âme de ce grand public, si digne de sympathie, que l'on nourrit chaque jour de doctrines et de sentiments grossièrement matérialistes? Assurément, disciples et maîtres de cette littérature dissolvante ne feraient que sourire et hausser les épaules, si leurs yeux s'égaraient par hasard sur les pages qui précèdent. Naïveté de bourgeois, penseraient-ils. Ils ne se doutent pas, les pauvres gens, que ces naïvetés-là sont la sagesse élémentaire des nations qui ont réussi à vivre libres, autant que prospères.

Mais, s'il faut peut se fier à « l'air ambiant » pour l'éducation politique populaire, si le très grand nombre échappent au bienfait d'un enseignement prolongé au delà de l'enfance, ne nous reste-t-il donc qu'à lais-

ser agir les *causes naturelles*, les influences multiples, contradictoires ou neutres, qui s'entre-croisent au-dessus des jeunes générations? A quelle porte frapper? sur quoi de réel, de vivant appuyer notre levier d'action pour faire entrer dans l'esprit public quelques-uns au moins de ces partis pris, de ces sentiments généreux qui nous ont paru essentiels au bon jugement civique?

Redoutable question, puisqu'elle nous invite presque à chercher un point d'appui en dehors de ce que le passé et le présent nous offrent de plus réel et de plus universellement agissant. Bien léger serait celui qui proposerait une réponse certaine et à brève échéance. Disons toutefois avec M. Secrétan : « On tente beaucoup; content de faire peu, pourvu que ce soit quelque chose. Et dût-on n'arriver à rien, encore parlerait-on, car il faut parler. »

Il est vrai, on entend dire souvent que l'éducation politique n'est pas l'œuvre d'un jour; qu'elle se fait lentement et pour ainsi dire d'elle-même, à travers des expériences prolongées de toute sorte; que la nôtre se poursuit selon la même loi, qu'elle ira se complétant peu à peu et se rectifiant, en vertu des forces inhérentes à notre race; qu'il serait vain de prétendre l'accélérer, et que la sagesse est plutôt de savoir attendre sans jamais désespérer.

Ceux qui pensent ainsi — et ils sont nombreux parmi nous — ne songent pas assez en quelles circonstances nous vivons et quelle est la situation présente de notre pays. Ils oublient que nous avons commencé

l'apprentissage régulier des libertés publiques, il y a plus de cent ans, et l'apprentissage de la démocratie, il y a cinquante ans, sans que nous puissions encore nous flatter d'un progrès notable et définitif de l'esprit national. Ils oublient encore qu'il ne nous est pas permis, comme il le serait à un peuple insulaire et isolé du reste de l'Europe, de compter sur les siècles pour accomplir nos expériences intérieures. Nous sommes une nation continentale, en contact immédiat avec d'autres grandes nations, entourés de rivaux ou d'ennemis, sans cesse menacés d'une guerre terrible, qui mettra en question notre rang de grande puissance, et qui, heureuse ou malheureuse, peut interrompre ou troubler pour des raisons diverses notre développement politique. C'est pourquoi nous dirons, nous aussi, et de tout notre cœur, « qu'il ne faut jamais désespérer » ; que *désespérer ne serait pas seulement une faiblesse, mais une erreur*, tant il y a de ressources cachées dans l'esprit, dans le caractère, dans les habitudes civiles ou domestiques de notre race : mais à une condition néanmoins, c'est que nous ne laissions s'écouler ni les années ni les occasions, lesquelles peuvent ne pas revenir, et que nous travaillions de toutes nos forces à former un esprit public, comme si le lendemain ne nous appartenait pas.

La question revient donc plus pressante. A qui nous adresser pour accomplir le mieux ou le moins mal possible la tâche urgente de l'éducation politique, au sens large et moral du mot ? A qui, l'on ose à peine le dire, sinon à cette humble et toutefois grande puis-

sance de l'école, qui ne représente, il est vrai, que la société elle-même, mais la société dans sa fonction enseignante, c'est-à-dire supérieure à elle-même, s'appliquant d'un effort sincère autant que modeste à extraire de son intime fond ce qu'elle a de meilleur en fait de croyances instinctives ou réfléchies, en fait d'idéal moral et social; — à l'école primaire à ses divers degrés, déployant tous ses moyens, l'intelligence et le bon vouloir de ses maîtres, pour atteindre, à travers les éléments du savoir, l'âme de l'enfant et y jeter à pleines mains des semences de bon sens et de bons sentiments, dont quelques-unes au moins lèveront à un âge plus avancé; — à l'école primaire se prolongeant le plus loin possible en leçons d'adultes, en conférences, en entretiens familiers sur divers sujets, et, à mesure que l'enfant devient adolescent et approche de l'âge d'homme, l'initiant à la responsabilité et aux vertus du citoyen ; — à l'école élémentaire ou supérieure, mais aussi à l'école secondaire, mettant à profit (peut-être plus qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent) les grandes ressources de temps, d'études, de maîtres distingués dont elle dispose pour préparer des hommes capables de porter un gouvernement démocratique libre ; — bref, à l'école telle qu'elle n'est pas encore, mais telle qu'elle peut être, telle que peut la faire une nation énergique et intelligente, résolue d'assurer son avenir et de garder son rang.

Est-ce là un rêve? Mais s'il était vrai que ce fût un rêve pour le présent, sait-on meilleure chose, sait-on même autre chose à faire que de mettre désormais

dans ce rêve, à force de raison et de patriotisme, un peu de réalité, en rappelant à nos maîtres primaires et à nos maîtres secondaires que l'avenir du pays, de ses libertés et de sa dignité, comme de la sécurité et de la paix publiques, est en très grande partie entre leurs mains? Et qu'ils sachent bien que s'ils se dérobent, par indifférence ou par esprit frondeur, à ce service national, lequel ne souffre plus de délai, personne, non, personne ne les suppléera. Qu'ils cherchent, qu'ils regardent autour d'eux, et qu'ils disent si je me trompe.

La directrice d'école normale (1).

I

Il s'est accompli depuis quelques années un changement considérable. Tandis qu'autrefois les directrices d'Ecoles ou de Cours normaux exerçaient une sorte d'empire absolu dans leur maison, loin des regards du public, traitant de haut leurs maîtresses, simples adjointes ou subalternes, et faisant tout plier à leurs volontés, aujourd'hui elles ont à compter avec tout le monde, avec la presse indiscrète, avec l'opinion sans cesse en éveil des écoles normales, surtout avec leurs maîtresses, qui, ayant reçu la même culture qu'elles-mêmes, et les mesurant à leur valeur, et leur rendant l'obéissance due à la fonction, leur refusent le respect, si elles ne le méritent pas. La même révolution — le mot n'est pas trop fort — qui s'est accomplie dans l'ordre politique, dans la famille, dans les relations entre le patron et ses ouvriers, s'accomplit dans l'enseignement public, d'où elle passera peu à peu dans l'enseignement libre : l'*autorité*, toujours nécessaire, de la fonction, ne vaut à la longue que si elle est doublée de l'*influence*. Point d'autorité sans supériorité : supériorité de par la loi, sans doute ; mais c'est peu et de court usage, s'il ne s'y joint la supériorité personnelle.

(1) Publié dans l'*Annuaire* de l'enseignement primaire.

Cette supériorité, dont aucun Ministre ne peut dispenser la directrice, ne saurait résider dans l'excellence du savoir spécial ou du talent : à cet égard, il peut se rencontrer, il se rencontrera chaque jour des maîtresses qui auront incontestablement l'avantage. Mais la supériorité véritable, celle qui à la longue fait courber tous les fronts, est une supériorité de raison, de caractère et de cœur. C'est beaucoup exiger, dira-t-on. J'en conviens ; mais ce n'est pas trop pour suffire aux besoins d'une situation pleine d'embarras et de responsabilités ; et s'il est vrai que les dons naturels, en particulier un certain don inné du commandement, comptent pour quelque chose, les qualités qui se peuvent acquérir à force d'ouverture d'esprit, de modestie et d'application ont un bien autre prix : même il arrive souvent que les premières dégénèrent assez tôt et rendent un médiocre service, lorsqu'elles ne sont pas l'objet d'une culture morale attentive et assidue.

J'entends par supériorité de raison le net discernement des choses, des personnes, des caractères, de la situation générale et des cas particuliers, des intérêts divers ; en tout, études, discipline, gouvernement intérieur, la vue claire et toujours présente du dessein général à réaliser, du principe supérieur à faire prévaloir ; la vue de l'ensemble, et, dans l'ensemble, de ce qui est le point principal et du rapport de toutes les parties de l'instruction et de l'éducation avec l'unité essentielle. Quand cette supériorité de raison est associée à une volonté ferme et sans raideur, on s'in-

cline aisément devant elle : car elle est la meilleure, la seule garantie de la justice ; et dans une petite société close, comme dans un Etat, c'est avant tout de justice qu'on a besoin ; d'autant plus besoin que des jeunes femmes bien nées sont disposées à supporter longtemps, sans se plaindre, les maux, les abus de pouvoir, les mesures arbitraires, les manques d'égards. Une directrice chez qui l'on est assuré de ne trouver ni préventions, ni caprice, ni mobilité d'humeur, ni jugements précipités ; qui n'obéit pas à l'impression du moment, qui ne se noie pas dans les petites choses, qui tient haut son esprit au-dessus des tracasseries ou des froissements inévitables de la vie commune, qui juge de chacun par sa conduite générale et non par un trait accidentel, qui d'ailleurs se montre capable de régler avec sagesse la marche des études, une telle directrice, on peut en être certain, ne manquera pas d'autorité.

Peut-être serrerons-nous de plus près encore le nœud en insistant sur ce dessein général, sur ce principe supérieur dont nous signalions plus haut la nécessité. On ne saurait trop le dire : il n'y a point d'instruction ni d'éducation véritables, là où il n'y a point un *esprit d'éducation*, c'est-à-dire une fin principale qui préside à tout. Cette fin, dans quelques maisons, c'est le succès aux examens, c'est l'admission dans les hautes écoles ou dans les administrations ; et pour cela, il faut sans doute de l'ordre, de la police, une discipline sévère, du travail soumis à un contrôle exact et régulier, avec de bonnes leçons appropriées

au but que l'on poursuit. Toutes ces choses servent et ont du prix ; mais ce n'est pas là de l'éducation : c'est de l'industrie, une industrie utile et bien combinée, une mécanique intellectuelle bien montée. Ailleurs, on se propose d'orner les esprits, de munir les jeunes gens de bonnes habitudes et de bonnes doctrines, d'en faire des hommes ou des femmes « comme il faut », bien pliés à la bonne coutume et aux convenances sociales. Telle fin, tels moyens. A défaut d'une fin élevée, c'est une fin vulgaire qui va tout régler ; ou plutôt c'est le mécanisme, raffiné ou grossier, savant ou rudimentaire, qui va se substituer à l'esprit ; à l'esprit, c'est-à-dire à la vie même, à l'activité libre de l'intelligence, à l'évocation des forces vives de l'âme, et, entre toutes, de la conscience morale, sans laquelle la personnalité reste dispersée et flottante.

L'*esprit d'éducation*, entendu au sens de nos écoles normales, se propose, en outre de la fin visible et utile, du savoir pratique, une fin invisible au regard du vulgaire et en apparence inutile. Il veut former des esprits droits et des caractères fermes ; des hommes ou des femmes capables de se conduire selon la raison et la justice ; des âmes saines et libres, propres à prendre place dans une société démocratique et libérale. C'est à cet esprit que doit obéir le mécanisme des doctrines et des formules, des procédés, des règles, des préceptes, des habitudes de tout genre, soit pédagogiques ou scientifiques, soit morales. Enfin c'est l'*esprit* qui, présidant à toute l'organisation des moyens scolaires, sans

lesquels il n'aurait aucun effet ni presque de l'existence, c'est l'esprit qui la crée et la renouvelle à son image, la modifie, la rectifie, selon les besoins. Nous avons en France la superstition de l'« organisation », des décrets, des programmes, des règlements ; nous l'avons en matière d'enseignement comme dans l'ordre des réformes politiques, sociales, pénitentiaires ; ce serait assez d'avoir l'estime de cette organisation, de la tenir pour nécessaire, au commencement, au milieu, et à la fin de toute action, et d'y donner tous nos soins, mais sans jamais oublier que l'âme est le principal, et que c'est d'elle que vient la vie.

Si tout cela est vrai, il apparaît clairement que la directrice d'une école normale, c'est-à-dire d'une école régulatrice de toutes les écoles primaires, n'aura d'autorité, une autorité à l'épreuve des accidents inévitables comme aussi de ses propres défaillances, qu'autant que l'on verra se réaliser et en quelque sorte se personnifier en elle l'*esprit d'éducation*. A travers toutes les difficultés de la vie commune, elle n'est et ne reste, aux yeux des professeurs comme à ceux des élèves, la maîtresse respectée, qu'autant qu'elle se montre la servante docile de cet esprit. Là doit être sa véritable, son intime supériorité, qui seule lui confère le droit de donner le ton à tout le monde autour d'elle. On se soumet sans murmure, on finit même par se prêter de bon cœur à une direction qui non seulement est raisonnable, au sens ordinaire, mais qui exprime une raison plus haute et plus générale que les utilités prochaines et tangibles, telles que par exemple

le succès aux examens. Une telle raison, un dessein d'éducation qui, d'un côté, atteint aux sources de la vie morale, qui, de l'autre, vise les besoins présents ou permanents du peuple ou de la patrie, devient le vrai *Supérieur* de la maison ; il rend à chacun la tâche facile ; il adoucit le commerce quotidien ; il tempère la monotonie des occupations ; il ranime les courages, entretient la jeunesse : quoi d'étonnant, puisqu'il prête une âme à la communauté ! Mais où apprendre un tel dessein, où se découvrira-t-il à tous les yeux, si on ne le lit en caractères vivants dans toute la personne et la conduite de la directrice ?

Dans toute sa personne, dis-je, et non pas seulement dans sa parole, réside la dignité morale, hors de laquelle l'autorité s'évanouit. *Etre* au fond de soi-même et dans la tenue habituelle de l'âme ce que l'on s'applique à *paraître*, ce que l'on professe, ce qu'affiche la fonction, ne cherchons pas ailleurs le secret intime de l'ascendant moral. Les directrices, qu'elles ne l'oublient pas, sont l'objet d'une enquête perpétuelle ; de tous côtés on les observe, on les mesure, on les pénètre, on écarte tous les prestiges, on les réduit à leur juste valeur ; et si on les excuse de n'être ni savantes, ni bien disantes, ni habiles administrateurs, on ne leur pardonne pas de démentir à l'intérieur, dans leur caractère, leur humeur, la réputation qu'elles ont su usurper au dehors. Leurs juges infaillibles ne sont ni les inspecteurs ni les recteurs ; ce sont les maîtresses et les élèves ; elles peuvent surprendre la religion des premiers, elles ne trompent pas les autres. Et comme

la prudence ferme parfois la bouche à des témoins intimes, quand elle ne leur dicte pas de flatteries, il arrive que la directrice, en abusant ses supérieurs, s'abuse elle-même ; elle ne s'aperçoit pas que toute son autorité lui vient du dehors et qu'elle n'est, aux yeux de ses subordonnés, que l'administrateur d'un établissement de l'Etat. La sincérité, dans la profonde acception du mot, c'est la vertu cardinale chez quiconque se mêle d'élever les jeunes gens.

Allons plus avant encore. Cette sincérité, condition essentielle de l'autorité, cet accord entre l'être et le paraître, à quoi se réduit-elle, si l'*être* lui-même est inerte, sans force et sans chaleur ; en d'autres termes si, la vie extérieure étant d'ailleurs active et correcte, l'existence intérieure, la véritable vie personnelle est vide de pensées et de sentiments, si l'esprit et l'âme sont destitués d'activité propre? Que reste-t-il alors, sinon le *personnage*, le rôle à jouer, rôle honnête sans doute, mais sans vertu communicative, parce qu'il est sans vérité? Je ne dirai rien de nouveau en rappelant que le langage, le geste, la physionomie, tous les moyens d'expression en général, n'ont pas de signification fixe ; le moindre mot, blâme, éloge, encouragement, commandement ou défense, varie de poids, selon ce que l'on y enferme d'expérience de la vie, de réflexions, de force morale de sympathie, de pitié, bref d'*humanité*. Une vie intérieure exténuée, qui se réduit à des notions, à d'anciens souvenirs à de vagues impressions, qui ne se renouvelle pas chaque jour dans la méditation recueillie, qui s'isole de la

société présente, du pays, du peuple, trahit bientôt sa stérilité.

II

Diriger, c'est sans doute régler, c'est-à-dire mettre chaque chose à sa place et tenir chacun en son devoir ; mais c'est avant tout *inspirer*, communiquer à tous l'esprit commun. Où il n'y a point d'inspiration, il n'y a point d'éducation ; il n'y a pas même de féconde activité intellectuelle : il ne reste qu'un atelier scolaire, où l'on perfectionne des outils humains en vue de la plus utile production possible. Dans un atelier de cette sorte, le directeur ou la directrice n'est que le principal mécanicien, ou, si l'on préfère une désignation plus flatteuse, l'ingénieur plus ou moins habile. Une maison d'éducation doit être un organisme vivant, qui porte en lui-même son principe moteur, son âme propre. Dégager cette âme en pleine lumière, c'est l'office de la directrice.

Inspirer, est-il besoin de le dire, ce n'est pas dominer sur les esprits et sur les consciences, ni demander aux autres le sacrifice de leur jugement et de leur volonté ; c'est là le triomphe du mécanisme spirituel, c'est l'immoralité et l'impiété pédagogiques. Inspirer, c'est au contraire affranchir, c'est susciter chez autrui la pensée, le sentiment, l'énergie personnelle ; c'est réveiller les forces endormies, en proposant un haut dessein à réaliser. Une directrice qui veut être tout dans sa maison, qui prétend faire prévaloir ses vues

sans discussion et sans réserve, ne fait qu'exercer une pression d'autant plus étouffante qu'elle pèse sur les esprits et non pas seulement sur les actes extérieurs.

Inspirer, ce n'est pas davantage envelopper d'une tendresse insinuante les jeunes âmes, les détremper, et, par une sorte de *suggestion* spirituelle continue, les réduire à un abandon d'elles-mêmes d'autant plus dangereux qu'il a les apparences de la liberté. Le mot de Vauvenargues, « la servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer », si vrai en politique et en religion, ne l'est pas moins en éducation ; et, s'il trouve son application dans les maisons ecclésiastiques des deux sexes, il mérite également d'être médité dans les maisons laïques de jeunes filles, où les maîtresses veulent être *aimées* au lieu d'être seulement *respectées*, où les élèves répondent volontiers à ce vœu, et où la tentation peut venir à la directrice de prendre ombrage de l'affection que l'on porte à ses collègues et de prétendre pour elle-même à une affection privilégiée. C'est de force que nos jeunes institutrices ont avant tout besoin d'être munies, en vue des difficultés et quelquefois des périls de leur vie à demi-publique et des peines inhérentes à leur profession. Il ne faut pas qu'elles respirent à l'école normale un air de langueur et de mollesse sentimentale. Sans doute, la directrice qui ne saurait que commander et enseigner, sans savoir aimer et se faire aimer, serait inapte à sa fonction : s'il est vrai, comme l'a dit Platon, que « savoir les choses de l'amour » soit le principal de la sagesse, combien cela est plus vrai encore de l'éduca-

tion, de l'enseignement même, et surtout de l'éducation des jeunes filles ! Il est permis de penser qu'en tout grand éducateur, si l'on savait démêler son secret, ou s'il savait le démêler lui-même, on trouverait comme dernier fond une grande capacité d'aimer. Mais c'est d'un amour véritable, c'est-à-dire mêlé de respect et de raison, que je parle, et non d'une affection langoureuse et amollissante, et combien moins d'une affection égoïste et capricieuse, qui s'égare sur des favorites, maîtresses ou élèves, au lieu de se répandre sur toute l'école et de communiquer à tous, avec la sécurité et la joyeuse confiance, le respect mutuel et le courage à la peine.

Inspirer ce n'est pas davantage prêcher. La parole est sans doute le grand instrument de persuasion et de raison ; mais outre qu'elle n'est pas le seul, et que la physionomie, la tenue, le silence même ont aussi leur éloquence, elle a d'autant plus d'efficacité qu'elle se confond avec la personne, au lieu d'exprimer un personnage, professeur ou directrice. Telle excelle à bien dire, qui n'a aucune action sérieuse ; les jeunes filles s'aperçoivent vite qu'elle se plaît dans son discours, qu'elle y met son intelligence et son sens littéraire, mais non son âme, qu'elle donne tout au plus ses idées, mais qu'elle ne se donne pas elle-même, ne s'étant pas au préalable donnée tout entière à la vérité et au devoir. La simplicité, c'est-à-dire la parfaite vérité du cœur, de l'esprit, du langage, sera toujours la vertu par excellence de l'institutrice, mère de famille ou maîtresse : qu'est-ce en effet qu'être simple, sinon

se communiquer tout soi-même tel que l'on est, au lieu d'être une personne double, faire don de soi et non pas seulement de son savoir ou de son talent, et, selon la magnifique expression de Marc-Aurèle, « pénétrer dans l'âme d'autrui et laisser les autres pénétrer dans notre âme »? Qui ne céderait à la longue à une autorité de cette sorte? On résiste à qui prêche ; on se livre à qui se livre. Mais pour se livrer, il faut se posséder et ne plus s'aliéner de soi, sous peine de ne donner aux autres qu'une ombre de sa personne, un fantôme incohérent : et nous revenons par ce détour à la suprême nécessité, celle d'une vie intérieure animée, continue, où la personne se ressaisit et ne se perd pas de vue, où elle se discipline et scelle toute son existence en une forte unité de raison, de volonté, de sentiment.

Il ne faut pas se lasser d'insister, car tout est là. Une directrice qui pratique cette vie d'intérieur sera promptement avertie de ses fautes et de ses travers ; elle ne se laissera pas abuser par la déférence, la flatterie, ou le silence de ses maîtresses ; elle verra plus clair que personne en elle-même et dans sa conduite. Elle ne permettra pas qu'il se forme une *cour* autour d'elle. Toute disposée qu'elle soit à « pénétrer les autres et à se laisser pénétrer », elle n'oubliera pas la réserve dont la femme doit sans cesse s'envelopper comme d'un voile, protection nécessaire à la fois contre elle-même et contre les autres ; elle s'appliquera d'autant plus à s'appartenir qu'elle doit se communiquer plus libéralement. Elle n'aura garde non plus

d'affecter les airs d'une souveraine ou d'un administrateur de haut rang, qui a son *cabinet*, qui donne des *audiences*, devant qui toute l'école se lève autant de fois qu'elle daigne paraître ; mais elle ne se fera pas non plus la camarade de ses élèves ni la confidente de ses maîtresses, il lui suffira d'être leur amie ; elle saura observer dans toute sa manière d'être, dans sa tenue et jusque dans le détail de sa toilette d'intérieur la dignité qui avertit chacun de rester à sa place et empêche que la familiarité de la vie en commun ne dégénère en un grossier pêle-mêle.

Elle ne donnera jamais dans le travers qui prête à rire chez plus d'une maîtresse, celui de se croire d'une condition supérieure à celle des élèves, comme si tous les professeurs des deux sexes, dans les écoles normales et dans les collèges, n'étaient pas tous de souche plébéienne ; mais elle ne négligera pas une partie importante de sa tâche d'institutrice, qui est de former ses élèves à la civilité, au bon goût, à la délicatesse des manières et du langage, à tout ce qui distingue extérieurement une femme bien élevée. Elle donnera l'exemple aux maîtresses de s'acquitter sans morgue ni affectation du premier des soins d'une sœur aînée ou d'une mère de famille, en descendant avec simplicité à tous les détails de la toilette, du réfectoire, du dortoir. Elle ne se donnera pas davantage, aux yeux des personnes de bon sens, le ridicule de ne pas accompagner les élèves à la promenade, comme si cette marque d'amitié maternelle envers celles qu'elle appelle « ses filles » la faisait déchoir de son haut rang : de tous

les pernicieux exemples qu'elle peut offrir à ses maîtresses, aucun n'égale celui-là ; aucun ne la perdrait plus sûrement, et plus justement, dans l'estime des élèves ; car elle aurait ainsi donné la mesure de son petit esprit et de son âme plus petite encore.

III

Je n'ai encore rien dit de l'enseignement moral, que les règlements ont confié à la directrice, le plus important de tous assurément, et à plus d'un titre. Ce n'est pas seulement parce qu'il donne les raisons et les règles de vivre ; c'est aussi parce qu'en les donnant il sert de correctif à tous les excès de nos programmes ; il ramène à une certaine unité la variété encombrante et discordante des études diverses ; il marque un centre, le foyer même de la conscience, où les activités diverses doivent se rattacher, et où se constitue l'*homme* véritable parmi toutes les application théoriques ou techniques de l'intelligence. Les directeurs et directrices des écoles normales ne se méprennent pas sur l'importance et la dignité singulière de cette partie de leur tâche, non plus que sur son extrême difficulté. Ils savent bien qu'un si grave enseignement n'est pas une simple *matière* du programme parmi d'autres matières : c'est le noyau même des études et de l'éducation. Ils sentent qu'en leur imposant une lourde charge, il leur confère un privilège, et que les en dispenser serait les dépouiller de leur principal ascendant.

De même que l'enseignement moral et laïque est le trait le plus caractéristique de notre récente organisation primaire, rien ne distingue plus les écoles normales d'aujourd'hui de celles d'hier que d'avoir attribué au directeur ou à la directrice le soin de le donner. Cette sécularisation de la sagesse morale, accomplie dans nos écoles, est à nos yeux une nouveauté pleine d'avenir, toute modeste et si l'on veut médiocre dans ses moyens et ses résultats qu'elle apparaisse dans le présent. Qu'on veuille bien y réfléchir, c'est le Supérieur même de la maison, le maître de la discipline et des études qui est appelé à parler des vérités et des lois morales, sous sa propre responsabilité, comme de choses auxquelles il croit, qu'il tient pour certaines à l'égal de tout ce qui s'enseigne dans l'école, et pour lesquelles il se porte caution. On ne saurait mesurer ce qu'a de poids la parole simple et grave d'un honnête homme, mise au service des plus hauts principes moraux, quand cet honnête homme est un professeur dont le savoir inspire la confiance ; il n'a pas besoin d'être un philosophe ni un orateur pour se faire écouter : son oui et son non font autorité. Attirer les vérités morales dans le cercle de l'enseignement ordinaire, c'est-à-dire séculier, c'est-à-dire fondé sur la raison et sur l'expérience, ce n'est pas les abaisser ni les appauvrir, c'est les traiter en chose *réelle* et sérieuse, la première parmi les choses réelles et sérieuses dont on traite à l'école.

Encore faut-il que ces leçons soient données dans l'esprit de leur institution, dans un esprit de sincérité

et de gravité pratiques, et que les dons plus particulièrement féminins d'intuition morale, de modestie intellectuelle et de sensibilité, se mêlent aux qualités de sérieux et de méthode sévère que réclame un pareil enseignement. Est-il rien de plus déplaisant et de moins pratique que d'entendre une femme réciter — quand elle ne le dicte pas — un Cours de morale, dont une écolière maligne retrouverait aisément les pièces et morceaux dans plusieurs manuels connus, ou traiter des choses de l'âme et de la destinée humaine avec la sécheresse de procédés, de langage, de ton, qui ne siérait même pas à un professeur de mathématiques, ou déployer devant les élèves, à propos des idées qui font vivre ou qui font mourir, sa brillante facilité de parole ou les trésors de sa mémoire ? La sécheresse et la rhétorique en de pareils sujets déplaisent chez un homme ; combien plus chez une femme, de qui on attend qu'elle touche à ces sujets avec modestie et simplicité, avec gravité, et en associant aux démonstrations de la raison « ces raisons du cœur que la raison ne comprend pas toujours ». C'est là surtout que la directrice tirera son autorité de sa sincérité même, au sens profond du mot. Si elle n'est que beau parleur, son crédit sera promptement usé, et ses prestiges percés à jour par des jeunes filles intelligentes. Mais si elle pense avant de parler, si elle sent ce qu'elle a pensé, si elle enseigne sous la dictée de toute son âme et de son expérience intime, si enfin son caractère et sa conduite habituelle ne font qu'un avec son enseignement, soyez sûrs que, même avec le plus mince

talent, elle aura et gardera l'oreille de ses élèves ; le professeur de morale deviendra alors ce qu'on a voulu qu'il fût en fondant cet ordre d'études, le principal éducateur des âmes.

IV

De quelque côté que l'on aborde ce sujet, on est conduit à reconnaître combien il importe que la directrice tout en ayant les sentiments et l'allure de la femme, possède dans la mesure nécessaire certaines qualités de force et de raison qui passent à tort pour des qualités exclusivement *viriles*. Il faut, selon le conseil judicieux de Mme Necker de Saussure, « que la femme accoutume la moitié de son esprit à attendre l'autre » ; que ni le sentiment ni surtout l'*impression*, encore moins la *sensation* mobile et capricieuse, ne prennent l'avantage sur la réflexion. Selon un autre mot du même écrivain, « nous aimons à sentir respirer sous une enveloppe féminine un être moral, capable de montrer habituellement cette force sans raideur que les mots d'*empire sur soi* peuvent définir ». (*Education progressive*, t. II, p. 276.)

Les écrivains qui, en traitant de l'éducation des jeunes filles, ont parlé de la complexion particulière de la femme, ne remarquent pas assez tout ce qu'un grand nombre de femmes, et en particulier de plébéiennes, déploient sous nos yeux d'énergie, de courage, de persévérance, de bon sens et de prévoyance dans le gouvernement de leur maison, ainsi que de fermeté

et de dignité dans les situations délicates. Vivant dans une société choisie, ils n'ont presque toujours en vue que des jeunes filles du *monde*, délicates au physique et au moral, plus propres à être l'ornement des cercles élégants que les gardiennes assidues et vigilantes du foyer et les éducatrices vaillantes de leurs enfants.

Si la directrice est animée de cet esprit de force et de tendresse tout ensemble, de raison et de grâce, elle ne sera pas tentée de jouer à la grande dame, elle sera d'abord mère de famille : en se pliant elle-même et pliant ses élèves aux plus vulgaires soins domestiques, elle saura montrer qu'ils ne sont pas incompatibles avec la culture d'esprit la plus sérieuse et avec la véritable distinction ; en accueillant les familles les plus humbles avec une cordialité simple et digne, elle montrera que la véritable supériorité n'affecte pas des airs aristocratiques, et qu'on peut s'élever dans l'ordre de l'esprit et des mœurs, sans risquer de se déclasser.

Elle se gardera également de confondre le sérieux avec l'austérité triste. L'éducation ne se passe pas de joie, pour cette raison entre plusieurs, que la première condition pour apprendre à vivre, c'est d'avoir le goût de vivre, et de ne désespérer par avance ni de la destinée, ni des hommes, ni de soi-même. Qui n'a pas au fond de son esprit — sinon dans son humeur naturelle — une certaine réserve d'optimisme, n'aura aucune action féconde sur les jeunes gens dont l'instinct essentiel est de goûter la vie et de s'y déployer tout entiers. En vain vous vous flatteriez de racheter ce défaut de confiance en la vie par l'application ri-

goureuse au devoir et même par le dévouement : c'est de lumière et de chaleur, c'est de joie que vos élèves ont besoin, et comment leur communiqueriez-vous ce qui vous manque? Vous leur parlez du devoir, vous leur en donnez l'exemple : c'est bien, c'est le principal, pourvu que le devoir implique amour, confiance, courage. La joie seule donne des ailes à l'âme, et le christianisme lui-même, qui a inspiré la tristesse d'un Pascal, a bien compris l'homme, lorsqu'ayant fait du bonheur d'être en paix avec Dieu le ressort caché de l'activité, il a osé lui dire : « Soyez toujours joyeux ».

Nous sera-t-il permis de dire qu'à cette image de la directrice que nous essayons de tracer, il manquerait encore un trait, et non le moindre? Demander qu'elle ait, avec une raison cultivée, l'âme simple et populaire en même temps que haute, généreuse, capable d'embrasser avec sympathie les besoins complexes de la société contemporaine et de comprendre la diversité des situations, des caractères, des genres d'esprit ; demander qu'elle s'oublie elle-même, se faisant toute à tous, n'est-ce pas dire en d'autres termes qu'elle aura l'âme religieuse ; qu'en chacune de ses filles elle verra l'éternel à travers le passager ; que par delà leurs dons extérieurs ou leurs dons d'intelligence, d'imagination, d'aptitude pratique, par delà tout ce qui plaît en elles au premier regard, elle saura rechercher et cultiver ce qui est le fond mystérieux de la nature féminine et sa dignité, comme de la nature de l'homme en général, à savoir, le sentiment du Dieu infini, présent à notre existence individuelle et à notre destinée passa-

gère, et, selon le mot de Pascal, « à la fois au-dessus de nous et en nous »? Que ce sentiment ne revête pas les formes régulières d'une doctrine ecclésiastique ou philosophique, nous l'admettrons sans peine : on ne saurait attendre de la femme, après que l'on a osé la nourrir du pain de la science, qu'elle échappe plus que l'homme aux vicissitudes des dogmes et aux atteintes du doute; il y a désormais pour les deux sexes, dans l'ordre moral, communauté de risques et de périls, c'est-à-dire de responsabilité, qu'aucun artifice, aucune fiction ne sauraient empêcher, et qui, n'en doutons pas, la femme apportant en dot au trésor commun les intuitions et la délicatesse de son sexe, et en retour introduite par son éducation dans la cité de raison et de justice, contribuera de jour en jour à fonder l'unité morale de la famille et la paix du foyer. Elle saura ainsi préserver de la proscription les vertus obscures que notre civilisation, vouée à l'activité sans relâche et à la compétition violente, inclinerait à oublier, au grand détriment de la noblesse de l'âme : l'humilité, la sympathie, le contentement de peu, la patience, la résignation, et le commerce avec les choses éternelles, hors duquel les choses de la vie et la vie même perdent leur prix. Que la directrice apprenne donc, par son exemple, aux jeunes institutrices du peuple à se considérer comme attachées à une œuvre divine, où il dépend d'elles de travailler dans le sens de Dieu lui-même, en faisant surgir du sein de l'inconscience et des instincts grossiers, à l'aide des éléments du savoir, la femme de conscience et de raison,

capable de vérité et de justice, non moins que d'amour. Ainsi sera d'avance adoucie, ennoblie, sanctifiée, l'obscure existence de la maîtresse d'école. Combien je la plaindrais, si elle n'emportait pas de l'école normale, avec son brevet, un peu de ce viatique spirituel ! J'oserais assurer, sans en rien savoir, que parmi les femmes intelligentes et dévouées qui président à nos écoles normales, il y en a peu qui se tiennent pour entièrement quittes envers leurs élèves si, avant de les congédier, elles ne leur ont communiqué au moins une étincelle de ce feu sacré.

NEUF « CONFÉRENCES »

AUX ÉLÈVES DE FONTENAY-AUX-ROSES

(1) La journée, à Fontenay-aux-Roses, commençait toujours par ce que les élèves appelaient — assez improprement — la « Conférence » du matin. Dès leur lever, elles se réunissaient dans une grande salle, en présence de mon père, exécutaient un chant choral, et l'entretien s'engageait entre le maître et les élèves sur les sujets les plus variés, histoire, littérature, un point du programme d'études, un évènement politique, un personnage historique ou contemporain, une lecture, ou encore une des grandes questions de morale ou de philosophie. Sans doute mon père parlait, traitait le sujet, gardait la direction ; mais il provoquait les élèves à intervenir, à parler aussi, et c'était même là le véritable objet de ces « conférences ». Elles furent assurément le grand moyen d'action de Félix Pécaut. C'est dans cette heure de libre et sérieux échange de pensées, qu'il pénétrait dans les âmes, qu'il y allumait la flamme de la vie personnelle. Aussi cet entretien familier était-il trés sérieusement préparé. Si riche que fût la culture de mon pére, si riche que fût son expérience morale, je ne l'ai jamais vu manquer un seul jour de se lever à cinq heures du matin pour se recueillir pendant une heure et se préparer, la plume à la main, par la réflexion intense, à la « Conférence ».

Il est quasi impossible de ressusciter en une froide page imprimée ce qui fut souple, alerte et palpitant comme la vie même. La trace toute chaude des conférences, on la trouverait plutôt dans ces cahiers de notes succinctes, où mon pére, à l'avance, traçait les lignes principales, le schéma de l'entretien Je possède ces cahiers, mine inépuisablement précieuse, vrai trésor de vie. Car, en seize années, c'est la vie entière, en tous ses modes, qui fut embrassée, étudiée, éclairée dans ces causeries.

Les neuf « Conférences » que je donne ici ont été disposées pour l'impression par mon père lui-même. Il devait les publier, quand la mort l'a pris. Je n'ai rien eu à y changer. Je les donne telles qu'il me les a laissées.

(*Note de M. le Dr Elie Pécaut.*)

Adveniat regnum tuum !

Que ton règne vienne! Ce vieux mot de la langue chrétienne, tant répété depuis dix-neuf siècles, traduit encore de nos jours l'ardente aspiration à un meilleur ordre de choses, soit social, soit religieux ; mais il a pris dans le langage contemporain un sens nouveau et à quelques égards plus riche. S'il faut reconnaître qu'au point de vue strictement religieux, il s'est appauvri, en revanche il a gagné en étendue et en profondeur quant au contenu moral ; et l'on peut dire que par là même il implique et prépare une plus haute conception religieuse. Nous faisons entrer plus de choses, et non des moins précises, dans la notion de la cité divine, modèle de la cité terrestre, dans l'idéal de l'homme et de l'humanité, dans la loi qui doit présider aux relations de famille, à celles des citoyens, des maîtres et des serviteurs, des patrons et des ouvriers, des officiers et des soldats, des riches et des pauvres, des chefs d'Etat et de leurs sujets.

Que le règne de Dieu vienne! Si Dieu n'est pas une vaine idole de notre imagination, on ne peut sans doute le concevoir d'une manière plus digne de lui qu'en l'appelant des noms les plus augustes de la langue humaine, de ceux qui expriment les plus hau-

tes réalités, les secrets, les plus profonds de la vie universelle. Et quels noms dépassent ceux de justice et d'amour? En est-il qui paraissent mieux répondre à la véritable destinée de l'homme et de l'humanité, qui fassent mieux entrevoir la loi cachée que tous les êtres intelligents de tous les mondes, selon leur degré d'excellence, sont appelés à réaliser?

On se représentera donc le *règne de Dieu* comme le règne de la justice et de l'amour dans les relations humaines : un état où l'homme ne soit plus un « loup » pour l'homme, comme il l'a été longtemps, comme il l'est souvent encore sous des formes crues ou adoucies ; un état où il ne soit pas même un étranger, comme il l'est encore généralement dans les rapports de nation à nation, de classe sociale à classe sociale, de religion à religion, d'Eglise à Eglise, de maître à serviteur, de serviteur à maître ; où l'égoïsme plus ou moins raffiné, la sensualité plus ou moins grossière, l'envie ou l'orgueil, ne soient pas des impulsions dominantes ; où le pauvre ne soit pas exposé à mourir de faim à côté du riche, rassasié de superflu ; où au sein de la multitude obscure, aveugle, docile aux seuls instincts élémentaires, l'on voie se dégager, par un mouvement incessant, des êtres intelligents, obéissant en pleine connaissance à la raison, et où peu à peu se forment autant de personnes vraiment libres que d'êtres humains venant au monde ; où chacun se sente vivre en tous, et où tous soient forts de la vie de chacun ; d'un seul mot, où l'image de Dieu apparaisse

à la fois dans l'humanité et dans tous les individus qui la composent.

Mais qu'il est loin de nous, ce règne, en dépit des progrès accomplis! Si loin, qu'il paraît être un idéal chimérique, tel que le décrivent les apocalypses. Et pourtant, de quelle ardeur on travaillerait, chacun de son côté et tous ensemble, à le rapprocher, si l'on se représentait au vrai combien peu, aujourd'hui encore, nous sommes les *semblables*, moins encore les *frères* les uns des autres; combien il y a encore peu de désintéressement et de bonté, peu de respect sincère, même peu de vraie justice, peu de sincérité dans les rapports ordinaires; combien est petit le nombre de ceux qui prennent sérieusement à cœur d'être des hommes; combien nombreux, ceux qui s'ignorent eux-mêmes, et qui vont au hasard des circonstances, mus par l'instinct, l'intérêt, la coutume; combien nous nous ignorons les uns les autres, employant les mêmes mots sans parler la même langue; enfin, combien est terne et sans joie l'existence commune, chacun souffrant de l'isolement, même au sein de la vie sociale la plus animée!

Et d'autre part, quel bon vouloir, quelle ardeur nous mettrions à hâter la « venue du règne de Dieu » si, non contents de voir qu'il est loin, infiniment loin, nous découvrions seulement qu'il ne tient qu'à nous de le rapprocher, en travaillant selon nos moyens, simplement, sans relâche, à l'établir en nous-mêmes d'abord, puis dans notre famille et notre proche entourage; ensuite, par notre exemple ou par notre parole, dans la cité. Heureux celui qui, dès l'heure

présente, a choisi de diriger sa vie dans ce sens. J'atteste que, riche ou pauvre, grand ou petit, c'est à lui qu'est échu le bon lot. Si on savait, tous l'envieraient : c'est lui qui est dans le secret de Dieu, du vrai Dieu ; lui du moins, n'aura pas vécu en vain.

Sans doute il est permis d'admettre que le progrès naturel presque inévitable de la civilisation, contribuera, pour une part, à établir ce règne tant désiré. La science, l'industrie, l'organisation plus rationnelle, la législation perfectionnée, la terre entière exploitée amélioreront sensiblement les conditions matérielles et sociales de la vie. Toutefois n'ayons garde d'oublier qu'un trait se détache entre tous dans l'image que l'esprit moderne, nourri à la double école de l'Evangile et de la philosophie, se retrace de la cité de Dieu sur la terre ; un trait que ni la science, ni l'industrie, ni les lois, ni aucun progrès de civilisation ne peuvent à eux seuls procurer, mais qu'ils peuvent seulement faciliter en une certaine mesure : c'est la dignité morale des individus, seul fondement assuré de la liberté politique et d'un ordre de société dont l'humanité n'ait pas à rougir. Ce progrès-là, qui est le véritable progrès humain, il ne faut pas l'attendre du dehors, mais du dedans ; il n'a rien de *nécessaire*, rien qui résulte d'un développement naturel des choses ; le temps ne suffit pas à le produire ; il peut arriver, chez un peuple comme chez un individu, qu'il ne se produise pas : c'est affaire de libre choix, de décision personnelle ; et encore est-ce trop peu dire : c'est le fruit d'un effort incessant pour se refaire et se parfaire ;

c'est une conquête de soi à renouveler de jour en jour.

Edgar Quinet a exprimé fortement la même leçon dans une page remarquable de son livre de la Révolution (I, page 115.) « Les révolutions civiles, mêmes « les plus radicales, n'ont rien de commun avec la li- « berté, il ne faut pas croire que les premières mènent « nécessairement à l'autre......... Tous les éléments de « la civilisation renfermée dans la notion du bien- « être peuvent se développer par la seule vertu du « temps. Mais ce qu'il y a de plus noble en nous, la « liberté, échappe à cette nécessité aveugle. Pour y at- « teindre, il faut de l'âme, du courage, du caractère ; « là où ils manquent, l'éternité même ne pourrait « produire un atôme libre...... Il est certain que dans « un siècle, les hommes seront mieux nourris, mieux « couverts, mieux vêtus. Ils possèderont, à n'en pas « douter, ce qu'ils appellent une meilleure vie animale. « A moins d'un cataclysme, rien n'empêchera ce pro- « grès. Mais cette chose divine, la *dignité, compagne « de la liberté,* il faut qu'ils la méritent pour la pos- « séder. C'est folie de croire qu'elle les visitera, sans « qu'ils fassent un pas vers elle. »

Les lectures en commun à l'Ecole normale (1)

C'est un lieu commun de dire que l'école doit préparer à la vie ; et c'en est un autre de se plaindre qu'elle n'y prépare pas assez. Mais, pour être presque banal, ce thème n'en garde pas moins toute son opportunité. Il y a toujours lieu de s'assurer si nos programmes correspondent bien aux nécessités de la vie, si la discipline qui règle durant plusieurs années le travail de nos élèves et leur conduite est la plus propre à tremper leur caractère en vue de l'avenir qui leur est réservé. Il ne fait jamais bon, pour une grande institution telle que l'Université, ni pour un seul ordre d'enseignement, ni même pour une école particulière, de s'endormir sur les dispositions prises, sur les procédés adoptés, comme si l'on avait jeté définitivement le pont entre la jeunesse et l'âge mûr, entre l'éducation préparatoire et le temps de l'action régulière ; rien n'est plus mobile, plus incertain, plus sujet à perpétuelle révision que le *plain-pied* à établir de l'un à l'autre.

J'ai parlé seulement des programmes d'études et de la discipline calculés en vue des conditions à venir de l'existence, conditions autres pour les enfants de l'école primaire et pour ceux de l'école secondaire.

(1) Conférences du samedi 6 novembre 1892 ; du 31 janvier 1895.

Mais c'est d'une autre sorte d'accord ou de correspondance que je veux vous entretenir, et non moins importante. N'avez-vous pas réfléchi quelquefois au singulier *dépourvu* où se trouvent des jeunes gens et des jeunes filles lorsque, après les longues années passées dans les Collèges ou dans les Ecoles Normales, ils sont jetés en plein dans le pêle-mêle des opinions historiques, morales, religieuses, politiques, sociales, sans avoir une boussole pour régler leur jugement.

Sans doute ils ont appris à commenter, admirer, quelquefois critiquer des œuvres de littérature, d'histoire, de morale ; ils ont été exercés à étudier un sujet de près et sous ses diverses faces, à raisonner avec précision, à discuter avec circonspection, à conclure avec décision ou avec réserve. Pareille culture n'est pas indifférente quand l'heure est venue de se prononcer sur les questions, les livres, les journaux, les discours qui agitent sans cesse le temps présent : elle peut communiquer à l'esprit des habitudes qui contribuent à éclairer le jugement. Ce serait la pire condamnation prononcée sur un système d'enseignement primaire, mais surtout (en raison de l'âge plus avancé) secondaire ou Normal, que de lui dénier le devoir ou le pouvoir d'armer en quelque mesure ses élèves pour la lutte de plus en plus ardente et confuse des idées et des doctrines.

Mais d'autre part on a toujours eu raison de penser que les études et en général l'éducation de la jeunesse devraient se poursuivre dans la paix et dans la sérénité, de même que l'on épargne à des corps encore

frêles et inachevés les efforts violents ou prolongés qu'ils auront à s'imposer plus tard. Ce n'est pourtant pas qu'on laisse ignorer à des élèves de 15 à 19 ans les controverses de tout genre dont la société est agitée : le voulût-on, on n'y parviendrait pas. Mais ces controverses, ramenées à leur principe, exposées dans leurs arguments contradictoires et dans leurs conséquences historiques, sont maintenues à une hauteur qui leur enlève, si on peut ainsi dire, leur malfaisance.

Le changement est grand lorsqu'on passe de l'école dans la vie : c'est la différence de l'ancien au moderne, de l'abstrait au réel, à ce qui vit ; des principes simples, dégagés, clairs, aux faits complexes et obscurs, aux opinions mêlées de vrai et de faux, aux préjugés sincères et respectables, aux thèses sophistiques et déclamatoires, aux allégations mensongères et impudentes, aux démonstrations spécieuses ; c'est surtout la séduction d'une morale indulgente à la nature et aux habitudes régnantes, sans raideur mais sans ressort, toute en dehors et en bienséances. Voilà ce que le jeune maître et la jeune institutrice, fraîchement imbus de bonnes lettres et de science sévère vont trouver partout ; des pierres d'achoppement, je veux dire des idées, des affirmations, des arguments, propres à les déconcerter, ils les rencontrent, sans les chercher, dans le journal quotidien du matin, dans le feuilleton, dans la Revue, dans les livres en vogue, dans les pièces de théâtre en renom, dans les discours des orateurs politiques les plus écoutés, et jusque dans les articles *de fond* des feuilles scolaires où l'on

discute l'enseignement public et en particulier l'enseignement moral.

On ne saurait dire, je crois, à quel point l'esprit des jeunes gens, et des meilleurs, des plus réfléchis, se trouve surpris et désarmé devant ces écrits du jour, la plupart improvisés ou mal achevés, abondants en paradoxes, quelques-uns seulement sérieux, sincères, médités, c'est la mêlée active, bruyante, incohérente de la vie. Que les voilà loin des régions sereines, des vérités pures, des œuvres classiques, des démonstrations rigoureuses, de la science ! Morale, politique, économie sociale, littérature, où se prendre ? à quelles règles claires et certaines ? Ils invoquent alors leurs souvenirs d'école, mais l'école ne prévoyait pas les cas présents, complexes et confus.

Et c'est précisément là que je voulais en venir. Sans doute l'éducation, celle des jeunes maîtres en particulier, ne peut ni ne doit prétendre à remplacer l'expérience de la vie, c'est-à-dire le jeu naturel de la liberté individuelle aux prises avec les idées et les circonstances du moment ; mais ne peut-elle pas (et si elle le peut, ne le doit-elle ?) faciliter d'avance l'épreuve à la fois attrayante et redoutable des premières rencontres du jeune homme et de la jeune fille avec les spectacles et les enseignements que leur offre la société contemporaine ?

C'est pourquoi je voudrais qu'une fois par semaine, le samedi soir ou le dimanche matin, après les travaux règlementaires terminés, la lecture en commun d'un écrit récent et notable par quelque endroit, article

de journal ou de revue, discours, conférence, sujet à éloge ou à blâme, en tout cas à commentaires et à critique, réunit les élèves (au moins les plus avancés, ceux de troisième année) et leur Directeur ou l'un de leurs professeurs. Ce ne serait plus une leçon, une classe, mais une de ces lectures à haute voix, coupées de réflexions, de questions, de libre causerie, qui, dans la famille, en présence du père et de la mère, préparent les enfants à comprendre et à apprécier les choses, les hommes et les idées du jour, forment peu à peu leur jugement et leurs sentiments. Ainsi s'opérerait, dans l'école, le passage de l'enseignement théorique à l'éducation pratique de l'esprit, au discernement de ce qui se dit, s'écrit, se fait à l'heure actuelle, du simple et du déclamatoire, du spécieux et du solide, de la rhétorique sophistique et du langage naturel et sensé. Quoi de plus utile, par exemple, en lisant avec les élèves de troisième année un de ces articles passionnés dont, chaque matin, se grise la foule des lecteurs, peuple ou bourgeoisie, que de les exercer à réduire, en un raisonnement en forme, l'argumentation verbeuse et véhémente de l'auteur : l'inanité en paraîtrait aussitôt à nu ! Ou encore de s'arrêter, chemin faisant, dans la lecture d'un écrit plus sérieux, en possession de l'attention publique, sur une page caractéristique, afin d'en serrer de plus près le sens, d'en mesurer la portée, et par elle la portée du livre lui-même. Apprendre ainsi aux élèves « à lire », à s'apercevoir qu'ils ne comprennent pas, à ne pas se laisser éblouir par le faux éclat des mots et de la forme, à

démêler le principe secret d'une doctrine et ses conséquences, leur apprendre à suspendre leur jugement, à douter d'eux-mêmes ; enfin les acclimater d'avance avec précaution dans le monde où ils sont appelés à vivre et à enseigner, les préserver des faux pas du début, aussi dangereux pour leurs élèves que pour eux-mêmes, en un mot établir le plain-pied entre l'école et la vie, n'est-ce pas mettre à l'éducation son naturel et nécessaire achèvement ? Un exercice de ce genre aurait d'autant plus de prix, il s'adapterait d'autant mieux à son but, qu'il ne serait pas une leçon, mais un entretien familier et comme une anticipation sur les libres lectures et les libres réflexions de l'avenir.

II

Quelles difficultés s'opposent, dans les Ecoles Normales, à l'emploi régulier de cet utile instrument ? Il en est deux, considérables l'une et l'autre, mais de bien inégale importance.

La première, c'est le manque de temps. Elle fait obstacle, dans toutes nos maisons françaises d'éducation, primaires ou secondaires, de filles ou de garçons, à des perfectionnements très désirables. Tant de matières diverses se disputent le petit nombre des heures du jour, qu'on est embarrassé ou plutôt empêché d'attribuer une petite place à l'*inutile*, je veux dire à ce qui sort du programme des études et des examens : or l'*inutile*, sous ses diverses formes, interrogations,

entretiens, lectures, c'est souvent le nécessaire, c'est l'éducation même. Ne pas pouvoir perdre un peu de temps au cours de la leçon, c'est une condition presque certaine de stérilité pour l'intelligence ; ne pas pouvoir en perdre au cours de la semaine, soit pour orienter l'esprit dans le temps présent, soit pour entretenir la vie de l'âme et du sentiment, c'est presque souscrire à la faillite de l'éducation. Un chef de maison, et en tout cas un Directeur d'Ecole Normale ne saurait en prendre son parti. Si les programmes officiels restent ce qu'ils sont, il lui appartient de les interpréter, d'accord avec ses supérieurs ; et il sera toujours écouté d'eux, s'ils peuvent faire fond sur son discernement et son activité. Il n'y a pas de nécessités d'études ou d'examens qui le justifient, si la chose lui paraît bonne, de ne pas trouver dans l'emploi hebdomadaire du temps une heure et demie pour la lecture en commun. Il la trouvera, s'il le veut.

Mais la vraie, la grande difficulté est ailleurs : elle est dans le professeur lui-même. Autre chose est en effet d'enseigner, de commenter, de louer, de critiquer des œuvres anciennes, connues, mille fois jugées, en s'aidant du secours de livres consacrés, et autre chose de se hasarder seul ou presque seul en terres nouvelles, en des écrits où sont traitées des questions qui divisent actuellement les esprits. On n'a plus ici dans la main les boussoles accoutumées ; on n'est pas aussi sûr de sa pensée ni de sa parole. De quelle autre préparation, en effet, n'est-il pas besoin pour bien comprendre et pour faire comprendre, pour saisir le

nœud et le faire saisir, pour diriger l'esprit des élèves tout en le laissant « trotter devant soi »! N'a-t-on pas à craindre ou de rester banal, tout en formules vides, ou de suggérer des jugements légers, hâtifs, superficiels, peut-être erronés?

Oui, cela est à craindre. Mais si le professeur n'est pas infaillible, combien moins l'élève, jeune, sans expérience, imparfaitement cultivé, et avec cela — ne l'oublions pas — appelé à enseigner! Le professeur, du moins, sait douter de lui-même, se réserver, ne pas s'engouer à la légère; c'est une rare qualité, et l'un des meilleurs fruits d'une culture profonde : ne fît-il que la communiquer aux jeunes maîtres, il leur aurait appris ce que l'expérience ne leur apprendra qu'à la longue et à leurs dépens. De plus, il sait à qui s'adresser, à quels livres, à quels conseillers, pour éclairer son propre jugement. Il se gardera bien d'*improviser*, en un exercice si délicat : il aura remarqué d'avance les passages obscurs, suspects ou simplement importants, et ses explications précises et brèves à la fois (car il ne faut pas détruire le plaisir de la lecture suivie) se produiront à propos et à coup sûr.

Persuadons-nous d'ailleurs d'une chose! c'est que, si bien que nous « préparions nos élèves à la vie », la vie elle-même aura encore beaucoup à leur enseigner : c'est elle, en définitive qui reste la grande maîtresse; mais ses leçons ne profitent guère qu'à ceux qui ont été mis de bonne heure en disposition de les écouter et en état de les comprendre.

Les Biographies (1).

On ne dira jamais assez quelle est la vertu des Biographies bien faites. Nulle prédication morale n'a autant de prise sur l'âme. Songez seulement à la *Vie de Pascal*, par sa sœur, Mme Périer, ou encore aux *Vies* de Plutarque. Elles ont toujours occupé, et à bon droit, une grande place dans l'éducation, soit morale, soit religieuse, soit civique, et non pas seulement dans l'éducation des enfants, mais dans celle des hommes, témoin la *Vie des saints*, le *Plutarque d'Amyot*, « bréviaire des honnêtes gens » et les recueils de *Souvenirs* des grands hommes que tout pays se plaît à conserver et à transmettre.

Ce n'est pas une médiocre lacune, mais qui s'explique sans peine et qui se comblera peu à peu, que la pénurie de bonnes biographies en vue de l'enseignement laïque, du moins en France. A quoi tient en effet leur extraordinaire vertu ? Serait-ce à ce qu'au lieu de s'adresser à l'intelligence pour la convaincre et l'éclairer, elles peignent à l'imagination le tableau d'une noble pensée réalisée dans une existence d'homme ? Oui, sans doute ; mais peut-être sera-t-on plus

1) Conférences des 25 oct. 1893, 28 oct. 1894 et juillet 1896.

près de la vérité en disant simplement que leur efficacité, comme leur charme, tient à l'attrait de la *vie* même : au lieu d'une idée abstraite, c'est une idée que l'on voit vivre, se mêler, pour la maîtriser et l'ennoblir, à toute la réalité complexe et compliquée de l'existence humaine, à la santé et à la maladie, aux peines et aux joies, aux misères de toute sorte attachées à la destinée commune, et aux tentations, aux épreuves, aux périls d'une destinée exceptionnelle. C'est comme si le biographe, par son récit, ou seulement par une action marquante, par un détail intime, par un trait obscur, par une anecdote familière, soulevait le voile qui nous cache les uns aux autres, et nous faisait pénétrer jusque dans l'âme du personnage, dans son vrai *moi*. C'est le contact immédiat de la vie qui suscite la vie. Combien le *portrait*, littéraire ou historique, même le plus consciencieux, le mieux informé, le plus complet est infidèle, superficiel et terne auprès d'une telle révélation ! Ce n'est qu'une image intellectuelle abstraite, une ombre.

Ainsi s'explique la grande place de la biographie, dans l'histoire morale de l'humanité, aussi bien dans les temps anciens que dans les temps modernes ? Qui essaierait de mesurer la puissance des récits évangéliques qui nous peignent la figure de Jésus ? Et qui saurait évaluer tout ce que les récits relatifs à Socrate, à sa vie et à sa mort, à son caractère, à sa manière d'être et de se conduire comme citoyen, comme soldat, comme maître, comme ami, ont eu d'influence sur les esprits ? Cela nous aide à mieux comprendre

les *conversions* remarquables, soit philosophiques et pour ainsi dire laïques, soit chrétiennes, que nous rapportent les historiens : c'est un idéal de l'homme qui apparaît dans une image vivante et saisissante, qui nous ravit par son éclat, j'entends par l'éclatante révélation de ce qu'est l'*homme véritable*, c'est-à-dire de ce qu'il devrait et pourrait être, et qui, par contre coup, évoque aussitôt l'image de l'*homme réel* que nous sommes, laid, bas, méprisable, haïssable. Alors le sentiment s'émeut, l'âme s'ébranle, la volonté est entraînée. Rappelez-vous dans les Misérables, le forçat Valjean ébloui et tout ensemble confus de honte devant la magnanimité chrétienne de l'évêque Miriel. L'idéal acquiert plus d'empire sur nous lorsqu'il vient ainsi à prendre corps dans un portrait, même imaginaire, qui nous le montre réalisé dans les conditions ordinaires ou extraordinaires de la vie. La fiction rivalise alors avec l'histoire, pour nous rendre visible, comme dans un miroir fidèle, l'idéal entrevu par l'esprit. Tel, dans les Chants du Crépuscule (xxxv) l'admirable portrait de la *jeune femme* qui se termine par ce vers.

Les autres sont des bruits, vous, vous êtes un chant.

N'essaierez-vous pas d'approprier à votre usage, et à celui de vos élèves des écoles normales, cet incomparable instrument d'éducation et de renouvellement moral ? Une seule difficulté, mais grave, se présente : où trouver des biographies qui répondent à nos besoins et à notre culture moderne ?

A ce sujet, je vous proposerai deux règles, qui nous aideront, je crois, à résoudre pratiquement la question :

La première, c'est de prendre notre bien partout où il se trouve, partout où il y a de l'*humanité* ; chez les modernes et chez les anciens, chez les chrétiens et chez les sages de l'antiquité, chez les philosophes. Et non seulement chez les hommes voués à l'action morale ou religieuse au sens strict du mot, mais chez tous ceux qui ont été grands par le dévouement à une noble cause, à la science, à la liberté politique ou civile, à l'abolition de l'esclavage, à l'indépendance de la patrie, à l'exploration pacifique du globe, à l'éducation du peuple ; à ceux qui, dans une condition obscure ou sur un grand théâtre, ont donné sans bruit leur vie au service des pauvres, des malades, des déshérités de toute sorte ; tous ceux enfin dont la personne a révélé, sous un aspect ou sous un autre, la dignité de la nature humaine, et qu'à ce titre on peut appeler des exemplaires vivants de ce que peut ou doit être l'homme véritable. La règle que la Bruyère appliquait au choix des bons livres, nous l'appliquons aux exemples des hommes : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

La seconde règle, c'est d'user d'une libre critique dans l'usage des biographies même des plus belles ; en considérant que ce sont des vies d'hommes et non de

demi-dieux, ni de Saints impeccables et infaillibles. Cette liberté est la seule condition qui nous permette de n'être pas intolérants et sectaires, mais de puiser amplement aux sources les plus diverses, prenant et laissant, non pas à notre fantaisie, mais selon notre jugement réfléchi, mettant toutes choses au point de notre culture moderne et de nos besoins particuliers, ne nous inféodant à aucune doctrine, à aucun modèle, et ne nous en inspirant que sous réserve de notre raison et de notre conscience. Tout cela, quelle qu'en soit l'origine, c'est le patrimoine de l'humanité, c'est notre héritage : acceptons-le, mais, comme il convient à des êtres libres et raisonnables, sous bénéfice d'inventaire.

Je ne sais s'il se trouvera quelqu'un pour blâmer cet éclectisme, comme s'il était dicté par l'indifférence sceptique entre les doctrines philosophiques et religieuses, ou bien comme si tant de *Vies* disparates ne pouvaient, faute d'unité d'inspiration, engendrer chez leur imitateur rien de sain et de fort. Il est facile de répondre par le mot souvent cité de l'Ancien « rien d'humain ne doit nous être étranger » ; et de fait, il n'est pas un seul homme cultivé, ou même simplement civilisé, qui, le sachant ou l'ignorant, ne vive spirituellement de plusieurs traditions ou doctrines qui se mêlent et se pénètrent dans l'air qu'il respire, dans la civilisation qui l'a nourri. L'idéal moral qui plane sur nous et qui préside à la vie sociale et à la législation, est composé d'éléments très divers, venus de l'antiquité juive, chrétienne, païenne, germanique,

et de la philosophie moderne, sans parler des influences de race. Vouloir ne relever que d'une seule tradition et des beaux exemples qui s'y rattachent, ce n'est pas seulement se condamner à l'appauvrissement ; mais, à parler en toute rigueur, c'est une chimère, une impossibilité. Sans doute il est permis, il est raisonnable de faire un choix, entre des *sagesses* diverses, de préférer l'un à l'autre, de se replier habituellement sur tel principe d'action plutôt que sur tel autre, mais la santé de l'esprit, son état moral, demande, ainsi que Pascal le disait de la vertu, « qu'au lieu d'être à une des deux extrémités seulement, on touche les deux à la fois, en remplissant tout l'entre-deux ». On peut mettre au-dessus de tout la charité des chrétiens et ne pas écarter la vertu virile des stoïciens, ni la sincérité imperturbable, dans le doute comme dans l'affirmation, d'un penseur contemporain. Il faut un centre à la vie, mais ce centre même, cette unité doit être vivante, non abstraite ; et peut-elle être vivante, si elle n'est complexe, et par là riche et féconde ?

Enfin, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce qui pourtant va de soi, c'est que les mêmes Biographies ne sauraient convenir à tout le monde, à tous les âges, à tous les degrés de culture. Non qu'une belle vie ne soit belle pour tous les esprits ; mais encore doivent-ils être en état de la comprendre ; il y a telle sorte de grandeur morale ou intellectuelle qui échappe au regard de l'enfant et de l'homme illettré ; et dans cette grandeur même, il peut y avoir tel aspect particulier qui sera accessible aux enfants de nos écoles

primaires, tandis que l'ensemble, la figure même, réclamera, pour être saisie et appréciée dans son ensemble, une certaine expérience de la vie, une instruction et une réflexion plus développées. Un Pascal « le *dernier des grands saints et déjà philosophe* », comme dit sainte Beuve, ajoutons : et grand savant en même temps que philosophe, ne peut se révéler tout entier qu'à des intelligences et à des âmes déjà mûries, au moins à quelques degrés, par l'étude et par l'expérience : quelques traits seulement de sa physionomie, seraient propres à toucher un enfant ou un homme sans culture. Et de même pour Socrate, grand penseur, grand éveilleur d'esprits, mais aussi grand citoyen, ami dévoué, causeur incomparable, et enfin martyr de la philosophie.

Rappelons aussi — et cette remarque est importante — qu'il suffit d'avoir les yeux et l'esprit ouverts pour trouver presque à chaque pas, dans une revue, dans un journal, dans un livre qui n'a aucunement le caractère de la biographie, un mot, un trait, une action qui nous découvre subitement une âme supérieure par quelque endroit, et qui, par le contact de la vie, nous excite à vivre d'une vie semblable.

II

C'est pour nous en particulier, pour notre usage, non pour celui des écoles primaires, que je voudrais avec votre aide, ébaucher à titre d'essai, et sous réser-

ve du mieux, une liste de belles *Vies*. Vous ne ferez d'ailleurs que votre devoir en travaillant plus tard à composer une liste semblable pour vos jeunes Normaliennes, pour « vos filles » d'adoption, et une autre pour leurs élèves, qui seront vos petites filles.

Ne cherchons pas à suivre ici un ordre systématique, pas plus, cela va sans dire, qu'à épuiser la matière. Frappons d'abord à la porte des anciens. Dans la plus haute antiquité, je n'hésite pas à vous signaler la Vie du Bouddha Indou (racontée par Barthélemy Saint-Hilaire), qui peut aller de pair avec celle des Saints les plus illustres : vous n'aurez pas de peine à faire la part de l'ascétisme oriental.

Chez les Grecs et les Romains, nous entrons en pays de lumière, de raison et de mesure. Au premier rang Socrate, dont la grande figure préside à tout le mouvement des écoles et de la morale philosophique : mettez parmi vos livres de chevet les écrits de Platon qui nous retracent sa manière de vivre et sa mort : l'*Apologie*, le commencement et la fin du *Phédon*, le *Criton* et le *Gorgias*, la dernière partie du *Banquet*. Ces chefs-d'œuvre ont été, avant et depuis le Christianisme, la nourriture d'une élite d'hommes ; et l'on peut dire d'eux sans exagération, comme des Evangiles que, directement ou par l'intermédiaire des disciples, il en est entré quelque chose dans l'air que nous respirons tous en venant au monde.

Après Socrate, les *Maximes* et les *Entretiens d'Epictète*, un minuscule volume, qui n'est pas proprement une biographie, mais où la vie, la vie personnelle et

familière perce et déborde à travers toutes les pages. Joignons-y les *Pensées* de Marc Aurèle, joyau précieux de la sagesse antique, confession touchante et sincère de l'une des plus nobles âmes qui aient honoré l'humanité, mais difficile à comprendre en maints endroits.

On ne lit plus assez (et la plupart de vous n'en ont même rien lu) les *Vies parallèles* des grands hommes (Grecs et Romains) de Plutarque, tant pratiquées par « les honnêtes gens » des XVIe et XVIIe siècles : vous y trouveriez, avec des récits pleins de naturel et de charme, une sagesse saine et savoureuse.

Dans la ligne chrétienne, après avoir mis hors de pair les *Evangiles* (discours et vie de Jésus) qui, même à les considérer du point de vue strictement rationaliste, sont, non pas l'unique, mais la principale source d'où est sorti et où se retrempera toujours l'idéal moral et religieux du monde moderne, nous mentionnerons les *Confessions* de saint Augustin, œuvre originale de sincère, courageuse et délicate analyse morale, où maintes parties vous décourageraient par leur subtilité et leur dialectique spécieuse, mais où certaines pages (la conversion, l'entretien suprême du fils avec Monique, sa mère, etc.), toutes gonflées du souffle nouveau, ne vieilliront jamais.

Que dirons-nous des *Vies des saints*? Si jamais livres ont été lus et relus dans les cloîtres, dans les écoles, dans le monde, ce sont ces recueils de biographies. L'Eglise catholique en fait encore un grand usage pour l'éducation et pour la dévotion ; mais le « siècle »

s'en est détourné, et s'il y revient quelquefois pour admirer quelques grandes figures, c'est lorsque des historiens « séculiers » les renouvellent, en y apportant, avec un juste sentiment de vénération, la lumière de la critique, telles les belles études de MM. Gebhart, Sabatier (François d'Assise), Zeller. Mais les recueils d'usage commun, même émondés et simplifiés dans le goût Janséniste, heurtent toutes nos habitudes d'esprit, par l'absence complète de critique historique, par la monotonie stérile du panégyrique, par le miracle prodigué à tout propos, par un ascétisme sans mesure, en même temps que le peu de jour ouvert sur les caractères et la physionomie propre de la plupart des personnages affaiblit l'intérêt et l'efficacité morale. Et pourtant, quels trésors de renoncement, de piété intérieure et de charité se cachent sous ses formes d'existence dont le sentiment moderne est, à juste titre, rebuté......

Nous parlerons une autre fois plus à loisir de ce qui caractérise les *Saints* du Moyen-Age. Mais faisons d'avance une place à part à notre saint Louis, un vrai Roi, un homme d'action, en même temps qu'un saint ; mais, lui aussi, un saint du Moyen-Age que l'on vénère, sans pouvoir le prendre en tout pour modèle (voir les Vies de trois grands chrétiens, par Guizot).

Avant de quitter cette époque et d'aborder l'âge de la Réforme et de la pensée libre, gardons-nous d'oublier l'une des plus nobles vies et, par bonheur, des mieux connues, de celle qui fait le plus d'honneur à notre pays et à votre sexe, et en qui tous les peuples

civilisés s'accordent à saluer l'un des types les plus purs et les plus attachants de l'humanité. Jeanne d'Arc est une *Sainte,* si jamais femme a mérité ce nom ; mais c'est une sainte séculière. Elle est pieuse et croyante ; mais elle vit au plus épais de la plus grossière mêlée du monde ; sa vie, tout extraordinaire qu'elle soit, n'a rien (à part ses Voix) de légendaire ; ses miracles (on peut bien les appeler ainsi) n'ont rien de surnaturel ; sa physionomie sublime par tant d'aspects, ne flotte pas entre ciel et terre ; c'est une femme, c'est une Française, et si haut que plane son regard, elle reste toujours fille de la terre. Son caractère est empreint des traits les plus authentiquement chrétiens, mais non des traits ecclésiastiques ; elle y mêle une tranquille liberté de jugement, une simplicité intrépide, une indépendance de conviction à l'égard de l'Eglise, enfin des qualités aussi rares chez les plus célèbres docteurs du temps que chez le commun des fidèles. Vous ne sauriez contempler de trop près cette grande et douce figure ; elle est du XIX[e] siècle autant que du XIV[e] ; de la France démocratique et libérale autant que de la France monarchique et catholique ; toute l'humanité peut se reconnaître en elle et s'ennoblir à son contact. Je n'ai pas besoin de vous signaler la Jeanne d'Arc de Michelet et celle de Joseph Fabre.

Le XVI[e] siècle ouvre l'ère de la liberté religieuse et de la libre recherche. Le schisme déchire définitivement l'antique Eglise, en face ou à côté des églises rivales, la pensée indépendante commence à se faire une place distincte. Il se forme des conceptions morales,

des manières de comprendre et de régler la vie, aussi différentes entre elles que les conceptions dogmatiques. Avec les protestants, la morale se sécularise comme la religion ; tandis que chez les catholiques elle reste plus ou moins fidèle au caractère ascétique, la vertu des *religieux* du « triple vœu » continuant toujours d'être la vertu des parfaits ; tandis que chez les libres penseurs, elle va se naturalisant de plus en plus pour se rapprocher du type de la sagesse antique. Comme il fallait s'y attendre, les trois types, en se côtoyant, s'influencent mutuellement, et parfois se pénètrent, si bien que l'on serait embarrassé d'attribuer sans réserve telle *Vie* à l'un ou à l'autre. C'est donc ici que nous aurons, encore plus que chez les saints du Moyen-Age, à appliquer nos règles : prendre notre bien partout où il se trouve, avec entière liberté de critique, d'admiration et de choix.

Dans la ligne ancienne, rappelons la touchante Vie de Pascal par Mme Périer, qui s'est montrée digne de nous peindre en traits simples, sobres et pénétrants la figure de son illustre frère ; et à la suite de celle-là les nombreux portraits que Sainte-Beuve a tracés avec tant de respect et de finesse de la vie des hommes et des femmes de la même famille spirituelle.

Nous avons marqué plus d'une fois, dans nos conférences, ce qui sépare l'esprit de Port Royal, tout imprégné d'ascétisme et rivé à la tradition ecclésiastique de notre esprit moderne, tout séculier et libéral ; mais nous n'oublions pas que « les solitaires de cette mai- « son, ainsi que le dit Villemain, et avec eux les

« religieuses, en paraissant ne discuter que des subtili-
« tés scolastiques, représentaient la liberté de cons-
« cience, l'esprit d'examen, l'amour de la justice et
« de la vérité ; » que Pascal, leur interprète, en osant en appeler, dans les matières théologiques, « à la raison de tout le monde, a été l'écho du XVIe siècle et le précurseur du XVIIIe », et que le Jansénisme primitif, par ses idées maîtresses de la *piété* intérieure, de la *grâce* souveraine, qui seule fait le prêtre et l'évêque même, de l'*Eglise universelle*, érigée en juge du dernier ressort, par son étude assidue des livres sacrés et des anciens Pères, enfin par la traduction et la propagation du Nouveau Testament en langue vulgaire, a favorisé le libre mouvement des esprits et des âmes.

Dans la ligne de la Réforme qui va se confondant de plus en plus avec celle de la libre pensée religieuse et politique, je me borne à vous signaler, non pas des biographies spéciales, écrites au point de vue protestant, mais, pour le XVIe siècle, les beaux chapitres bien connus de Michelet, sur les Réformés Français et en particulier sur Coligny, et le *Marnix de sainte Aldegonde* d'Edgar Quinet ; pour le XVIIe siècle, les pages de Michelet, sur les émigrés de la Révolution et les portraits qu'ont tracés Guizot et Green (traduit en français), des principaux défenseurs des libertés publiques en Angleterre contre l'absolutisme des Stuarts. Rappelons à cette occasion qu'à partir de la Renaissance du XVIe siècle, qui sécularise à la fois la religion, la science, la philosophie, la morale, le cercle des biographies *édifiantes* (pour les appeler d'un nom

commode) va s'élargissant ; et comme il n'est plus limité exclusivement à une Eglise ni à un dogme particulier, il ne l'est pas davantage au domaine strictement religieux ou moral. Toute vie, toute action, tout caractère est marqué implicitement ou manifestement du sceau de la moralité et de la religion, tout est plein à la fois d'humain et de divin, dans la vie publique et dans la vie privée ; dans tous les ordres d'activité, en un mot, tout est édifiant qui nous découvre une manière d'être, de penser, de vivre, supérieure au train vulgaire, qui nous élève au-dessus de nous-même, et nous incite à agir selon la loi véritable de notre nature. C'est pourquoi, après avoir admiré un saint Vincent de Paul, ne craignons pas d'emprunter des exemples et des leçons à des hommes qui, sans prétendre à être des modèles de vertu, n'en ont pas moins consacré leurs forces à de grands services publics ou à faire prévaloir de nobles causes, à composer des œuvres durables, à un Descartes et à un Spinosa comme à un Colbert et à un Vauban ; à un Turgot, à un Washington, à un Wilberforce, à un Oberlin, à une Elisabeth Fry, à un Buffon et à un Montesquieu, au défenseur persévérant et passionné de Calas et de la tolérance, à ceux qui ont donné leur vie à faire triompher chez nous la Révolution, c'est-à-dire un ordre civil et politique établi sur la justice et la liberté, à fonder la démocratie, à affranchir les Etats-Unis, à réformer les prisons et les hôpitaux, à abolir l'esclavage, à soulager la misère.

Et comment oublierions-nous d'inscrire dans cette

liste les biographies des hommes et des femmes qui se sont voués à l'instruction du peuple, du prêtre La Salle, au XVIIe siècle, plus tard de Pestalozzi et du père Girard, de Channing et d'Horace Mann ? Vous connaissez déjà des récits consciencieux et bien nourris de la vie de ces apôtres de l'éducation, sans oublier les belles et substantielles pages que Doudan a écrites sur Mme Necker de Saussure, en tête du traité de l'*Education progressive.* — Je m'arrête, et vous laisse le soin de compléter cette liste, en introduisant, au cours de vos lectures, des noms de savants, de philanthropes, de missionnaires et d'écrivains publicistes, un Michelet, un Quinet, un Bersot, un Ampère, un Lamennais, un Lacordaire, un Augustin Thierry, un biologue tel que Pasteur, un de Metz (fondateur de Mettray), un Littré.

Faites-vous ainsi une société invisible d'amis, à la fois supérieurs et familiers, qui soutiennent votre faiblesse, animent votre solitude, éclairent vos ténèbres, vous réveillent de votre égoïsme, vous fassent honte de votre mollesse, et qui, après vous avoir tenu fidèle compagnie durant la vie, vous assistent à l'heure dernière. Ce que Quinet disait des dispositions à prendre en vue de la mort convient encore mieux en vue de la vie, et ce qu'il dit des *idées immortelles* est bien plus vrai des *Vies immortelles :*

« Il dépend de tout homme de se préparer, pour l'heure suprême, un magnifique cortège, qu'aucune puissance humaine n'empêchera de resplendir dans la nuit.

« Je convie autour de moi, quand viendra ce moment, les pensées les plus hautes et les meilleures où j'aie pu m'élever, les vérités que j'ai rencontrées et servies, les idées immortelles qui m'ont apparu depuis ma jeunesse jusqu'à mon dernier jour...... »

Fais ce que tu fais (1).

« Je tâche que chaque jour soit pour moi l'équivalent de toute ma vie. (2) »

(*Sénèque : lettre* LXI *à Lucilius*).

« Cueille le jour qui passe. »

La pensée de Sénèque, comme son style, est souvent subtile, et le sens prête à quelque incertitude. Dans cette belle lettre, toute pleine de l'inspiration stoïcienne, le philosophe romain s'efforce d'armer son âme contre l'effroi d'une mort prochaine et prématurée. On n'est pas malheureux, dit-il, quand on obéit librement à la nécessité : bien mourir, c'est mourir de bon cœur (libenter). « Je considère chaque jour comme « s'il pouvait être le dernier. Je suis tout préparé à « partir ; et c'est pourquoi je jouis de la vie ; quant à « savoir quelle en sera la durée, je ne m'en inquiète « point.....» Et il termine par ces nobles paroles : « Ce « n'est pas les ans ni les jours qui feront que nous

(1) Age quod agis.
(2) Id ago, ut mihi instar totius vitæ sit dies (Mot à mot : que le jour soit la représentation (d'autres : le raccourci) de la vie entière.

« ayons assez vécu : c'est l'âme. J'ai vécu assez long-
« temps, mon cher Lucilius : j'attends la mort (en
« homme) rassasié (plenus). »

Vous reconnaissez à tous ces traits la grande doctrine stoïcienne : se faire libre en obéissant à Dieu ; à Dieu, c'est-à-dire à l'ordre du monde, à la nécessité intelligente. Je n'insiste pas. Je veux seulement arrêter votre attention sur le mot que j'ai mis en tête : « *Je tâche que chaque jour soit pour moi l'équivalent de ma vie entière,* » de sorte que j'aie lieu de croire avoir assez vécu, même s'il doit être le dernier. Et cette incertitude même de la vie, loin de m'empêcher d'en jouir fait que j'en jouis davantage.

Mais comment en jouit-il ? On ne s'éloignera pas trop, sans doute, de la pensée de Sénèque en la traduisant à peu près ainsi :

« Je remplis chacune de mes journées (qui peut être la dernière), de tout ce qu'elle peut contenir d'existence effective, c'est-à-dire d'activité intérieure, de courage et de vertu, au lieu de la réduire par un inutile retour sur le passé, ou par une énervante anticipation de l'avenir, ou par une continuelle absence hors de moi-même à n'être en quelque sorte qu'un moment idéal sans réalité, sans substance et sans vrai contentement. »

Le mot n'est-il pas instructif pour vous ? Ce n'est pas seulement « la crainte de la mort qui nous empêche de vivre » (Vauvenargues), mais nous excellons tous à vider l'heure qui passe, de son contenu, de tout ce qu'elle renferme d'existence latente, pour nous

transporter (crainte ou espoir) dans les heures écoulées ou dans l'heure à venir.

C'est un art, qui ne s'apprend pas du premier coup, que de remplir le présent, de le réaliser en vivant près de soi, en soi, et en étant tout entier à ce que l'on fait. « *Age quod agis* » ; fais ce que tu fais. « *Carpe diem* » : saisis au passage l'heure, l'occasion qui ne reviendra plus. Jouir du jour présent comme s'il était la vie entière en abrégé, c'est encore la remplir d'immortalité, en l'occupant de pensées dignes de durer, de sentiments dignes d'être toujours les nôtres et ceux de toute créature raisonnable ; en concentrant notre vie, afin de la multiplier, au lieu de la disperser en vaines rêveries, en stériles regrets, en désirs changeants.

Tel vit trente, quarante ans qui a vécu plus longuement que des vieillards de quatre-vingt-dix ans. Songez à Pascal, à Spinosa, de notre temps au philosophe Guyau, et à maints hommes ou femmes obscurs, enlevés prématurément à une bienfaisante activité. On peut quelquefois enfermer un mois, une année en un seul jour, par un héroïque effort de pensée, de décision, d'action.

Il y a loin de cette maxime à cette autre : vivre en se souvenant que la vie n'est qu'un instant éphémère, de peu de prix, à moins qu'on n'entende la seconde de manière à la subordonner à la précédente.

Insistons sur cette précieuse règle qui porte la vie à son maximum d'existence réelle. « Travailler à ce que chaque jour soit pour nous toute la vie », c'est

donner à la journée la plénitude, la richesse d'une vie entière en ne gaspillant pas nos instants et nos forces. C'est là imprimer autant que possible le caractère d'achèvement, de maturité d'une vie complète; c'est avancer de tout notre pouvoir les tâches que l'on a entreprises : d'abord la réforme de soi, de son esprit, de son caractère, de son humeur, de ses habitudes; puis tout le bien qu'il dépend de nous de faire dans la famille, dans l'école, dans la société; le bonheur que nous voulons donner à nos proches, à nos amis.

C'est encore (je me rapproche du sujet spécial de la lettre de Sénèque) veiller au bon règlement quotidien de ses affaires, comme il arrive au terme d'une vie sagement ordonnée; être prêt à partir sans laisser une situation embrouillée; disposer les choses et nous mêmes, pour que nos parents, nos amis, nos élèves voient clair en nous, dans nos principes, dans nos motifs habituels d'agir; régler notre âme et notre conduite de chaque jour, de façon à laisser de nous l'image que nous estimons la plus digne, la plus conforme à notre vraie destinée.

Et comme résultat final, c'est que chaque jour soit *fécond* et plein de *contentement*, comme une vie entière bien réglée.

Pareille disposition pourra paraître à quelques-uns trop militante; mais combien éloignée de l'ascétisme autant que de la frivolité mondaine! Ceux-là sont le plus capables de la goûter, qui sont le plus avides de vivre, de jouir, d'agir, et pour cela d'*être* le plus possible. Et cette plénitude d'existence est à la portée

des plus humbles, de l'ouvrier, de la mère de famille, du maître d'école, autant que du philosophe.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent, ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front;

....

Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour,
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche....
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche.
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.

V. Hugo, *Les Châtiments*, livre IV, ix.

Les Saints (1).

Il m'a semblé que la *Vie des Saints,* en raison de la place considérable que ce livre a occupée et qu'elle n'a pas encore entièrement perdue dans la piété du monde catholique, devait figurer dans votre bibliothèque, de même que vous y trouvez les *Vies parallèles des grands hommes* de Plutarque. Et comme je m'informais auprès de l'un de vos professeurs, M. Petit de Julleville, s'il ne connaîtrait pas une édition abrégée et simplifiée selon le goût gallican, plus sobre de légendes, il a bien voulu s'informer à son tour, et m'a apporté un volume de la vieille bibliothèque des Jansénistes de Paris, que ces Messieurs lui avaient offert à votre intention. Nous acceptons ce don avec reconnaissance.

J'ai cité les *Vies* de Plutarque dont le titre se présente naturellement à l'esprit. C'est le tableau de la vertu antique, que vous trouverez à côté du tableau de la vertu chrétienne, laquelle a pris, remarquez-le, un nom significatif, celui de *Sainteté* : ici des saints, là des hommes vertueux, des sages.

(1) Conférence du 24 novembre 1887.

Qu'est-ce qui distingue le *saint*? Et pourquoi la race des saints paraît-elle épuisée depuis plusieurs siècles, bien que le monde n'ait manqué ni de grands caractères ni de grandes actions?

Vous lirez dans les *Etudes morales* de Renan des pages intéressantes sur ce sujet, où opposant la vie remarquablement pure, active, dévouée, religieuse d'un Channing à celle d'un grand saint d'autrefois, il donne sa pleine estime et son respect à celui-ci, réservant son admiration à celui-là, dont le grand air le séduit.

Si le *saint* chrétien s'appelle de ce nom au lieu de s'appeler comme autrefois un sage, un philosophe, c'est-à-dire un ami de la sagesse, ou simplement un homme vertueux, c'est d'abord que sa vie, ainsi que son âme est toute vouée à la religion, à Dieu. Sans doute le Sage de Socrate, d'Epictète, de Plutarque est pieux (εὐσεβής); non seulement il donne l'exemple d'accomplir soigneusement les rites sacrés de son pays, mais sa disposition intérieure envers les Dieux est celle de la vénération, de la soumission, de la confiance : toutefois le trait qui domine, c'est la *vertu* plutôt que la piété, la vertu, c'est-à-dire l'énergie morale, l'énergie de l'homme, appliquée à toutes les obligations de la vie séculière ; ou bien encore la *raison*, qui nous révèle notre vocation supérieure et qui est la seule force en même temps que la seule lumière certaine. Le *saint* vit avec Dieu ; il vit en Dieu ; sa lumière et sa force ne sont pas de l'homme, mais de Dieu ; ces termes, qui marquent une intime et habi-

tuelle communion, sont à peu près étrangers à la langue de l'antiquité. L'axe de la vie morale semble s'être déplacé (et Pascal l'a bien vu dans le célèbre entretien avec M. de Sacy) : il portait autrefois sur l'homme — la vertu était chose *virile* ; — il porte aujourd'hui sur Dieu — la vertu est essentiellement *religieuse* ; le Sage devient un Saint : l'homme fier de sa raison et de sa volonté libre, devient humble.

Ce n'est pas tout. Le Sage ancien, dans son type accompli, celui de Socrate, d'Aristote, et même de Platon, le vrai Sage Grec ou Romain, loin de mésestimer la vie présente, le « siècle » et ses genres divers d'activité, s'y applique de toutes ses forces : tour à tour chef de famille, citoyen, soldat, homme d'Etat, il fait consister la vertu d'abord à se connaître lui-même afin de se mieux gouverner et de se mettre dans la disposition habituelle qui convient à un homme, puis à remplir fidèlement ses devoirs envers la famille, les amis, la Cité ; bref, acceptant la vie, sans la mutiler, et s'efforçant de la pénétrer de justice et de raison.

« Tout homme qui, pendant sa vie, a orné son âme, non d'ornements étrangers, mais des ornements qui lui sont propres, comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité ; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour les enfers, comme étant toujours prêt au voyage quand la destinée l'appellera » (1).

(1) Phédon.

Le saint est quelquefois un homme d'action, et même un grand homme : tels saint Bernard, saint Louis. Mais son idéal n'est plus séculier : il consiste à renoncer le plus possible au monde, à la famille, à la cité, à la science, à l'activité utile, pour vivre dans le monde à venir. De même que la pensée de Dieu présent et agissant absorbe celle de l'homme, de l'homme actif et énergique, la vie éternelle absorbe la vie terrestre au point de la réduire au strict minimum ; le soin exclusif de l'âme fait négliger le soin du corps ; les meilleurs vont au cloître ou s'en rapprochent le plus qu'ils peuvent, et la foule les imite de loin. Tandis que le sage ancien, dans certaines écoles postérieures à Socrate, se dépouille des soucis et des occupations de la vie pour se rendre *libre* et vaquer à la sagesse, le saint abjure en quelque sorte la vie pour faire son salut. Il est un ascète.

La préoccupation absorbante de Dieu et de la vie éternelle, le monde sacrifié ou relégué à l'arrière-plan, les plaisirs, les ambitions, les joies et les peines regardés de si haut qu'ils ne comptent plus, voilà, je pense, les traits qui donnent aux *Saints* du Moyen-Age cet air de grandeur surhumaine que le goût esthétique de Renan appréciait si haut. Et il ne faut pas s'étonner que la légende traduise naïvement les impressions populaires en leur prêtant le don des miracles et en les faisant vivre en plein surnaturel.

Ils dépassent en effet la commune mesure de l'humanité ; mais en dépassant l'humanité, n'en sortent-ils pas ? Ils dominent de la tête le « siècle » qu'ils tra-

versent sans s'y arrêter, ou dont ils s'éloignent sans esprit de retour, et par là ils nous imposent : mais en renonçant au siècle, au monde, ne simplifient-ils pas la vie morale, au point de la vider d'une grande partie de son contenu, de ses tâches les plus pénibles, de ses devoirs les plus embarrassants, de ses problèmes pratiques les plus obscurs ? Avoir Dieu présent à l'esprit, au cœur, à toute l'activité, porter habituellement son regard par delà l'horizon étroit de la terre jusqu'à la vie éternelle, s'estimer le peu que l'on est et que l'on vaut, s'humilier et mener deuil pour des fautes commises, travailler à extirper le mal sans cesse renaissant au fond de l'âme, opposer à la *nature* une sévère et constante discipline pour l'élever à la vraie *liberté*, c'est assurément la grande leçon qui se dégage de la Vie des Saints ; et quand ils y ajoutent l'aspostolat de la charité active, bienfaisante, quand ils se font les « serviteurs des plus petits de leurs frères » des déshérités de toute sorte nous ne saurions assez nous incliner et prendre instruction.

« Nous sommes, a dit Littré, les fils du Moyen-Age, et les petits fils de la Grèce et de Rome ». La sévère éducation du Moyen-Age a imprimé à l'âme Européenne une marque profonde qui l'a faite moins simple, plus divisée en elle-même et aussi plus riche, plus tourmentée, mais en cela plus humaine que l'âme antique, même au temps troublé des Stoïciens de Rome. Et cette marque n'a pas été, comme jadis, exclusivement la propriété d'un petit nombre d'esprits distingués et cultivés ; elle a été commune à tous, à l'un

et à l'autre sexe, aux illettrés et aux doctes : elle ne s'effacera plus. Que les dogmes traditionnels et les institutions ecclésiastiques se fondent au feu de la critique, nous ne dépouillerons plus le « nouvel homme » que le Moyen-Age a formé par ses hymnes, ses liturgies, ses cérémonies, sa discipline ascétique, sa théologie et encore plus par ses Saints. Nous avons appris à lire, en nous et dans la nature, plus de choses que l'antiquité n'en avait su voir, en particulier des choses humiliantes ou tristes. Nous avons découvert, autour de nous et en nous-mêmes, plus de misère avec plus de grandeur. Il y a des épines sacrées dont la pointe ne cessera plus de nous déchirer : épine du mal intérieur, qui est apparu plus profond, plus tenace, plus odieux ; épine du mal extérieur, de la nature indifférente au mal et au bien et souvent cruelle. Si légitime et si active que soit notre liberté de penser, nous ne guérirons plus du « tourment de l'infini, » du besoin « d'espérer en Dieu », du souci de la mort « dont la nécessité, dit Vauvenargues, est la plus amère de nos afflictions » ; de l'obsession de la souffrance humaine, et surtout de celle des misérables, qui ne nous permet plus de jouir sans trouble de notre bien-être solitaire. Et de là est sortie une morale, pleine à la fois de profondeur et de délicatesse, d'humilité, de détachement et d'austérité ; de charité portée jusqu'au sacrifice.

Non ! aucun de ces traits de la physionomie des grands Saints ne périra : ils contribuent à distinguer la civilisation chrétienne des civilisations asiatiques

les plus savantes et à lui assurer la supériorité. Mais quoi ! la Renaissance et la Réforme ont à leur tour modifié profondément l'idéal que nous tenions du Moyen-Age, à tel point que les saints, tout admirables qu'ils restent ne sont plus nos maîtres et nos modèles.

Un mot dit tout : la raison, la claire raison a recouvré son antique suprématie en face des textes sacrés et de la tradition; avec le libre examen ont reparu, en souverains, le droit, la justice, en l'absence de laquelle la charité aveugle s'était égarée au point d'être implacable et de présider aux plus cruels supplices. Enfin la morale, comme la religion, s'est sécularisée, et le Saint d'aujourd'hui, le Saint digne de notre imitation, s'il a moins grand air que son ancêtre du Moyen-Age, parce qu'il vit sur terre, dans l'ordre naturel, n'en poursuit pas une grandeur moindre ni moins laborieuse, en ce qu'il accepte le problème de la vie morale dans toute son étendue et sa complexité, voulant pénétrer le « siècle », les relations naturelles, la famille et la cité, la science, l'art et la vie entière de l'esprit divin, de raison, de justice, d'amour. L'idéal de la sainteté séculière, n'est pas moins religieux que celui du Moyen-Age, ou s'il paraît l'être, c'est par suite d'un malentendu, mais il recèle un contenu moral autrement riche. Nous faisons entrer plus de choses, et de plus précieuses, dans la loi qui doit présider aux relations de famille, à celles des citoyens entre eux et avec la Cité, des maîtres avec les serviteurs, des patrons avec les ouvriers, des officiers avec les soldats, des riches avec les pauvres, bref de chacun avec l'ensem-

ble. Pour emprunter, en en étendant la portée, un mot de Pascal, le saint moderne ne « se tiendra pas à une seule extrémité ; il se portera tour à tour à l'une et à l'autre, en s'efforçant de remplir tout l'entre-deux ». Il ne renoncera ni à être *raisonnable* ni à être *inspiré*.

Comment se donner de l'ÊTRE?

V. Hugo. — *Chants du Crépuscule* xxxv.
(*Août 1888*).

Les autres en tous sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie.

. . . .

Le présent les absorbe en sa brièveté.
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été;
Ils sont; et voilà tout...

. . . .

Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.
Aucune règle au fond de leurs vœux n'est tracée
Nul accord ne les tient dans ses proportions.

. . . .

Mais vous...
Vous savez que toute âme a sa règle auprès d'elle;
Tout en vous est serein, rayonnant et fidèle.

Victor Hugo trace ici le portrait d'une jeune femme ; il l'idéalise sans doute, mais cet idéal n'a rien de chimérique ; il n'est ni mystique, ni ascétique ; c'est bien une femme jeune et belle, qui vit dans le monde, dans la famille, parmi nos joies et nos peines ; mais, tandis que la plupart des autres laissent aller leur vie au hasard, absorbés dans le présent fugitif, dans leur désir, leur envie ; mobiles dans leur plaisir éphémère, destituées de véritable existence, elle, au contraire, obéit à la règle que toute âme porte en soi,

et sa vie offre un tout serein, fidèle (c'est-à-dire sûr, constant, harmonieux d'où rayonnent la paix et la joie).

Il n'y a pas un trait de cette admirable image qui ne mérite d'être commenté pour sa pleine signification morale et pour la beauté de l'expression. Je vous signale entre autre ces deux vers qui marquent avec une force singulière la pauvreté, le néant de la vie frivole du grand nombre.

« Ils ne seront jamais, ils n'ont jamais été. Ils sont, et voilà tout. »

La force de l'expression tient à la profonde vérité de la pensée : le poète a su voir, à travers le mouvement et le bruit extérieurs, ce qui manque à la vie agitée de la plupart, et des femmes en particulier ; c'est la réalité même de l'existence. Cette vie manque d'unité, de « règle intérieure », « de loi ou d'accord qui la tienne dans ses proportions » et en relie ensemble les moments consécutifs ; c'est pour cela qu'elle est vide d'existence. « Ils ne seront jamais, ils n'ont jamais été. »

Sur quoi, je vous invite à considérer que cette forte peinture ne se rapporte pas seulement à la vie des oisifs qu'on appelle les « gens du monde » — De l'*existence* véritable comme de la liberté, il est vrai de dire que nous ne la recevons pas en naissant ; la nature ne s'est chargée de nous la donner qu'à l'état virtuel ou latent ; et c'est à nous de la dégager et de la fixer par l'éducation, par l'effort personnel, par une vigilance assidue. On peut vivre longtemps sans avoir

existé autrement qu'au minime degré et en quelque sorte à l'état embryonnaire. Ne suffit-il pas, en effet, de s'observer un instant pour être frappé du décousu, de l'incohérence de notre vie intérieure, de celle qui ne se voit pas, que nous ne voyons guère nous-même? Regardez bien : on dirait d'un carrefour banal où se succèdent incessamment, sans notre aveu, pêle-mêle, vagues, informes, à demi-nées, des pensées, des désirs, des regrets, des craintes, des espoirs, des impressions de joie ou de tristesse, des mouvements de passions diverses, parmi lesquels se détachent quelques sentiments habituels et dominants, sans qu'aucune unité, aucune loi les rassemble sous notre gouvernement. Sont-ils bien nôtres? L'étaient-ils en surgissant? L'étaient-ils en s'évanouissant? Ces ombres sans consistance qui flottent confusément en nous, qui naissent et meurent hors de notre volonté et souvent hors de notre regard, est-ce vraiment un moi? Et est-ce bien notre moi? Quoi! si maigre, si mal achevé, si dépourvu d'intime solidarité! Une vie si vide de substance, qui va son train presque à son insu, cela s'appelle-t-il exister? « Ils sont », dit le poète, « et voilà tout ».

On peut dire que le problème moral peut se formuler en ces simples termes : comment se donner de l'existence, une existence d'hommes? Comment imprimer au tourbillon confus de la vie intérieure, consistance, cohérence, unité? Comment le fixer et le régler sous l'œil de la conscience, de manière qu'au lieu de l'ignorer ou d'en être simplement spectateurs distraits, nous en ayons en même temps la claire cons-

cience, la pleine direction et la responsabilité ? Comment enfin réduire si bien en notre pouvoir toute cette vie qui se passe en nous et qui néanmoins nous est presque étrangère, qu'elle finisse par être *nous?* Encore une fois comment nous donner un *moi* plein d'existence, c'est-à-dire consistant, cohérent, un ?

Ce fut l'honneur de la philosophie socratique d'appeler l'homme à résoudre théoriquement et pratiquement ce problème, le vrai problème humain, en l'invitant par dessus tout « à se connaître lui-même ». Et ce fut aussi l'honneur du christianisme d'initier à ce problème le vulgaire, la multitude des petits, des illettrés, des esclaves, des femmes. Ne parlons pas aujourd'hui des réponses que l'un et l'autre, Jésus et Socrate, y ont faites, des moyens de le résoudre pratiquement qu'ils ont recommandés : l'avoir posé, c'était déjà beaucoup, c'était tout. A leur suite, les philosophes, les théologiens, les prédicateurs, les poètes même, et ceux du XIXe siècle avec plus de profondeur et d'insistance que tous les autres, n'ont cessé de nous le représenter. Mais sans entrer dans l'étude des voies et moyens, disons du moins ce qu'aucune doctrine, aucune église ne contestera : c'est que pour arriver à nous donner de l'existence, à *être* et non pas seulement à *vivre*, il faut implanter en nous un grand intérêt, un dessein supérieur, digne de présider à toute la vie du dedans et du dehors, de la fixer, de l'ordonner, de la rassembler en un tout, qui soit à la fois nous et mieux que nous.

Et la mesure préparatoire à cet établissement de

notre existence personnelle, c'est de travailler sans relâche à purger notre âme des sentiments qui l'encombrent et la dispersent, des petites vanités, des ambitions égoïstes, des rêves malsains, des langueurs amollissantes, de tout ce qui l'empêche de se connaître, de se ramasser en elle-même, de se bien orienter. Faire ainsi la place nette pour que les hautes vérités, les habitudes d'esprit avouables et vraiment humaines, les affections naturelles légitimes, les résolutions viriles s'établissent chez nous à l'aise et à demeure ; pour que notre personnalité, dégagée de ce fatras incohérent de pensées et de désirs, acquière sa pleine vertu et fonde une existence libre, saine, forte, rayonnante, et par là même heureuse.

J'ai dit *rayonnante*. J'entends par là qu'en acquérant ou en accroissant l'existence, l'existence personnelle, nous ne faisons pas œuvre égoïste, exclusivement individualiste, qui ne se rapporte qu'à nous. En nous concentrant en nous-même, nous acquérons une force nouvelle pour nous donner et nous répandre au dehors. C'est une misère de notre nature, que Pascal ne semble pas avoir nettement décrite (si même il l'a connue), que celle des bornes étroites où est enfermé notre pouvoir de sympathie : est-ce le fait de l'imagination, qui ne peut pas se représenter longtemps ni avec une suffisante vivacité les peines ou les malheurs d'autrui ? est-ce le fait de notre sensibilité même, qui semble s'épuiser en un petit nombre d'affections et en un temps trop court pour notre honneur ? (rappelez-vous le passage de Larochefoucauld). Il est certain

que par ce côté aussi, comme par le côté de l'intelligence, il y a souvent lieu de rougir de la pauvreté, de la sécheresse, de la légèreté de nos sentiments.

« Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
« Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
« Efface de tombeaux?

Mais il n'en est pas moins certain qu'au lieu de nous répandre en plaintes stériles, il dépend de nous d'élargir notre cœur, notre pouvoir de sympathie et de fidélité, en redoublant notre existence propre, et en faisant silence pour écouter les voix intérieures qui ne manqueront pas de nous rappeler les souffrances des autres et nos propres épreuves, dont la trace est prompte à s'effacer. Se souvenir, se souvenir longtemps, c'est noblesse, c'est humanité.

Le poète en marquant la nécessité de la « règle », de « l'accord » et de ses « propositions » n'a peut-être pas assez marqué dans ce morceau la nécessité de l'*effort*, de la *lutte*; en revanche, il nous rappelle en vers admirables, bons à méditer à tout le monde, mais surtout à vous, jeunes femmes, que la vertu doit être harmonie, autant que justice et dignité, que le sacrifice même et le bon combat n'acquièrent tout leur prix qu'en se mêlant de grâce et de bonté aisée.

Bonté, vertu, beauté, frais sourire; œil de feu
Toute votre nature est un hymne vers Dieu.
Il semble, en vous voyant si parfaite et si belle,
Qu'une belle musique, égale et solennelle,
De tous vos mouvements se dégage en marchant.
Les autres sont des bruits, vous, vous êtes un chant.

Les instituteurs, hommes ou femmes lisent-ils? (1)

On a regret à répondre : non, malheureusement, ils ne lisent pas. Les Normaliens se distinguent-ils à cet égard de ceux qui n'ont pas suivi les cours de l'Etat? On n'oserait l'affirmer pour la plupart d'entre eux, lorsque l'impulsion reçue à l'Ecole normale a eu le temps de s'amortir. Sans doute il faut excepter une petite élite, mais le très grand nombre de nos maîtres bornent leur lecture au Journal scolaire qui leur facilite la tâche quotidienne, et à la petite feuille politique à 5 centimes le N°, la plus accréditée dans la région.

Je ne parle pas, bien entendu, de la lecture des ouvrages techniques qu'ils ont conservés de leurs études primaires, Grammaire, Histoire, Géographie, Pédagogie, Arithmétique, Eléments des sciences physiques et naturelles. C'est à peu près à cela que se borne leur approvisionnement. Et quant aux bibliothèques pédagogiques ou cantonales, on sait assez qu'elles sont négligées du plus grand nombre, même les mieux pourvues.

(1) Conférences des 5 décembre 1887, 30 juin 1889, 24 juin 1892, etc.

Pourquoi nos maîtres ne lisent-ils pas? Ne les laissons pas dire que le temps leur manque — car il ne s'agit pas de lire beaucoup — ; ou qu'ils ne peuvent se procurer les livres instructifs — car les livres sont à vil prix, 15, 20, 25 centimes ; et si on les demande aujourd'hui par la poste aux libraires, on les recevra de Paris deux jours après. — Non, la seule excuse que les instituteurs pourraient alléguer, c'est qu'ils ne savent pas bien quels livres se procurer de préférence : mais la principale, la vraie raison, c'est qu'ils n'ont pas le goût de lire, ils n'en éprouvent pas le besoin.

C'est là, je pense, l'une des causes qui paralysent le plus l'action des inspecteurs primaires et qui frappe de stérilité chez beaucoup de maîtres, l'instruction même qu'ils ont emportée de l'Ecole normale. En effet, il est facile de comprendre que le savoir acquis à si grand peine, un savoir de bon aloi, s'*appauvrit* par le temps et même s'altère, parce qu'il doit continuellement se proportionner aux modestes nécessités des classes élémentaires ; il devient, par une sorte d'usure quotidienne, un simple rudiment qui, n'étant plus contrôlé ni rectifié par des lectures, s'altère sur plusieurs points de fait ou de démonstration. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est qu'il se dessèche et perd une grande partie de sa vertu communicative, faute d'un milieu nourricier où il se retrempe incessamment. Nous ne mettons plus de chaleur à enseigner ce qui, par l'effet de la perpétuelle et identique répétition, a perdu son intérêt pour nous : ce n'est

plus qu'un résidu exact, mais inerte, d'où s'est retirée, avec la vie, la force éclairante et échauffante.

Ne sait-on pas d'ailleurs que l'Histoire et la Géographie ont subi depuis vingt ou trente ans des changements considérables, que les cartes d'Afrique et d'Allemagne antérieures à 1870 ou 1880 ne peuvent plus servir, que l'enseignement élémentaire des sciences vient à peine d'être fondé et demande d'être suivi de très près ; que celui de la morale est une nouveauté hardie autant que nécessaire qui réclame un continuel effort ; qu'enfin toute la méthode d'enseigner a été renouvelée, et qu'elle est tout le contraire de la routine invariablement fixée ?

Mais il y a quelque chose de plus grave encore que tout ce qui précède. C'est que les maîtres, faute de lire, en arrivent à ne *plus penser*. Ils *font leur classe* honnêtement ; mais, la classe terminée, rien ne les suit, j'allais dire ne les poursuit : leur esprit est aussi dégagé de tous les sujets de la journée scolaire que s'ils n'avaient pas eu à les traiter. Aucun ne fait question pour eux ; aucun ne les trouble, soit pour y voir plus clair et plus avant, soit pour le mieux exposer, de même qu'un ouvrier, sa tâche achevée, n'a plus à y songer jusqu'au lendemain, ainsi l'instituteur garde son esprit libre de curiosité ou d'inquiétude concernant les matières d'histoire, de grammaire, de sciences. Tout au plus vaquera-t-il à la préparation prescrite de la classe prochaine, des *devoirs* à donner, de la correction des cahiers à mettre à jour, mais sans éprouver le besoin de se préparer lui-même en ranimant, rec-

tifiant, approfondissant, ce qu'il a autrefois appris et qu'il ne peut transmettre utilement à ses élèves qu'après s'en être pénétré de nouveau. Ne pas penser, ne pas chercher, n'être pas avide de savoir plus et mieux, n'avoir pas de curiosité réfléchie, en un mot être étranger à ce qu'on appelle la vie de l'intelligence, ce n'est sans doute pas, on en conviendra, une médiocre lacune chez des hommes dont le métier (s'il faut parler de métier) consiste précisément à éveiller les esprits, à les former au bon jugement, à les munir à la fois du savoir indispensable et du goût d'apprendre, c'est-à-dire de compléter ce savoir par de bonnes lectures. Un instituteur qui se borne à repasser ses cahiers et ses livres de classe, sans éprouver le besoin de se renouveler fréquemment par quelque lecture, marque nettement par là que son intelligence est endormie, quoique d'ailleurs il remplisse correctement sa fonction ; la routine le menace, s'il n'y a déjà succombé ; et l'on peut en tous cas lui prédire qu'il ne sera jamais un éveilleur d'esprits. N'est-ce pas là une des raisons qui expliquent ce fait affligeant et trop généralement constaté, c'est qu'un grand nombre de bons élèves, sortis de nos écoles avec leur certificat d'études primaires, oubliait en peu d'années une grande partie de ce qu'on leur a enseigné, n'ayant plus ouvert un livre et n'ayant aucune envie d'en ouvrir ? Ils savent encore lire, écrire et compter, mais tout le reste est perdu pour eux ; leur éducation a pris fin à l'âge de 11 à 12 ans, et ils n'ont pas souci de la poursuivre. Sans doute il est juste d'ajouter que les occasions et

les sollicitations leur ont manqué après la sortie de l'école; et c'est à quoi les nouveaux cours d'adultes, avec leurs moyens variés, s'efforcent de pourvoir : mais si le mouvement de leur esprit s'est arrêté si prématurément, n'est-ce pas qu'à vrai dire, il n'avait jamais commencé, j'entends que la curiosité d'apprendre par eux-mêmes, par des lectures libres et instructives n'avait jamais été excitée ? Et comment l'eût-elle été, si le maître ne l'éprouvait pas lui-même ?

On oublie trop que les livres de classe, je parle même des *livres du Maître*, plus développés et plus savants que ceux de l'élève, ne peuvent jamais être que des résumés, par conséquent des ouvrages abstraits ; comme ils ne donnent pas la vision directe des choses en histoire, en géographie, en sciences naturelles, en morale, mais seulement l'ombre en raccourci, ils ne mettent pas en branle l'imagination, mère de l'invention, seule capable d'opérer l'union intime entre l'esprit et les objets, et par là de produire une connaissance vivante et féconde. Je dis bien une connaissance qui *vive* dans l'esprit, s'y meuve, y provoque des réflexions, des rapprochements, des comparaisons, enfin s'y établisse à demeure, non comme un résidu inerte, mais comme un ferment d'incessante activité. De quelle autre valeur, par exemple, et de quelle autre vertu suggestive ne sera pas le savoir d'un Maître qui enseigne ou les Croisades ou la conquête de l'Angleterre par les Normands, selon qu'il se sera contenté soit du Manuel primaire, soit du Manuel d'école normale, ou bien qu'il aura lu à loisir, et pour

sa propre satisfaction, de longs extraits de Michaud et d'Augustin Thierry. Cela est si vrai, que les récents petits livres d'histoire, de géographie, de sciences, de littérature élémentaire, font ingénieusement une place de plus en plus grande aux récits, aux tableaux, aux expériences simples et aux applications de physique ou de chimie, aux citations prolongées des maîtres de la langue. Lire ainsi, lire à loisir, non en vue de l'utilité prochaine, mais pour le plaisir de son esprit, c'est *voir* au lieu de *savoir* ; et, par cela même que la lecture est désintéressée et libre, c'est entrer en communion avec d'autres esprits, et des meilleurs, qui vous communiquent ce qui vaut mieux que leur savoir, leur mouvement intérieur, leur goût de connaître, leur respect de la vérité, de la science, de l'intelligence humaine ; c'est leur présenter en quelque sorte toutes les ouvertures de son âme, pour que la semence pénétrant où elle veut, y éveille des séries de pensées latentes ; c'est se laisser doucement persuader par eux que la vie spirituelle, celle de l'intelligence et de l'âme, n'est pas une chimère ni le lot exclusif d'une petite aristocratie, et qu'il vaut la peine de la cultiver ; c'est du même coup mieux découvrir la dignité et la beauté de l'humble enseignement élémentaire destiné à être l'unique appareil d'éducation libérale pour les enfants du peuple ; c'est prendre un intérêt nouveau à chacune des matières des programmes — car la vie de l'esprit, aussitôt suscitée sur un point par une lecture instructive, se porte de proche en proche sur tous les autres et leur rend la fraîcheur perdue ; — ajoutons

enfin que c'est échapper pour un moment aux misères et aux petitesses de l'esprit local non moins qu'aux effets débilitants de la répétition monotone des mêmes leçons.

II

Mais quels ouvrages lire et comment se les procurer quand on dispose de minces ressources et que l'on n'a pas à sa portée une bibliothèque publique, ni même une bibliothèque pédagogique bien fournie? Il ne s'agit pas seulement d'ouvrages techniques et spéciaux, utiles assurément, et auxquels chacun doit recourir selon ses goûts et ses besoins particuliers, mais surtout de livres à la fois instructifs et intéressants en des genres divers, lettres, sciences, morale, politique, propres à élever et à nourrir l'esprit et l'âme, à provoquer la réflexion, à enseigner la belle langue, à révéler les belles choses, à entretenir la culture générale de l'esprit.

Je répondrai d'abord que beaucoup de bibliothèques pédagogiques renferment des ouvrages qui remplissent l'une ou l'autre de ces conditions, et que l'on n'ouvrirait pas sans plaisir et sans profit : j'ai dit qu'on ne les consulte guère. Mais, sans dédaigner le secours des bibliothèques, scolaires ou autres, c'est surtout des livres privés, c'est-à-dire appartenant à l'instituteur, que j'attendrais le plus de profit ; soit parce qu'on attache plus de prix à ce qui nous a coûté un sacrifice d'argent et peut-être une privation pénible ; soit parce

sa propre satisfaction, de [illegible]
et d'Augustin Thierry. Cela [illegible]
petits livres d'histoire, de [illegible]
littérature élémentaire, [illegible]
de plus en plus grande [illegible]
expériences simples et [illegible]
ou de chimie, aux [illegible]
de la langue. Lire [illegible]
l'utilité prochaine, [illegible]
c'est *voir* au lieu de [illegible]
lecture est désintéressée [illegible]
munion avec d'autres [illegible]
vous communiquent [illegible]
voir, leur mouvement [illegible]
tre, leur respect de la [illegible]
ligence humaine ; [illegible]
toutes les ouvertures [illegible]
pénétrant où [illegible]
latentes ; c'est [illegible]
que la vie spirituelle [illegible]
n'est pas une [illegible]
aristocratie, et [illegible]
du même coup [illegible]
de l'humble [illegible]
l'unique appareil [illegible]
du peuple ; c'est [illegible]
cune des [illegible]
l'esprit, [illegible]
instructive, [illegible]
autres et [illegible]

[illegible] s'imagine pas encore assez quelle
[illegible] révolution démocratique s'est accom-
[illegible] années dans la librairie. Quelques
[illegible] quelques sous — nous permettent
[illegible] propriété le Nouveau Testament,
[illegible] l'Odyssée, l'Apologie de Socrate, le Phédon,
[illegible] discours de Cicéron ou de Démosthènes,
[illegible] grecque, le Discours de la Méthode de
[illegible] longs extraits des Provinciales de Pascal
[illegible] une tragédie de Corneille, de Racine,
[illegible] de Molière, ou, à notre choix des extraits
[illegible] (bibliothèque de Pithiviers), à 10 cen-
[illegible] plusieurs de nos classiques; et de même
[illegible] œuvres les plus remarquables de Voltaire,
[illegible] Rousseau, et pour des pages choisies ou des
[illegible] de nos poètes et de nos historiens du
[illegible] ainsi que des grands écrivains étrangers,
[illegible] par exemple. Enfin un recueil de longs
[illegible] tels que la Chrestomathie de Vinet com-
[illegible] lui seul une véritable bibliothèque à la fois
[illegible] variée.

[illegible] des chefs-d'œuvre consacrés, il [illegible]
[illegible] par exemple les *moralistes latins* de [illegible]
[illegible] la République d'Angleterre [illegible]
[illegible] combien d'autres dont la lecture [illegible]
[illegible] de tout un hiver. Je ne parle pas [illegible]
[illegible] de science vulgarisée, de voyages [illegible]
[illegible] romans français ou [illegible]
[illegible] des prix très bas [illegible]
[illegible] journaux politiques [illegible]

qu'ils sont toujours là, sous nos yeux, sous notre main, ne se lassant pas, comme des amis fidèles, de nous inviter à les entendre. Toutefois, la meilleure raison de la préférence que je leur donne, c'est qu'après les avoir lus, bien lus une fois, on peut les relire, et que je souhaite à nos instituteurs de n'acheter, pour les admettre dans leur société intime, que des livres qui supportent d'être lus souvent : ceux-là, et non pas d'autres contribuent le plus à exciter la pensée et à la régler.

Voilà pourquoi l'objection de la dépense n'en est pas une. Peu lire et bien lire, on l'a dit, il y a longtemps, c'est le seul moyen de bien puiser et de bien savoir, parce qu on digère bien ce dont on s'est nourri tout à loisir. Il n'est pas besoin de beaucoup de volumes, encore moins de volumes coûteux, pour amorcer et entretenir le courant de vie intellectuelle : un seul, deux au plus par année suffisent, pourvu qu'ils soient judicieusement choisis. Or la plupart des livres de chevet, de ceux qui font le plus d'honneur à notre pays ou à l'humanité, qui ont présidé à la formation de l'esprit national ou de l'esprit humain, ces chefs-d'œuvre se vendent aujourd'hui à si vil prix que personne ne peut s'excuser sur son indigence de ne pas les acquérir peu à peu. Les collections à 10, à 15, à 25 centimes mettent les trésors de la littérature, de l'histoire, de la morale à la portée des plus humbles : il suffit de très petites économies réparties en quelques années pour se composer un fonds de bibliothèque capable d'approvisionner d'agrément et d'instruction

la vie entière. On ne s'imagine pas encore assez quelle extraordinaire révolution démocratique s'est accomplie depuis quelques années dans la librairie. Quelques sous — je dis bien quelques sous — nous permettent d'avoir en notre propriété le Nouveau Testament, l'Iliade et l'Odyssée, l'Apologie de Socrate, le Phédon, Epictète, des discours de Cicéron ou de Démosthènes, une tragédie grecque, le Discours de la Méthode de Descartes, de longs extraits des Provinciales de Pascal et des Pensées, une tragédie de Corneille, de Racine, une comédie de Molière, ou, à notre choix des extraits fort bien choisis (bibliothèque de Pithiviers), à 10 centimes) de plusieurs de nos classiques ; et de même pour les œuvres les plus remarquables de Voltaire, Buffon, Rousseau, et pour des pages choisies ou des œuvres entières de nos poètes et de nos historiens du XIXe siècle, ainsi que des grands écrivains étrangers, Shakespeare, par exemple. Enfin un recueil de longs fragments tels que la Chrestomathie de Vinet compose à lui seul une véritable bibliothèque à la fois choisie et variée.

En dehors des chefs-d'œuvre consacrés, il y a tel volume, par exemple les *moralistes latins* de Martha, la Révolution ou la République d'Angleterre de Guizot, et combien d'autres dont la lecture occuperait les loisirs de tout un hiver. Je ne parle pas des publications de science vulgarisée, de voyages et découvertes, ni des bons romans français ou étrangers qui s'offrent également à des prix très bas. Et j'entends bien ne pas exclure les journaux politiques, mais ceux-là seu-

lement qui traitent de la politique comme d'une affaire sérieuse, et non comme d'un thème à invectives, à calomnies ou à amplifications banales, et qui, en outre des questions du jour, publient des articles instructifs de science, de littérature, de géographie.

Nous ne finirons pas de dénombrer les œuvres importantes qui sont désormais à la portée des plus petites bourses, et dont une seule suffit à alimenter l'esprit durant une année entière ; des œuvres pleines d'*humanité*, c'est-à-dire de raison, de sentiment, d'imagination, accessibles, en totalité ou en quelques parties principales, à la portée moyenne de nos maîtres intelligents ainsi que de nos maîtresses. Hâtons-nous néanmoins d'ajouter que tout livre sérieux, si clair ou si intéressant qu'il soit, réclame une certaine initiation ; il n'y a que les œuvres frivoles où l'on pénètre sans s'être d'abord muni de clés. Un livre plein de pensées et d'observations physiques ou morales, de faits ou de considérations historiques, ne se laisse pas comprendre ni épuiser d'un coup, pas plus qu'une belle œuvre musicale ne livre tout son sens à la première audition ; il demande un effort, suivi d'un second qui sera mieux récompensé que le premier ; et de même pour le troisième. C'est ce que les instituteurs auront soin de ne pas oublier dans le choix des ouvrages peu nombreux mais substantiels et *résistants*, dont ils ont à faire leur société habituelle. Les œuvres mêmes de littérateurs les plus simples en apparence et du style le plus clair ne révèleront pleinement leur secret ni leur beauté qu'à ceux qui savent les relire avec atten-

tion et réflexion, marquant au passage les endroits notables, y retrouvant leur propre expérience agrandie, approfondie et traduite en un langage exemplaire. C'est ainsi que l'on voit des hommes n'ayant reçu dans leur enfance qu'une bonne éducation primaire, jouir et profiter des chefs-d'œuvre de nos écrivains ou de traités élémentaires de science, plus que des bacheliers ou des licenciés, dont tout le savoir n'a été que teinture superficielle et éphémère : qu'ont-ils de plus? ils ont le goût de lire; ils savent relire; et ils pensent à ce qu'ils lisent.

« Tout est pur, a-t-on dit, à ceux qui sont purs ». Et de même, tout profite à ceux qui *ont appris à lire*, chose peu commune, j'entends à pénétrer ce qu'ils lisent et à en extraire quelque chose qui charme, ou les instruit, ou les provoque à penser : et ce n'est pas toujours un livre, c'est un article de journal, un simple récit. Ils ont vite fait de rejeter les publications frivoles ou grossières qui sont une injure au lecteur autant qu'une honte à l'auteur : leur esprit exercé par l'habitude, finit par s'arrêter et se fixer spontanément sur des œuvres ou des pages pleines de sens et d'instruction.

III.

J'ai dit ce que je souhaiterais à nos maîtres et maîtresses d'école. Et vraiment est-ce trop leur demander? Ou s'offenseraient-ils d'un vœu qui n'est dans notre

pensée qu'un hommage rendu à leur profession, à la place qu'ils occupent déjà dans la vie sociale, à la place bien plus grande qu'ils sont appelés à y occuper, s'ils s'en rendent capables et dignes. Lorsqu'on observe attentivement la disposition de l'esprit public en France, en est frappé de le voir si endormi et si peu actif à l'ordinaire, et une fois éveillé à la suite d'un choc imprévu, de le voir si peu capable de se diriger. Ni la presse ni la littérature ne remplissent comme il faudrait l'office d'excitateur et de régulateur. Certes, il serait chimérique d'attendre de tous les citoyens d'une démocratie, même intelligente, même éclairée, qu'ils fussent en état de penser par eux-mêmes et avec sagesse sur les questions politiques, économiques, morales qui s'imposent de jour en jour à l'attention du public. Mais on peut et on doit souhaiter, comme la condition normale d'un esprit public sain et vigoureux, qu'il y ait dans tout le pays, dans les villages et les bourgs aussi bien que dans les centres populeux, des *foyers*, si j'ose ainsi dire, de *raison* d'où se répande tout à l'entour la chaleur et la lumière, je veux dire des manières de penser et de juger actives, sensées, équitables, libérales. Nos divisions civiles ont malheureusement troublé le jeu naturel des grandes influences sociales ; les grands propriétaires terriens et le clergé ont mérité, généralement, pour leur malheur et le nôtre, de n'être plus les conseillers préférés du peuple qui les entoure. Dès lors comment ne pas souhaiter que les maîtres de la jeunesse remplissent un rôle laissé vacant que, sans s'ériger en arbi-

tres de l'opinion, ils donnent en toute occasion à leurs et l'exemple du culte de la vérité, de l'examen atten- élèves, anciens ou nouveaux, et aux familles, la leçon tif, du bon jugement porté sur les questions du jour, du respect du droit, de la loi, de la moralité publique ! Encore une fois, ce n'est plus à un rôle d'agitateurs politiques ni de meneurs électoraux que je convierai nos maîtres ; mais que, plus instruits en général que leurs voisins, ils prennent plus d'intérêt et un intérêt plus éclairé à la chose publique, sous ses diverses formes, qu'ils se montrent gens de bon conseil, attentifs et circonspects, ni précipités ni violents, capables de conclure et capables de suspendre leur conclusion, il n'y a rien là, semble-t-il qui ne réponde à l'idée que l'on doit se faire, dans une démocratie, d'un homme investi de la fonction d'instituteur.

Seulement il apparaît avec d'autant plus d'évidence qu'on ne remplit pas un tel rôle, sans s'y préparer continuellement, sans tenir son esprit en éveil par des lectures sérieuses, sans se mettre en état de penser pour soi-même et, au besoin, de conseiller les autres *avec sagesse et décision.*

Se trouvera-t-il quelqu'un pour nous objecter qu'en provoquant ainsi les instituteurs à ne pas se borner au train accoutumé de leur classe, mais à se ménager des lectures instructives, nous courons un grand risque : le même, à vrai dire, que celui d'initier tous les enfants du peuple à la lecture ; celui de les déclasser ou, si l'on veut, de les désacclimater ; de les faire passer

imprudemment d'une occupation circonscrite, régulière, paisible, et en quelque sorte salubre par sa médiocrité même, à une activité d'esprit pleine de pièges et d'incertitudes. A choisir des livres, lesquels choisiront-ils? et quel usage sauront-ils en faire? N'est-il pas à craindre qu'au lieu du bon jugement où l'on veut les hausser, ils ne perdent, au contact de notre littérature contemporaine, le bon sens, timide et borné mais sûr dans sa modeste sphère, qu'on leur reconnaît généralement? Leur sens moral même résistera-t-il à l'épreuve quand ils seront entrés dans la mêlée confuse des opinions, des thèses contradictoires sur les questions vitales? En morale, en politique, en économie sociale, leur esprit trop peu cultivé et mal armé ne se portera-t-il pas d'abord aux conclusions les plus logiques en apparence, les plus séduisantes par leur hardiesse et par leur simplicité sans tempéraments?

Ces craintes ne sont pas chimériques ; mais elles ne nous touchent pas. Oui, sans doute, il ne se peut que la littérature d'un pays n'agisse fortement sur tous ceux qui lisent et, à plus forte raison sur tous ceux qui enseignent à lire : elle leur apporte le doute ou la foi, les croyances fortifiantes et les sentiments moraux, ou le scepticisme, selon la direction que prend l'esprit régnant. Cela ne se peut autrement. On n'échapperait à cette contagion qu'en s'isolant par l'ignorance et la crédulité systématique, c'est-à-dire en renonçant à penser et à savoir, c'est-à-dire à être hommes. N'est-ce pas le problème des libertés publiques et de la démocratie qui se dresse devant nous

dans toutes les voies de l'activité : le risque est grand, mais il est de la dignité d'une nation civilisée, et c'est aussi son intérêt suprême de le courir en s'imposant les efforts, les sacrifices et la discipline morale nécessaires pour n'y pas succomber. Pour ce qui est en particulier des instituteurs, outre que leur enseignement élémentaire lui-même ne peut échapper à la stérilité de la routine que par la pratique assidue des bonnes lectures, nous avons la confiance que leur bon sens plébéien, aidé des conseils de leurs supérieurs respectés, les préservera, mieux que d'autres classes de la nation, des doctrines énervantes ou corruptrices.

———

Bersot.

17 janvier 1886

« La vie n'est que d'un instant ; mais cet instant « suffit pour entreprendre des choses éternelles, la « vérité, le bien, les affaires commencées, qui doivent « être continuées. On pense, on aime, et voilà tout « l'homme. Non la vie ne nous trompe point. »

L'homme qui a écrit cela, philosophe, écrivain, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, voyait, en pleine force de l'âge, de l'esprit, du caractère, en pleine jouissance de la vie, de la considération publique, de l'influence, en pleine activité et en plein renom, approcher à grands pas la mort, une mort horrible et cruelle. Il se consolait, non seulement en suivant le conseil de Sénèque, « user de chaque jour comme si c'était la vie entière », mais en y mettant des choses appelées à durer plus que lui, et surtout des choses qui portent en elles la garantie de l'éternité. Lesquelles ? La vérité, toute vérité, en particulier les vérités supérieures où les autres se rattachent par un lien secret ou manifeste, qui dominent la vie et qui survivent à la mort ; le bien, toute œuvre soit privée, soit publique où il entre de la justice, du respect, du courage civil et de la bonté ; l'*affection* pour

les proches, les amis, les élèves, la patrie, les *affaires commencées* qui ne doivent souffrir ni de notre maladie, ni de notre mort, où sont engagés des intérêts plus ou moins graves dont nous avons charge. C'est dans cette activité régulière et consciencieuse, mais c'est surtout dans le commerce habituel de sa pensée, de son cœur, avec des choses supérieures à lui et pourtant présentes en lui, vraies en tous les temps et dans tous les mondes, universelles et éternelles, que Bersot se voyant envahi par un mal affreux qui l'isolait de jour en jour de ses semblables, a osé dire : Non ! la vie ne nous trompe point.

Ce privilège de l'homme, d'un être si éphémère, de penser l'Universel et l'Eternel, qu'il s'appelle vérité, bien, beauté, et non seulement de les penser, mais (nous compléterons ainsi le mot de Bersot) de les aimer, et même de travailler à les réaliser en construisant sur ce modèle idéal la vie individuelle, la famille, la cité, c'est à nos yeux un gage assuré d'immortalité, s'il y en a au monde. L'être qui a cherché, pressenti, adoré de loin la vérité suprême, le Bien, le Beau, c'est dans son esprit, c'est en soi qu'il les a entrevus ; il n'est donc pas étranger à Dieu, à l'Universel, à l'Eternel ; il est de sa race, ayant eu la hardiesse inouïe de le penser, de le nommer, de l'aimer, de lui parler. Ce fils de l'Eternel qui a pris conscience de cette relation, comment imaginer qu'il soit mortel, voué au néant ? Celui-là ne croira pas aisément à la mort, qui aura rempli son âme et sa vie de pensées, de desseins, d'affections marquées du sceau de l'éternité.

Toutefois revenons à la parole de Bersot, sans l'étendre plus qu'il n'eût peut-être voulu. « Non, la vie ne nous trompe point. » Qu'elle nous fasse rougir à l'avance de tout ce qu'il y a de petitesse, de pauvreté d'âme, d'égoïsme, de lâcheté dans les plaintes que nous serions tentés, à l'exemple de tant d'autres (entre les plus éminents), d'exprimer à notre tour. Si la vie nous trompe, c'est que nous n'y avons pas su mettre ce qui en eût fait le prix, même au sein de la souffrance, ce qu'il convenait à des hommes, à des êtres faits pour la vérité, le bien, l'action, l'amour, de lui demander.

Rapprochez de ce mot le passage final du discours de Jouffroy (distribution des prix du lycée Charlemagne) :

« L'accomplissement du devoir, voilà le véritable « but de la vie et le véritable bien...... Tout est juste, « tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la « vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite. « Abordez la vie avec cette conviction, et vous n'y « trouverez pas de mécomptes...... ; vous vous senti- « rez toujours dans l'ordre, associés aux desseins de « la Providence, y concourant librement par votre « volonté...... Qu'importe aux autres et à nous quand « nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines « que nous y avons éprouvés ! Tout cela n'existe qu'au « moment où il est senti ; la trace du vent dans les « feuilles n'est pas plus fugitive. Nous n'emportons « de cette vie que la perfection que nous avons don-

« née à notre âme ; nous n'y laissons que le bien que « nous avons fait...... »

Mettez encore en présence de la vaillante conclusion de Bersot la sentence célèbre de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » corrigés dans le livre de l'Imitation de Jésus-Christ par ces mots : « excepté de servir Dieu, » et complétée dans la traduction de Lamennais par cette addition : « et les hommes pour Dieu ». La comparaison de ces différentes sentences vous sera intéressante et instructive.

Victor Hugo.

« Mais, parmi les progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat, d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante :
C'est l'écho de la voix qui va s'affaiblissant.

(*Voix intérieures*, I)

I

Ces vers terminent le premier morceau des *Voix intérieures* ; ils le résument et le complètent. Il roule tout entier sur l'antithèse de ces deux termes : d'une part le siècle actuel, grand et fort par l'Idée missionnaire qui se réalise dans la politique, dans la législation, dans la poésie, dans les mœurs, dans les relations sociales, dans la science pure et la science appliquée d'un grand siècle

« Où le bruit du travail plein de parole humaine,
« Se mêle au bruit divin de la création.»
....

....
« Où contemplant de loin de lumineuses rives.
« L'homme voit son destin comme un fleuve élargi

et, d'autre part, la voix de Jésus qui résonne toujours plus faible.

Ce second terme frappe d'autant plus l'esprit qu'il est inattendu, venant à la suite d'une longue et pompeuse description des progrès du siècle, résumée dans les deux vers qui ouvrent la strophe, et qu'il est resserré en deux vers dont l'accent triste et inquiet contraste avec le ton triomphant de toute la pièce.

Qu'est-ce qui fait la beauté poétique de cette strophe ? D'abord l'antithèse, l'opposition si magnifiquement développée et si habilement ramassée entre l'éclat de ce siècle, où l'Idée marche de victoire en victoire, et la secrète défaillance intérieure qui menace de stérilité tous ses progrès. Ce n'est pas là, remarquez-le, une simple figure de rhétorique, un heureux artifice de langage : l'antithèse n'est pas seulement dans les mots, ni dans la composition générale du morceau ; ou si l'on veut, elle n'est dans la forme, elle n'y est à ce point saisissante, puissante, que parce qu'elle est dans la pensée même ; dans une vue pénétrante de la vérité, de l'état vrai des choses à notre époque.

Cette observation se vérifie par l'étude plus attentive du détail. Admirez ici par quoi la poésie, la belle poésie l'emporte sur la prose, non pas seulement (comme le vulgaire se laisse toujours aller à le croire) par l'harmonie musicale, mais par le mode même de penser, par l'intuition vive et directe de la vérité.

Exemple : Demandez-vous comment un philosophe, un moraliste, écrivain ou professeur, aurait exprimé la pensée des deux derniers vers ? A peu près ainsi : « Ce qui m'inquiète, c'est que les principes moraux,

les vieilles croyances religieuses, les doctrines consolantes du christianisme...... perdent de jour en jour de leur crédit...... » Mais le poète, lui, entend la voix même de Jésus, et au milieu de son hymne en l'honneur d'un siècle si glorieux, il « s'épouvante » de ce que l'écho de cette voix divine s'éteint peu à peu dans l'éloignement. Et par un tour hardi autant que familier qui donne plus d'intimité à son accent, il confie à Jésus lui-même son inquiétude.

« Une chose, ô Jésus, m'épouvante,

Ainsi, ce que le philosophe concevrait sous la forme abstraite et sèche des idées, le poète le voit par l'imagination, le *sent* par le cœur ; et cette *vision* va plus au vif, plus au vrai de la situation, que la prose la plus rigoureuse : là ou celle-ci analyse, celle-là embrasse d'un coup d'œil direct et pénètre jusqu'au point central, jusqu'à la source du christianisme ; au lieu d'une doctrine, nous voyons apparaître le prophète inspiré lui-même ; nous entendons sa parole grave et douce qui a été autrefois la maîtresse bienfaisante et incontestée des âmes, qui, aujourd'hui, en s'affaiblissant, les laisse désarmées et appauvries au sein de leur richesse extérieure.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer l'admirable composition de la strophe qui se balance entre deux couples de vers, l'un à rimes masculines, l'autre à rimes féminines, ni l'ampleur du rythme, la pleine sonorité de la langue, la simplicité familière du détail,

(« Une chose, ô Jésus) » le tour si expressif par lequel s'exprime le sujet de l'inquiétude « c'est l'écho de la voix qui va en s'affaiblissant », au lieu du tour ordinaire plus abstrait ; c'est que l'écho de la voix va s'affaiblissant ».

II

Si maintenant, fidèles à notre règle habituelle d'étudier, après le style, la pensée même, nous cherchons à nous expliquer avec plus de précision, de quoi « s'épouvante» Victor Hugo, et comment la voix de Jésus, l'antique Bonne Nouvelle nous devient, à nous et à nos contemporains une langue presque étrangère, voici ce qui nous paraît le plus plausible à craindre de faire : de la théologie confessionnelle, et simplement en nous mettant au point de vue libéral ou rationaliste.

Ce qui va se perdant, c'est d'abord, à n'en pas douter le commerce habituel avec Jésus lui-même. On désapprend de l'écouter et de le lire ; vous-mêmes qui avez toutes reçu une éducation chrétienne et qui ne la répudiez pas, vous ignorez, ou peu s'en faut, l'Evangile ; vous gardez peut-être quelque souvenir des définitions du catéchisme, mais quant à la voix même de Jésus, elle s'éloigne, et l'écho ne vous en arrive plus qu'effacé à travers les bruits de la vie privée et de la vie publique, de l'école, de la presse, de la tri-

bune. Le mot célèbre de Renan se présente ici à l'esprit : on vit du parfum qui s'exhale d'un vase brisé.

Serrons la question de plus près. Que perd notre temps si agité, si actif, si savant, que perd d'effectif notre civilisation, en désapprenant la langue de Jésus ? Des dogmes ? Des pratiques ? Ce serait relativement peu, et l'on pourrait peut-être ne pas « s'en épouvanter » : car les dogmes se modifient d'âge en âge, et les pratiques n'ont jamais prétendu à être perpétuelles. Ce qui se perd, c'est, à n'en pas douter, le sens religieux et chrétien lui-même, le sens de la vie intérieure et recueillie, de Dieu présent au cœur et à la vie, de la valeur intime de l'âme ; le sens des sentences à la fois populaires et profondes qui ouvrent l'Evangile ; celles du repentir, de l'humilité, de la pureté du cœur, de la faim et de la soif de la justice, de l'esprit de paix, de l'amour des petits, des pauvres, des déshérités ; en un mot, le sens de cet idéal austère et tendre, à la fois divin et humain, qui, depuis la prédication du Christ, a imprimé à la destinée la plus obscure, une dignité, une grandeur inconnues jusqu'alors, et la font inviolable en la faisant sainte.

Oui, c'est bien là, si je ne me trompe, ce qui se perd, de jour en jour, de « la voix de Jésus », sans que l'on puisse justifier sérieusement cette perte, comme on explique celle d'une doctrine, par des raisons tirées de la philosophie ou de la science, de la critique historique ou des nécessités sociales. C'est bien une langue qui se désapprend, faute d'usage, ou dont les mots se vident de leur substance ; et avec les mots,

c'est l'âme elle-même qui se vide et s'appauvrit. C'est une corde qui se relâche ou se rompt dans la lyre intérieure. Est-ce à dire pour cela que l'humanité moderne soit démunie de toutes provisions spirituelles? Assurément non : elle en a recueilli en chemin, qui lui manquaient dans les temps où la voix de Jésus était le plus écoutée. Elle a appris, entre autre choses, à respecter en tout homme une *personne*, un être capable de s'élever à la liberté et à la moralité ; elle a appris à mettre à son rang, qui n'est inférieur à aucun autre, le droit, et à orienter dans ce sens, la morale, l'éducation, la politique, la législation civile, l'économie sociale elle-même. Elle a appris à s'incliner, dans la conduite de la vie publique et privée, devant les lois naturelles, lois austères dont on ne se joue pas, dont on n'élude pas les effets, et qui, en nous imposant la prévision, le travail intelligent, la soumission, donnent à la moralité son plein sens, en bannissent la fantaisie et la superstition, et suscitent toutes nos énergies latentes. Enfin c'est de ce double enseignement qu'est sorti l'immense effort démocratique, honneur de notre temps, pour élever la multitude à la dignité d'hommes raisonnables et libres, et pour l'affranchir peu à peu de la misère et de l'ignorance dégradante.

Dans tous ces progrès que le poète passe lui-même en revue, il y a sans doute « l'idée en mission, » il y a la pensée et la parole humaine, il y a la philosophie du XVIIIe siècle, il y a la poésie et la science du XIXe ; mais il y a aussi — qui oserait le nier? — un écho nullement affaibli de « la voix de Jésus » : la pitié, la

charité issues de l'Evangile, n'ont rien perdu à se renforcer du « devoir, fils du droit ». Mais cela dit, l'inquiétude du poète, son épouvante n'en reste pas moins justifiée : si la vérité mieux connue nous a commandé l'abandon de mainte tradition, si elle a ébranlé plus d'une croyance sans que l'activité morale en souffre un mortel dommage. En revanche ce n'est pas impunément que notre pays laisserait s'éteindre « l'écho même de la voix de Jésus ». L'horizon de la vie publique, comme celui de la vie individuelle et de la famille, en serait rétréci et abaissé, la moralité perdrait en profondeur, en intimité, en tendresse, et risquerait de dériver toujours plus vers une vertu esthétique ou utilitaire ; la *solidarité* civique et humaine, où beaucoup de nos contemporains s'efforcent de se ménager une religion et une morale, échouerait à devenir une fraternité.

Le poète a raison de nous avertir : si « grand et fort » que soit le siècle, il y a pour lui un intérêt à écouter l'une et l'autre « voix » ; celle de la pensée humaine active, entreprenante, réformatrice et créatrice : science, art, poésie ; et celle de Jésus, qui, elle aussi, est humaine, étant sortie des entrailles d'un fils d'homme, de l'un des nôtres. Et je pense qu'il appartient particulièrement à des femmes de réveiller, en elles-mêmes et autour d'elles, l'écho de cette parole aussi nécessaire aux jours nouveaux qu'elle le fut aux anciens jours ; et à des femmes instruites, de ne pas la confondre avec la légende ni avec les voix bruyantes de la superstition.

Sous réserve expresse des explications qui précèdent, citons le remarquable passage de Taine qui touche au même sujet.

« Sous son enveloppe grecque, catholique ou pro-
« testante, le christianisme est encore, pour quatre
« cent millions de créatures humaines, l'organe spi-
« rituel, la grande paire d'ailes indispensable pour
« soulever l'homme au-dessus de lui-même, de sa vie
« rampante et de ses horizons bornés ; pour la con-
« duire à travers la patience, la résignation et l'es-
« pérance jusqu'à la sérénité ; pour l'emporter par delà
« la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dé-
« vouement et au sacrifice. Toujours et partout, sitôt
« que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs
« publiques et privées se dégradent...... On peut aussi
« évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés
« modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de dou-
« ceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnê-
« teté, de bonne foi et de justice. Ni la raison philo-
« sophique, ni la culture artistique et littéraire, ni
« l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun
« code, aucune administration, aucun gouvernement
« ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que
« lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour
« enrayer le glissement insensible par lequel, inces-
« samment et de tout son poids original, notre race
« rétograde vers ses bas fonds ; et le vieil Evangile,
« quelle qu'en soit l'enveloppe présente, est encore le
« meilleur auxiliaire de l'instinct social. »

Conférence de rentrée (novembre 1894).

J'ai regretté de n'avoir pas assisté à votre rentrée, retenu que j'étais dans le Midi par une indisposition. Ma pensée n'en était pas moins au milieu de vous, et en particulier avec les nouvelles venues qui, au début de l'année scolaire, ont le plus droit à notre sollicitude. J'étais sans inquiétude à leur sujet, sachant qu'elles ne manquaient ni de directions ni d'assistance de toute sorte, et qu'elles n'étaient pas exposées à se sentir seules, entre leurs maîtresses dévouées et leurs compagnes de la promotion supérieure.

Cette abondance de ressources, qui me rassurait, a ramené vivement ma pensée vers les premiers jours de l'Ecole. Je me suis pris à mesurer la différence des temps, et combien ce début de la quatorzième année de Fontenay ressemble peu à celui de la première. Aujourd'hui, vous trouvez, en arrivant, tout préparé pour vous recevoir, une maison d'aspect riant et hospitalier, que dépare seul un vieux bâtiment voué à la reconstruction ; des chambres commodes ; des salles spacieuses de classe et d'étude ; un non moins ample réfectoire et une salle de récréation où jeux et danses peuvent se déployer ; des bibliothèques, des cabinets de physique et d'histoire naturelle ; un laboratoire de chimie. Avec cela, tout le régime bien organisé des leçons, des répétitions, des exercices divers de sciences ou de lettres. Outre les professeurs réguliers, institués

dès l'origine, vous avez auprès de vous, à l'intérieur, pour vous prêter aide et conseil, six répétitrices, deux pour les sciences, deux pour les lettres, deux pour les langues vivantes ; et en vérité, vous n'auriez qu'à vous en prendre à vous-mêmes, si vous ne profitiez pas de tout leur bon vouloir. Je ne pense pas qu'il y ait nulle autre part, dans l'un ou l'autre hémisphère, une maison d'éducation publique où les secours soient offerts avec tant de libéralité aux élèves de votre sexe.

Combien différente était la situation à la rentrée de 1880 ! Des bâtiments disparates, délabrés, d'aspect sordide au dehors et lépreux au dedans, dépendances de l'ancien château de Fontenay, plus tard propriété et demeure du sculpteur Pajou, où s'installaient durant l'été, jusqu'à la veille même de notre arrivée, plusieurs familles de Paris. Le beau parc rachetait seul l'air déplaisant des pavillons. C'est là que nous entrâmes aux premiers jours de novembre 1880, après que l'architecte du gouvernement, M. Lecœur, par des prodiges d'activité et d'ingéniosité, eut mis, dans l'espace de trois semaines, la vieille demeure en état de nous recevoir. On avait eu hâte de quitter l'école normale de Batignolles, où nous avions trouvé un abri provisoire, pour s'installer tant bien que mal dans la résidence définitive, parmi une multitude d'ouvriers de tout corps de métier, occupés nuit et jour à clouer, peindre, entoiler des cloisons de planches, et à les sécher à grand renfort de braseros.

Tout était rudimentaire, le matériel et l'organisation scolaire : une salle d'étude unique, au premier

étage, réservée aujourd'hui aux expériences ordinaires de physique, réunissait les deux sections ; c'est là que, dès le premier jour, nous inaugurâmes les conférences familières du matin. Deux salles de classe, au rez-de-chaussée, l'une pour les leçons de sciences, aujourd'hui encore affectée au même usage ; l'autre pour les leçons de lettres, où sont maintenant déposés nos plus grands appareils de physique, et où enseignèrent au début Marion, Croizet, Charles Bigot, Albert Sorel, et combien d'autres. Des petites cellules à coucher, dont il reste malheureusement encore quelques spécimens, coquettement arrangées, avec tout ce qu'on avait pu y introduire de commodité ou de sécurité, mais exposées aux intempéries des saisons et aux risques du feu ; un réfectoire où l'on pouvait à grand'peine trouver place.

Dix-neuf élèves composèrent d'abord toute l'école, dont l'existence était à peine connue et la destination mal comprise ; tandis qu'aujourd'hui deux cents aspirantes des deux ordres se présentent au concours annuel. Aucune répétitrice : songez qu'il n'y avait dans toute la France qu'une douzaine au plus de femmes pourvues du nouveau titre de *professeur* des écoles normales, et que l'on eût difficilement trouvé chez une seule, quel que fût d'ailleurs leur mérite, les qualités requises pour une fonction si nouvelle. Nous pûmes cependant nous adjoindre au bout de quelques mois Mlle Layet, professeur à Versailles, qui s'acquitta de sa tâche délicate et laborieuse à notre entière satisfaction.

Mais si l'extérieur était à ce point peu attrayant, si l'organisation même des études était encore à l'essai, je ne pense pas qu'à l'intérieur l'Ecole connaisse jamais de meilleurs jours. L'automne de 1880 fut notre vrai printemps, plein de lumière, de sourires et de promesses. Jamais les professeurs ne donneront leurs leçons avec plus d'ardeur, de sérieux et de joie ; jamais les élèves ne s'ouvriront à la parole des maîtres avec plus d'empressement. On respirait dans la maison un air de liberté, de respect, de confiance mutuelle. Tous, maîtres et disciples, avaient le sentiment de travailler à une œuvre bonne et grande, de portée infinie pour le pays, et dont la valeur, dans la suite, serait en proportion de ce que chacun y aurait mis de travail personnel, de réflexion, de sagesse, de moralité. En dépit des inconvénients de la mauvaise installation, l'Ecole se constituait au jour le jour, par le zèle et la bonne entente des professeurs, par le bon vouloir des élèves : d'abord ses programmes et l'organisation de ses cours ; mais surtout son esprit, qui naissait en quelque sorte de lui-même, et que chacun de nous reconnaissait aussitôt pour sien. Au-dessus de la communauté planait, invisible, l'image de la patrie ; ses malheurs récents, son avenir obscur, ses efforts de relèvement dans tous les sens, étaient sans cesse présents à l'esprit de tous, et donnaient secrètement le ton aux enseignements les plus divers. C'était notre commun et ardent désir de contribuer de tous nos moyens à lui assurer une meilleure destinée.

On peut voir par le tableau de ces débuts, ingrats

en apparence, combien est vrai le mot de l'antiquité : *spiritus intus alit : c'est l'esprit intérieur qui nourrit.* Avec un mécanisme encore informe, la vie de l'Ecole était aussi animée, aussi pleine, aussi réglée, et sans doute aussi féconde qu'elle pourra jamais l'être ; car on savait où l'on allait, on avait un but autre que l'examen et le diplôme ; on servait un haut dessein ; et à la lumière de ce dessein, chaque professeur s'appliquait de son côté à mieux choisir la matière, la méthode et les procédés de ses leçons, à perfectionner l'appareil des interrogations, des compositions, des exercices oraux ou écrits ; on mesurait avec plus de sûreté le point qu'il ne fallait pas dépasser, ce qui, en chaque partie, était à dire ou à ne pas dire, ce que les jeunes esprits pouvaient supporter et ce qui eût excédé leurs moyens ou les besoins de leur future profession. La liberté individuelle de théorie et de pratique s'accordait le plus aisément du monde avec les nécessités de l'ordre général. On cherchait le mieux, mais on le cherchait dans un sentiment de déférence mutuelle, en consultation quotidienne et en parfait accord avec la directrice et l'inspecteur général, sans qu'aucune susceptibilité d'amour-propre ait troublé une seule fois le cordial échange des observations.

Comment ne rappellerais-je pas ici tout ce que feu Mme de Friedberg mêlait de courage, d'entrain, de gaîté, en même temps que de savoir-vivre et de bonne tenue féminine, au régime austère d'une maison d'études, où le travail intellectuel à outrance menaçait d'envahir la vie entière ! Les *anciennes* vous diront

quelle vaillante et généreuse femme fut la première directrice de Fontenay, et quelle grande place elle savait se faire avec aisance et dignité, sans sortir de son rôle ni de son sexe, au milieu de tant de maîtres éminents, qui la voyaient avec plaisir s'asseoir souvent au pied de leur chaire, plus sérieuse, plus attentive, plus prompte à l'admiration que ses *filles* elles-mêmes.

Ce beau printemps est passé sans retour, comme passe le printemps de la jeunesse. Mais si la fraîcheur des commencements est unique et éphémère, l'esprit qui les animait reste le même ; et s'il vient à faiblir, malgré que nos ressources de tout genre se soient multipliées, ce n'est pas aux circonstances adverses qu'il faut s'en prendre, c'est aux hommes, c'est à nous. De toutes les circonstances, a dit, je crois, Mme de Staël, un homme est la plus grande. Il dépend de nous, professeurs et maîtresses, il dépend de vous, élèves, et en particulier de celles de deuxième et troisième années, dépositaires de la tradition, que les années de maturité de l'école répondent à ces premiers jours, et que, chacun y mettant le sien, tout le sien, on y sente abonder la vie et une perpétuelle jeunesse.

Conférence de rentrée (octobre 1893).

Nous ouvrons aujourd'hui la quatorzième année de l'Ecole. Quatorze ans, c'est une courte période ; mais les années d'une institution, comme celles d'une vie d'homme, comme les heures mêmes d'une de vos journées d'étude, valent moins par le nombre que par ce qui les a remplies, par le but que l'on s'est proposé, par la sincérité intense de l'effort. Pascal, mort à l'âge de trente-neuf ans, Spinoza à quarante-cinq ans, ont vécu longtemps. Mais combien meurent enfants à soixante-dix ans !

> Ils ne seront jamais et n'ont jamais été.
> Ils sont, et voilà tout.
>
> V. H., (*Ch. du Crép.*)

J'ose dire aux élèves qui entrent aujourd'hui dans cette maison que les années de leurs devancières ont été pleines, non seulement de travail, mais d'activité d'esprit ; pleines de pensées et de sentiments. On a beaucoup étudié les livres ; mais en même temps on a réfléchi, on a cherché, on a douté, on a cru à la vérité, à l'esprit, on a cru au devoir, et en conséquence on a travaillé sur soi pour se réformer et s'améliorer ;

on a aussi pensé aux autres, à la France, au peuple, aux écoles. Un esprit s'est formé et propagé, à la fois très haut sans être chimérique, et pratique sans tourner à l'empirisme ; esprit de foi à l'éducation, c'est-à-dire à la conscience, à la dignité supérieure de l'homme, à la liberté morale, ainsi qu'aux destinées du pays et de la démocratie.

Pour ce qui est des résultats, apparents à tous les yeux, pensez aux quatre ou cinq cents professeurs de sciences et de lettres formées dans cette Ecole ou par ses méthodes, et avec l'aide de ses leçons transmises en province ; aux soixante ou soixante-dix directrices,
en province ; aux soixante ou soixante-dix directrices,
anciennes élèves. Pensez au savoir agrandi, aux méthodes d'enseignement perfectionnées, à la discipline plus libérale, plus souple, plus douce, sans être moins sérieuse, au régime intérieur presque partout transformé ; enfin au renom de bonne instruction, de moralité, de bonne tenue, de zèle professionnel, dont jouissent la plupart des écoles normales, et qui réduit au silence leurs adversaires ou les met du moins dans l'embarras, si bien que les élèves tiennent à honneur d'y être admises, et les maîtresses d'y enseigner.

Il me serait facile autant qu'agréable de prolonger cette revue encourageante. Mais cela dit, combien il nous sied d'être modestes ! Ne craignons pas de constater ce que nous laissons perdre en chemin, en passant de Fontenay aux écoles normales, et des écoles normales aux écoles primaires, et combien le *bon esprit* que nous cherchons à cultiver ici, soit dans les études,

soit dans la pratique morale, risque — en partie par notre faute — d'arriver exténué, appauvri de lumière, de chaleur et de vertu, à son adresse véritable, aux filles du peuple. S'il s'agit des résultats qui se rapportent surtout à l'intelligence, rappelons, entre autres choses, combien il s'en faut encore que toutes nos jeunes institutrices normaliennes entretiennent et renouvellent leur instruction première par la lecture assidue des bons livres; qu'elles gardent ainsi le goût désintéressé des choses de l'esprit, sans lequel leurs occupations professionnelles perdent bientôt de leur attrait et tournent à la pratique machinale.

S'agit-il surtout de la moralité, n'oublions pas que la tâche de l'école primaire s'est considérablement agrandie. Nous ne sommes plus au temps où la plupart des filles du peuple, arrivées à l'adolescence ou à la jeunesse, continuaient de vivre dans leurs villages ou leurs bourgs, sous l'œil de la famille et des voisins, sous la garde de la vieille coutume. En leur apprenant à lire, à écrire, à faire des comptes, à rédiger une lettre, à consulter une carte du département ou de la France, nous leur donnons aussi l'envie et les moyens de travailler à améliorer leur condition. Elles vont en grand nombre dans les grandes ou moyennes villes, cherchant une position à travers mille hasards. Nous qui savons à quels périls elles seront exposées, et qui avons charge d'elles durant les six ou sept années de l'âge scolaire, faisons-nous, et les jeunes institutrices, nos élèves, font-elles tout ce qui serait en notre pouvoir, soit pour les éclairer sur les risques de toute

sorte qu'elles vont courir, soit pour les munir de fermes principes et de fortes habitudes ainsi que de prudence? Sommes-nous bien sûrs qu'au milieu des tentations multipliées du livre, du feuilleton, du roman, du spectacle, de l'atelier, à l'abri de tout contrôle, ces jeunes filles, devenues par nos soins plus intelligentes, plus instruites, plus aptes à *se tirer d'affaire*, soient en même temps devenues plus vertueuses, à la fois plus clairvoyantes et plus aguerries contre le mal? Certes, on n'a pas à regretter de leur avoir ouvert l'intelligence, et l'on ne peut pas non plus rendre l'instituteur responsable des changements qui résultent pour elles des nouvelles conditions sociales, industrielles, morales; rien de ce qui leur a été enseigné n'est à *rétracter* : mais a-t-on mis, dans les leçons et les avertissements, la vigueur et la netteté de langage, la chaleur et l'accent persuasif, l'*autorité* que donnent la foi morale et l'amour?

Que conclure de là en ce qui concerne Fontenay? En tout cas une chose : c'est qu'au lieu de nous cloîtrer dans nos belles et séduisantes études comme dans une tour d'ivoire, nous devons prendre soin, en vue des écoles populaires, de réformer l'impulsion initiale qui, partie d'ici, se fera sentir dans tout le pays. L'impulsion, c'est, dans tous les sens du mot, l'esprit de vie; c'est l'esprit qui (pour ne citer que l'un de ses traits distinctifs), tout en se défendant de mettre sans cesse tout en question et de rien changer à la légère, se tient attentif à l'expérience, pour éviter les

excès, les insuffisances, les erreurs de direction générale ou de procédés particuliers qu'elle révèle dans l'éducation, toujours prêt à corriger ou à compléter sans bouleverser. En le définissant ainsi, n'ai-je pas marqué les caractères de l'enseignement laïque?

Et vous, mesdemoiselles de deuxième et de troisième année, tracez la voie à vos compagnes nouvelles venues; dirigez leur pensée et leur ambition vers le service du peuple, du vaste et puissant peuple, de qui dépend aujourd'hui la destinée de la nation entière; aidez-nous efficacement à entretenir dans l'Ecole les habitudes établies de droiture, d'égards mutuels, de prévenances cordiales, de simplicité, de respect et de modestie.

Conférence du 6 janvier 1888. Ouverture de la nouvelle année et de la nouvelle salle de conférences

Que nous apportera la nouvelle année? Faut-il croire, selon le mot d'un poète, que les astres qui président à notre destinée sont dans notre propre sein? Non pas tous, assurément; nous sommes à maints égards dans une étroite dépendance de causes étrangères, inconnues ou imprévues, supérieures à notre prévoyance ou à notre pouvoir; mais cela est vrai des principaux, et de ceux-là mêmes qui modifient, corrigent, règlent la plupart des autres. Nierez-vous que nous construisions chaque jour insensiblement notre destinée, en dépit des événements extérieurs, suivant la direction habituelle que nous imprimons à nos pensées, direction frivole ou sérieuse, égoïste ou généreuse? Ce pli, volontairement contracté, de la pensée, du sentiment, de l'imagination, nous porte ensuite à prendre de certains partis, à suivre des voies, à choisir des relations qui répondent à notre état d'esprit : et notre vie se trouve ainsi déterminée, presque à notre insu, dans un sens ou dans un autre. Il dépend de nous que la présente année, quels qu'en soient les événements imprévus, contribue pour sa bonne part à

nous ménager un avenir heureux, puisque la première condition pour être heureux, c'est d'être maître de soi, de faire l'ordre et la paix en soi, de ne pas rester à la merci des choses ni des hommes. Cela, il y a longtemps que les sages l'avaient dit ; et cette vieille vérité sera toujours nouvelle. Sans doute, elle ne renferme pas tout le secret du bonheur (le cœur de l'homme ne se suffit pas à lui-même), mais elle en marque un caractère essentiel. Et comme ce n'est pas l'œuvre d'un jour d'atteindre à cette maîtrise, ni d'arriver à l'exercer sans défaillance, sans raideur, sans ostentation, vous ne sauriez commencer trop tôt de vous y appliquer.

Cela dit, je me sens libre et heureux de vous souhaiter, à vous et à ceux que vous aimez, des « astres propices ». Puisse l'année ne vous apporter aucune des grandes épreuves de famille ou personnelles qui ébranlent l'âme et troublent la vie jusqu'au fond ! Puissiez-vous voir se réaliser vos vœux les meilleurs ! Et comme l'un des plus légitimes se rapporte, pour les élèves de deuxième année, à leur examen, souhaitons-leur ensemble que le succès récompense leurs efforts ! Et enfin, comme la santé, en vue de ce résultat, vous est le bien le plus désirable, puissiez-vous faire des progrès dans l'art de la bien conduire, où vous êtes encore trop novices !

Avec la nouvelle année nous inaugurons aussi notre nouvelle salle de conférences. Vous aurez sans doute, comme moi, quelque peine à vous séparer de l'ancienne ; déjà, il y a quelques années, nous n'avions pas

quitté sans regret celle qui l'avait précédée, le véritable berceau de l'Ecole, à la fois salle d'étude et salle de réunion, à laquelle vos compagnes, aujourd'hui diretrices ou professeurs des écoles normales, rattachent quelques-uns de leurs plus chers souvenirs. Ainsi nous prêtons aux lieux une partie de notre âme, soit individuelle, soit collective. Ce qui fait l'attrait durable d'une salle de réunion comme celle-ci, c'est d'abord sans doute ce que l'on y entend, ce que l'on y ressent, ce que l'on y entreprend à part soi ; mais c'est aussi ce que l'on y a entendu, senti et résolu ensemble, dans l'intime entente des esprits, des cœurs, des volontés. Et lorsqu'à ces impressions se mêle celle de la jeunesse, lorsqu'on les a éprouvées et partagées à l'âge où tout en nous sourit à la vie et s'élance avec espoir vers l'action, elles revêtent un charme indéfinissable, et font une sorte de lieu sacré du lieu le plus vulgaire où il nous a été donné de les goûter pour la première fois. C'est de là que nous aimons à faire dater notre véritable entrée dans le monde de l'intelligence ou de l'âme.

Jouissez donc librement, et sans en rien perdre, de l'échange d'idées et de sentiments qui va se faire tous les jours ici ; approvisionnez-vous de ces précieux souvenirs où votre existence morale prendra ses plus fortes racines ; ils vous seront une lumière et une force aux heures inévitables d'isolement et de tristesse. Jouissez des paroles et des chants ; mais comptez particulièrement sur ce que vous y apporterez de votre

propre fonds, curiosité sérieuse, amour de la vérité, droite intention, bienveillance mutuelle.

Je n'oublie pas que cette salle n'est pas une chapelle, ni un autel où nous adorions en commun ; mais il dépend certainement de nous qu'elle soit, pour toute la durée de notre vie, un foyer de chaleur et de lumière. Si l'on n'y célèbre pas des cérémonies religieuses, du moins l'on y *parle*, et quoi de plus auguste sur la terre que la parole humaine ? Ici la parole est honorée, plus encore, respectée ; la parole, c'est-à-dire la pensée, c'est-à-dire l'âme. On y professe de croire *à l'âme*, c'est-à-dire à la destinée morale de l'homme ; à la destinée d'un être libre, qui n'est pas un simple mécanisme, une pièce dans la grande machine, qui est raison, volonté, qui est conscience, qui est capable de concevoir et de réaliser la vérité et la justice ; et qui n'est tout cela que parce que le principe suprême des choses, au lieu d'être la force universelle aveugle, est aussi liberté, sagesse, amour.

Ici l'on professe encore de croire que chacun de nous, non content d'avoir une existence et une destinée distinctes, personnelles, est relié à tous, particulièrement à la famille et à la patrie, par une étroite solidarité. On croit à la patrie, surtout parce qu'on la croit capable, comme l'individu lui-même, de choisir sa destinée et de s'y fixer ; on l'aime avec ses faiblesses et ses forces ; on l'aime pour ce qu'elle a été, mais plus encore pour ce qu'elle pourrait être ; on la veut indépendante à l'égard de l'étranger, maîtresse d'elle-même à l'intérieur, fraternelle dans l'égalité de ses

membres ; cité de liberté et non de césarisme menteur ; cité de démocratie et non de privilège ; cité volontairement soumise à la loi et non anarchique ; digne à tous ces titres de la confiance et du respect des peuples. Et c'est pourquoi l'on professera dans cette salle, comme on a fait dans les deux précédentes, que c'est une bonne et belle chose de donner sa vie à l'éducation populaire ; à une éducation vraiment libérale, qui, non contente de dégourdir l'intelligence en vue d'un métier utile, prétend élever l'âme ; qui, de tous les enfants du peuple, filles et garçons, ouvriers des villes et cultivateurs, veut faire des êtres libres, capables de se gouverner eux-mêmes, selon la loi morale, et par là même de concourir dignement au gouvernement du pays.

En voilà assez, je pense, pour nous rendre cette nouvelle salle à la fois attrayante et vénérable. Et pourquoi, dans chacune de nos écoles normales, la salle de réunion générale ne serait-elle pas aussi un lieu privilégié, par les pensées fécondes qui s'y échangeraient, par les émotions qu'on y ressentirait en commun, par les résolutions généreuses qu'on y formerait ensemble à l'entrée de la vie active ?

La lecture. Première conférence. Mars 1887. juin 1896.

« Peu lire et beaucoup penser à ses lectures, a dit Rousseau, c'est le moyen de les bien digérer. » Et Vinet : « Notre siècle est malade de trop lire et de mal lire ».

C'est, en effet, après la maladie de ne rien lire (laquelle sévit également, même parmi les gens d'école), celle qui fait le plus de ravages. Vinet écrivait il y a un demi-siècle environ : que dirait-il aujourd'hui à la vue des journaux, des romans en livraisons, des livres à vil prix qui vont chercher les lecteurs jusque dans les villages reculés de France, de Suisse, de Belgique? On lit avec avidité, c'est dire peu, avec voracité ; on ne lit pas pour s'instruire, mais en manière de passe-temps, pour chasser l'ennui et ne pas se trouver seul avec soi-même, pour se procurer un plaisir presque sensuel d'imagination. Cet exercice, non seulement ne profite pas à l'esprit, mais l'énerve et l'affadit, effaçant une impression fugitive par une autre, le dispensant de l'effort d'agir et de penser par lui-même ; il émousse également la sensibilité, qu'il chatouille ou irrite à coups répétés, offrant sans relâ-

che à son appétit d'émotions les sentiments d'autrui au lieu des siens propres. C'est ainsi que la lecture, dont la plus haute destination est sans doute d'évoquer et de nourrir la personnalité, en est un des dissolvants les plus actifs, tel qu'un narcotique, à la fois surexcitant et assoupissant.

Ce n'est pas précisément à quoi vous êtes exposées ici, durant vos deux années d'études, astreintes que vous êtes à des lectures austères et réglées. Mais c'est, n'en doutez pas, la tentation dont vous aurez plus tard à vous défendre, dans les jours de loisir et aux heures inévitables d'ennui et d'isolement moral. C'est surtout le mal dont vous aurez à préserver vos jeunes institutrices, dont un grand nombre auront à passer les années de leur jeunesse et peut-être de leur âge mûr loin de leurs familles, ou dans le célibat. Que faire dans les longues soirées d'hiver, les jeudis et les dimanches, après que l'on a pourvu à la préparation des leçons et aux soins d'un petit ménage? L'ennui les guette ; pour s'échapper à elles-mêmes, elles seront tentées de beaucoup lire et de lire sans discernement, comme d'autres, poussées par le même mobile, dispersent leur temps et leur esprit dans les réunions mondaines.

Rousseau nous conseille de lire peu, et seulement en proportion de ce que nous pouvons en *digérer* par une réflexion active. A première vue, vous jugerez assurément que le conseil est bon, quoique d'air un peu sévère et de pratique difficile. Penser beaucoup à ses lectures, — après avoir eu, cela va sans dire,

la précaution de les bien choisir ; *repenser* pour soi, à la suite de l'auteur, au moins les idées principales, les passages qui nous ont le plus frappés, et que nous aurons sagement fait de marquer d'un léger signe ; les repenser à notre compte, afin de les digérer, c'est-à-dire de nous assimiler, et non pas seulement de retenir dans la mémoire, tout ce qui nous est assimilable, ce que nous avons réussi à bien comprendre, ce qui s'ajuste à notre état présent d'esprit, à notre culture, à notre expérience, en laissant tomber le reste jusqu'à nouvel ordre,... oui, c'est là incontestablement la seule méthode qui convienne à une personne raisonnable, la seule qui assure ce qu'on pourrait appeler la bonne nutrition mentale.

Peut-être serez-vous tentées de me dire qu'il ne dépend pas de vous, dans le présent, au cours de vos études, de *lire peu* ; qu'il y a beaucoup de livres importants, ou de fragments de livres, à étudier, à analyser, à retenir dans le court espace de ces deux années scolaires, et que dès lors il est bien malaisé de « penser en proportion de ce qu'on lit, et par conséquent de le bien *digérer* ».

C'est en effet l'écueil le plus redoutable de l'enseignement dans les hautes écoles, primaires ou secondaires ; c'est le vrai problème à résoudre, qui préoccupe sans cesse vos maîtres, et qu'on résout au jour le jour du mieux que l'on peut, sans y réussir jamais à son plein gré : lire assez, lire autant qu'il le faut pour satisfaire à une légitime curiosité de savoir et aux exigences de l'examen final, lire autre chose que des

manuels abrégés ; entrer, à l'aide d'ouvrages plus étendus et plus voisins des sources, en rapport direct avec les peuples et leurs mœurs, avec les personnages et leurs caractères, avec les situations et leurs traits principaux, ou bien avec la nature et l'inépuisable richesse de ses productions, la diversité de ses phénomènes, la régularité de ses lois ; en un mot, pénétrer, sous la conduite des livres-maîtres en tout genre, jusqu'à la réalité même, jusqu'aux êtres vivants, hommes ou choses, au lieu de s'arrêter à de brèves généralités, exactes mais abstraites et stériles, cela n'est-il pas l'a b c de l'art d'apprendre, et pouvons-nous vous demander moins?

Vous en convenez sans peine : Fontenay ne serait pas ce qu'il est, ce qu'il doit être, une école supérieure de pédagogie, si l'on ne vous invitait pas à ces longues, diverses, laborieuses lectures. Mais, d'autre part, où trouver le temps d'y réfléchir, de les *repenser*, afin de les *digérer*, au milieu de cette succession presque ininterrompue de cours, de répétitions, d'exercices pratiques, de compositions? Réfléchir, penser, demande du loisir, du calme ; hors de cette condition, comment l'activité spontanée et originale de l'esprit entrerait-elle en jeu? Or c'est précisément le loisir et le calme qui manquent le plus.

Convenons ensemble qu'il n'est jamais facile, ici ni ailleurs, de concilier ces besoins contraires, l'un et l'autre légitimes. C'est ce qui m'a souvent fait insister auprès de vous, dans nos conférences, sur le bon emploi des vacances. Je vous ai rappelé, m'appuyant sur

mon expérience personnelle de jeunesse, que les vacances sont le temps prédestiné à la lecture ; je dis à la lecture intéressante autant qu'instructive, précisément parce que, l'esprit n'étant pas encombré ni incessamment tendu par des tâches prescrites, son énergie propre se dégage sans effort et s'exerce utilement sur les idées ou les faits que lui présente un livre. Il les *pense* et les *digère* en vertu de sa fonction naturelle, sans en ressentir de fatigue.

Telles ne sont pas, je le sais, les conditions où vous vous trouvez au cours de l'année scolaire. A l'épreuve, on s'aperçoit vite qu'à vouloir *réfléchir* sur tout ce qu'on lit, et sur ce que l'on entend, on serait arrêté à chaque pas, et l'on finirait par lire extrêmement peu.

N'y a-t-il donc aucun remède à cet état de choses ? De remède infaillible, certainement non. La meilleure organisation réglementaire des exercices de la journée n'y suffirait pas. C'est à chacun, selon ses moyens et son tempérament, de pourvoir au jour le jour, le mieux possible, à cette salutaire et indispensable obligation de *repenser* ce qu'il a lu. Néanmoins, cette réserve faite, peut-être n'est-il pas inutile de vous indiquer un moyen bien simple dont une pratique assez constante m'a démontré l'efficacité. Il n'a d'ailleurs rien de nouveau ; bien des gens, sans doute, en usent avec plus ou moins de régularité ; et vous-mêmes, il vous sera plus d'une fois arrivé de l'employer.

En deux mots le voici. C'est de mettre à profit le moment qui précède le sommeil, ou celui qui suit le

réveil pour évoquer sommairement toute l'histoire de votre journée, sorte d'examen quotidien, non de conscience, mais d'intelligence. Quand je dis l'*histoire*, j'entends seulement ce qui, dans vos lectures, dans les leçons, dans les lettres reçues, dans les entretiens, vous a particulièrement frappées, mais qui s'est promptement dissipé dans le tourbillon des occupations diverses. Nous recevons chaque jour de ces vives impressions, intellectuelles ou morales, qui peuvent être fécondes, si nous les fixons un temps suffisant sous l'œil de la conscience, mais qui restent ordinairement stériles parce qu'elles s'effacent, aussitôt formées. Les faire reparaître, ne fût-ce qu'un court instant, devant notre esprit, et leur donner figure distincte au lieu de les penser vaguement et en bloc, c'est les introduire en quelque sorte dans notre circulation vitale, pour y devenir des ferments actifs de réflexion ultérieure.

Remarquez bien, je vous prie, qu'il ne s'agit pas de se remettre en mémoire tout ce que l'on a lu ou entendu, ni même tout le principal, mais seulement ce qui vous a vivement touchées au passage, soit par son évidence, soit par sa beauté ou sa nouveauté, et qui risque de vous échapper sans retour, ou de rester lettre morte, faute d'avoir pénétré assez avant dans votre intelligence, ou dans votre cœur.

Il ne s'agit pas non plus, veuillez retenir cette observation, de *juger* tout ce qui a passé devant votre esprit : cela excéderait manifestement votre pouvoir *actuel* et ne serait qu'une improvisation hâtive destituée de toute valeur. Non ! repenser ses lectures, ce

n'est pas les juger, ou du moins cela ne l'est qu'à un faible degré ; c'est, je le répète, les rappeler sous notre regard, pour que cette impression renouvelée les mêle définitivement au courant de notre vie mentale, où ils serviront plus tard, presque à notre insu, sous le stimulant de l'expérience, à provoquer d'utiles rapprochements de pensées, et à préparer par là des *jugements* de toute sorte, substance véritable de notre individualité.

Je vous recommande cette pratique. Elle n'a rien de *merveilleux*, mais elle emprunte une vertu particulière à cette heure privilégiée du soir ou du matin, où les objets se peignent plus vivement dans l'imagination, dépouillant la forme abstraite et revêtant une figure et des couleurs concrètes. Si vous y joigniez une autre précaution non moins simple et abrégée, celle de noter le lendemain d'un trait, d'une mention, ne fût-ce même que d'un titre, d'une indication de page, le passage du livre, de la leçon, de la lettre, de l'entretien, qui a fait l'impression sur vous, le profit sera bien consolidé, et de jour en jour, n'en doutez pas, vous sentirez s'accroître à la fois votre *acquis* et votre force de réflexion.

Un mot en finissant. Le mot de Rousseau : « Peu lire, et beaucoup penser », me semble appeler un correctif. Encore est-il bon, [illegible] nécessaire, de lire en vue de donner à son [illegible] air, de l'espace, du libre jeu, sans se préoc[illegible]rs de réfléchir [illegible] de « digérer ». C'est la [illegible]fit que nous re[illegible] rons des journaux, des [illegible], de tout le co[illegible]

merce social. Appliquer notre esprit avec suite, le plier à l'effort habituel de penser à tout ce qui se présente à lui, oui, c'est la règle par excellence de quiconque, professeur, instituteur, homme d'étude, veut arriver à parler de *son fonds*, avec un peu d'*autorité personnelle*. Mais la *tension* sans relâche, la réflexion *obligée* à la suite de chaque lecture, serait une autre cause de stérilité, en paralysant la spontanéité de la pensée et du sentiment, où se retrempe sans cesse le pouvoir même de réfléchir.

La lecture. Deuxième conférence. Décembre 1888.

Le Temps a publié, ces jours-ci, un curieux autographe d'Auguste Comte, le fondateur du positivisme, qui se rattache à ce que nous avons dit plus d'une fois de la lecture. Vous aurez plaisir à l'entendre. Auguste Comte répond à l'éditeur M. Guyard, qui lui avait offert et recommandé des publications nouvelles :

« Ayant bientôt reconnu que, chez les modernes, la lecture nuit à la méditation, j'ai, depuis de longues années, contracté l'habitude de ne lire que les grands poète occidentaux. Je lis chaque matin un chapitre de l'*Imitation* et chaque soir un chant du Dante, en réservant pour mes instants de loisir mes autres lectures poétiques, de manière à relire annuellement tous les chefs-d'œuvre. Ce régime cérébral m'ayant toujours été très salutaire, je m'y suis tellement attaché que je n'y puis admettre que de rares et courtes exceptions, motivées d'après l'importance extraordinaire de quelques ouvrages, quoique je me trouve ainsi privé de communications intéressantes.

Salut et fraternité. »

10, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 27 Charlemagne.

I

Sur la date, vous remarquerez qu'Auguste Comte a substitué au calendrier universellement adopté en Occident un calendrier de son invention, où les mois portent les noms des plus grands personnages de l'histoire, et les jours ceux des hommes qui, ayant le plus marqué dans les diverses branches de l'activité humaine, moralistes, législateurs, réformateurs, inventeurs, héros de tout ordre, se recommandent, comme [illegible]ts a une nouvelle espèce, à la commémoration de la postérité. L'ère des *positivistes*, au lieu de compter à partir de Jésus-Christ, est fixée à la grande Révolution ; et ainsi le vingt-septième jour du mois de Charlemagne de l'année 67 se trouve répondre au 14 juillet 1855.

II

Arrivons au contenu.

D'abord Auguste Comte « a reconnu que la lecture nuit à la méditation », c'est-à-dire à l'activité réfléchie de l'esprit, par où l'on prend la direction de sa vie. C'est qu'en effet, on se laisse ainsi aller à vivre hors de soi, que les livres soient sérieux et absorbants, ou frivoles et *dissipants*, et même si on les « digère », pour parler avec J.-J. Rousseau ; à plus forte raison si l'on se borne à recevoir des impressions fugitives ou à recueillir passivement des idées toutes faites.

Comte a raison de voir là une fâcheuse disposition des modernes, que tout notre zèle pour l'enseignement risque, si nous n'y prenons garde, de propager et d'aggraver.

III

Aussi s'en tient-il à un petit nombre de livres, toujours les mêmes : les grands poètes de l'Occident, parmi lesquels il range sans doute ceux de l'antiquité ; et selon son habitude de régler et d'organiser jusque dans le détail sa vie spirituelle, comme fait le religieux ou le prêtre catholique, il dispose ses lectures de manière à relire annuellement tous les chefs-d'œuvre ; en outre, il s'impose la règle de lire chaque matin un chapitre de l'*Imitation*, et chaque soir un chant du Dante, comme les protestants pieux lisent un chapitre de la Bible.

Sur quoi je vous invite à observer que ce grand travailleur, ce maître-novateur, dont l'influence a été un temps si considérable, et reste encore sensible, bien que diminuée, ne craint pas de *relire* et de *relire* encore. — Règle de grand prix, trop peu commune, qui est chez lui un trait de supériorité, et que je vous souhaite d'apprendre à pratiquer plus tard, en choisissant pour cela l'*excellent* parmi le *très bon*, au lieu d'éparpiller votre attention d'un volume à un autre volume, ce qui réduit peu à peu le plaisir intellectuel de lire à une sorte de chatouillement des sens. — Considérez ensuite que, non content de relire les chefs-

d'œuvre poétiques, il place chacune de ses journées sous l'inspiration de deux de ses livres de chevet. C'est, dit-il, un *régime cérébral* qui lui a été très salutaire. Cette expression, toute physiologique, que les positivistes ont mise à la mode, est déplaisante par son air matérialiste autant qu'elle est arbitraire ; car la lecture des poètes et de l'*Imitation* affecte peu, je pense, le bon état du cerveau : traduisons-la librement par *régime* intellectuel, ou mieux *spirituel*. Voici donc un penseur aussi affranchi que possible des dogmes et des pratiques des religions positives, qui vers la fin de sa laborieuse carrière comprit la nécessité d'encadrer la vie individuelle et la vie sociale dans des habitudes *régulières* et même *quotidiennes* de recueillement, de méditation, d'*élévation*, de lectures bien appropriées, afin de soutenir la débilité, la mobilité, le caprice des individus. Et c'est pour la même raison qu'il avait adopté, ainsi que je l'ai dit, un nouveau calendrier de *Saints* laïques, de représentants éminents de l'humanité, destiné selon son intention à présider de mois en mois et de jour en jour à l'existence de chacun et de la communauté entière. — Encore un avertissement pour nous, qui volontiers abandonnerions la conduite de notre vie au hasard des bonnes résolutions, sinon au hasard plus incertain encore des « bonnes aspirations ». Pour qui estime à son vrai prix la santé de l'esprit et celle de l'âme, il y a des règles d'hygiène quotidiennes à observer ; on ne les néglige pas plus impunément qu'on ne fait la régularité des repas en vue du ravitaillement des forces physiques.

IV

Et de quelles lectures fait-il choix ? De celles qui répondent à l'idée qu'il a conçue, et où il veut se confirmer, de la destinée humaine (si ce mot de *destinée* n'est pas impropre dans le langage positiviste) ; de celles qui maintiennent la direction *normale* de la pensée et de la *pratique*. Il lit chaque matin un chapitre de l'*Imitation*, et chaque soir un chant du Dante, sans doute parce que l'un et l'autre sont des poètes (on peut bien appeler de ce nom l'auteur de l'*Imitation*), des hommes de *sentiment* et non de *raisonnement*, d'intuition et non de démonstration, et aussi parce que tous deux, chacun à sa manière, expriment la direction de vie qu'Auguste Comte estime à sa manière être la meilleure direction *normale*, à savoir l'*altruisme* ou l'amour ; et l'*Imitation*, en particulier, parce que, selon sa tendance mystique, ce livre nous prêche, dans chacune de ses pages, l'*intelligence serve du cœur*. Or, c'est à cette grande conclusion qu'avait finalement abouti la philosophie d'Auguste Comte ; cette philosophie, d'abord si exclusivement *intellectuelle* ou scientifique, qui proscrit la métaphysique et la morale *rationnelle*, la recherche de la cause première, des causes finales, de l'essence des choses ; qui écarte comme inaccessibles les questions de Dieu, de la liberté, de la personnalité, de l'âme et de sa nature ; qui prétend n'étudier que les *faits*, les phénomènes observés par les sens, et les rapports constants entre

les faits, et qui par ces *omissions* favorise implicitement chez ses adeptes des *négations* correspondantes. Cet homme, adonné toute sa vie à l'exercice de la pensée et à l'observation, en vient à découvrir par delà, nous dirons plutôt dans le *fond* même de la pensée, une autre puissance encore plus intérieure, non moins légitime et même plus distinctive de l'humanité, celle du cœur, à laquelle il subordonne la superbe intelligence. C'est pour s'entretenir dans cette manière de voir et d'être qu'il confie à des maîtres chrétiens, mystiques interprètes d'un sentiment semblable, le soin d'inaugurer et de clore ses journées.

V

Sur quoi, faisons encore deux ou trois réflexions. La première, c'est qu'en effet l'homme ne vit pas seulement par l'intelligence ; mais que l'intelligence se retrempe et se renouvelle elle-même aux sources de la vie intérieure, à celles du cœur, et que s'il est bon, beau et véritablement *humain* de penser, c'est une fonction encore meilleure et plus digne de l'homme d'*aimer*.

A la condition toutefois d'aimer ce que la *pensée* peut avouer ; car si le cœur est la faculté inspiratrice, il reste néanmoins que la raison est la faculté régulatrice, sans le contrôle de laquelle l'*amour* risque souvent de s'égarer. Et cela nous conduit à cette seconde réflexion : qu'on peut s'étonner de la sorte de primau-

té qu'Auguste Comte assigne dans son *régime* spirituel à l'*Imitation*, à un livre digne de rester *classique* en ce qui est du recueillement, de la vie intérieure, de la vie en Dieu, du désabusement à l'égard des formules et du raisonnement scolastique, ombres vaines et trompeuses de la réalité religieuse et morale, comme aussi à l'égard de la vertu souveraine des pratiques ecclésiastiques ; mais livre de moine et non de séculier, qui, au lieu des vertus actives et courageuses, propres à la pratique des devoirs quotidiens, nous prêche le renoncement à la famille, à la société, à la science, à l'industrie, « à toutes les sortes de vanités passagères », en un mot à toute la vie présente, qu'il absorbe dans la vie éternelle. Et ainsi la morale entière, laquelle n'a d'autre étoffe, d'autre contenu que ces divers devoirs séculiers, disparaît au profit d'un ascétisme spirituel, limité au salut de l'individu.

Il semble donc qu'un *régime vraiment normal* unirait à ces lectures, qui ont leur prix et leur grande vertu, d'autres lectures, plus *toniques*, si je puis ainsi parler, plus fortifiantes, plus appropriées à la vie séculière, aux devoirs variés, pénibles de la société humaine. Tels les moralistes stoïciens, Epictète, Marc Aurèle, et au-dessus, leur maître à tous, Socrate. Telle aussi la Bible, livre bien autrement riche de leçons, d'inspirations, de fortes impulsions que ne l'est l'*Imitation*, pourtant émanée d'elle ; qui a formé non pas des religieux cloîtrés, mais des caractères virils en grand nombre, des âmes de héros capables d'oser, d'affirmer et de nier ; capables d'entreprendre et de

résister, sur un grand théâtre ou dans l'obscurité de la vie privée ; capables de réformer le monde autour d'eux en se réformant d'abord eux-mêmes ; un livre dont un grand philosophe peu suspect de superstition crédule, M. Renouvier, a pu dire « que toute considération religieuse mise à part, s'il avait un livre à donner pour occuper, consoler, distraire, instruire, faire penser à toute sorte de sujets, les plus variés et les plus profonds », il choisirait la Bible. Mais ce livre est malheureusement à peu près étranger à la tradition française laïque, et bien peu familier aussi à la tradition ecclésiastique, ainsi qu'aux habitudes aujourd'hui régnantes.

VI

Finissons par cette remarque. Auguste Comte reconnaît qu'en bornant ainsi ses lectures à ce petit nombre d'œuvres poétiques ou édifiantes, afin de ne pas se distraire de la *méditation*, « il se trouve ainsi privé de communications intéressantes ». En quoi il a sûrement plus raison qu'il ne le pense. On peut dire que sur bien des points ce puissant esprit a eu jusqu'à la fin comme des œillères, qui l'empêchaient de voir bien des choses *à côté*, choses d'histoire ou de morale en particulier, qui auraient élargi l'horizon de sa pensée et corrigé maints de ses jugements sur les doctrines et les institutions. Peut-être que, moins absorbé dans « la méditation », plus familier avec

l'histoire étudiée aux sources, il eût appris à reconnaître, à côté de l'intelligence et du cœur, une autre puissance, qui, elle aussi, a fait ses preuves de fécondité, celle de la conscience : puissance souveraine, elle aussi, hors de laquelle l'humanité, même *savante* ou *altruiste*, apparaît découronnée, et qui, heureusement pour la dignité de notre espèce, fonde et consacre, dans la religion, dans la morale, dans la politique, dans l'éducation, la noble doctrine de l'*individualisme*, suspecte aux positivistes.

On ne s'isole pas impunément du plein courant de l'humanité et de la vie contemporaine, même quand ce courant est trouble. Relire assidûment les meilleurs maîtres spirituels est une règle excellente : n'être pas *l'homme d'un seul livre*, ni de quelques-uns seulement, surtout des livres mystiques, en est une autre, qui complète et corrige la première.

Comment l'enseignement pourrait-il atteindre toutes les élèves d'une Ecole normale nombreuse?

(AU RETOUR D'UNE TOURNÉE D'INSPECTION)

J'ai été frappé une fois de plus, en visitant les écoles normales, de voir combien il est difficile aux professeurs, dans une classe nombreuse, d'atteindre efficacement chacune des élèves. On peut sans doute jeter à travers la leçon de brèves questions, appelant une brève réponse, qui, sans rompre le fil de l'exposé, tiennent les jeunes esprits en haleine. Mais ce procédé, tout nécessaire qu'il est dans la conduite d'une leçon, n'a qu'une portée très restreinte. La vérité est qu'on n'inculque le savoir, on ne fait bien comprendre ce que l'on enseigne, et à plus forte raison on ne *forme* l'esprit d'un élève, qu'en le faisant souvent parler ; parler à son aise et assez longuement sur la chose qu'il a entendue ou étudiée ; parler, c'est-à-dire *penser pour son compte*, et non pas seulement se rappeler ; *penser comme on est obligé de penser en vue de parler*, c'est-à-dire, non pas vaguement, à peu près, mais avec exactitude, avec précision, en distinguant l'une de l'autre les différentes idées, enfin avec ordre.

C'est le problème qui hante à bon droit les meil-

leures maîtresses et les directrices des écoles normales. Comment faire parler toutes les élèves? Où en trouver le temps et les moyens? On y fait assurément de son mieux; mais songez que le moins de temps que réclame en moyenne une sérieuse interrogation individuelle, sur des points tant soit peu difficiles, c'est six à sept minutes; que par conséquent quatre élèves au plus pourront être soumises utilement à l'exercice dans la demi-heure qu'il est de règle ou d'habitude d'y affecter. De sorte que, la classe comptant vingt-cinq, trente élèves, et la leçon revenant une seule fois par semaine ou au plus deux fois, le tour de chaque élève d'avoir à *parler ainsi* risque de n'arriver qu'une fois par mois dans chaque branche du programme, c'est-à-dire huit ou neuf fois par an, et, au plus, dix ou douze fois.

On s'explique par là comment les maîtresses sont surprises et déçues lorsque, n'ayant rien négligé durant les trois années d'études pour se mettre à la portée des jeunes filles, et celles-ci ne s'étant point épargnées à la peine d'apprendre et de comprendre, elles les entendent, à l'examen du brevet supérieur, balbutier et donner des réponses informes à des questions dont on avait lieu de les croire bien instruites. Faut-il s'en prendre à l'impéritie du professeur, ou au peu d'intelligence de l'élève? Ni à l'un ni à l'autre. Mais l'élève n'a pas été assez souvent mise en demeure de dépasser, en écoutant la leçon, ou en l'étudiant, l'état de compréhension passive et crépusculaire, pour

atteindre une pensée nette, claire, bien ordonnée, qui se prête sans peine à l'expression *parlée.*

Si maintenant vous considérez que ces jeunes filles, ne sont pas des *élèves* ordinaires, qui puissent à la rigueur se contenter d'un savoir peu défini et flottant, qu'elles seront demain institutrices, obligées cette fois de *parler* pour enseigner, vous comprendrez sans peine quel grand dommage c'est pour leur avenir professionnel de n'avoir pas été rompues par une suffisante pratique à *penser* tout ce qu'elles étudient de manière à le pouvoir *exprimer* fidèlement. Beaucoup sans doute feront un peu tard leur apprentissage sous l'aiguillon de la nécessité, et aux dépens de leurs élèves : mais combien en est-il qui, livrées désormais à elles-mêmes, ne sauront jamais réparer ce vice de leur éducation et contracter les qualités d'esprit et de savoir qui donnent au plus humble enseignement toute son efficacité !

I

A ce mal, inhérent aux écoles nombreuses, y a-t-il des remèdes? On ne saurait évidemment songer ni à multiplier les leçons communes, ni à les prolonger assez pour y loger autant d'interrogations suivies qu'il faudrait : outre que le temps ferait défaut, les meilleures élèves ne gagneraient rien à être les auditeurs muets de ce long défilé d'épreuves. Pourtant, les maîtresses ne manquent pas qui sont pénétrées de ce

principe capital : à savoir que cela seul est parfaitement compris de la jeune fille, qu'elle a *exprimé,* soit de vive voix, soit par écrit. Elles s'ingénient de leur mieux, prodiguant temps et peine, instituant des conférences ou exercices extraordinaires : mais avec le plus louable zèle du monde, elles ne peuvent suffire à tout. Ce qu'elles font, vous le ferez à votre tour, et au grand profit de vos élèves, particulièrement des plus faibles ; mais vous ne réussirez encore pas à votre gré à atteindre toutes vos jeunes filles.

Cette difficulté, qui m'a souvent préoccupé à Fontenay, où l'on dispose pourtant d'un personnel de répétitrices d'élite, a bien plus vivement attiré mes réflexions dans les Ecoles normales, où les élèves arrivent beaucoup moins cultivées, et où le corps des professeurs se réduit à un très petit nombre. Je ne prétends pas vous apporter des procédés merveilleux, ni tout à fait nouveaux, ni d'une exécution si aisée qu'elle ne coûte aucun effort et n'entraîne aucun inconvénient. J'ai dit seulement à quelques-unes de nos directrices que si j'avais l'honneur d'être à leur place, j'en ferais l'essai, sauf à les modifier selon les besoins et les circonstances.

D'abord, je m'appliquerais à choisir parmi les premières élèves de troisième année, et, au besoin, de deuxième, quelques répétitrices, en très petit nombre, à qui, selon leurs aptitudes diverses, je confierais des groupes de trois ou quatre élèves. Cette délégation ne serait que temporaire, pouvant se porter sur d'autres élèves qui viendraient à faire preuve dans une bran-

che ou dans une partie de cette branche, d'une certaine supériorité. Je les formerais à interroger successivement leurs camarades, c'est-à-dire à les faire parler avec un peu d'étendue et de continuité sur des points de quelque importance, mais sous mes yeux et sous mon contrôle direct. Durant une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus (car il faut ménager le temps), les deux, trois, quatre *groupes de répétitrices* fonctionneraient ensemble dans la même salle, chaque élève à son tour disposant de quelques minutes, et le groupe entier défilerait ainsi un à un. Je serais là pour redresser la gaucherie ou l'erreur de nos jeunes maîtresses improvisées; et je craindrais peu de les voir s'enfler de vanité et blesser leurs condisciples, parce que ma présence assidue et mes corrections de toute sorte, administrées publiquement, suffiraient à rabattre leur amour-propre, et que, d'ailleurs, maîtresses aujourd'hui sur tel chapitre, elles pourraient n'être plus jugées digne de l'être demain sur tel autre.

Je ne me dissimule pas que le procédé, s'il est applicable à des choses de mémoire, aux faits et aux dates, aux éléments de la Géographie, aux récitations littéraires, à tout ce qti réclame une reproduction textuelle; si même il peut servir dans l'enseignement des sciences, mathématiques, physique, où la rigueur logique et l'indispensable propriété des termes facilitent, loin de la compliquer, la communication du savoir; en revanche, il est d'un emploi bien délicat dans les choses d'intelligence et de goût, en particulier (mais non pas exclusivement, tant s'en faut) dans

l'ordre des lettres : ainsi de la lecture expliquée, des appréciations littéraires, des jugements historiques, où la nuance, la juste mesure, le trait exact, demandent, pour être observés, plus d'expérience et de sens critique que n'en ont la plupart des jeunes filles de l'âge de nos Normaliennes.

Et cependant je ne renoncerais pas, même dans cet ordre d'exercices, à mettre en jeu les répétitrices, bien entendu sous mon contrôle. Loin d'avoir scrupule à leur dérober pour cet usage un peu de leur temps si précieux, j'estimerais leur rendre un grand service et les former de la meilleure manière à l'art d'enseigner, en les obligeant de passer au crible leur propre savoir, en vue d'éprouver ensuite le savoir et le langage de leurs camarades ; j'en prendrais occasion de relever *sur le fait* et de redresser les erreurs des unes et des autres. Mais assez sur ce point. Vous aviserez plus tard au parti que vous pourrez tirer de cette indication ....

II

Il est, pour atteindre toutes les élèves, un second procédé, dont l'efficacité, à mes yeux, n'est pas douteuse, pourvu que la maîtresse le manie avec discernement et sans s'y attarder aux dépens du principal de la leçon. Je le conseille sans hésiter dans toutes les Ecoles normales, mais à plus forte raison dans les classes nombreuses. Il consiste à répartir, sinon à chaque leçon, du moins assez fréquemment, entre des

groupes de trois, quatre, cinq élèves, de petits exposés à faire par écrit, d'une *demi-page au plus*, en réponse à des questions d'intelligence bien déterminées, portant sur la leçon déjà faite, sur une démonstration scientifique, sur un point précis d'histoire, sur l'explication littéraire d'une phrase ou deux, *parmi celles qui ont été commentées en classe*, de manière que les *thèmes* proposés aux divers groupes fassent passer en revue les points les plus difficiles de la leçon. A la séance suivante, j'inviterais une élève de *chaque* groupe à lire à haute voix sa réponse, et mes corrections profiteraient non seulement à ses compagnes du même groupe, mais à toute la classe, qui verrait ainsi reparaître en bref les traits les plus importants de la leçon précédente. Il va sans dire que je corrigerais de vive voix, et en quelque sorte au vol, ces petits exposés, sans m'astreindre au travail excessif d'annoter en mon particulier de si nombreuses copies. Nul doute, à mon avis, que cet appareil fort simple, s'il est employé avec quelque suite, n'assouplisse singulièrement l'intelligence en la pliant à l'exactitude et à la sûreté de l'expression. Quelquefois, pour ménager le temps et aussi pour habituer les élèves à une prompte mise en train, on pourra leur répartir par groupes des questions tout à fait limitées, comportant une réponse de quelques lignes, qu'elles auront à éclaircir dans l'espace de huit à dix minutes. Ce serait une interrogation indirecte qui atteindrait infailliblement la classe entière en l'obligeant à un effort énergique de comprendre et de s'exprimer.

Ai-je besoin de vous avertir que la correction *au vol*, brève, sûre, précise, où l'on doit intéresser toute la classe, en provoquant ça et là l'aide des unes et des autres, demande au professeur une forte préparation, sans quoi l'exercice n'aboutira qu'à embrouiller l'intelligence au lieu d'y porter un supplément de lumière. En ceci comme en tout, les meilleurs appareils pédagogiques ne valent que par la main du pédagogue.

L'expérience vous enseignera plus tard quelle énorme déperdition se fait dans l'esprit des élèves parmi ce qu'elles ont entendu et même compris au cours des leçons. Vous en serez plus d'une fois découragées. Le moyen que je vous propose me semble particulièrement propre à diminuer cette perte déplorable, en ramenant, par un salutaire effort de mémoire, d'intelligence et de parole, l'attention de toute la classe sur le champ déjà parcouru. Considérons d'ailleurs que cette nouvelle épreuve empiète peu sur l'emploi du temps, d'abord parce que la *rédaction* prescrite est fort courte, et ensuite parce que les *frais d'invention*, pour ainsi parler, sont déjà plus d'à moitié faits, la leçon y ayant pourvu d'avance. Et néanmoins il reste encore une bien suffisante marge ouverte au travail personnel de l'élève, qui doit ressaisir l'explication du maître, et la reproduire en termes justes et clairs.

La poésie à l'école primaire. — Conférence.

A propos du morceau *Unité*, par VICTOR HUGO (*Contemplations*, recueil STEEG, p. 249.)

Par-dessus l'horizon aux collines brunies,
Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies,
Se penchait sur la terre à l'heure du couchant.
Une humble marguerite, éclose au bord d'un champ,
Sur un mur gris croulant parmi l'avoine folle,
Blanche, épanouissait sa candide auréole.
Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,
Regardait fixement dans l'éternel azur
Le grand astre épanchant sa lumière immortelle.
Et moi, j'ai des rayons aussi, se disait-elle.

I

J'ai dit ailleurs, et l'on ne saurait trop répéter, que c'est une des plus intelligentes, et tout ensemble des plus bienfaisantes nouveautés de notre pédagogie contemporaine, d'avoir introduit la poésie dans l'école primaire. On ne saurait l'offrir trop tôt à l'enfant, ni la lui choisir trop belle. Ce serait une singulière erreur d'attendre qu'il fût en état d'en comprendre tout le sens et tous les mots ; autant vaudrait lui demander d'éprouver par anticipation tous les sentiments, joies ou douleurs, que les progrès de l'âge et l'expérience de la vie lui réservent. Il la comprend toutefois, ou

plutôt il la sent, et de très bonne heure ; mais à sa manière et à son degré, par le sentiment plus que par l'intelligence, et par l'imagination plus que par le sentiment. Ayez seulement le soin de la très bien lire ; et aussitôt, pour peu qu'il ait l'esprit dégrossi et que le vocabulaire français lui soit familier, il sera ému, quelquefois transporté ; et si haut d'ailleurs qu'en soit le ton ou plutôt en proportion même de cette hauteur, soit religieuse, soit patriotique, vous n'aurez pas de peine à lui suggérer l'envie de l'apprendre par cœur. Elle s'insinuera en lui par toutes les voies, par l'harmonie, par l'oreille et le cœur, sans qu'il ait souci ni besoin de saisir nettement toutes les pensées, encore moins d'en épuiser toute la signification. Ainsi par exemple, de la pièce de V. Hugo : « Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine ». Ainsi que du morceau que nous venons de lire.

Si l'enfant est ému, ravi, c'est que la poésie trouve déjà un écho en lui, c'est donc qu'elle ne lui est pas étrangère, si fort qu'elle dépasse la partie présente de son expérience ; c'est que, semblable à la morale et à la religion, elle exprime à la fois ce qui le touche de plus près et le plus au vif, ce qu'il y a de plus profond en lui, et par où il est uni à tous et à tout. Ne vous étonnez pas s'il est difficile, ou même impossible de la définir, si l'homme mûr, déjà cultivé, n'a pas moins de peine que l'enfant à en épuiser le contenu : elle déborde les définitions et les descriptions. N'en est-il pas de même de la religion, que l'on définit misérablement par un ensemble d'institutions, de rites, de

croyances, de prescriptions, de devoirs se rapportant à Dieu, c'est-à-dire par autant de manifestations variables, d'ordre cérémoniel, pratique, intellectuel, qui n'atteignent pas le fond? Elle a été, elle peut être aujourd'hui encore tout cela, mais elle est encore autre chose.

Ne tentez pas, non plus, d'expliquer la poésie soit par le rythme, la mesure, la cadence, soit par l'harmonie des mots et des périodes, par la splendeur des images, et encore moins par la richesse des rimes : elle ne se réduit ni à la musique ni à la peinture, auxquelles elle communique seule leur plus haut essor ; elle est tout cela sans doute, mais elle est autre chose, qui résonne, s'épanche, éclate ou soupire, pleure ou chante par ces voix diverses. Nous pouvons toutefois, si l'on nous presse, nous hasarder à dire que c'est l'intuition du mystère de la vie elle-même en son intime fond ; mystère de l'âme, de la nature, de la destinée de l'homme et de toutes choses ; c'est encore, si on veut, le sentiment immédiat de la loi universelle qui relie ensemble tous les êtres, depuis la plante obscure jusqu'à l'astre lumineux, depuis l'animal jusqu'à l'homme intelligent. Cette *vue* chez le poète confine à l'intuition religieuse la plus haute ; il franchit peut-être le pas lorsque, prenant plus nettement conscience de lui-même, en tant qu'être personnel, raisonnable, moral, il se refuse à concevoir sous des traits moindres le Principe de la vie universelle où plonge par ses dernières racines son propre être : dès lors le sentiment poétique devient un sentiment *actif*, celui

du *moi* humain qui ose, en son infirme langage, parler au *toi* suprême, étant de la même famille ; c'est ce dialogue intime qui a produit, au cours des siècles modernes, les plus grands caractères, les hommes d'initiatiative ou de résistance les plus énergiques.

Ce que l'homme mûr, avec toute sa raison développée et exercée, n'arrive jamais qu'à voir confusément, et qui néanmoins le ravit et le transforme en le révélant à lui-même, en l'élevant au-dessus de lui-même, laissons l'enfant l'entrevoir et en jouir à sa manière, à la faveur du langage poétique et de ses multiples enchantements. N'a-t-il pas de tout temps fait ainsi, lorsqu'il était bercé par les chants de sa mère, ou lorsque, en écoutant de bonne heure les hymnes chrétiennes, il buvait, selon le mot expressif de Renan, le « philtre galiléen » ; ou bien lorsque jadis il apprenait des rapsodes ou des troubadours les nobles chansons des *vieux gestes?* C'est là sa constante et naturelle première éducation, qui lui ébauche une âme, le meilleur de son âme ; et le malheur est presque irréparable lorsque cette première initiation à une vie supérieure vient à lui manquer, comme c'est, hélas ! le cas de plus en plus fréquent dans nos populations ouvrières et même dans beaucoup de familles aisées. Assurément il ne comprend pas tout ce qu'il entend, tout ce qu'il chante ; mais cette haute ou profonde conception de la vie s'insinue en lui, mêlée à ses plus fraîches impressions d'enfance.

Ne nous piquons pas, encore une fois, de lui en expliquer prématurément le secret : l'expérience révé-

lera peu à peu à son intelligence, s'il sait regarder et réfléchir, le sens caché des paroles profondes ou vaillantes qui avaient autrefois charmé son imagination : mais d'avance il l'avait vaguement aperçu ; et c'est, à vrai dire, par cet obscur sentiment de la destinée humaine associée à la vie divine qu'il entre dans l'auguste et sainte *humanité*, fille du ciel ainsi que de la terre, appelée, à réaliser, ici et ailleurs, un dessein idéal, et à cause de cela même tourmentée de désirs, de regrets, de repentirs, d'espérances qu'exprime la poésie, et qui dépassent de toutes parts les réalités du monde visible. Ne pas initier le plus misérable des enfants du peuple à la haute poésie, qui en son dernier fond est religieuse, c'est le frustrer de son bien par excellence, c'est mutiler sa nature jusqu'au vif.

II

La petite pièce de Victor-Hugo, de dix vers seulement, que nous avons sous les yeux, nous permet d'apprécier ce qu'il y a de vertu éducative dans la poésie, même lorsque la pensée dépasse à quelques égards la portée d'esprit du jeune âge. De composition simple, d'expression splendide, de sens profond, elle est également propre à charmer l'enfant par la magnificence du tableau et à captiver l'esprit de l'homme mûr en ouvrant à sa méditation un champ sans bornes. Le poète n'observe pas la nature avec l'œil du savant, mathématicien, physicien, chimiste, naturalis-

te, qui mesure, pèse, compte, analyse les éléments composants des choses, leurs proportions et leurs fonctions ; il la regarde avec l'œil de l'homme simple et du *voyant*, qui n'est pas dupe de ces explications mécaniques, et qui, par delà les parties ou les conditions d'existence, perçoit la *vie* même, rebelle à toute analyse, et pénètre au dedans de la vie même, si l'on ose ainsi parler, jusqu'à l'*esprit*, répandu à des degrés divers dans toute la création.

La scène, disions-nous, est simple et grande. Elle met en face l'un de l'autre, dans un dialogue muet, deux personnages bien différents en *dignité* : d'un côté le soleil, le grand astre du jour, « fleur des splendeurs infinies » (c'est-à-dire du firmament aux mille lumières étincelantes), qui, à l'heure calme et silencieuse du couchant, se penche vers la terre par-dessus l'horizon des collines, qu'il brunit de ses derniers rayons ; — et de l'autre, une « humble marguerite », fleur commune, qui épanouit, joyeuse et naïve, sa blanche auréole dans l'entourage le plus vulgaire, au bord d'un champ, sur un vieux mur croulant où pousse la folle avoine. Les voici en présence l'un de l'autre : le grand astre « épanchant » comme d'un vase inépuisable « sa lumière immortelle » ; la petite fleur par-dessus le vieux mur, le « regardant fixement dans l'éternel azur », comme fascinée de sa beauté. Et tout à coup de cette entrevue silencieuse s'échappe le cri de la petite marguerite, cri d'admiration et de fierté tout ensemble : si beau que soit l'astre rayonnant, « elle aussi a ses rayons », qui dérivent de la même

source infinie. Voilà, non pas sans doute expliqué, mais reconnu, proclamé, le mystère de Dieu présent en toutes choses, et leur communiquant, avec l'être, leur beauté et leur dignité.

D'autres, mieux que moi, vous feront remarquer la grandeur et tout à la fois la simplicité de la scène, qui, avec ses deux seuls acteurs muets, s'agrandit de tout ce que lui prêtent « l'horizon des collines brunies », « l'azur éternel » ; ils vous expliqueront l'ampleur magnifique des images, la riche résonance des paroles, la vivacité charmante du cri de la petite fleur. Je me contente d'attirer votre attention sur le sens profond de cet entretien silencieux, qui se résume dans la naïve saillie de « l'humble marguerite ». La fleur contemple l'astre dans son « éternel azur » ; mais elle ne s'absorbe pas, elle ne se perd pas dans cette contemplation ; elle ose regarder fixement ; et dans ce simple mot, dont le tour familier fait éclater la sublimité, « et moi aussi, j'ai des rayons », elle atteste sa vie à la fois *semblable* et *individuelle*. Sa beauté, à elle, est bien modeste auprès de l'éclat puissant de l'astre ; mais elle n'est pas méprisable, car elle a, elle aussi, des rayons, et à ce titre elle n'est pas indigne de lui être comparée et « de le regarder fixement. »

Ai-je besoin de faire ressortir la leçon morale qui se dégage de ce tableau, si riche en son raccourci ? La contemplation de Dieu, principe et idéal suprême, doit, au lieu de nous absorber, susciter en nous la vie morale, pleine du sentiment de notre essentielle parenté avec Dieu, mais une vie « rayonnante », c'est-à-

dire individuelle et marquée de notre énergie propre. De la sphère obscure où s'écoule notre vie, du cercle étroit qui limite de toutes parts nos pauvres moyens d'intelligence et d'influence, il nous est permis d'oser regarder fixement le « soleil des esprits », qui « épanche libéralement sa lumière » sur les fils des hommes : comme lui, nous pouvons avoir des rayons, semblables aux siens et à ceux des plus grands de la famille humaine ; nous sommes des personnes, des foyers d'action et de lumière *personnels*, et non pas seulement des *reflets*. N'y a-t-il pas là de quoi agrandir et illuminer notre humble existence, sans la noyer dans l'extase mystique ?

Il serait superflu, je pense, d'insister sur les applications pratiques, qui varieraient selon l'âge et la situation. Le fond en serait toujours le même : le plus petit d'entre nous, dans la plus humble condition, le cultivateur sur son champ, l'ouvrier à son atelier, le serviteur ou la servante dans la maison du maître, le commis dans sa boutique, chacun a sa dignité de raison et de conscience, par où il ressemble à Dieu même ; chacun doit la respecter en soi et la faire rayonner en bonne influence et en bons exemples sur sa famille, ses voisins, la société dont il fait partie. Mais il n'est pas indifférent que cette leçon se présente revêtue de la plus brillante parure et d'une solennelle harmonie ; elle reparaîtra aux yeux de l'enfant à toutes les heures graves de sa vie.

Les forces vives d'une nation (1).

I

J'ai souvent exprimé devant vous le vœu que l'école de Fontenay, avec les Ecoles normales issues d'elle, devînt une des *forces vives* de notre pays. Ces mots sonnent bien à l'oreille et flattent l'imagination ; mais que signifient-ils au juste ? Qu'est-ce qui fait une force vive ; qu'est-ce qui l'entretient ? Comment est-elle nécessaire à la vie normale d'une nation ? A quel titre pouvons-nous, sans sortir de notre obscurité, prétendre à être une de ces forces vives ?

On ne se trompera pas, je pense, en disant que les forces vives d'un pays ne consistent pas simplement en de grands appareils fortement constitués ; si utiles d'ailleurs, si indispensables même que soient les cadres administratifs, scolaires, militaires, judiciaires, etc. Comme l'expression l'indique clairement, ce sont des forces animées d'une vie propre, et qui se renouvellent d'elles-mêmes en vertu d'un principe intérieur, d'une pensée, d'une tradition, d'un sentiment dominants ; qui, étant capables d'agir, sont également ca-

(1) Conférences des 11 juin 1885, 28 février 1887, 15 juin 1891 2 août 1894 et 12 mars 1895.

pables de résister, et qui, par le jeu de leur action particulière, concourent à la vie de l'ensemble. Parmi ces forces il peut s'en rencontrer qui, au lieu de favoriser le développement normal de la nation, le troublent ou le paralysent. Heureux le peuple dont toutes les forces vives, après des conflits plus ou moins violents, finissent pas travailler dans le même sens, chacune en son ordre. Ces peuples sont rares ; le nôtre, malheureusement, n'est pas encore du nombre.

Des exemples nous aideront à mieux comprendre ce qu'est une force vive et à en mesurer l'importance.

Il est des pays, l'Angleterre par exemple, où certaines classes de la nation, l'aristocratie, la petite noblesse, les grands et moyens propriétaires ruraux, ont pu être longtemps considérées comme l'une des grandes forces vives. Dépositaires des traditions et du vieux droit, elles étaient habituées, de génération en génération, à s'occuper de la politique, comme de leur *affaire*. Familières avec les questions d'intérêt général, notamment celles de politique étrangère, elles y apportaient une application, une suite, une circonspection, un besoin d'informations exactes, un souci de la grandeur nationale, une habitude de discipline, enfin les qualités qui composent par excellence l'esprit politique. Grâce à elles, l'Angleterre avait une *tête*, une tête dirigeante, condition sans laquelle les Etats libres, et particulièrement les Etats démocratiques, ne sauraient fournir une longue carrière.

La France n'a pas eu cette bonne fortune. Ni son aristocratie ni sa petite noblesse n'ont su former une

classe politique et dirigeante, dévouée à l'intérêt général du pays, et en particulier à la revendication et au maintien des libertés publiques. La bourgeoisie, la grande propriété n'ont pas su davantage, depuis la Révolution, remplir ou conserver ce haut office ; elles ont perdu leur prééminence sociale ; et depuis l'institution du suffrage universel, on ne les a pas vues se mêler franchement au peuple ni entreprendre de lui communiquer les lumières, les vertus, l'esprit d'initiative et de conduite dont elles étaient trop destituées elles-mêmes.

C'est sans doute une force vive en France que la *petite propriété*, tout un peuple de modestes travailleurs, jaloux de conserver ou d'accroître ce qu'ils ont à grand'peine amassé, croyant encore aux vieilles vertus de la prévoyance, de l'économie, de l'abstinence volontaire en vue de l'avenir, et les pratiquant avec persévérance. Mais c'est une force de stabilité, ou conservatrice, plutôt que libérale, ou de progrès ; une sagesse neutre et de courte vue, oublieuse ou ignorante des leçons du passé, et qui, insouciante de l'avenir, s'accommode trop aisément de tout régime qui garantit l'ordre et la sécurité dans le présent.

J'ai nommé, en commençant, l'*armée* : elle se présente la première à l'esprit, lorsqu'on veut se faire une idée des forces effectives d'une nation. Et assurément elle mérite de s'appeler une *force vive*, lorsqu'au lieu d'être seulement une multitude bien encadrée, disciplinée, exercée, elle a un esprit propre et des traditions qui ne jurent pas avec le sentiment géné-

ral de la nation ; esprit d'honneur, de dévouement au drapeau, de subordination, et aussi de respect de la loi et des institutions.

Les *Eglises* sont une force vive lorsqu'elles ne bornent pas leur rôle à la célébration des rites et à la répétition de formules sacrées ; lorsqu'elles ne se résignent pas à n'être qu'une institution d'ordre social ou une coutume organisée, encore moins une institution politique, un moyen de gouvernement ; lorsque, portant plus haut leur ambition, elles veulent être, au sens vrai, une institution *religieuse*, entretenant la flamme sacrée au foyer de la famille, dans l'âme de la jeunesse, dans la conscience de la nation ; la flamme sacrée, c'est-à-dire les croyances, les principes d'action, les sentiments qui arrachent l'homme à l'égoïsme naturel, qui le détournent de penser et de se conduire comme s'il n'était qu'un fils de la terre, et qui par le devoir le rattachent à Dieu.

C'est incontestablement une de nos forces vives que l'*esprit de famille*, quoi qu'en pensent les étrangers, et quoi que notre littérature de romans ou de théâtre les autorise à penser. Un esprit qui resserre le lien social, qui suscite en foule les dévouements obscurs, les efforts prolongés et les sacrifices de tout genre, qui est pour beaucoup de parents et de jeunes gens l'unique frein moral (bien insuffisant !) et la seule religion restée debout, qui maintient dans les âmes les plus usées quelque fraîcheur de sentiments. La discipline domestique, il est vrai, s'est relâchée par le fait des lois, des mœurs et des circonstances ; mais pour ce qui

est de l'affection et du respect, il est permis de croire que le régime moderne est loin de le céder à l'ancien.

C'est une force vive — malheureusement trop peu active, trop timide, dans les choses de l'éducation, trop dominée par la dévotion littéraire — que l'*Université*, avec son esprit invinciblement libéral, avec son culte de la vérité en tout, avec son recours constant à la raison comme à la règle unique de tous ses enseignements.

C'est aussi une force vive, c'est même la principale, que le patriotisme, l'*esprit de la famille nationale*. Ce sentiment est devenu, depuis l'année terrible, plus intense qu'il ne l'avait jamais été ; l'école primaire d'une part, le service militaire universel de l'autre l'ont propagé dans tous les rangs de la nation. Jamais n'a été plus forte ni plus réfléchie, parmi les Français, la volonté de vivre ensemble dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, si divisés que l'on soit d'opinions politiques, philosophiques, religieuses.

C'est encore une force vive — d'autant plus précieuse qu'elle est libre et non officielle — que les nombreuses *sociétés* qui, dans nos grandes et moyennes villes, sous des noms et des auspices divers, s'emploient sans bruit, avec une activité régulière et continue, à instruire, à civiliser, à humaniser ceux qui, ayant appris à lire, n'ont pas appris à se conduire. Si le mal moral et social peut sembler à quelques égards, non pas plus profond (nous préserve le Ciel des turpitudes cachées ou déclarées des classes supé-

rieures du XVII[e] siècle : clergé, noblesse et cour!), mais plus étendu qu'il ne l'était autrefois ; si la grande réserve de santé populaire, de saines coutumes, de simplicité et d'honnêteté des mœurs, a été entamée à mesure que la petite bourgeoisie et l'élite ouvrière étaient appelées à l'aisance, à l'action publique, à l'instruction ; s'il n'y a plus, pour tenir ce mal en échec, ni la puissance de la coutume, ni celle de doctrines morales universellement acceptées ; si le péril extérieur, devenu plus menaçant, rend plus redoutables les effets du désordre intérieur,... d'autre part il est certain qu'en aucun temps il ne s'est déployé chez nous plus d'influences réparatrices ou préventives, privées ou collectives, religieuses ou simplement morales ; jamais le *corps social* n'a fait preuve de plus d'*action médicatrice* pour éliminer les éléments morbides et pour fortifier son tempérament. J'oserais dire que si notre fin de siècle peut être comparée, en fait de mœurs publiques et privées, à la seconde moitié du *grand siècle*, telle que nous la révèlent des témoins non suspects, elle lui est supérieure en ce que, la conscience générale étant plus éveillée et mieux avertie, les efforts de l'Etat et des particuliers pour conjurer le danger sont autrement multipliés et vont plus directement au but. Les classes aisées en viennent peu à peu à reconnaître leur égoïsme séculaire et leur devoir présent. La solidarité de destinée entre toutes les parties de la nation, en se révélant aux yeux de tous avec une clarté toute nouvelle, les dispose à des sacrifices inaccoutumés en vue de prévenir la ruine

commune. Si ce n'est pas encore la fraternité, c'est au moins l'intérêt bien entendu, et parfois une vision de justice. Et cependant un besoin presque nouveau apparaît et se propage de jour en jour, celui d'une communauté *effective*, c'est-à-dire spirituelle, entre tous les membres de la cité, entre ceux d'en haut et ceux d'en bas ; communauté de principes d'action, d'habitudes de penser et de sentiments, de plaisirs intellectuels et esthétiques ; communauté d'inspiration morale au sein de la liberté.

Je ne sais à cet égard rien de plus encourageant, de plus propre à donner confiance au présent et espoir en l'avenir, que le spectacle offert le 2 août dernier, en pleine Sorbonne, à l'élite de la France savante ou politique. A s'arrêter aux apparences, les deux discours prononcés ce jour-là par M. Desjardins et par M. Rambaud pouvaient témoigner d'une disposition inquiète, lasse et presque découragée de l'esprit public, le premier la dépeignant en traits douloureux, le second lui opposant les leçons de l'histoire. Mais si l'on y regarde de plus près, on se demandera si aucun pays, entre les plus civilisés, donnerait aujourd'hui en public, en présence de la jeunesse et de ses maîtres, un témoignage plus réconfortant de virile sincérité que celui d'un Ministre de l'Instruction publique, historien de profession, et d'un littérateur publiciste, professeur de lycée, traitant l'un en face de l'autre avec une parfaite liberté et dans un langage exempt de vaine rhétorique, l'une des plus graves questions qui concernent l'existence nationale ; tous deux éga-

lement préoccupés de l'unité morale de la France moderne, de l'*âme* qu'elle cherche ou qui l'anime à son insu ; tous deux unis par leur ardente piété patriotique et par une égale confiance dans la liberté et dans la raison ; mais chacun parlant de son point de vue particulier, sans autre souci que celui de la vérité. Aussi longtemps que l'on entendra parmi nous des voix si franches et d'un accent si sérieux, et tant qu'elles éveilleront de l'écho, il ne sera pas permis de douter de la vitalité de la France ; car cette vaillante sincérité de raison, n'est-ce pas le fond même de la vie ?

C'est aussi une force que la *Presse*. En est-il de plus grande dans une démocratie libérale ? Redoutable autant que nécessaire. Egalement propre à faire le plus grand mal et le plus grand bien ; gardienne des libertés publiques, et leur dissolvant le plus actif ; censeur vigilant des mœurs et corruptrice irrésistible ; conseillère de sagesse politique et de paix civile, ou maîtresse infatigable de discordes et d'aventures périlleuses. Nulle puissance n'égale la sienne ; elle devient de jour en jour la véritable institution du peuple ; elle l'est déjà ; elle discute, prêche, endoctrine, dénonce sans trêve ni relâche, parlant chaque matin à tout le monde, à tous ceux qui savent lire, sur les tons les plus variés et dans les plus divers langages. C'est de la presse qu'on serait porté à dire désormais qu'elle élève ou abaisse les nations, qu'elle fait leur décadence ou leur prospérité,... si l'on ne se rappelait qu'elle-même est l'expression bruyante de l'état géné-

ral du pays. Qu'est-elle aujourd'hui en France? Un agent de décadence et de dissolution, ou une conseillère de sagesse et d'union? S'inspire-t-elle de l'amour de la vérité et du bien public, des leçons de l'expérience et de l'histoire? Enseigne-t-elle à la démocratie, encore jeune et inexpérimentée, incertaine et mobile, les vertus politiques et morales qui fixeraient sa destinée en la rendant capable de supporter à son honpour le gouvernement libre et populaire? En un mot, cette force sans pareille est-elle une *force vive* qui aide le pays à vivre; ou l'achemine-t-elle à mourir? A voir déborder chaque jour la calomnie, le sophisme, la rhétorique déclamatoire, les incitations à la haine, les cyniques prédications de mauvaises mœurs, on serait porté parfois à n'y voir qu'une puissance de destruction; mais on se ravise en songeant que son silence empêcherait les voix les plus salutaires de parler, sans étouffer pour cela les plus pernicieuses.

Dans cette revue des *forces vives*, il semble que nous oublions celle qu'on invoque, qu'on exalte tous les jours, le *peuple*. Mais pour qui ne se paie pas de mots il est trop évident que le *peuple*, la multitude électorale, n'est pas actuellement une force qui ait en elle-même son principe moteur, qui ne varie pas au gré des circonstances et des accidents politiques, économiques, militaires, qui ne soit pas au service, aujourd'hui de la république libérale, hier du césarisme boulangiste, demain de l'inconnu. Ce n'est pas sur lui qu'on peut faire fond, dès à présent, pour le progrès ni pour la résistance. Mais, d'autre part, comment

ne pas voir qu'il est le seul réservoir d'énergies latentes ; que de son sein et de nulle part ailleurs peuvent surgir des forces de salut ou de destruction. A défaut des anciennes classes supérieures, il faut qu'il se devienne à lui-même classe dirigeante : qu'*il le devienne*, dis-je ; car il s'en faut qu'il le soit, et ce sont des amis bien imprudents qui lui laissent ignorer ce commencement de toute sagesse qui consiste à se connaître soi-même. Il faut, pour dire la chose plus exactement, qu'il se forme dans son sein une élite capable de le conduire et sachant faire accepter sa direction à force de bon sens, de justice et d'esprit fraternel ; une élite de bon conseil, répandue partout, dans les champs, dans les ateliers, dans les usines ; une élite qui ose surtout dire aux travailleurs la vérité sur eux-mêmes.

« Il est besoin pour cela d'un grand courage, écri-
« vait Edgar Quinet en 1861, en parlant des ouvriers.
« Ils n'ont guère entendu que le langage de la flatte-
« rie : supporteront-ils celui de la vérité ? Les flatter,
« c'est achever de les perdre ; leur dire la vérité, c'est
« leur déplaire, et, ce qu'il y a de plus probable, c'est
« parler dans le désert. Pourtant, c'est là pour eux la
« seule, la dernière voie de salut. » (*Lettres d'exil.*)

Les austères paroles d'un homme que nul n'accusera de n'avoir pas aimé et servi le peuple sont aussi opportunes aujourd'hui, en pleine République, qu'elles l'étaient sous l'Empire. Mais qui fera surgir cette élite poulaire ? qui la formera aux saines habitudes d'esprit et de caractère ? qui lui communiquera

un savoir plein de substance, non de mots et d'apparences? qui lui révélera les lois naturelles et morales qui régissent la vie, et qui ne se laissent pas violer impunément? qui lui transmettra, simplifiée, dépouillée, appropriée aux besoins nouveaux, la sagesse des siècles passés? A quels maîtres recourir, qui soient bien de sa famille, qui parlent sa langue, la langue de l'esprit moderne, qui ne se chargent de l'élever que pour l'affranchir; qui ne l'aliènent pas plus de la science, de la liberté, de la nature, de la vie, que de la loi morale et de Dieu; enfin qui s'emploient fraternellement, comme dit encore Edgar Quinet, « à la chose la plus indispensable, la plus urgente, c'est de l'aider à ranimer ou plutôt à refaire l'âme, la conscience, qui disparaît chaque jour? » A quels maîtres, dis-je, recourir, à quelle institution, sinon à l'Ecole? Ce sont d'humbles maîtres, j'en conviens, et c'est une humble institution, dont les moyens paraissent bien limités, en regard d'une si vaste tâche! Mais en savez-vous d'autres, et de meilleurs?

II

C'est pourquoi je ne me lasse pas de vous convier à prendre une part active à cette œuvre du salut national (car il ne s'agit pas de moins que cela) par l'éducation populaire; c'est votre lot particulier. D'autres s'occupent d'une classe plus restreinte : ne leur portez pas envie; votre champ à vous, c'est la

multitude, obscure et ignorante d'elle-même, mais de jour en jour plus souveraine ; champ immense et neuf, où la plus noble ambition peut se donner indéfiniment carrière, où l'on ne risque guère de se heurter à l'indifférence railleuse, au scepticisme précoce, et à la volonté inerte ; où l'on trouve communément une attention docile et une application vigoureuse ; où les bonnes paroles éveillent de l'écho, où l'on *croit* encore à ce que l'on entend et à ce que l'on fait.

Votre privilège à vous, le privilège des institutrices que vous êtes appelées à former, c'est que, occupant de bonne heure autant que la famille, en son nom et avec son autorité ainsi qu'au nom et avec l'autorité de l'Etat, toutes les avenues, encore libres, de l'âme de l'enfant, sa conscience, son cœur, son imagination, non moins que son intelligence ; les occupant plusieurs heures chaque jour durant six ou sept ans, vous êtes en position, si vraiment vous êtes des forces vives (c'est-à-dire si à une intelligence active et bien nourrie vous joignez un cœur pur et généreux) de susciter autour de vous des forces semblables qui entretiendront la vie du pays. Et comme votre action, l'action de vos écoles, est quotidienne, continue, autant qu'elle est directe et pénétrante ; comme elle s'étend partout, vous pouvez prétendre, sans folle présomption, à modifier dans un sens favorable les chances de l'avenir, soit en élevant de quelques degrés le niveau de l'instruction et des mœurs, soit en suscitant des individualités vaillantes qui, à leur tour, provoque-

ront autour d'elles l'activité nationale sous les formes les plus saines.

C'est ainsi que, par un merveilleux phénomène, les forces vives peuvent balancer en quelque mesure la *force même des choses*. Ne pas croire à cela, c'est se résigner à être vaincu, non seulement dans la bataille de la vie, mais dans les luttes morales du dehors et du dedans : toute grandeur, politique ou morale, individuelle ou nationale, est à ce prix. Quoi donc! la *force des choses* ne serait-elle qu'un mot? Tant s'en faut : si ce n'est pas une invincible fatalité, c'est au moins une logique immanente à toute existence, à celle de l'individu et à celle de la nation; qui fait la génération présente solidaire du passé, des fautes commises ou évitées, des habitudes contractées, du régime moral adopté, des institutions subies, enfin de toutes les influences qui, ayant concouru à former nos pères et nous-mêmes, nous inclinent aujourd'hui encore à penser, à vouloir, à agir dans un sens ou dans un autre. C'est le caractère national, avec ses traits persistants, ce sont les manières d'être et de vivre séculaires où l'on s'est abandonné; c'est aussi la direction générale de l'esprit public, à une certaine époque, déterminée par des causes diverses, telles que les révolutions politiques, scientifiques, industrielles.

Est-il une force capable de rompre celle-là, ou même de l'interrompre temporairement, et par suite de la modifier? Oui, sans doute : quelquefois ce sont des causes extérieures, fléaux de la nature, bouleversements sociaux, qui agissent profondément sur l'esprit

public ; quelquefois aussi de simples causes morales, des doctrines de longue portée, d'où sortent des impulsions si fortes qu'elles substituent de nouvelles manières de penser et de vivre aux anciennes ; témoin le monde gréco-romain à l'avènement du christianisme, et la chrétienté occidentale à l'époque de la Réforme. A un moindre degré, et dans un cercle moins étendu, ce sont des causes, des *énergies* individuelles qui changent le cours des choses dans une famille, dans un pays même : des esprits lucides et vigoureux, des caractères forts et hardis, des âmes dévouées à la vérité. Qui mesurera ce qu'un homme tel que Luther au XVI[e] siècle, ou Fichte vers la fin des invasions napoléoniennes, ont introduit de nouveau par leur seule action personnelle dans la trame des événements de leur pays !

Au reste, cette possibilité d'interrompre et de modifier la force des choses apparaît déjà dans l'expérience individuelle. S'il est vrai qu'il soit au-dessus de nos moyens de nous refondre en entier, de mettre à néant le naturel, c'est-à-dire la force des choses en nous, il l'est aussi que le propre de l'homme, c'est de se faire violence pour se faire meilleur, et que nul ne peut marquer la limite où expire son pouvoir : il le doit, il le peut, pourvu qu'il ait en lui une force vive, une volonté raisonnable et vigilante. Et de même, s'il est vrai qu'un peuple porte le poids ou qu'il jouisse du bénéfice de son passé, et que les mœurs séculaires favorisent ou entravent son essor, il l'est aussi qu'il peut se réformer, remonter les mauvaises

pentes, créer des courants nouveaux d'opinion et de sentiments, adopter un régime plus sain de gouvernement, d'éducation, de religion même. Il y a, Dieu merci, pour les peuples comme pour les particuliers, une liberté de choix, une faculté de renouvellement intérieur, une possibilité d'ajourner la décadence. Encore faut-il qu'il surgisse des *forces vives*, des hommes de foi et d'action, pour avertir et animer leurs concitoyens, et pour créer çà et là des centres d'impulsion qui durent après eux et multiplient leur initiative.

Et bien ! si tout cela est vrai, comprendrait-on que les Ecoles normales de l'un et de l'autre sexe ne fussent pas une de ces forces vives qui comptent pour quelque chose dans la destinée d'un peuple, qui ont leur principe de mouvement en elles-mêmes, leur *esprit* propre ; qui font pénétrer par des milliers de canaux l'activité saine et honnête, la vie normale, jusqu'aux extrémités du pays ; qui entretiennent partout le sentiment de la dignité personnelle et celui de la dignité nationale, le respect de la pensée et celui de la parole ? Votre situation, en vous conférant une influence exceptionnelle, vous impose des devoirs exceptionnels : vous pouvez y manquer, mais vous ne pouvez pas échapper à la responsabilité attachée à votre fonction.

Que si vous me demandez de définir avec précision ce que vous avez à faire, la réponse sera facile.

Vous êtes à la fois professeurs et institutrices, vouées à l'enseignement et à l'éducation. Mais c'est l'enseignement qui remplit vos journées comme il remplira plus tard celle de vos élèves-maîtresses à l'école primaire. C'est donc surtout par l'enseignement — je ne parle pas du bon exemple et du bon conseil — que s'exercera votre influence. C'est par toutes vos leçons que vous aurez non seulement à transmettre le savoir utile et utilisable à bref délai, mais (ce qui regarde plus directement l'avenir du pays) à former des esprits actifs et droits, des âmes sincères et honnêtes.

Cela même vous paraît-il encore vague? Essayons de préciser. Vous rappelez-vous le remarquable portrait qu'a tracé de la nation française l'un de nos principaux historiens contemporains, Mignet, un juge dont personne ne soupçonnera ni la clairvoyance ni le patriotisme. Relisons-le ensemble.

« Spirituel et brave, hardi dans ses idées, prompt dans ses conclusions, aventureux dans ses entreprises, brusque dans ses progrès, changeant dans ses lois, peu disposé à développer avec patience ce qu'il a conquis avec fougue, ce peuple généreux mais mobile, plus capable de grandes choses que de choses suivies, errant sans cesse de l'obéissance à l'insurrection, mettant la même passion à poursuivre, tantôt la liberté, tantôt l'ordre, tantôt la grandeur, tantôt le bien-être,

a plus que tout autre besoin de se contenir pour être libre, et de se modérer pour être heureux. »

Comparez ce portrait à celui que Tocqueville a tracé, et qui sur presque tous les points confirme et développe le premier en l'accentuant plus fortement.

Je voudrais que les professeurs et instituteurs de France, non contents d'enseigner selon les règles et pour l'amour de l'art les matières spéciales du programme, eussent ce portrait sous les yeux, et qu'il présidât à leurs leçons. Car il est trop manifeste qu'un peuple si richement doté, mais de dons si contraires, court aujourd'hui, dans l'état présent de l'Europe, les plus grands périls pour son existence même, à travers les aventures du dedans ou du dehors. Et la preuve, s'il en fallait une nouvelle que l'illustre écrivain n'a pas eu le temps de connaître, nous la trouvons, hélas ! gravée en caractères ineffaçables dans la folle guerre de 1870, dans les désastres sans précédents de Sedan, de Metz, de Paris, de la Commune ; enfin, ce qui résume tout, dans le démembrement de la patrie, jusqu'alors réputée inviolable. A qui donc, je vous prie, confierez-vous le soin vraiment sacré de mettre dans ce caractère national, si plein de contradictions, un peu d'unité et d'équilibre ? Où chercher une garantie contre de nouvelles fautes et d'irréparables malheurs, sinon dans une éducation plus sincère et plus profonde, moins complaisante aux défauts de l'esprit et du caractère, plus dégagée des lâches timidités ; comme aussi dans une instruction moins superficielle, exemp-

te des superstitions historiques et de la frivolité littéraire, plus docile aux faits, plus attentive aux idées, en un mot plus vraie et plus virile? Une instruction et une éducation qui préparent des hommes libres, capables d'obéir à la voix de la raison et de la conscience, maîtres d'eux-mêmes, et par là maîtres de la destinée!

Enfin, si vous me demandiez encore, émues de cette responsabilité et tout à la fois attirées, comment vous mettre en état de la porter avec honneur : d'abord, vous dirais-je, en étendant et en approfondissant votre instruction ; car vous ne sauriez trop savoir, ni trop bien, pour être capables de former de bons esprits. Mais cette première condition nettement réservée, le vieux conseil de Marc Aurèle reste et restera toujours le mot souverain : « Assez de livres. C'est au dedans de toi qu'il faut regarder ; là est la source du bien, source intarissable, pourvu que tu creuses toujours. »

Après cette voix qui nous arrive de l'antiquité, écoutez celle d'un moderne, de notre Michelet ; c'est le même conseil, le même accent : « Pour aider au renouvellement de la France, n'attendez pas les autres ; commencez par vous réformer vous-même. Vous croyez la chose difficile? Non! rien n'est plus simple : vous y arriverez par le travail, le sacrifice volontaire de chaque jour, par la pratique des vertus efficaces. Alors la France sera sauvée par vous, et *vous par elle*. N'en doutez point, l'avenir est en vous, dans votre cœur. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre).

Le grand secret est donc là ; et non pas ailleurs : vous recueillir, vous concentrer, « fuir la dispersion, qui énerve la volonté, efface la personnalité », et par là devenir pour vous-même une force vive, ayant en elle son point d'appui et sa règle, supérieure aux accidents quotidiens et variables du dehors. En méritant ainsi d'agir salutairement sur la société dont vous faites partie, elle agira par un juste retour sur vous. Remarquez le mot si juste et si profond de Michelet : « la France sera sauvée par vous, et *vous par elle.* » Cette idée de solidarité, de réaction mutuelle, corrige, ou plutôt complète le sens énergiquement individualiste du mot précédent ; et Michelet l'explique avec sa grande autorité d'historien en ajoutant : « Celui qui enseigne la morale et l'histoire sait que l'intensité ou la défaillance de la vie nationale décide en grande partie de celle de l'individu. Il faut se défaire de cette idée qu'il puisse être grand avec une patrie petite, *j'entends moralement amoindrie ; car nous la ressentons partout, nous la respirons ;* in eâ movemur et sumus (en elle nous nous mouvons ; en elle nous sommes). *Nous en vivons. Nous en mourons.* »

On ne saurait enfermer une plus forte sagesse en moins de mots.

Pour achever, oserai-je vous dire le fond de ma pensée ? Saurai-je me faire comprendre, si je dis qu'une force vive *spirituelle* comme la vôtre, une force qui

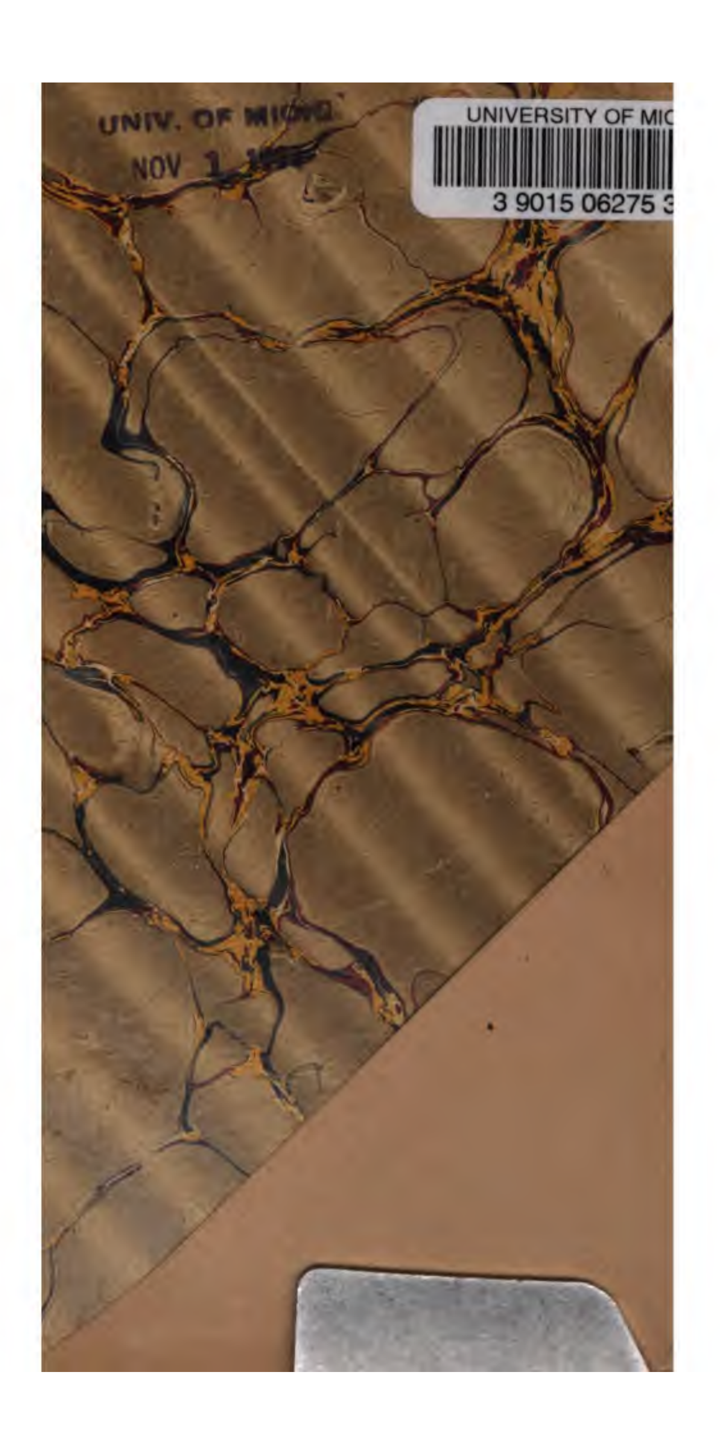
n'agit que par l'esprit, par l'ascendant de la vérité, de la raison, de l'amour, n'atteint son plus haut degré d'intensité, ne déploie toute sa vertu persuasive, que lorsqu'elle se sait l'auxiliaire de l'esprit infini « qui travaille incessamment le monde » ; lorsque les grands intérêts qu'elle sert, patrie, liberté, justice, démocratie, science, civilisation, lui apparaissent étroitement liés au dessein divin universel, dont la présence invisible les agrandit au delà de notre petite mesure, les soustrait à la mobilité de nos affections et nous les rend sacrés, c'est-à-dire dignes de notre respect autant que de notre désir ; qui par là nous interdit à l'égal d'une apostasie de jamais les abjurer par calcul d'utilité sociale ou par lassitude. Qu'est-ce à dire, sinon que l'homme n'est tout lui-même que s'il a conscience de Dieu présent ? Les stoïciens l'avaient déjà dit : Parere Deo, ea libertas. « Obéir à Dieu, c'est la liberté. » Et c'est aussi la force, la force active et résistante... Je parle du Dieu des consciences libres.

TABLE

Grenoble, imp. J. Dardelet.






UNIV. OF MICH.
NOV 1
UNIVERSITY OF MIC
3 9015 06275 3

